


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHARLES BAUDELAIRE

LETTRES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quatre-vingt-quatre exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse de 1 à 84

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

209



CHARLES BAUDELAIRE

Lettres

1841-1866

PORTRAIT EN HÉLIOGRAVURE



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVI



L'an mil huit cent vingt et un, le onzième jour du mois d'Avril, onze heures du matin,

Par devant nous, Antoine Marie Fieffé, adjoint à M. le Maire du onzième arrondissement, faisant les fonctions d'officier de l'État-civil,

Est comparu :

M. Joseph François Baudelaire, ancien chef de bureau de la Chambre des Pairs, âgé de soixante et un ans, demeurant à Paris, rue Hautefeuille, n° 13, quartier de l'Ecole de Médecine,

Lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né d'avant-hier, neuf, à trois heures de relevée, susdite demeure,

De lui, déclarant, et de la dame Caroline Dufays, son épouse, mariés à Paris au onzième arrondissement, le neuf Septembre mil huit cent dix-neuf,

Auquel enfant a déclaré vouloir donner les prénoms de Charles Pierre.

Lesdites déclaration et présentation faites en présence de :

M. Claude Ramey, statuaire, membre de l'Institut, âgé de soixante-cinq ans, demeurant rue et maison de Sorbonne, n° 11, premier témoin,

M. Jean Naigeon, peintre, conservateur du Musée royal du Luxembourg, âgé de soixante-deux ans, demeurant rue de Vaugirard, n° 7, second témoin.

Et ont les père et témoins signé avec nous le présent acte de naissance, après lecture.

BAUDELAIRE. RAMEY. NAIGEON. FIEFFÉ.

1841

A MONSIEUR AD. AUTARD DE BRAGARD

[Ile de Bourbon.] Le 20 Octobre 1841.

Mon bon Monsieur Autard,

Vous m'avez demandé quelques vers à Maurice pour votre femme, et je ne vous ai pas oublié. Comme il est bon, décent, et convenable, que des vers, adressés à une dame par un jeune homme passent par les mains de son mari avant d'arriver à elle, c'est à vous que je les envoie, afin que vous ne les lui montriez que si cela vous plaît.

Depuis que je vous ai quitté, j'ai souvent pensé à vous et à vos excellents amis. Je n'oublierai pas certes les bonnes matinées que vous m'avez données, vous, Madame Autard, et M. B .

Si je n'aimais et si je ne regrettais pas tant Paris, je resterais le plus longtemps possible auprès de vous, et je vous forcerais à m'aimer et à me trouver un peu moins *baroque* que je n'en ai l'air.

Il est peu probable que je retourne à Maurice, à

moins que le navire sur lequel je pars pour Bordeaux (*l'Alcide*) n'y aille chercher des passagers.

Voici mon sonnet :

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai vu, dans un retrait de tamarins ambrés,
. . . .

Donc, je vais vous attendre en France.

Mes compliments bien respectueux à Madame Autard.

1844

A SAINTE-BEUVE

Monsieur,

Stendhal a dit quelque part ceci, ou à peu près : *J'écris pour une dizaine d'âmes que je ne verrai peut-être jamais, mais que j'adore, sans les avoir vues.*

Ces paroles, Monsieur, ne sont-elles pas une excellente excuse pour les importuns, et n'est-il pas clair que tout écrivain est responsable des sympathies qu'il éveille ?

Ces vers ont été faits pour vous, et si naïvement que, lorsqu'ils furent achevés, je me suis demandé s'ils ne ressemblaient pas à une impertinence, et si *la personne louée* n'avait pas le droit de s'offenser de l'éloge. — J'attends que vous daigniez m'en dire votre avis.

Tous imberbes alors, sur les vieux bancs de chêne,
Plus polis et luisants que des anneaux de chaîne,
. . . .

BAUDELAIRE-DUFAYS.

17, Quai d'Anjou.

1845

A MONSIEUR R

Monsieur,

Vous m'appelez ultra-libéral, et vous pensez m'injurier. Je vous devrais des remerciements pour toute réponse. Cependant, examinons de plus près cette déshonorante épithète. J'ouvre le dictionnaire, et je trouve que l'acception première de ce mot est : *qui aime à donner*. Dans ce sens-là, je gage, vous vous direz ultra-libéral avec moi, et peut-être même ne me donnerez-vous plus ce titre; mais vous le prendrez sans doute, et vous serez ainsi, dans votre propre opinion, plus libéral que moi; or, comme il n'est pas supposable que vous vouliez vous insulter, je puis déjà regarder comme tournant à ma louange la moitié la plus belle de la valeur de ce mot.

Dans un sens figuré, il veut dire : *qui a des idées grandes, libres, nobles et généreuses*. Je crois pouvoir affirmer encore que vous croyez penser noblement, agir généreusement, et que vos pensées sont

libres autant qu'élevées. Voilà donc encore une louange que je vous arrache, ou du moins que je partage avec vous.

Il est un troisième sens attaché à ce mot, peu précisé encore, qu'on entend mieux qu'on ne le définit, et que l'esprit mesure néanmoins exactement dans ces mots : *opinions libérales, telles que les professent le pieux Lanjuinais, le vertueux La Fayette, l'austère Beauséjour, le sévère d'Argenson.* Si, attachant à mon nom, comme un opprobre, le mot libéral dans cette dernière acception, vous me confondez avec ces hommes célèbres, je n'ai plus à rougir. S'il est de plus honnêtes gens, comme je n'en doute pas, puisque vous le dites, ils ont atteint la perfection du haut de laquelle ils lancent tant de lumière qu'on ne peut les fixer. J'aime la clarté qui me guide, et non celle qui, m'éblouissant, me conduit dans les précipices.

Auriez-vous entendu par ultra-libéral cet homme qui ne vit que dans le désordre et la démoralisation? Qu'il se présente, le premier je lui crie anathème. Mais je le trouve partout. Je le vois près de vous, aujourd'hui, rougir dans le sang la couleur qu'il appelle sans tache, et qu'il n'a prise que pour l'interposer entre lui et ses accusateurs.

Monsieur, après m'être bien examiné, je ne puis croire que vous ayez voulu défigurer à ce point, en ma faveur, un mot qui n'est terrible que pour les sots du haut monde et en général les ennemis des gouvernements qui se reposent sur la vertu et la justice, parce qu'ils garantissent la liberté et l'éga-

lité. Or, comme je ne vous crois ni sot, ni ennemi de la liberté et de l'égalité civiles, je vous remercie sincèrement de la bonté que vous avez de me donner le plus beau titre que puisse porter un citoyen.

Funeste effet des passions, tu ne fascineras pas mes yeux! Je le sens au fond de mon cœur : il est des hommes vraiment libéraux, parce qu'il est des hommes qui aiment encore la vraie gloire et la vertu.

Je vous salue, Monsieur.

A MONSIEUR

30 juin 1845.

... Je me tue, parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue, parce que je me crois immortel et que *j'espère*... Montrez-lui mon épouvantable exemple et comment le désordre d'esprit et de vie mène à un désespoir sombre et à un anéantissement complet. — *Raison et utilité*, je vous en supplie...

1846

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Messieurs,

Désirant participer aux avantages que la Société des Gens de Lettres assure à ses membres pour la reproduction de leurs ouvrages, je vous prie de vouloir bien m'admettre à en faire partie,

Et d'agréer l'assurance de ma plus haute considération.

BAUDELAIRE-DUFAYS,
Rédacteur de *L'Esprit public* et du *Corsaire-Satan,* auteur de deux brochures sur les *Salons de 1845* et *de 1846.*

33, Rue Coquenard.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Monsieur le Président,

Une nécessité imprévue me détermine à avoir recours à la caisse de la Société, pour une somme

de 85 fr. M. Godefroy vous établira ma situation vis à vis de la Société. Je ne dois rien, et c'est la première fois que je vous adresse une demande semblable. Dans *quelques jours*, je déposerai ici *une nouvelle* pour le Bulletin.

Veuillez agréer, Monsieur le Président et cher confrère, l'assurance de mes sentiments fraternels.

CHARLES BAUDELAIRE-DUFAYS.

25. Rue des Marais-du-Temple.

A MONSIEUR GODEFROY

Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir remettre immédiatement à M. Lireux la lettre suivante, adressée à Messieurs les membres du Comité. M. Lireux, qui m'a présenté autrefois à la Société, se fera l'avocat de ma demande auprès de ces Messieurs.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHARLES BAUDELAIRE DE FAYIS.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Messieurs,

J'ai présumé que des besoins singuliers et excessivement pressants pouvaient m'autoriser à demander à la Société une somme de *200 fr.* Une nouvelle de moi, *La Fanfarlo*, est actuellement à l'im-

primerie. Il m'est dû par conséquent une somme de 31 fr., — à cause de la cotisation et d'autres frais. Il m'est facile de rembourser promptement la Société, d'abord par de la copie, — et ensuite par de la reproduction. — Un roman de moi, *L'Homme aux Ruysdaëls*, doit paraître prochainement à *L'Epoque*, et je tiens déjà à la disposition de *M. Godefroy* une nouvelle, *Le Prétendant malgache*, que j'aurais dû vous envoyer en même temps, mais que j'ai eu le tort d'oublier chez moi.

J'ai présumé que toutes les lenteurs qui ont contrarié la publication de *La Fanfarlo* m'autorisaient à vous prier de décider immédiatement cette mesquine question d'argent, si importante pour moi, même avant le renouvellement du Comité, s'il a lieu.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mes respects bien sincères et de ma considération la plus distinguée.

CHARLES BAUDELAIRE DE FAYIS.

1849

A MONSIEUR ANCELLE

Dijon, 1849.

... Madier de Montjau, qui revenait de je ne sais quel triomphe d'avocat, je ne sais quel triomphe de procès politique, a passé par ici; il est venu nous voir. Vous savez que ce jeune homme passe pour avoir un talent merveilleux. C'est un aigle démocratique. Il m'a fait pitié! Il faisait l'enthousiaste et le révolutionnaire. Je lui ai parlé alors du socialisme des paysans, — socialisme inévitable, féroce, stupide, bestial comme un socialisme de la torche ou de la faulx. Il a eu peur, cela l'a refroidi. Il a reculé devant la logique. C'est un imbécile, ou plutôt un très vulgaire ambitieux...

1850

A MONSIEUR ANCELLE

Dijon. Jeudi, 10 Janvier 1850.

Lisez avec attention.

J'ai été assez gravement malade, comme vous savez. J'ai l'estomac passablement détraqué par le laudanum; mais ce n'est pas la première fois, et il est assez fort pour se remettre.

Jeanne est arrivée hier matin, et m'a assez longuement parlé de son entrevue avec vous. Tout est pour moi affliction depuis longtemps. Je n'ai donc pas été étonné d'entendre des choses qui prouvent que vous ne comprenez absolument rien à ma vie, mais cela viendra tout à l'heure.

J'ai sous les yeux votre lettre du 14 Décembre, arrivée le 17 seulement.

D'abord, Palis vous a indignement volé. Des fautes ridicules et folles, commises dans la Table, comme *Le Tombant vivant*, *Vitesse de la lune*, pour *Le Tombeau vivant*, *Tristesse de la lune*, et

bien d'autres; la dorure pleine de taches, la reliure qui devait être en chagrin et qui est en papier imitant le chagrin, des corrections indiquées par moi au crayon et qui n'ont pas été accomplies, témoignent qu'il a profité de mon absence pour ne pas faire son devoir, de plus, pour me voler. Je devais encore 20 fr., à peu près. Il était convenu que la reliure coûterait 8 fr. Total, 28 fr. Vous en payez 40. Il a sans doute oublié de vous dire que je lui avais déjà donné primitivement 11 ou 12 fr. d'acompte. Encore me devrait-il une diminution ou une indemnité pour sa coupable et honteuse besogne; il est impossible d'admettre qu'une reliure qui, bien faite, doit être payée 8 fr., mal faite, soit payée 20 fr. Quant à cette nuée de fautes, c'est encore plus grave, et cela témoigne que, quand on n'a plus eu peur de moi, on s'est moqué de moi. Si vous avez du courage, quand vous passerez place de la Bourse, vous lui réclamerez 12 fr.

Il paraît que vous lisez mes lettres avec bien de la distraction. Vous craignez que je ne retourne à Paris, parce que je vous écris : *Il me tarde déjà de m'en aller d'ici*. Vous n'avez pas compris que le mot : *ici*, c'était l'Hôtel. Cela voulait dire : il me tarde de m'en aller d'un endroit où je dépense *trois fois plus* que je ne dois dépenser. Vous n'avez donc jamais voyagé? Mon intention en arrivant ici était de louer, d'un côté, un tout petit appartement, et, d'un autre côté, de louer des meubles. Puis, pendant longtemps, je n'avais plus à m'occuper que du compte courant des dépenses, sauf le prix mensuel

de la location. C'est pour cela qu'en partant de Paris je vous dis, et que, dans ma lettre, je vous ai répété que je tenais vivement à recevoir 300 fr. *pour le premier mois.* Je pars de Paris, le 3. Il me semble que le premier mois, c'est le mois de Décembre. Au lieu de cela, vous m'envoyez, — le 17, seulement, — (quatorze jours de dépense à l'Hôtel, par votre faute) — 200 fr. pour deux mois, Décembre 49 et Janvier 50. Je vous demandais 300 fr. pour le premier mois, à cause de frais d'installation. C'était une complaisance sur laquelle je comptais, mais vous n'avez pas même accompli l'exécution stricte de nos conventions *qui serait 200 fr., le 1er Décembre* (je les ai reçus, — le 17), *et 200, le 1er Janvier; vous me les devez.* Je vous assure que j'ai cru que c'était de votre part une erreur de compte, une étourderie non dangereuse. Mais voici Jeanne qui me répète et m'affirme la même chose. Vraiment, mon étonnement est grand. Réfléchissez-y bien, et vous verrez comme moi que deux mois, c'est à dire deux fois 200 fr., font 400 fr., et non pas 200 fr. Encore vous dis-je que vous m'aviez fait espérer que le premier envoi serait de 300 fr., à cause des dépenses inséparables d'une première installation; mais cela, je ne l'exige pas, ou plutôt je n'ose pas l'exiger. Jeanne dit que vous vous appuyez sur cette singulière raison que vous avez déjà eu de grandes complaisances pour moi. C'est très vrai, et je vous en remercie bien sincèrement, mais ce n'est pas un motif légitime pour me créer des embarras. Je dépense à l'Hôtel 12 fr. Une fois chez moi, ce qui

implique la location de trois mois payée d'avance, et mensuellement 30 ou 40 fr. au plus, au plus, pour la location des meubles, *je dépenserais 3 fr. ou 4 fr. par jour*. Comprenez-vous votre faute maintenant? Il était convenu qu'à partir du premier jour de 1850 je recevrais 200 fr.; *donc, depuis le 1er du mois, vous me devez 200 fr.* Je ne sors pas de là. Maintenant, si pour vous, comme pour les gens réellement rectes et intelligents, devoir signifie : le plus possible, le plus qu'on peut faire, le plus qu'on peut donner, vous me devez 300 fr., et 200 fr. le 1er Février.

Du reste, la dame de l'Hôtel vient de me dire qu'elle a besoin d'argent pour le 15. Or, vous voyez qu'il n'y a pas un instant à perdre, puisque vous recevrez cette lettre le 12.

Si vous m'envoyez d'un seul coup 400 ou 500 fr., *c'est à dire Janvier et Février, je pars de l'Hôtel immédiatement*, et, deux jours après, je serai installé chez moi. Dans ce cas-là, je ne devrais plus vous demander d'argent que le 1er Mars. Ce serait sans doute beaucoup plus sage ; j'y aurais un grand bénéfice, et vous y gagneriez la certitude que je suis mieux et que je dépense moins.

Autre distraction de votre part : vous me demandez un reçu de vos 200 fr. ; vous avez donc oublié que j'ai eu *la bonhomie* d'ajouter à ma dernière lettre un reçu de 300.

Encore un mot. Jeanne, que j'ai beaucoup tourmentée au sujet de sa conférence avec vous, m'affirme que vous lui avez dit : que, si elle vous écrivait

un mot qui vous démontrât la nécessité d'une avance, vous la feriez sans doute. *Voilà qui est singulier et pas sablement humiliant pour moi :* par quelle fenêtre voulez-vous donc qu'on jette l'argent, dans une petite ville, où le travail est le seul remède de l'ennui? J'ignore ce que Jeanne fera, et si l'envie de sortir de cet hôtel lui fera faire une chose que je regarde comme inconvenante, mais je vous répète qu'en comptant avec moi *200 fr. pour Janvier*, *que je n'ai pas reçus*, et 200 pour Février, vous ne faites aucune avance, vous ne commettez aucune complaisance, vous ne sortez pas de nos conventions. Si vous saviez quelle fatigue c'est pour moi de revenir sans cesse sur ces maudites questions d'argent! Cela finira sans doute.

Vous avez dit encore à Jeanne bien d'autres choses, mais je n'ai plus le courage de vous faire des reproches. Vous êtes un grand enfant. Cependant, je vous ai suffisamment souvent reproché votre sentimentalisme et démontré l'inutilité de votre attendrissement à l'endroit de ma mère. Laissez à tout jamais cela de côté, et, si j'ai quelque chose de cassé dans l'esprit à cet endroit, plaignez-moi et laissez-moi tranquille. Ainsi que Jeanne. Il y a encore bien d'autres choses, mais passons. Seulement, je vous en prie, si vous avez, par hasard, plus tard, quelque occasion de revoir Mlle Lemer, ne jouez plus avec elle, ne parlez plus tant, et soyez plus grave. J'ai pris depuis longtemps l'habitude de vous dire nettement tout ce que je pense; ainsi, il ne faut pas m'en vouloir pour cela.

Une fois débarrassé de cet hôtel maudit, quelques meubles étant loués, voilà comment j'arrange ma vie. Je puis trouver en dehors de mon revenu un minimum de 1.200 fr. Cela fait donc 300 fr. par mois, avec mon revenu. J'abandonne à Jeanne 50 fr., pour sa toilette. Elle est chargée de nous faire vivre, avec 150 fr. Je mets 50 fr. de côté, pour le loyer des meubles et de l'appartement. Puis, encore 50 fr. de côté, pour acheter plus tard des meubles à Paris, quand, ayant fait assez de besogne pour payer mes dettes, je jugerai à propos de revenir.

Quant à mes dettes, je viens pour la centième fois peut-être d'en faire le compte. Cela est affligeant, mais il faut que cela finisse. Je l'ai juré. Je dois en tout 21.236 fr. 50. — 14.077 fr. de billets souscrits ; 4.228 fr. de dettes non garanties par billets, au-dessus de 100 fr. ; 919 fr. 25 de petites dettes, au-dessous de 100 fr.; et enfin 2.012 fr. 25 de dettes d'amis. Sur une masse aussi considérable, de combien de vols, ou de déshonnêtetés, ou de faiblesses n'ai-je pas été victime, comme l'affaire de R   L   dont vous trouverez plus loin le récit très exact.

Je me résume : *vous avez commis une erreur*. Quelques complaisances que vous ayez eues, *je devais recevoir, au moins, à partir de mon arrivée ici, 200 fr. par mois;* or, 200 n'en font pas 400. Rappelez-vous que le total de l'année 49 était entièrement absorbé depuis Octobre. Si je vous engage à m'envoyer de suite Janvier et Février,

c'est à dire 400, ou même 500 fr., c'est pour les très excellentes raisons que je vous ai développées. Il est impossible de dépenser inutilement cet argent, et d'ailleurs Jeanne, qui est *comme toutes les femmes plus qu'économe*, est intéressée à me surveiller.

En second lieu, je... vous rendrai compte de l'emploi de l'argent, et vous le représenterai par des factures. Je vous dois cela. Ce que je vais faire, vous me l'avez conseillé plusieurs fois, autrefois. Vous l'avez donc oublié. Ce que vous allez faire pour moi, et que je vous avais arraché par obsession et raisonnement, vous auriez dû le faire *de vous-même, il y a très longtemps*. Apparemment, vous ne prétendez pas borner votre rôle vis à vis de moi, et même vis à vis de tout homme, à celui d'agent insensible et d'homme d'affaires. Et cependant il a fallu que l'initiative vînt de moi ; toutes ces choses si raisonnables, que vous auriez dû m'indiquer, il a fallu que je les voulusse le premier.

Toute la légitimation de ceci est là, dans un mot de vous : *Je consentirais à détruire toute votre fortune dans un but moral.* — Eh bien ! concluez.

Si, par hasard, en mon absence, ma mère envoyait encore de l'argent, je consens, encore une fois, à le recevoir. Vous m'avertiriez, mais vous ne me l'enverriez pas, attendu que j'aurai suffisamment pour vivre, avec vos 200 fr. et ce que je pourrai tirer d'ailleurs; vous m'en tiendriez compte à mon retour, ou bien, en mon absence,

vous en feriez un emploi légitime, sur les explications que je vous enverrais.

Permettez-moi, avant de fermer cette lettre, d'ajouter quelques mots qui ont peu de rapports avec ce qui précède, mais je profite de l'occasion pour vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Aussi bien, je ne vous verrai probablement pas de quelques mois. Cela sera encore un bon résultat, mais, comme je vous le dis, je profite de l'occasion pour tout vous dire.

La situation dans laquelle vous êtes, vis à vis de moi, est singulière. Elle n'est pas seulement légale, elle est, pour ainsi dire, aussi de sentiment. Il est impossible que vous ne le sachiez pas. Quant à moi, qui suis peu sentimental, je n'ai pas pu échapper à cette vérité. La sombre solitude que j'ai faite autour de moi, *et qui ne m'a lié à Jeanne que plus étroitement*, a aussi accoutumé mon esprit à vous considérer comme quelque chose d'important dans ma vie. J'arrive au fait. Si telle est, inévitablement, votre condition vis à vis de moi, que signifie souvent cette inintelligence singulière de mes intérêts? *Que signifie cette partialité au profit de ma mère que vous savez coupable?* Que signifient souvent... vos maximes égoïstiques? Il est bien vrai que je vous l'ai bien rendu, mais tout cela n'est pas raisonnable. Il faut que nos rapports s'améliorent. Cette longue absence ne sera pas mauvaise dans ce but. D'ailleurs, *à tout péché miséricorde*, ce que vous savez que je traduis ainsi : il n'y a rien d'irréparable.

Je joins à ceci la protestation que vous m'avez demandée au sujet du billet de complaisance.

Vous me rendrez cette lettre.

A MONSIEUR ANCELLE

[Dijon.] Le 12 Janvier 1850.

... Tout ceci, bien entendu, ne fut pas dit dans un français aussi propre, mais c'est le sens très exact.

L'ami en question est M. T , jeune homme excessivement honnête. Remarquez bien que je ne vous livre ce nom que pour que vous vous en serviez contre cet homme, parce que, jusqu'à présent, vous étiez mal instruit de toute cette affaire.

Cet homme arrive chez vous; à vous, il parle d'un ami, pour qui j'ai répondu. Il fallait en effet tâcher d'expliquer son affaire.

Puis, il écrit à ma mère. Ici, c'est autre chose. *Il n'est plus du tout question d'ami*. C'est moi qui dois tout. Il y a donc contradiction. Cela suffirait à un juge d'instruction pour se former un jugement. Sa lettre est fort doucereuse. Force compliments sur ma personne et grand souci de mon honneur. Je ne lui ai *jamais* parlé de *ma mère*, de *Turquie*, ni de *retour en France*. Tout cela est un *poème* arrangé pour soutenir son affaire. Ne m'a-t-il pas dit dans la colère, le 29 Novembre : *J'ai pris des*

informations sur votre famille. Tout s'explique. Cet homme a commis une mauvaise action, il s'y enfonce avec résolution.

Maintenant, a-t-il falsifié ses livres, toute la question est là.

Je suis persuadé que la somme que doit ce jeune homme, unie à mes 42 fr., ne fait pas 200 fr. Il y aurait donc aggravation de vol.

Je répète d'ailleurs que *je n'ai jamais répondu pour personne, je n'ai jamais recommandé personne.* Cependant, si vous croyez que vous serez obligé de payer, vous devez exiger un renoncement à la dette de M. T . Offrez-lui de le rembourser. S'il vous accorde le reçu pour T , vous lui dites, en lui montrant sa lettre à Madame Aupick : *Vous voyez bien que vous avez menti;* s'il refuse le reçu pour T , vous lui dites encore : *Vous mentez, puisque vous m'avez dit une première fois que ce billet garantissait une autre dette que celle de M. Baudelaire.*

Je crois l'affaire suffisamment expliquée.

A GÉRARD DE NERVAL

Samedi, 8 [Mai 1850].

Mon cher ami,

Encore un service, si ce n'est pas une indiscrétion : deux billets d'orchestre pour Malassis, rue des Maçons-Sorbonne, 19.

Vous avez vu Malassis avec moi. Je serais heureux que vous le connussiez.

Songez à me garder une reproduction (du *National*) des *Nuits du Ramazan*.

Que vos billets n'arrivent pas trop tard.

Les billets pour lundi, s'il est possible.

Sous bande : *A Mademoiselle Caroline Dardart. Pour remettre à Charles Baudelaire, 46, rue Pigalle.*

A POULET-MALASSIS

Lundi, 15 Juillet.

Mon cher ami,

Christophe m'a dit que vous partiez le 20 Juillet ; comment avez-vous pu oublier de m'en instruire, la dernière fois que nous nous sommes vus ? Il m'est impossible de vous accompagner maintenant; j'ai une femme malade, et je tiendrais à donner avant tout à M. Buloz deux morceaux importants. J'irai sans doute vous voir là-bas dans quinze jours ou un mois, car on me dit que vous partez pour six mois. Du reste, vous me verrez dans deux ou trois jours.

Tout à vous.

1852

A ARMAND BASCHET

3 Février 1852.

Mon cher Baschet,

En vous quittant, il m'est venu quelques réflexions, que je vous communique. La rapidité avec laquelle s'est établie notre intimité autorise ma franchise.

1. — Ceci m'est passé par la tête : Baschet, qui était tout feu, il y a quelques jours, et qui voit beaucoup de monde, *n'aurait-il pas été influencé par des conseils hostiles qui lui auraient montré l'entreprise comme mauvaise?*

2. — Baschet, désorienté, comme nous, par la non-arrivée des fonds, pourquoi n'a-t-il plus le même enthousiasme?

3. — Pourquoi Baschet n'a-t-il pas exprimé son opinion et ses désirs personnels, quand il a été question de savoir si le journal paraîtrait, malgré l'absence d'argent?

4. — Est-il bien sûr que le papetier et l'imprimeur lui feront crédit?

5. — Est-il bien sûr que MM. G et D , qui ne savent pas garder le secret de leur misère, garderont le secret de la nôtre?

6. — Pourquoi Baschet céderait-il à son noble amour-propre, et ne déclarerait-il pas qu'il regarde comme plus sûr de ne paraître qu'avec des garanties pécuniaires, et qu'il faut attendre?

Toutes ces réflexions me sont personnelles.

A moins que cela ne vous dérange *énormément*, relativement au travail que vous avez à faire sur *de Vigny*, je serais bien aise qu'au lieu de m'envoyer votre commissionnaire demain matin, vous vinssiez vous-même.

25. Rue des Marais-du-Temple.

En sortant de chez moi, vous pourrez voir Champfleury.

A MONSIEUR GODEFROY

Lundi, le 23 Février 1852.

J'ai des reproches à me faire, vis à vis de vous. J'espère que cela ne m'arrivera plus. Si le Comité agrée à ma demande, je réparerai cela tout de suite. Si votre voix compte pour quelque chose, servez-moi. Ma situation est bonne. Je dois 42 fr., et j'envoie une très curieuse nouvelle.

Veuillez agréer toutes mes amitiés.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Lundi, 23 Février 1852.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur d'adresser au Comité la demande d'une avance de 60 fr. Il m'est pénible d'être obligé de dire que c'est un chiffre *vrai*. Je ne crois pas que ma situation soit mauvaise. Je dois 42 fr. qui seront acquittés par la *nouvelle* que je vous adresse *avec pleine confiance*. Et quant aux 60 fr. que je vous prie de me faire accorder, ils seront soldés dans les mois suivants par la reproduction probable des feuilletons qui doivent paraître au *Pays*, — ou tout autrement.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respectueux.

Votre dévoué confrère.

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 5 Mars 1852.

Ma tête devient littéralement un volcan malade. De grands orages et de grandes aurores. Avez-vous lu mon article? Je suis obligé de vous prendre demain (soit de grand matin, soit à l'heure du déjeûner, ou du dîner) l'argent que je devais ne prendre que le 15, dans neuf jours (200 fr.). Je vivrai jusqu'au 15 du mois prochain avec l'argent de ce morceau en

publication. J'ai votre *Saint-Priest*, mais je l'ai depuis quatre jours, et *l'imprimeur de la Revue des Deux Mondes ne me l'a prêté que pour huit*, et il n'y avait pas moyen de l'acheter, *le numéro étant épuisé.*

Vous ne m'avez pas vu au vote; c'est un parti pris chez moi. *Le 2 Décembre m'a physiquement dépolitiqué. Il n'y a plus d'idées générales.* Que *tout Paris* soit *orléaniste*, c'est un fait, mais cela ne me regarde pas. Si j'avais voté, je n'aurais pu voter que pour moi. Peut-être l'avenir appartient-il aux hommes *déclassés ?*

Ne vous étonnez pas du fouillis de ma lettre; je suis chargé d'idées troublantes. L'affaire T
me tourmente horriblement. De plus, vous savez que ce mois est, pour moi, *le grand mois, la séparation ;* il faut beaucoup d'argent; je n'ai *que ma plume et ma mère.* Car vous, je ne vous compte pas. — Il m'arrive les aventures les plus singulières. Voici qu'un homme m'offre de m'avancer *22.000 fr., à des conditions bizarres.* D'un autre côté, il me propose que, dans un mois, je sois à la tête d'une honorable entreprise qui a été le rêve de ma vie. Toutes mes notes antécédentes serviront. Et cette fois, on ne marcherait qu'appuyé sur de *vastes* capitaux.

Toutes ces choses ont l'air de rêves, et cependant il y a un fondement.

Je relis ma lettre, et il me semble qu'elle doit avoir, *pour vous, un air fou.* Il en sera toujours ainsi.

A THÉOPHILE GAUTIER

L'incorrigible Gérard prétend, au contraire, que c'est pour avoir abandonné le bon culte que Cythère est réduite en cet état.

Voilà donc, cher ami, ce *second* petit paquet. J'espère que tu trouveras de quoi choisir. Je désire vivement que ton goût s'accorde avec le mien. Pour mon compte, voilà ce que je préfère :

Les Deux crépuscules. La Caravane. Le Reniement de saint Pierre. L'Artiste inconnu. L'Antre de la volupté. La Fontaine de sang. Le Voyage à Cythère.

Protège-moi ferme. Si on ne grogne pas trop contre cette poésie, j'en donnerai de plus voyante encore.

Adieu.

A POULET-MALASSIS

Samedi, 20 Mars 1852.

Mon cher Malassis,

Il y a déjà plusieurs jours que l'on m'a remis votre lettre, au café Tabourey, mais la succession de travaux inévitables et mille sottes courses m'ont empêché de vous répondre.

Champfleury, Christophe et Montégut se portent très bien. — Champfleury écrit maintenant à la *Revue de Paris*.

Parmi toutes les personnes que je connais, il n'y a que sottise et passion individuelles. Personne ne consent à se mettre au point de vue *providentiel.*

Vous devinez de quoi je veux parler. Le Président a fait une espèce de caresse aux gens de lettres, en abolissant l'impôt du timbre sur les romans.

Le socialisme napoléonien s'est manifesté par la conversion de la Rente, et l'on CRAINT chaque jour un décret qui impose d'un quart les héritages de collatéraux. Enfin, le Président a compris qu'en donnant toute liberté de discussion sur la saisie des biens des princes d'Orléans il se donnait le beau rôle. Aussi, toutes les pièces s'impriment, et les brochures se répondent.

Il est aussi question de rendre au Ministère de *l'Intérieur* le département des affaires littéraires, qui récemment avait été confondu avec *l'Instruction publique.* Quelques membres de la Société des Gens de Lettres se sont plaints de cette promiscuité avec les professeurs qui, d'ailleurs, sont des jésuites déguisés et qui mangent tout, quand il y a quelque chose à manger.

D'ailleurs, je suis persuadé que toutes les notes et idées haineuses pour l'Université flatteront le Président. Aussi bien, j'aimerais assez ne voir que *deux partis* en présence, et je hais ce *milieu* pédant et hypocrite qui m'a mis au pain sec et au cachot. Tout cela me divertit beaucoup. Mais je suis décidé à rester désormais étranger à toute la polémique humaine, et plus décidé que jamais à poursuivre le rêve supérieur de l'application de la méta-

physique au roman. — *La Semaine théâtrale* est morte sous nous. Le dernier numéro contenait un *très bon* article de Champfleury, de critique littéraire, et deux pièces de vers de moi, qui ne sont pas mauvaises. — J'ai fait imprimer, à la *Revue de Paris*, un gros article sur un grand écrivain américain. *Mais je crains bien que la première fois ne soit la dernière. Mon article fait tâche.*

La première partie a paru le 29 Février, et la seconde paraît dans dix jours. Il y aura aussi *une nouvelle* de Champfleury.

Cependant, j'avais fait *un beau rêve*. Amic m'avait déclaré que, décidément, il voulait fonder une GRANDE revue, et que j'en serais directeur. — Je lui ai communiqué mes idées, mais il paraît que *nos* plans (je voulais que Champfleury m'aidât) étaient *trop* beaux. Il est très refroidi, et je crois que l'affaire est manquée.

Vous aviez donc perdu mon adresse : *25, rue des Marais-du-Temple*. Mais je n'y serai que jusqu'à la fin du mois, et je vous enverrai ma nouvelle adresse. — Adieu, et persuadez-vous bien comme moi, de plus en plus, que la Philosophie est *tout*.

A ANTONIO WATRIPON

[Mai 1852.]

Vous me causez, mon cher Watripon, le plus grand embarras. Comment voulez-vous qu'on donne des notes biographiques? Voulez-vous met-

tre que je suis né à Paris, en 1821, que j'ai fait, étant fort jeune, plusieurs voyages dans les mers de l'Inde ? Je ne crois pas qu'on doive mettre ces choses-là.

Quant aux *ouvrages!* — il n'y a guère que des articles.

Baudelaire (Charles Pierre) a signé aussi : *Baudelaire Dufaÿs*, *Pierre Dufaÿs*, et *Charles de Fayis*. — A écrit des articles de critique artistique et littéraire, et des nouvelles, dans *Le Corsaire-Satan*, *L'Esprit public*, *L'Artiste*, *La Liberté de penser*, *Le Messager de l'Assemblée*, *Le Magasin des familles*, *la Revue de Paris*, *L'Illustration*.

1. — *Salon de 1845*, chez Labitte.

2. — *Salon de 1846*, chez Michel Lévy.

3. — *La Fanfarlo*, roman à 4 sols, chez Bry.

4. — *Une préface aux œuvres de Pierre Dupont*, chez Alex. Houssiaux.

Et, dans quelques journaux, des poésies d'un accent généralement fort douloureux. (Arrangez ou supprimez.)

Edgar Allan Poe. Sa vie et ses œuvres.

Vous pourrez ajouter à cela : *Physiologie du rire*, qui paraîtra, prochainement, à la *Revue de Paris*, sans doute, ainsi que : *Salon des Caricaturistes*, et *Les Limbes, poésies*, chez Michel Lévy. Ce ne sera pas un mensonge, puisque cela va paraître très prochainement, et sans doute avant le volume biographique. Mais tout ceci me semble bien vaniteux. Arrangez, supprimez, faites ce que vous voudrez. Si j'ai oublié quelque chose, tant pis.

Voici ce que vous me demandez, tant bien que mal.

Je vous ferai remarquer que Champfleury ne vous donne ni le lieu de sa naissance, ni son âge. Je crois qu'il est né à Laon, et qu'il a 31 ans.

A MONSIEUR O .

Dimanche, 18 Août 1852.

Vraiment, Monsieur, plus j'y pense, et plus je trouve que les vieilles gens ont *une fatuité* qui leur est particulière, et abusent de l'indulgence que *nous* avons pour eux. Hier, j'avais écouté avec la plus parfaite tranquillité ce que me disait Madame O . Ses scrupules m'étonnaient, mais je les respectais, comme les habitudes d'une personne ultra-ponctuelle. Je n'avais pas soufflé un mot, et tout allait le mieux du monde, quand la rage vous a pris, très inutilement et très intempestivement, *de faire un discours*. Si vous m'aviez permis de placer un mot, je vous aurais dit que j'avais, dans mon cahier, une lettre de ma mère, qui m'autorisait à prendre 500 fr. ici, et 600 fr. là, ce qui, *d'après son propre calcul*, fait 1.100 fr.; mais vous avez préféré me *démontrer* glorieusement que vous n'entendiez pas que je me permisse tant de libertés, que j'avais déjà pris 500 fr. à M. Ancelle, que vous le saviez, que les plus heureuses situations étaient temporaires, qu'il était de mon devoir d'user

d'une grande discrétion, — (je connais mes devoirs envers ma mère, qui, *elle,* ne parle pas, et qui agit, qui ne conseille pas, mais se sacrifie), — que les pauvres sénateurs n'avaient que 40.000 fr., et des chevaux, — que vous étiez dépositaire des secrets des familles, et finalement, Monsieur, comme un homme qui perd complètement la tête, vous avez parlé de Dieu, et vous m'avez déclaré *autoritairement* que je n'étais pas un esprit *tout à fait* perverti. Je n'ai pas besoin de vos éloges, Monsieur, pour me connaître moi-même.

Vous pouvez être tranquille, relativement à votre responsabilité. Vous n'en supporterez plus aucune, pas même celle d'une commission, et d'une boîte aux lettres. Une seule fois encore, vous serez mêlé à ma vie, dans une circonstance solennelle, où j'ose croire que vous ferez preuve de cette droiture de cœur et de cet esprit de lumière, dont vous faites tant de cas, mais qu'obscurcit et détruit en vous une effroyable vanité. — Je lisais hier, dans une préface d'*Eléments de Géométrie* du XVIIIème siècle, que les sciences exactes ne sont qu'un acheminement à des mérites supérieurs, et que ce n'est pas grand'chose que de se bourrer la tête de cercles, de figures, de solides, de sinus et de cosinus, si l'on n'est pas, ce qui est plus important, un chrétien et un homme aimable. — Je réimprimerai peut-être cette préface, pour votre usage.

Tout cela ne serait que grotesque et bouffon, si vous n'aviez pas causé dans ma cervelle une agitation nuisible. Cependant, *vous savez sans doute,*

par expérience, combien l'habitude des livres et du travail rend *indulgent*: vous ne serez donc pas étonné que je pardonne tout à fait votre puérile et sénile violence. Mais les vieilles douleurs que vous avez réveillées en moi, d'autres les expieront peut-être.

En attendant, je ne crois pas que la charité m'impose de *m'exposer* de nouveau à vos pédantesques impertinences. C'est pourquoi je ne mettrai pas les pieds chez vous, et, quand vous recevrez une lettre de ma mère, qui, comme c'est probable ou du moins possible, renverra l'argent, vous l'enverrez, l'argent ou la réponse, chez M. Ancelle que je vois fréquemment; cela me dispensera de recevoir une ligne de vous.

Veuillez agréer, Monsieur, *la somme exacte* des respects que les convenances me commandent de vous accorder.

Je garde maintenant copie de toutes mes lettres, comme un homme d'ordre, et qui sait ce qu'il *fait*.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Lundi, 30 Août 1852.

Monsieur le Président,

Un besoin très urgent et très violent m'oblige à adresser au Comité une demande de *60 fr.* M. Godefroy vous dira que je dois fort peu : 80

et quelques francs. J'ai remis, il y a deux jours, à M. Godefroy une nouvelle d'une dimension suffisante, et j'ai la parfaite conviction qu'elle a toutes les qualités requises pour obtenir de fréquentes reproductions. J'ignore si cette personnelle conviction peut influencer quelque peu votre décision, mais je le désire, car c'est un besoin d'argent bien dur qui pousse à cette action toute naturelle, et cependant répugnante, d'en demander à ses collègues.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments fraternels.

AU DOCTEUR VÉRON

Vendredi, 19 Octobre 1852.

Monsieur Véron,

Voici ce qui m'arrive : *mon éditeur* veut *que son livre* (*Edgar A. Poe*) *soit fait le 10 Janvier, ainsi que l'implique du reste notre traité.* Le livre n'est payable qu'à cette époque. J'ai donc *très peu* de temps à moi. Or, *tous* mes livres, manuscrits et meubles, en grande partie (*lesquels livres et manuscrits, plus ma correspondance avec les gens qui ont connu l'auteur, sont indispensables pour la confection du livre*), sont restés en gage au dernier terme. Si la *Revue Britannique* ne m'avait pas joué le tour que vous savez, et si j'avais joui du grand plaisir de publier une nouvelle de moi, de dix ou

douze feuilletons, dans votre journal, ainsi que j'avais le droit de l'espérer, tout aurait marché comme sur des roulettes. J'aurais fait mon livre avec l'argent que j'aurais légitimement tiré du *Constitutionnel*, et je ne serais pas obligé de vous avouer ce honteux embarras. Voulez-vous me tirer d'affaire? Il s'agit de 500 et quelques francs. J'ai raconté, non sans embarras, mon cas à Roqueplan, ainsi que mon projet de m'adresser à vous. Il m'a conseillé de tout vous dire. Ma foi, je n'en ai pas eu le courage, et j'ai préféré vous écrire. Si vous m'aviez fait l'honneur de me faire un traité, j'aurais peut-être pu m'en servir pour me procurer de l'argent; mais, en tout cas, je n'aurais pas pu l'exécuter tout de suite pour M. La Gueronnière, je suis trop pressé par ma nouvelle besogne. Aussi bien, j'aime mieux que les choses soient ainsi; je n'ai pas le temps de faire sa connaissance, et j'éprouve moins d'embarras à vous écrire ceci qu'à lui demander l'insertion d'une nouvelle. Dans quatre ou cinq jours, je vous enverrai le travail dont je vous ai parlé. Je présume qu'alors votre esprit sera libre et pourra juger s'il a quelque valeur.

P. S. — Il me semble, — je ne saurais trop définir pourquoi, — qu'il y aurait impertinence et niaiserie à vous affirmer que je pourrais vous renvoyer cet argent prochainement. Tout cela doit vous inspirer une médiocre confiance en moi, — financièrement, du moins, — et d'ailleurs je vous avoue que je ne puis m'empêcher de croire qu'il

est inévitable que j'aie avec vous, plus tard, des rapports littéraires plus heureux.

Veuillez agréer l'assurance de mes respects et de ma parfaite reconnaissance.

A.P.S. — Il va sans dire que, la dernière fois que j'ai eu l'occasion de vous voir, j'ignorais encore dans quel insupportable cercle vicieux j'allais être enfermé : *trouver de l'argent pour en gagner*.

60. Rue Pigalle.

Voilà trois jours que je trimballe cette terrible lettre dans ma poche. Si vous croyez devoir me refuser ce service, au moins, quand j'irai vous voir, daignez me le dire vous-même, afin que le refus ne me soit pas trop dur.

A MADAME MARIE

Madame,

Est-il bien possible que je ne dois plus vous revoir ? Là est pour moi la question importante, car j'en suis arrivé à ce point que votre absence est déjà pour mon cœur une énorme privation.

Quand j'ai appris que vous renonciez à poser, et qu'involontairement j'en serais la cause, j'ai ressenti une tristesse étrange.

J'ai voulu vous écrire, quoique pourtant je sois peu partisan des écritures ; on s'en repent presque toujours. Mais je ne risque rien, puisque mon

parti est pris de me donner à vous, pour toujours.

Savez-vous que notre longue conversation de jeudi a été fort singulière? C'est cette même conversation qui m'a laissé dans un état nouveau et qui est l'occasion de cette lettre.

Un homme qui dit : *Je vous aime*, et qui prie, et une femme qui répond : *Vous aimer ? Moi! jamais! Un seul a mon amour, malheur à celui qui viendrait après lui: il n'obtiendrait que mon indifférence et mon mépris*. Et ce même homme, pour avoir le plaisir de regarder plus longtemps dans vos yeux, vous laisse lui parler d'un autre, ne parler que de lui, ne vous enflammer que pour lui, et en pensant à lui. Il est résulté pour moi de tous ces aveux un fait bien singulier, c'est que, pour moi, vous n'êtes plus simplement une femme que l'on désire, mais une femme que l'on aime pour sa franchise, pour sa passion, pour sa verdeur, pour sa jeunesse et pour sa folie.

J'ai beaucoup perdu à ces explications, puisque vous avez été si décisive que j'ai dû me soumettre de suite. Mais vous, Madame, vous y avez beaucoup gagné : vous m'avez inspiré du respect et une estime profonde. Soyez toujours ainsi, et gardez-la bien, cette passion qui vous rend si belle, et si heureuse.

Revenez, je vous en supplie, et je me ferai doux et modeste dans mes désirs. Je méritais d'être méprisé de vous, quand je vous ai répondu que je me contenterais de miettes. Je mentais. Oh! si vous saviez comme vous étiez belle, ce soir-là ! Je

n'ose pas vous faire de compliments. Cela est si banal, — mais vos yeux, votre bouche, toute votre personne, vivante et animée, passe, maintenant, devant mes yeux fermés, — et je sens bien que c'est définitif.

Revenez, je vous le demande à genoux ; je ne vous dis pas que vous me trouverez sans amour ; mais cependant vous ne pourrez empêcher mon esprit d'errer autour de vos bras, de vos si belles mains, de vos yeux où toute votre vie réside, de toute votre adorable personne charnelle ; non, je sais que vous ne le pourrez pas ; mais soyez tranquille, vous êtes pour moi un objet de culte, et il m'est impossible de vous souiller ; je vous verrai toujours aussi radieuse qu'avant. Toute votre personne est si bonne, si belle, et si douce à respirer ! Vous êtes pour moi la vie et le mouvement, non pas précisément autant à cause de la rapidité de vos gestes et du côté violent de votre nature, qu'à cause de vos yeux, qui ne peuvent inspirer au poète qu'un amour immortel. Comment vous exprimer à quel point je les aime, vos yeux, et combien j'apprécie votre beauté ? Elle contient deux grâces contradictoires, et qui, chez vous, ne se contredisent pas, c'est la grâce de l'enfant et celle de la femme. Oh ! croyez-moi, je vous le dis du fond du cœur : vous êtes une adorable créature, et je vous aime bien profondément. C'est un sentiment vertueux qui me lie à jamais à vous. En dépit de votre volonté, vous serez désormais mon talisman et ma force. Je vous aime, Marie, c'est

indéniable; mais l'amour que je ressens pour vous, c'est celui du chrétien pour son Dieu ; aussi ne donnez jamais un nom terrestre, et si souvent honteux, à ce culte incorporel et mystérieux, à cette suave et chaste attraction qui unit mon âme à la vôtre, en dépit de votre volonté. Ce serait un sacrilège. — J'étais mort, vous m'avez fait renaître. Oh! vous ne savez pas tout ce que je vous dois ! J'ai puisé dans votre regard d'ange des joies ignorées ; vos yeux m'ont initié au bonheur de l'âme, dans tout ce qu'il a de plus parfait, de plus délicat. Désormais, vous êtes mon unique reine, ma passion et ma beauté ; vous êtes la partie de moi-même qu'une essence spirituelle a formée.

Par vous, Marie, je serai fort et grand. Comme Pétrarque, j'immortaliserai ma Laure. Soyez mon Ange gardien, ma Muse et ma Madone, et conduisez-moi dans la route du Beau.

Veuillez me répondre un seul mot, je vous en supplie, un seul. Il y a dans la vie de chacun des journées douteuses et décisives où un témoignage d'amitié, un regard, un griffonnage quelconque vous pousse vers la sottise ou vers la folie ! Je vous jure que j'en suis là. Un mot de vous sera la chose bénie qu'on regarde et qu'on apprend par cœur. Si vous saviez à quel point vous êtes aimée! Tenez, je me mets à vos pieds; un mot, dites un mot... Non, vous ne le direz pas !

Heureux, mille fois heureux, celui que vous avez choisi entre tous, vous, si pleine de sagesse et de beauté, vous, si désirable, talent, esprit et

cœur! Quelle femme pourrait vous remplacer jamais? Je n'ose solliciter une visite, vous me la refuseriez. Je préfère attendre.

J'attendrai des années, et, quand vous vous verrez obstinément aimée, avec respect, avec un désintéressement absolu, vous vous souviendrez alors que vous avez commencé par me maltraiter, et vous avouerez que c'était une mauvaise action.

Enfin, je ne suis pas libre de refuser les coups qu'il plaît à l'idole de m'envoyer. Il vous a plu de me mettre à la porte, il me plaît de vous adorer. C'est un point vidé.

15. Cité d'Orléans.

A MADAME SABATIER

Jeudi, 9 Décembre 1852.

La personne pour qui ces vers ont été faits, qu'ils lui plaisent ou qu'ils lui déplaisent, quand même ils lui paraîtraient tout à fait ridicules, est bien humblement *suppliée* de ne les montrer à *personne*. Les sentiments profonds ont une pudeur qui ne veut pas être violée. L'absence de signature n'est-elle pas un symptôme de cette invincible pudeur? Celui qui a fait ces vers, dans un de ces états de rêverie où le jette souvent l'image de celle qui en est l'objet, l'a bien vivement aimée, sans jamais le lui dire, et conservera *toujours* pour elle la plus tendre sympathie.

A UNE FEMME TROP GAIE

Ta tête, ton geste et *ton air*
Sont beaux comme un beau paysage ;

. . . .

1853

A CHAMPFLEURY

Vendredi, 22 Avril 1853.

... Je crois que Sainte-Beuve ne connaît pas vos livres; je crois que vous feriez bien de lui en porter un ou deux, le jour où vous irez le voir...

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Dimanche, 24 Avril 1853.

Monsieur le Président,

Je me vois obligé aujourd'hui, — cela m'arrive rarement, — de recourir à la bienveillance de mes confrères, pour une petite somme. — *Demain*, j'ai besoin de la minime somme de 60 fr. — Je dois peu de chose à notre Société, j'ignore combien; mais c'est peu. — J'ai livré à notre agent, M. Godefroy, une créance qu'il est chargé de recouvrer pour moi. — Je me propose de désintéresser rapi-

dement *la Société*, d'abord par une *nouvelle*, qui, je l'espère, n'éprouvera pas le même refus que la dernière; et, en dernier lieu, une somme très forte qui doit me venir dans les premiers jours du mois prochain me permettra de rapporter le reliquat en argent. Du reste, Monsieur le Président, je vous prie de mettre mes confrères bien à leur aise; *sans doute, une somme de 60 fr. me serait très utile, puisque ma répugnance à vous la demander n'a pas résisté contre l'envie de l'avoir, mais cependant, si l'état de notre caisse ne permet pas cette avance en ma faveur, j'accepterai avec plaisir une somme moindre.*

Veuillez agréer, Monsieur le Président, le témoignage de mes sentiments tout fraternels.

60, Rue Pigalle.

A MADAME SABATIER

Versailles, 3 Mai 1853.

A A .

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
. . . .

A MADAME SABATIER

Lundi, 9 Mai 1853.

Vraiment, Madame, je vous demande mille pardons pour cette imbécile rimaillerie anonyme, qui

sent horriblement l'enfantillage, mais qu'y faire ? Je suis égoïste comme les enfants et les malades. Je pense aux personnes aimées, quand je souffre. Généralement, je pense à vous en vers, et, quand les vers sont faits, je ne sais pas résister à l'envie de les faire voir à la personne qui en est l'objet. — En même temps, je me cache, comme quelqu'un qui a une peur extrême du ridicule. — N'y a-t-il pas quelque chose d'essentiellement comique dans l'amour ? — particulièrement pour ceux qui n'en sont pas atteints.

Mais je vous jure que c'est bien la dernière fois que je m'expose ; et, si mon ardente amitié pour vous dure aussi longtemps encore qu'elle a déjà duré, avant que je vous aie dit un mot, nous serons vieux tous les deux.

Quelque absurde que tout cela vous paraisse, figurez-vous qu'il y a un cœur dont vous ne pourriez vous moquer sans cruauté, et où votre image vit toujours.

Une fois, une seule, aimable et bonne *femme,*
A mon bras votre bras poli

. . . .

A MONSIEUR VERTEUIL

Vendredi, 12 Août 1853.

Mon cher Monsieur Verteuil,

Monsieur de Mirecourt est venu, en votre nom, me demander des explications sur une lettre que

je vous ai adressée. En présence des explications de Monsieur de Mirecourt, qui affirme que vous n'avez pas voulu m'offenser, je n'hésite pas à vous exprimer tous mes regrets et à considérer ma lettre comme non avenue.

Recevez tous mes compliments.

A MONSIEUR ANCELLE

Le 24 Septembre 1853.

Ces articles sont déplorables.

Pourriez-vous me rendre le service suivant? J'ai besoin de faire quelques recherches relatives à certaines parties des doctrines de Wronzki. Vous savez que ses livres sont introuvables.

Pourriez-vous les emprunter à Madame Wronzki, pour *une quinzaine* de jours? Vous pourriez dire que c'est pour un de vos amis qui a une grande curiosité de ces matières, et, dans le cas où Madame Wronzki refuserait de les prêter, lui demander si elle veut les vendre. Comme je suis sans le sol, vous auriez, dans ce cas, la bonté *de répondre de ma solvabilité*.

Les livres en question sont : *Réforme du savoir humain*, 2 vol. in-4°.

Un des volumes contient la partie mathématique, l'autre, la philosophie.

En second lieu : *La Théorie mathématique de l'Economie politique*.

Remarquez bien que tel n'est point le titre de

l'ouvrage. Je sais seulement qu'un des ouvrages de Wronszki contient *la théorie en question*. Je crois que c'est contenu dans une brochure in-4°. Mais il me semble que Madame Wronzki doit deviner de quel ouvrage j'ai besoin. Enfin, demandez à Madame Wronzki comment, *généralement*, on doit s'y prendre pour se procurer des ouvrages quelconques de son mari, par exemple : *Le Secret politique de Napoléon* et *Le Faux Napoléonisme.*

Je vais, tous les deux jours, place Louvois. Mettez pour moi un petit mot chez votre sœur, si vous ne me voyez pas d'ici à deux ou trois jours.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Vendredi, 16 Décembre 1853.

Mon cher Malassis,

Je vous prie, je ne dirai pas très instamment, ce serait vous dire une impertinence, — je vous prie simplement, — si cela est possible, — aussitôt que vous aurez reçu ma lettre, — de mettre pour moi à la poste, — sous la forme d'un mandat de poste, — une *somme* QUELCONQUE. Je vous mets bien à votre aise, comme vous voyez, — car il est évident qu'il ne peut pas être question d'une *grosse*. Il s'agit simplement pour moi de trouver quelques jours de repos et d'en profiter pour finir des choses importantes qui donneront leur résultat positif, le mois prochain.

En formant la résolution de vous demander un peu d'argent, j'ai dû fouiller dans mes petits papiers, pour voir ce que je vous devais déjà. Je trouve le chiffre 36. Si je me trompe, vous me le direz, et je présume que vous me le direz vous-même, car Champfleury m'a dit hier que vous viendriez nous voir en Janvier.

Il m'est impossible de vous raconter tous les très réels malheurs qui se sont introduits cette année dans ma vie, par ma faute et sans ma faute. Année stérile. Tout ce poème grotesque ne vous regarde pas et ne vous intéresserait pas. Vous vivez maintenant si calme! Ma vie, à moi, vous le devinez, sera toujours faite de colères, de *morts*, d'outrages, et surtout de mécontentement de moi-même. Ce langage, je vous l'assure, n'est pas trop emphatique, je vous écris sans aucune surexcitation nerveuse. — Tout ce que je sais, tout ce que je sens, c'est que je viens de perdre, par suite d'une série de mésaventures où ma sottise a sa part, une année entière, et que J'AI A FAIRE *quatre volumes et trois comédies;* — que ces œuvres ne sont pas faites, absolument du moins; — que j'ai reçu de l'argent sur plusieurs d'entre elles, — et que je n'ai PAS LE SOL pour travailler, non pas quinze jours, mais même un jour. Vous ne trouverez pas étonnant que j'aie pensé à vous qui avez été si charmant avec moi, — et toujours.

POST-SCRIPTUM. — AVEC OU SANS argent, répondez-moi tout de suite; mais surtout, mon ami, pas

de grosses raisons faites pour les bêtes ; je serai persuadé que vous ne pouvez pas m'obliger, par le simple fait que vous ne le faites pas. — Et aussi, — mon cher ami, — pas trop d'esprit, — il tomberait bien mal dans ma vie actuelle.

Puisque vous venez ici en Janvier, je compte que vous viendrez me voir, cela va sans dire. Je tâcherai d'avoir la prévoyance de mettre votre argent de côté. Je vais faire paraître une série de morceaux au MONITEUR, aussitôt que j'aurai le petit loisir que j'implore, et cela me fera UNE FORTE SOMME.

Christophe m'a donné, il y a quelques mois, un numéro du *Journal d'Alençon*, où vous avez fait entendre que le traducteur et *l'enthousiaste* FINIRAIT comme *le modèle*. *Voilà ce que c'est que l'esprit.* J'ai encore le journal dans mes papiers.

Vous dites de plus que mes catégories, mes explications psychologiques sont inintelligibles, — et même, autant que je peux me rappeler, — que je n'ai aucun esprit philosophique. — Il est possible que je sois un peu obscur dans des travaux faits à la hâte, sous la pression du besoin, et gêné par des brutes romantiques ; mais le nouveau travail, — augmenté du double, et qui paraîtra en Janvier, — vous démontrera que je me suis parfaitement bien compris. — Je suis certain, pour mon compte, que vous n'avez pas compris LE GÉNIE en question. Vous avez parlé, avec la jouissance tapageuse de l'esprit, d'un homme que vous n'avez pas fréquenté. — Et de plus la traduction insérée par vous ne représente pas avec justesse le sens et le

style poétique du CORBEAU. Que ma petite rancune ne vous empêche pas de faire pour moi ce que vous pourrez.

Je vous remercie de votre argent, si vous l'envoyez ; de votre diligence à me répondre, si vous ne m'envoyez qu'une lettre.

Tout à vous.

1854

A CHAMPFLEURY

Samedi, 14 Janvier 1854.

... *L'auteur n'a qu'une croyance : le roman.* C'est comme si Dupont disait : *Je n'ai qu'une croyance : la chanson.* Le roman est un art plus utile et plus beau que les autres, il n'est pas une croyance, pas plus que l'art lui-même. C'est du baragouin romantique... Trouvez-vous réellement qu'à votre âge et avec votre force actuelle il soit bien utile d'exhumer les compliments de Victor Hugo qui en a inondé les êtres les plus vulgaires?...

A J.-H. TISSERANT

Samedi, 28 Janvier 1854.

J'ai reçu de vous une lettre, mon cher Monsieur Tisserant, qui contient un gros paquet de compliments. Attendez donc que je les aie mérités. Nous

verrons plus tard s'il y a lieu pour moi d'être loué. Du reste, je sens très bien que je vais faire sur moi-même, — et cela aura été, il faut le dire, à votre instigation, — une grande épreuve. Dans peu de temps d'ici, je saurai si je suis capable d'une bonne conception dramatique. C'est du reste à ce sujet, et pour vous mettre au courant de cette conception, que je vous écris une lettre un peu longue, que j'avais le projet de vous écrire depuis plusieurs jours, et que je remettais de jour en jour.

Je désire fortement que nous nous entendions très bien. — Je sens que je peux avoir besoin de vous, et je crois que dans de certains cas vous devez mieux que moi distinguer le possible de l'impossible.

Quoique ce soit une chose importante, je n'ai pas encore songé au titre : *Le Puits? L'Ivrognerie? La Pente du mal?* etc...

Ma principale préoccupation, quand je commençais à rêver à mon sujet, fut : à quelle classe, à quelle profession doit appartenir le personnage principal de la pièce? — J'ai décidément adopté une profession lourde, triviale, rude : le scieur de long. Ce qui m'y a presque forcé, c'est que j'ai une chanson dont l'air est horriblement mélancolique, et qui ferait, je crois, un magnifique effet au théâtre, si nous mettons sur la scène le lieu ordinaire du travail, ou surtout si, comme j'en ai une immense envie, je développe au troisième acte le tableau d'une goguette lyrique ou d'une lice

chansonnière. Cette chanson est d'une rudesse singulière. Elle commence par :

Rien n'est aussi-z-aimable,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Rien n'est aussi-z-aimable
Que le scieur de long.

Et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle est presque prophétique et peut devenir *La Romance du saule* de notre drame populacier. Ce scieur de long si aimable finit par jeter sa femme à l'eau, et il dit en parlant à la *Sirène* (il y a pour moi une lacune avant cet endroit) :

Chante, Sirène, chante,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Chante, Sirène, chante,
T'as raison de chanter.

Car t'as la mer à boire,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Car t'as la mer à boire,
Et ma mie à manger !

Mon homme est rêveur, fainéant; il a, ou il croit avoir, des aspirations supérieures à son monotone métier, et, comme tous les rêveurs fainéants, il s'enivre.

La femme doit être jolie, — un modèle de douceur, de patience et de bon sens.

Le tableau de la goguette a pour but de montrer les instincts lyriques du peuple, souvent comiques et maladroits. — Autrefois, j'ai vu les goguettes. — Il faudra que j'y retourne, — ou plutôt nous irons ensemble. Il sera peut-être possible d'y pren-

dre des échantillons de poésie tout faits. De plus, ce tableau nous fournit un délassement au milieu de ce cauchemar lamentable.

Je ne veux pas ici vous faire un scénario détaillé, puisque dans quelques jours j'en ferai un dans les règles, et celui-là, nous l'analyserons de façon à m'éviter quelques gaucheries. Je ne vous donne aujourd'hui que quelques notes.

Les deux premiers actes sont remplis par des scènes de misère, de chômage, de querelles de ménage, d'ivrognerie et de jalousie. Vous verrez tout à l'heure l'utilité de cet élément nouveau.

Le troisième acte, la goguette, — où sa femme, de qui il vit séparé, inquiète de lui, vient le chercher. C'est là qu'il lui arrache un rendez-vous pour le lendemain soir, dimanche.

Le quatrième acte, le crime, — bien prémédité, bien préconçu. — Quant à l'exécution, je vous la raconterai avec soin.

Le cinquième acte (dans une autre ville), le dénouement, c'est à dire la dénonciation du coupable par lui-même, sous la pression d'une obsession. — Comment trouvez-vous cela? — Que de fois j'ai été frappé par des cas semblables, en lisant la *Gazette des tribunaux !*

Vous voyez combien le drame est simple. Pas d'imbroglios, pas de surprises. Simplement le développement d'un vice et des résultats successifs d'une situation.

J'introduis deux personnages nouveaux :

Une sœur du scieur de long, créature aimant les

rubans, les bijoux à vingt-cinq sols, les guinguettes et les bastringues, ne pouvant pas comprendre la vertu chrétienne de sa belle-sœur. C'est le type de la perversité précoce parisienne.

Un homme jeune, — assez riche, —d'une profession plus élevée, —profondément épris de la femme de notre ouvrier, — mais honnête et admirant sa vertu. Il parvient à glisser,de temps àautre, un peu d'argent dans le ménage.

Quant à elle, malgré sa puissante religion, sous la pression des souffrances que lui impose son mari, elle pense quelquefois un peu à cet homme, et ne peut pas s'empêcher de rêver à cette existence plus douce, plus riche, plus décente, qu'elle aurait pu mener avec lui. Mais elle se reproche cette pensée comme un crime, et lutte contre cette tendance. — Je présume que voilà un élément dramatique. — Vous avez déjà deviné que notre ouvrier saisira avec joie le prétexte de sa jalousie surexcitée, pour cacher à lui-même qu'il en veut surtout à sa femme de sa résignation, de sa douceur, de sa patience, de sa vertu. — Et cependant il l'aime, mais la boisson et la misère ont déjà altéré son raisonnement. — Remarquez, de plus, que le public des théâtres n'est pas familiarisé avec la très fine psychologie du crime, et qu'il eût été bien difficile de lui faire comprendre une atrocité sans prétexte.

En dehors de ces personnages, nous n'avons que des êtres accessoires : peut-être un ouvrier farceur et mauvais sujet, amant de la sœur, — des filles, — des habitués de barrières, de cabarets, d'es-

taminets, — des matelots, des agents de police.

Voici la scène du crime. — Remarquez bien qu'il est déjà prémédité. L'homme arrive le premier au rendez-vous. Le lieu a été choisi par lui. — *Dimanche soir.* — Route ou plaine obscure. — Dans le lointain, bruits d'orchestres de bastringue. — Paysage sinistre et mélancolique des environs de Paris. — Scène d'amour, — aussi triste que possible, — entre cet homme et cette femme ; — il veut se faire pardonner ; — il veut qu'elle lui permette de vivre et de retourner près d'elle. Jamais, il ne l'a trouvée si belle... Il s'attendrit de bonne foi. — Il en redevient presque amoureux, il désire, il supplie. La pâleur, la maigreur la rendent plus intéressante, et sont presque des excitants. Il faut que le public devine de quoi il est question. Malgré que la pauvre femme sente aussi sa vieille affection remuée, elle se refuse à cette passion sauvage dans un pareil lieu. Ce refus irrite le mari qui attribue cette chasteté à l'existence d'une passion adultère ou à la défense d'un amant. *Il faut en finir ; cependant, je n'en aurai jamais le courage, je ne peux pas faire cela moi-même.* Une idée de génie, — pleine de lâcheté et de superstition, — lui vient.

Il feint de se trouver très mal, ce qui n'est pas difficile, son émotion vraie aidant à la chose : *Tiens, là-bas, au bout de ce petit chemin, à gauche, tu trouveras un pommier ; — va me chercher un fruit.* (Remarquez qu'il peut trouver un autre prétexte,— je jette celui-là sur le papier en courant.)

La nuit est très noire, la lune s'est cachée. Sa

femme s'enfonçant dans les ténèbres, il se lève de la pierre où il s'est assis : *A la grâce de Dieu ! Si elle échappe, tant mieux ; si elle y tombe, c'est Dieu qui la condamne !*

Il lui a indiqué la route où elle doit trouver un puits, presque à ras de la terre.

On entend le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau, — mais précédé d'un cri, — et les cris continuent.

Que faire? On peut venir ; — je puis passer, je passerai pour l'assassin. — D'ailleurs, elle est condamnée... Ah ! il y a les pierres, — les pierres qui font le bords du puit !

Il disparaît en courant.

Scène vide.

A mesure que le bruit des pavés tombants se multiplie, les cris diminuent. — Ils cessent.

L'homme reparaît : *Je suis libre ! — Pauvre ange, elle a dû bien souffrir !*

Tout ceci doit être entrecoupé par le bruit lointain de l'orchestre. A la fin de l'acte, des groupes d'ivrognes et de grisettes qui chantent, — entre autres la sœur, — reviennent par la route.

Voici en peu de mots l'explication du dénouement. Notre homme a fui. — Nous sommes maintenant dans un port de mer. — Il pense à s'engager comme matelot. — Il boit effroyablement : estaminets, tavernes de matelots, musicos. — Cette idée : *Je suis libre, libre, libre !* est devenue l'idée fixe, obsédante. *Je suis libre ! — Je suis tranquille ! — on ne saura jamais rien.* — Et comme il boit tou-

jours, et qu'il boit effroyablement depuis plusieurs mois, sa volonté diminue toujours, — et l'idée fixe finit par se faire jour par quelques paroles prononcées à voix haute. Sitôt qu'il s'en aperçoit, il cherche à s'étourdir par la boisson, par la marche, par la course ; — mais l'étrangeté de ses allures le fait remarquer. — Un homme qui court a évidemment *fait quelque chose*. On l'arrête ; alors, — avec une volubilité, une ardeur, une emphase extraordinaire, avec une minutie extrême, — très vite, très vite, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps d'achever, il raconte tout son crime. — Puis, il tombe évanoui. — Des agents de police le portent dans un fiacre.

C'est bien fin, n'est-ce pas et bien subtil? mais il faut absolument le faire comprendre. Avouez que c'est vraiment terrible. — On peut faire reparaître la petite sœur dans une de ces maisons de débauche et de ribote, faites pour les matelots.

Je suis tout à vous.

Vous me ferez vos observations là-dessus.

Je serais bien disposé à diviser l'œuvre en plusieurs tableaux courts, au lieu d'adopter l'incommode division des cinq longs actes.

A POULET-MALASSIS

Mardi, 7 Février 1854.

Je vous remercie de tout mon cœur ; il est impossible de ne pas faire crédit à quelqu'un qui le

demande si gracieusement. — Il y avait bien longtemps que j'étais privé d'un *Lucain*. — Quant aux romans, je ne les connais pas du tout.

Je dirai simplement à Champfleury de se rappeler qu'il vous a promis quelque chose.

Une autre fois, je vous écrirai plus longuement; je suis pris dans une insupportable occupation.

Tout à vous.

Je n'ai du reste aucun reproche à vous faire. Il n'y a pas cette fois trop d'esprit dans votre lettre.

A MADAME SABATIER

Mardi, 7 Février 1854.

Je ne crois pas, Madame, que les femmes, en général, connaissent toute l'étendue de leur pouvoir, soit pour le bien, soit pour le mal. Sans doute, il ne serait pas prudent de les en instruire toutes également. Mais, avec vous, on ne risque rien; votre âme est trop riche en bonté pour donner place à la *fatuité* et à la cruauté. D'ailleurs, vous avez été, sans aucun doute, tellement abreuvée, saturée de flatteries, qu'une seule chose peut vous flatter désormais, c'est d'apprendre que vous faites le bien, — même sans le savoir, — même en dormant, — simplement en vivant.

Quant à cette *lâcheté de l'anonyme*, que vous dirai-je, quelle excuse alléguerai-je, si ce n'est que ma première faute commande toutes les autres et

que le pli est pris. — Supposez, si vous voulez, que, quelquefois, sous la pression d'un opiniâtre chagrin, je ne puisse trouver de soulagement que dans le plaisir de faire des vers pour vous, et qu'ensuite je sois obligé d'accorder le désir innocent de vous les montrer avec la peur horrible de vous déplaire. — Voilà qui explique *la lâcheté.*

Ils marchent devant moi, ces yeux extraordinaires
Qu'un ange très savant a sans doute aimantés;

. . . .

N'est-il pas vrai que vous pensez, comme moi, — que la plus délicieuse beauté, la plus excellente et la plus adorable créature, — vous-même, par exemple, — ne peut pas désirer de meilleur compliment que l'expression de la gratitude pour le bien qu'elle a fait ?

A MADAME SABATIER

... After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you...

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre, en société de l'idéal rongeur,

. . . .

A MADAME SABATIER

Jeudi, 16 Février 1854.

J'ignore ce que les femmes pensent des adorations dont elles sont quelquefois l'objet. Certaines

gens prétendent qu'elles doivent les trouver tout à fait naturelles, et d'autres, qu'elles en doivent rire. Ils ne les supposent donc que vaniteuses, ou cyniques. Pour moi, il me semble que les âmes bien faites ne peuvent être que fières et heureuses de leur action bienfaitrice. Je ne sais si jamais cette douceur suprême me sera accordée de vous entretenir moi-même de la puissance que vous avez acquise sur moi et de l'irradiation perpétuelle que votre image crée dans mon cerveau. Je suis simplement heureux, pour le moment présent, de vous jurer de nouveau que jamais amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect, que celui que je nourris secrètement pour vous, et que je cacherai toujours avec le soin que ce tendre respect me commande.

Que diras-tu, ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
. . . .

A MADAME SABATIER

Lundi, 8 Mai 1854.

Il y a bien longtemps, Madame, bien longtemps que ces vers sont écrits. — Toujours la même déplorable habitude, la rêverie et l'anonyme. — Est-ce la honte de ce ridicule anonyme, est-ce la crainte que les vers ne soient mauvais et que l'habileté n'ait pas répondu à la hauteur des sentiments, qui m'ont rendu, cette fois, si hésitant et si

timide? — Je n'en sais rien du tout. — J'ai si peur de vous que je vous ai toujours caché mon nom, pensant qu'une adoration anonyme, — ridicule évidemment pour toutes les brutes matérielles mondaines que nous pourrions consulter à ce sujet, — était après tout à peu près innocente, — ne pouvait rien troubler, rien déranger, et était infiniment supérieure en moralité à une poursuite niaise, vaniteuse, à une attaque directe contre une femme qui a ses affections placées — et peut-être ses devoirs. N'êtes-vous pas, — et je le dis avec un peu d'orgueil, — non seulement une des plus aimées, — mais aussi la plus profondément respectée de toutes les créatures ? — Je veux vous en donner une preuve. — Riez-en, beaucoup, si cela vous amuse, — mais n'en parlez pas. — Ne trouvez-vous pas naturel, simple, humain, que l'homme bien épris haïsse l'amant heureux, le possesseur ? — Qu'il le trouve inférieur, choquant ? — Eh bien, il y a quelque temps, le hasard m'a fait rencontrer *celui-là ;* — comment vous exprimerai-je, — sans comique, sans faire rire votre méchante figure, toujours pleine de gaieté, — combien j'ai été heureux de trouver un homme aimable, un homme qui pût vous plaire. — Mon Dieu ! tant de subtilités n'accusent-elles pas la déraison ? — Pour en finir, pour vous expliquer mes silences et mes ardeurs, ardeurs presque religieuses, je vous dirai que quand mon être est roulé dans le noir de sa méchanceté et de sa sottise naturelles, il rêve profondément de vous. De cette rêverie excitante et purifiante naît généra-

lement un accident heureux. — Vous êtes pour moi non seulement la plus attrayante des femmes, de toutes les femmes, mais encore la plus chère et la plus précieuse des superstitions. — Je suis un égoïste, je me sers de vous. — Voici mon malheureux torche-cul. — Combien je serais heureux si je pouvais être certain que ces hautes conceptions de l'amour ont quelque chance d'être bien accueillies dans un coin secret de votre adorable pensée ! — Je ne le saurai jamais.

A la très chère, à la très belle,
Qui remplit mon cœur de clarté,
. . . .

Pardonnez-moi, je ne vous en demande pas plus.

A MONSIEUR ANCELLE

1er Août 1854.

Il faut renoncer à l'*Hôtel de Ville:* à partir d'aujourd'hui, je suis obligé de rentrer dans ma vie occupée. — J'ignore si *d'ici au 5 je trouverai quelques centaines de francs pour fuir A* ; mais, en tout cas, je ne peux pas rester, comme le joueur, sans un sol. Je ne vous demande pas les 100 fr. *dont vous avez le reçu.* Je sais que vous êtes épouvanté par l'argent que vous donnez, comme d'autres sont éblouis par l'argent qu'ils reçoivent. 100 fr., c'est au-dessus de vos forces. — Remettez purement 50 fr. — J'ai perdu le papier du *Bon Pasteur*. — Comme il faudra que j'aille vous revoir

ces jours-ci (j'ai retrouvé votre *Schiller*), si je n'ai pas retrouvé cette lettre, je vous en demanderai une autre. — Ces 50 fr. sont uniquement pour moi; j'ai donné les 100 fr. à Madame Lemer.

J'ai reçu une interminable lettre de ma mère qui est partie sans venir me voir.

A MONSIEUR HOSTEIN

Mercredi, 8 Novembre 1854.

Monsieur,

Je n'accomplirais qu'avec timidité et défiance cette singulière démarche que je tente aujourd'hui, *si je ne savais* que je parle à un homme d'esprit.

L'ouvrage que je vous envoie, et qui m'a donné un mal infini à trouver, — la Bibliothèque ne voulant pas le prêter, — la *Revue rétrospective* ayant disparu, — est à peu près inconnu; peut-être le connaissez-vous? — En tout cas, il ne fait partie ni des œuvres complètes, *ni même des œuvres posthumes*, et il n'y a guère que les fureteurs qui l'aient lu. Depuis bien des années, j'avais l'idée que cet ouvrage aurait dans notre temps un vaste succès; un autre que moi aurait pensé à la Comédie-Française ou au Gymnase; mais le choix que je fais me paraît meilleur, d'abord à cause des qualités du directeur, mais aussi particulièrement à cause de son apparence, — permettez-moi de vous le dire, — paradoxale.

Je me suis dit :

M. Hostein a été l'ami de Balzac. N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez si bien fait la mise en scène de *La Marâtre?* — M. Hostein doit parfaitement bien comprendre la valeur d'un ouvrage qui a l'air d'un de ces rares précurseurs du théâtre que rêvait Balzac.

Dans les théâtres subventionnés, rien ne se fait, rien ne se conclut, rien ne marche; tout le monde y est timide et bégueule.

Puis, il serait curieux de vérifier si, définitivement, ce public du boulevard, si méprisé, ne serait pas apte à comprendre et à applaudir un ouvrage d'une merveilleuse portée, — je ne veux pas prononcer le mot *littéraire* qui appartient à l'affreux argot de notre époque.

J'ai pensé que les succès infatigables de votre théâtre vous autorisaient à faire une éclatante tentative sans imprudence, et que *Les Cosaques* et *Le Sanglier* pouvaient bien, — à mettre les choses au pire, — payer la bienvenue de Diderot.

Si je voulais surexciter votre orgueil, je pourrais vous dire qu'il est digne de vous de perdre de l'argent avec ce grand auteur; mais, malheureusement, je suis obligé de vous avouer que je suis convaincu qu'il est possible d'en gagner.

Enfin, — irai-je jusqu'au bout? — car, ici, moi, inconnu de vous, j'ai l'air d'empiéter indiscrètement sur vos droits et vos fonctions, — il m'a semblé qu'un acteur merveilleux par sa véhémence, par sa finesse, par son caractère poétique, un acteur qui m'a ébloui dans *Les Mousquetaires*, — j'ignore totale-

ment si vous pensez comme moi, — j'ai présumé, dis-je, que M. Rouvière pourrait trouver dans ce personnage de Diderot, écrit par Diderot (Hardouin), personnage où la sensibilité est unie à l'ironie et au cynisme le plus bizarre, un développement tout nouveau pour son talent.

Tous les personnages (ceci est une curiosité) sont *vrais*. M. Poultier, le commis à la marine, est mort très tard; j'ai connu quelqu'un qui l'a connu.

Les femmes sont nombreuses, toutes amusantes, et toutes charmantes.

Cet ouvrage est, à proprement parler, le seul ouvrage très dramatique de Diderot. *Le Fils naturel* et *Le Père de famille* ne peuvent pas lui être comparés.

Quant aux retouches, — je désire que votre sentiment s'accorde avec le mien, — je crois qu'elles peuvent être très rares et n'avoir trait qu'à des expressions vieillies, à des habitudes d'ancienne jurisprudence, etc., etc... En d'autres termes, je crois qu'il serait peut-être bon de commettre, en faveur du public moderne, quelques innocents anachronismes.

Et maintenant permettez-moi, Monsieur, de profiter de l'occasion pour vous avouer que, depuis longtemps, je rêve à un drame aussi terrible et aussi singulier qu'on peut le désirer, et que, dans les rares moments où je puis y travailler, j'ai toujours devant les yeux l'image de votre étrange acteur. Il s'agit d'un drame sur *l'ivrognerie*. Ai-je

besoin de vous dire que mon ivrogne n'est pas un ivrogne comme les autres?

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon profond respect, et permettez-moi d'avoir bon espoir.

57. Rue de Seine.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Lundi, 14 Novembre 1854.

Monsieur le Président,

Je serais fort heureux que MM. les membres du Comité voulussent bien me faire avancer par M. Godefroy la somme de 60 fr. Je dis *60* : mais, à la vérité, j'accepterais *davantage* très volontiers, comme aussi j'accepterais *moins*, — ce qui est, je crois, la meilleure définition d'un besoin urgent. M. Godefroy vous dira combien je dois peu, *80 et quelques francs*. Je voulais, pour rendre mon indiscrétion moins visible, vous expédier une jolie nouvelle ; mais, outre qu'il est fort difficile d'en obtenir l'insertion, je me suis aperçu hier que celle que je vous destinais avait 10.000 lettres de trop. Dans *quelques jours*, cela veut dire *huit jours*, je la remplacerai par un article.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments bien fraternels.

A BARBEY D'AUREVILLY

Mercredi, 20 Décembre 1854.

Mon cher Monsieur,

Je suis allé *bien souvent* chez vous pour vous serrer la main, mais je n'ai eu aucune chance ; — j'envoie à tout hasard ce matin chez vous, pour vous demander un petit service. — Je suis tout abêti et tout malade, je n'ai absolument rien à lire, et de plus j'ai promis à une dame, qui en a grande envie depuis longtemps, de lui faire lire quelque chose de vous ; — si vous pouviez remettre à cet homme n'importe quoi de vous, *La Bague*, *Le Dandysme*, *Germaine*, *La Vieille Maîtresse*, *L'Ensorcelée*, — je ne suis pas perdeur de livres, — vous me rendriez fort heureux. — Si cet homme ne vous trouve pas, et si vous êtes encore *en prison*, — j'enverrai de nouveau chez vous, un autre jour.

Si vous vouliez être tout à fait aimable, vous joindriez à cet envoi une note de vos différents ouvrages, avec les noms des libraires, — note dont j'ai besoin depuis longtemps.

Votre grand article sur Monselet a fait sur ce pauvre garçon un effet de tous les diables. Il était à la fois très heureux et très malheureux. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui persuader qu'il devait être très heureux. — S'il se fût agi de moi, j'eusse été très malheureux. Adieu, Monsieur, croyez-moi, pour toujours, votre ami et votre admirateur.

1855

A FERNAND DESNOYERS

Mon cher Desnoyers,

Vous me demandez des vers pour votre petit volume, des vers sur *la nature*, n'est-ce pas? sur les bois, les grands chênes, la verdure, les insectes, — le soleil, sans doute? Mais vous savez bien que je suis incapable de m'attendrir sur les végétaux, et que mon âme est rebelle à cette singulière religion nouvelle qui aura toujours, ce me semble, pour tout être *spirituel*, je ne sais quoi de *shocking*. Je ne croirai jamais que *l'âme des Dieux habite dans les plantes*, et, quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement et considérerais la mienne comme d'un bien plus haut prix que celle des légumes sanctifiés. J'ai même toujours pensé qu'il y avait dans *la nature* florissante et rajeunie quelque chose d'affligeant, de dur, de cruel, — un je ne sais quoi qui frise l'impudence.

Dans l'impossibilité de vous satisfaire complète-

ment suivant les termes stricts du programme, je vous envoie deux morceaux poétiques, qui représentent, à peu près, la somme des rêveries dont je suis assailli aux heures crépusculaires. Dans le fond des bois, enfermé sous ces voûtes semblables à celles des sacristies et des cathédrales, je pense à nos étonnantes villes, et la prodigieuse musique qui roule sur les sommets me semble la traduction des lamentations humaines.

A MONSIEUR

9 Juin 1855.

Mon cher ami,

Vous êtes pour moi toujours si parfaitement aimable que je compte sur vous pour les choses suivantes.

Viendrai-je demain, à midi, pour mes épreuves, avec mon quatrième article? — Je n'en sais rien. — Ma vie errante m'a disloqué... Revoyez donc mes épreuves, après avoir lu mon article avec M. Cohen. Défiez-vous bien du puissant Guillaume, — de l'insidieux Pellerin qui aurait plu à Voltaire, car c'est un pèlerin couvert de *coquilles*. Présentez mes excuses à M. Cohen, dites-lui que c'est le dernier article consacré à un seul homme, et qu'il veuille bien ne pas trop user de sa puissance de biffeur. D'ailleurs, vous connaissez si bien mes pensées que vous lui expliquerez celles qui sont mal

dites. Puis, le père Ingres m'a donné un mal de chien.

Revoyez sur la copie. Peu de tirets et de soulignages, mais pourtant quelques-uns.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

29 Juin 1855.

Monsieur le Président,

Je me trouve exclu du journal où je vivais; je viens vous demander un peu d'argent. La dernière fois que je me suis adressé au Comité de notre Société, il y a, je crois, dix-huit mois, ma demande a été repoussée *nettement*. Sans doute, il a été allégué que je devais une somme de 180 fr., — et que je n'écrivais pas de romans propres à être reproduits. Cette raison pourrait encore être alléguée fort judicieusement, si la reproduction était l'unique moyen deremboursement. Mais rien n'empêche qu'un jour ou l'autre, très prochainement peut-être, je n'autorise M. Godefroy à toucher, en mon lieu, de l'argent chez un libraire, ou dans une revue. Il arrive à chacun d'avoir besoin d'argent aujourd'hui, et de faire demain un marché heureux. D'ailleurs, je crois qu'il faudra bien définitivement que je rembourse la Société, et je ne peux pas offrir mieux, puisque je n'appartiens pas à l'ordre des écrivains dont le revenu est basé sur le roman-feuilleton.

Peut-être ma petite dette est-elle diminuée, mais je vous avoue que cela m'étonnerait fort.

Veuillez, Monsieur le Président, agréer et faire agréer à Messieurs les membres du Comité l'assusurance de mes excellents sentiments de fraternité.

Ah! j'oubliais le chiffre. 100 fr. me seraient vraiment bien nécessaires. Mais je sais que vous pouvez être obligé de m'offrir moins, et je vous saurai toujours gré de faire de votre mieux.

A PHILOXÈNE BOYER

Cher lyrique,

J'ai appris, hier, par Asselineau, que vous étiez venu me chercher pour voir les Anglais. Vous ne sauriez croire combien j'ai été sensible à cette preuve que vous ne m'oubliez pas.

J'étais venu, ce matin, vous présenter mes excuses pour mon éternelle pauvreté, qui est d'ailleurs, ce mois-ci, comme vous l'avez deviné, la conséquence de ma brouille complète avec Dutacq et Cohen. Mais je suis bravement retombé sur mes pieds, et j'utiliserai mon *Salon*. Enfin, j'en suis réduit à attaquer le bon Buloz, et cela n'est pas, par bonheur, fort difficile !...

P. S. — *Le Poe* va être vendu. Enfin !... — Ah ! je vous préviens que je vais demander du beurre

et du vin à Madame Thierry. — Je prévois, depuis plusieurs jours, que je vais peut-être avoir besoin de vous pour un grand article, à propos des tendances des théâtres. Vous savez que je ne suis pas ferré sur les répertoires!...

A MADAME AUPICK

4 Octobre 1855.

Ma chère mère,

J'ignore votre adresse. Je suis obligé de charger Ancelle de vous transmettre cette lettre. La lettre que je joins à celle-ci, et que je vous serai très obligé de renvoyer à Ancelle, servira à éclaircir et à prouver la mienne. Ce mois-ci, comme le troisième de chaque trimestre, est fort terrible, mais d'autant plus terrible qu'il me faut faire une nouvelle installation, *et cela, le 8*. Malgré le refus d'Ancelle de m'avancer de l'argent, je dormais à peu près tranquille, parce que les dépenses les plus urgentes devaient, selon moi, être payées par l'argent qu'il me reste à toucher chez *Michel Lévy*. Michel m'a acheté deux volumes, me les a payés d'avance, presque en totalité. Il ne reste plus que *300 fr.* que je comptais lui prendre *le 6*. Mais voilà qu'avant-hier je trouve une lettre de lui qui se plaint de mes lenteurs, de ma manière de travailler et de mes nombreuses corrections qui font faire beaucoup de dépenses à l'imprimerie, et, enfin, il me

menace de me faire payer ces frais. — Dans ces conditions-là, il me paraît impossible de lui prendre cet argent le 7, puisqu'il parle de le garder comme nantissement des frais que cause ma manière de travailler. *Il veut* de plus, et il a raison, que les *deux* volumes paraissent en *Novembre*, — c'est la bonne saison, — et il envoie jusqu'à *deux fois* par jour chez moi un commis, pour prendre soit des épreuves, soit du manuscrit. Il est évident que par ce procédé terrible, je serai prêt à temps. Mais je ne puis cependant pas me trouver le 7 dans la rue, criblé d'embarras, avec mes livres sur les bras et un éditeur furieux. — Ce qu'il y a de plus désagréable, c'est que cette nécessité de faire paraître à temps ces deux volumes m'empêche de gagner de l'argent, attendu que je n'ai pas le temps de m'occuper d'autre chose. Sans cela, il me serait facile de faire quelque chose pour la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle je travaillerai assez régulièrement, aussitôt que je me serai acquitté de cette besogne inévitable. La *Revue des Deux Mondes*, qui a d'ailleurs le commencement d'un ouvrage de moi, peut me faire vivre convenablement. Vivre, seulement. — Car, quant aux dettes, je n'y pense pas encore! Les dettes, *c'est le théâtre qui les paiera*.

Enfin, je m'aperçois que dans le récit de mes tourments j'ai oublié de vous dire de quoi il était précisément question : je voudrais qu'Ancelle, avant le 8, pût m'avancer, non pas la grosse somme qu'il me faut, elle est trop grosse, mais simplement

300 fr. ; — même 200 fr. suffiraient à parer aux premiers embarras et à me permettre de travailler assez vite pour apaiser l'âme d'un éditeur inquiet. — Bien que vous ne veuilliez plus avoir de relations directes avec moi, vous trouverez tout naturel que je vous expédie le premier volume, aussitôt qu'il aura paru. Un de mes amis m'a fait cadeau de papier superbe sur lequel je ferai tirer quelques exemplaires de luxe. Il est bien dur et bien pénible de travailler avec d'aussi cruelles et d'aussi triviales inquiétudes. Et Ancelle aurait bien dû me faire cette petite avance, de son propre mouvement. Ce n'est pas que vous écrire soit pour moi une chose pénible. Ce qui m'est pénible, c'est de n'avoir jamais de réponse de votre main.

Permettez-moi de vous embrasser.

Michel Lévy publiera aussi (mais quand ?) mon livre de poésies et mes articles critiques.

Probablement en *Décembre*, la *Revue des Deux Mondes* publiera un roman de moi.

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 21 Décembre 1855.

J'ai eu, hier au soir, le courage de rentrer chez moi et d'aller à mon restaurant habituel, malgré mes terreurs. Certes, c'est beau, pour moi du moins. — Mais je suis rentré avec une nouvelle migraine, due à la campagne de Neuilly. J'ai appris, à dîner, que M. Delacroix était sérieusement nommé. Cepen-

dant, il me semble que nous l'aurions vu le matin au *Moniteur*. Enfin, c'est toujours une chose consolante de voir qu'il arrive de temps à autre quelque chose d'heureux au génie. Voilà M. Aupick condamné à siéger à côté d'un homme bien obscur.

Je vous demande mille pardons de vous fatiguer et de vous tourmenter comme je fais. J'ai une telle peur de voir m'échapper la chose que je convoite depuis si longtemps que je vous récris ce matin, à ce sujet. Vous verrez ce matin ma mère ; si elle se met à avoir peur, comme c'est probable, insistez bien sur deux points, qui sont l'exacte vérité : le premier, c'est que de toute l'année il ne sera pas question de demandes d'argent exceptionnelles, et le second, plus important encore, c'est l'influence prodigieuse qu'a sur le caractère et l'esprit un plaisir, un bonheur inattendu, un accident heureux quelconque. Je parle pour moi du moins, et je crois qu'il en est de même de tous les gens faibles et forts à la fois. Une aventure heureuse, surtout une aventure d'argent, donne des facultés nouvelles.

Je vais passer une journée à mettre mes affaires en ordre pour n'avoir qu'à les mettre dans une voiture demain matin.

Je vous verrai donc à 4 h., chez *Palis*.

Je cherche partout *un livret des musées royaux*, du temps de *Louis-Philippe*, et qui contienne les musées *Espagnol* et *Standish*. J'ai présumé que vous en pourriez avoir un.

Connaissez-vous un endroit où l'on vende de bons et *grands* lits de fer, absolument simples, comme

les lits d'hôpital, — mais pourvus de housses et de matelas? — Je préfère cela aux affreux lits d'acajou, et il est évident que les marchands de meubles n'ont pas cela.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Lundi, 24 Décembre 1855.

Demain mardi, mon cher ami, vous recevrez la visite de Madame Lemer. Vous lui remettrez *500 fr.*, contre un reçu de moi. La moitié de l'appartement est prête. *Les 500 fr.* sont destinés à ma chambre. Si vous avez quelque chose à me dire, remettez-lui un mot pour moi, car je ne suis plus au *n° 27 de la rue de Seine.* Afin de la contraindre à une violente prudence, je lui ai dit que je n'avais que *1.200 fr.* à toucher chez vous; *il est peut-être bon que je vous prévienne de tout cela.* — J'ai décampé de mon autre domicile, au milieu du plus grand désordre. Et comme voilà cinq jours entiers perdus, ne soyez pas étonné si je remets à quelques jours ma visite, et la lecture de *cette longue lettre.*

La quantité de lectures que j'ai à faire en huit jours, et ma préface me tourmentent amèrement, quoique je sois *enfin comparativement tranquille!*

Je vous supplie de ne pas faire à Jeanne la moindre plaisanterie ou la moindre allusion sur des misères antécédentes. Ce serait vraiment brutal.

460 et 500 font 960. Les 540 restants seront *uniquement destinés à mon tailleur* que j'ai déjà fait venir, et à d'autres dépenses analogues. J'irai vous les demander dans quelques jours, quand j'aurai un peu travaillé.

Je me suis informé auprès de quelqu'un de sérieux de la quantité de viabilité que peut contenir le projet dont je vous ai parlé ! Il y a sérieusement de la grandeur dans cette affaire. Il est présumable que *M. Piétri* et *M. de Morny* y seront mêlés. Mais je garderai jusqu'au dernier moment le plus parfait silence là-dessus.

1856

A ALPHONSE TOUSSENEL

Lundi, 21 Janvier 1856.

Mon cher Toussenel,

Je veux absolument vous remercier du cadeau que vous m'avez fait. Je ne connaissais pas le prix de votre livre, je vous l'avoue ingénument et grossièrement.

Il m'est arrivé avant-hier un chagrin, une secousse assez grave, — assez grave pour m'empêcher de penser, — au point que j'ai interrompu un travail important. — Ne sachant comment me distraire, j'ai pris ce matin votre livre, — de fort grand matin. Il a rivé mon attention, il m'a rendu mon assiette et ma tranquillité, — comme fera toujours toute bonne lecture.

Il y a bien longtemps que je rejette presque tous les livres avec dégoût. — Il y a bien longtemps aussi que je n'ai lu quelque chose d'aussi *absolument instructif et amusant*. — Le chapitre du faucon

et des oiseaux qui chassent pour l'homme est une œuvre, — à lui tout seul. — Il y a des mots qui ressemblent aux mots des grands maîtres, des cris de vérité, des accents philosophiques irrésistibles, tels que : *Chaque animal est un sphinx*, et, à propos de l'analogie : *Comme l'esprit, je repose dans une douce quiétude, à l'abri d'une doctrine si féconde et si simple, pour qui rien n'est mystère dans les œuvres de Dieu.*

Il y a encore bien d'autres choses philosophiquement émouvantes, et l'amour de la vie en plein air, et l'honneur rendu à la chevalerie et aux dames, etc...

Ce qui est positif, c'est que vous êtes poète. Il y a bien longtemps que je dis que le poète est *souverainement* intelligent, qu'il est *l'intelligence* par excellence, — et que *l'imagination* est la plus *scientifique* des facultés, parce que seule elle comprend *l'analogie universelle*, ou ce qu'une religion mystique appelle *la correspondance*. Mais, quand je veux faire imprimer ces choses-là, on me dit que je suis fou, — et surtout fou de moi-même, — et que je ne hais les pédants que parce que mon éducation est manquée. — Ce qu'il y a de bien certain cependant, c'est que j'ai un esprit philosophique qui me fait voir clairement ce qui est vrai, même en zoologie, bien que je ne sois ni chasseur, ni naturaliste. — Telle est du moins ma prétention ; — ne faites pas comme mes mauvais amis, et n'en riez pas.

Maintenant, — puisque je me suis avancé avec vous dans des discours plus grands et une familiarité plus grande que je me le serais permis, si votre

livre ne m'inspirait d'ailleurs tant de sympathie, — laissez-moi tout vous dire.

Qu'est-ce que *le progrès indéfini!* Qu'est-ce qu'une *société* qui n'est pas *aristocratique!* Ce n'est pas une société, ce me semble. Qu'est-ce que c'est que l'homme *naturellement* bon? Où l'a-t-on connu? L'homme naturellement bon serait un *monstre*, je veux dire un *Dieu.* — Enfin, vous devinez quel est l'ordre d'idées qui me scandalise, je veux dire qui scandalise la raison écrite depuis le commencement sur la surface même de la terre. — Pur *quichottisme* d'une belle âme.

Et un homme comme vous! lâcher en passant, comme un simple rédacteur du *Siècle*, des injures à *de Maistre*, le grand génie de notre temps, — *un voyant!* — Et enfin des allures de conversation et des mots d'argot qui abîment toujours un beau livre.

Une idée me préoccupe depuis le commencement de ce livre, — c'est que vous êtes un vrai esprit égaré dans une secte. En somme, — qu'est-ce que vous devez à *Fourier?* Rien, ou bien peu de chose. — Sans Fourier, vous eussiez été ce que vous êtes. *L'homme raisonnable* n'a pas attendu que Fourier vînt sur la terre pour comprendre que la nature est un *verbe*, une allégorie, un moule, un *repoussé*, si vous voulez. Nous savons cela, et ce n'est pas par Fourier que nous le savons, — nous le savons par nous-mêmes, et par les poètes.

Toutes les hérésies auxquelles je faisais allusion tout à l'heure ne sont après tout que la consé-

quence de la grande hérésie moderne de la doctrine *artificielle*, substituée à la doctrine naturelle, — je veux dire : la suppression de l'idée du *péché originel*.

Votre livre réveille en moi bien des idées dormantes, — et, à propos du *péché originel*, et de *forme moulée sur l'idée*, j'ai pensé bien souvent que les bêtes malfaisantes et dégoûtantes n'étaient peut-être que la vivification, corporification, éclosion à la vie matérielle, des *mauvaises pensées* de l'homme. — Ainsi, la *nature* entière participe du péché originel.

Ne m'en veuillez pas de mon audace et de mon sans-façon, et croyez-moi votre bien dévoué.

A CHARLES ASSELINEAU

Je me suis permis de prendre votre clef. — Je crois même que, vu ma grande fatigue, j'ai violé le lit.

J'ai averti votre concierge que, demain matin, on apporterait, ici, à mon nom, un paquet. Pourriez-vous pousser le dévouement jusqu'à mettre vous-même, aussitôt, le paquet dans un *bon* Mont-de-Piété et tâcher d'en obtenir 50 fr.? En tout cas, *le maximum*.

Figurez-vous que ma sacrée charogne de propriétaire me rend si malheureux qu'hier soir je ne suis pas rentré.

Il y a plusieurs raisons, sans compter l'économie de temps et de courses, pour lesquelles je ne fais

pas porter le paquet chez moi. — Mais, entre autres raisons, je trouve inutile que cette charogne devine jusqu'où va mon dévouement pour elle.

Je me suis imbibé du roman de Furetière.

Mon cher, vous gardez tout, et, quand on pense à la postérité, ces lettres-là ne se signent pas.

N'oubliez pas que, pour cet engagement, vous avez besoin d'un papier constatant votre identité.

Je vous ai attendu jusqu'à près de 7 h. 1/2.

A CHARLES ASSELINEAU

Jeudi, 13 Mars 1856.

Mon cher ami,

Puisque les rêves vous amusent, en voilà un qui, j'en suis sûr, ne vous déplaira pas. Il est 5 h. du matin, il est donc tout chaud. Remarquez que ce n'est qu'un des mille échantillons des rêves dont je suis assiégé, et je n'ai pas besoin de vous dire que leur singularité complète, leur caractère général qui est d'être absolument étrangers à mes occupations ou à mes aventures passionnelles, me poussent toujours à croire qu'ils sont un langage hiéroglyphique, dont je n'ai pas la clef.

Il était (dans mon rêve) 2 ou 3 h. du matin, et je me promenais seul dans les rues. Je rencontre Castille, qui avait, je crois, plusieurs courses à faire, et je lui dis que je l'accompagnerai et que je profiterai de la voiture pour faire une course

personnelle. Nous prenons donc une voiture. Je considérais comme un *devoir* d'offrir à la maîtresse d'une grande maison de prostitution un livre de moi qui venait de paraître. En regardant mon livre, que je tenais à la main, *il se trouva* que c'était un livre obscène, ce qui m'expliqua *la nécessité* d'offrir cet ouvrage à cette femme. De plus, dans mon esprit, cette nécessité était au fond un prétexte, une occasion de b   , en passant, une des filles de la maison ; ce qui implique que, sans la nécessité d'offrir le livre, je n'aurais pas osé aller dans une pareille maison.

Je ne dis rien de tout cela à Castille, je fais arrêter la voiture à la porte de cette maison, et je laisse Castille dans la voiture, me promettant de ne pas le faire attendre longtemps.

Aussitôt après avoir sonné et être entré, je m'aperçois que ma   pend par la fente de mon pantalon déboutonné, et je juge qu'il est indécent de me présenter ainsi (même dans un pareil endroit). De plus, me sentant les pieds très mouillés, je m'aperçois que j'ai *les pieds nus*, et que je les ai posés dans une mare humide, au bas de l'escalier. *Bah!* me dis-je, *je les laverai avant de b   , et avant de sortir de la maison.* Je monte. — A partir de ce moment, il n'est plus question du livre.

Je me trouve dans de vastes galeries, communiquant ensemble, — mal éclairées, — d'un caractère triste et fané, — comme les vieux cafés, les anciens cabinets de lecture, ou les vilaines maisons

de jeu. Les filles, éparpillées à travers ces vastes galeries, causent avec des hommes, parmi lesquels je vois des collégiens. — Je me sens très triste et très intimidé; je crains qu'on ne voie mes pieds. Je les regarde, je m'aperçois qu'il y en a *un* qui porte un soulier. — Quelque temps après, je m'aperçois qu'ils sont chaussés tous deux. — Ce qui me frappe, c'est que les murs de ces vastes galeries sont ornés de dessins de toutes sortes, dans des cadres. Tous ne sont pas obscènes. Il y a même des dessins d'architecture et des figures égyptiennes. Comme je me sens de plus en plus intimidé, et que je n'ose pas aborder une fille, je m'amuse à examiner minutieusement tous les dessins.

Dans une partie reculée d'une de ces galeries, je trouve une série très singulière. — Dans une foule de petits cadres, je vois des dessins, des miniatures, des épreuves photographiques. Cela représente des oiseaux coloriés, avec des plumages très brillants, dont l'œil est *vivant*. Quelquefois, il n'y a que des moitiés d'oiseaux. — Cela représente quelquefois des images d'êtres bizarres, monstrueux, presque amorphes, comme des aérolithes. — Dans un coin de chaque dessin, il y a une note : *La fille une telle, âgée de* , *a donné le jour à ce fœtus, en telle année*. Et d'autres notes de ce genre.

La réflexion me vient que ce genre de dessins est bien peu fait pour donner des idées d'amour.

Une autre réflexion est celle-ci : Il n'y a vraiment dans le monde qu'un seul journal, et c'est *Le Siècle*, qui puisse être assez bête pour ouvrir une

maison de prostitution, et pour y mettre en même temps une espèce de musée médical. *En effet*, me dis-je soudainement, *c'est* Le Siècle *qui a fait les fonds de cette spéculation de b , et le musée médical s'explique par sa manière de progrès*, de science, de diffusion des lumières. — Alors, je réfléchis que la bêtise et la sottise modernes ont leur utilité mystérieuse, et que, souvent, ce qui a été fait pour le mal, par une mécanique spirituelle, tourne pour le bien. J'admire en moi-même la justesse de mon esprit philosophique.

Mais, parmi tous ces êtres, il y en a un qui a vécu. C'est un monstre né dans la maison, et qui se tient éternellement sur un piédestal. Quoique vivant, il fait donc partie du musée. Il n'est pas laid. Sa figure est même jolie, très basanée, d'une couleur orientale. Il y a en lui beaucoup de rose et de vert. Il se tient accroupi, mais dans une position bizarre et contournée. Il y a de plus quelque chose de noirâtre qui tourne plusieurs fois autour de lui, et autour de ses membres, comme un gros serpent. Je lui demande ce que c'est ; il me dit que c'est un appendice monstrueux qui lui part de la tête, quelque chose d'élastique comme du caoutchouc, et si long, si long, que, s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd, et absolument impossible à porter ; — que, dès lors, il est obligé de le rouler autour de ses membres, ce qui, d'ailleurs, fait un plus bel effet. Je cause longuement avec le monstre. Il me fait part de ses ennuis et de ses chagrins.

Voilà plusieurs années qu'il est obligé de se tenir dans cette salle, sur ce piédestal, pour la curiosité du public. Mais son principal ennui, c'est à l'heure du souper. Etant un être vivant, il est obligé de souper avec les filles de l'établissement, — de marcher en chancelant, avec son appendice de caoutchouc, jusqu'à la salle du souper, — où il lui faut le garder roulé autour de lui, ou le placer comme un paquet de cordes sur une chaise, car, s'il le laissait traîner par terre, cela lui renverserait la tête en arrière.

De plus, il est obligé, lui, petit et ramassé, de manger à côté d'une fille grande et bien faite. — Il me donne du reste toutes ces explications sans amertume. — Je n'ose pas le toucher, — mais je m'intéresse à lui.

En ce moment, — (ceci n'est plus du rêve), — ma femme fait du bruit avec un meuble dans la chambre, ce qui me réveille. — Je me réveille fatigué, brisé, moulu par le dos, les jambes, et les hanches. — Je présume que je dormais dans la position contournée du monstre.

J'ignore si tout cela vous paraîtra aussi drôle qu'à moi. Le bon *Minot* serait fort empêché, je présume, d'y trouver une adaptation morale.

Tout à vous.

A SAINTE-BEUVE

19 Mars 1856.

Voici, mon cher protecteur, un genre de littéra-

ture qui peut-être ne vous inspirera pas autant d'enthousiasme qu'à moi, mais qui vous intéressera, à coup sûr. *Il faut*, c'est à dire je désire, qu'*Edgar Poe*, qui n'est pas grand'chose en Amérique, devienne un grand homme pour la France ; je sais combien vous êtes brave et amateur de la nouveauté, j'ai donc hardiment promis votre concours à Michel Lévy.

Pouvez-vous m'écrire un petit mot où vous me direz si vous ferez quelque chose dans *L'Athenæum*, ou ailleurs? Parce que, dans ce cas, j'écrirais à M. Lalanne de ne pas charger de cela une autre personne, — votre plume ayant une autorité *particulière* dont j'ai besoin.

Vous verrez, à la fin de la Notice (laquelle contredit toutes les opinions à la mode sur *les Etats-Unis*), que j'annonce de nouvelles études. Je parlerai plus tard des opinions de cet homme singulier, en matière de sciences, de philosophie et de littérature.

Je remets donc entre vos mains mon âme toujours troublée.

18. Rue d'Angoulême-du-Temple.

S'il est besoin d'un autre exemplaire pour le directeur du journal, qu'il le fasse prendre à la librairie.

A SAINTE-BEUVE

Mercredi, 26 Mars 1856.

Vous saviez bien que cette bonne petite nouvelle

m'enchanterait. Lalanne a été prévenu par Asselineau, et l'on devait donner le livre à une autre personne, dans le cas seulement où vous n'auriez pas pu faire d'article. Lalanne a reçu un volume.

Je puis, relativement au reste de votre lettre, vous donner quelques détails qui peut-être vous intéresseront.

Il y aura un second volume et une seconde préface. Le premier volume est fait pour amorcer le public : *jongleries*, *conjecturisme*, *canards*, etc... *Ligeia* est le seul morceau important qui se rattache moralement au second volume.

Le second volume est d'un fantastique plus relevé : *hallucinations*, *maladies mentales*, *grotesque pur*, *surnaturalisme*, etc...

La deuxième préface contiendra l'analyse des ouvrages que je ne traduirai pas, et surtout l'exposé des opinions *scientifiques* et *littéraires* de l'auteur. Il faut même que j'écrive, à ce sujet, à M. de Humboldt, pour lui demander son opinion, relativement à un petit livre qui lui est dédié : c'est *Eurêka*.

La première préface que vous avez vue, et dans laquelle j'ai essayé d'enfermer une vive protestation contre l'américanisme, est à peu près complète, au point de vue biographique. On fera semblant de ne vouloir considérer Poe que comme *jongleur*, mais je reviendrai à outrance sur le caractère surnaturel de sa poésie et de ses contes. Il n'est Américain qu'en tant que *jongleur*. Quant au reste, c'est presque une pensée *antiaméricaine*. D'ailleurs,

il s'est moqué de ses compatriotes le plus qu'il a pu.

Donc, le morceau auquel vous faites allusion fait partie du second volume. C'est un dialogue entre deux âmes, après la destruction du globe. Il y a *trois dialogues de ce genre* que je serai heureux de vous prêter, à la fin du mois, avant de livrer mon deuxième volume à l'imprimeur.

Maintenant, je vous remercie de tout mon cœur; mais vous êtes si aimable que vous courez avec moi de grands dangers. Après le *Poe*, viendront deux volumes de moi, un, d'articles critiques, et l'autre, de poésies. Ainsi, je vous fais mes excuses par avance et d'ailleurs je crains que, lorsque je ne parlerai plus par la voix d'un grand poète, je ne sois pour vous un être bien criard, et bien désagréable.

Tout à vous.

A la fin du second volume de *Poe*, je mettrai quelques échantillons de poésie.

Je suis persuadé qu'un homme aussi soigneux que vous ne m'en voudra pas, si je le prie de bien observer l'orthographe du nom (Edgar Poe). Pas de *d*, pas de tréma, pas d'accent.

A MONSIEUR GODEFROY

Mercredi, 12 Novembre 1856.

Mon cher Godefroy,

Ce Michel, beaucoup trop sage, ne veut me don-

ner d'argent (pour le troisième volume) qu'après la publication du second. Je suis en train d'en écrire la préface, et, comme je n'accouche que douloureusement, cela pourrait bien durer quelque temps. Pourriez-vous vous priver de 250 fr. ? En réalité, je n'ai un absolu besoin que de 200 fr., mais je vous en ferais rendre 250, pour vider notre vieille petite question. J'écrirais simplement au bas du traité : *Je prie Michel de rendre à Godefroy*, etc... Et vous me laisseriez seulement le plaisir de l'avertir le premier, par pure indulgence pour mon amour-propre. Si cela est possible, gardez le papier timbré, et j'irai vous voir le 13 ou le 14; et, si cela est impossible, renvoyez-le-moi. — Je ne crois pas que ma demande soit bien indiscrète; en tout cas, je sais que vous trouverez tout naturel que je me sois adressé à vous.

Tout à vous.

Et si cela, impossible pour aujourd'hui, était possible dans un délai assez bref, écrivez-moi un petit mot.

A POULET-MALASSIS

Mardi, 9 Décembre 1856.

Mon cher ami,

Rien de plus judicieux et de plus sage que votre lettre. En réalité, c'est presque les conditions que Michel faisait, avant ses volumes à 1 fr. et à

six mille exemplaires. Mais, chez vous, je ferai fabriquer honnêtement et élégamment.

Je puis vous avouer maintenant tout le plaisir que m'a causé votre lettre. J'avais fini, — ne m'en veuillez pas trop, — par prendre vos indécisions pour une réelle défiance de mon talent. De plus, je m'étais mis dans un foutu cas. Un jour, dans un mouvement d'humeur contre Michel, je m'étais vanté à lui de pouvoir compter sur vous.

Enfin, les billets eux-mêmes (surtout celui de 200 fr.) tombent comme le Messie. Car, après votre départ, mon guignon a fait qu'au *Moniteur* on a pris la décision d'apurer avant tout les comptes de l'année qui vient de s'écouler, et l'*Arthur Gordon Pym* ne sera payé que le 15 Janvier. Le premier numéro paraîtra irrévocablement le 8. Vous devinez dans quel état d'anxiété j'étais, — et vous voyez que j'ai quelques raisons d'être satisfait.

Je suis bien aise que vous ne veuilliez commencer qu'en *Février* et que nous commencions par la poésie. J'aurai tout Janvier pour éparpiller les trois ou quatre morceaux inédits du volume de prose, pour en tirer de l'argent, et en même temps nous pourrons disposer ensemble l'ordre des matières des *Fleurs du Mal*, — *ensemble*, entendez-vous, car la question est importante. Il vous faut faire un volume composé seulement de bonnes choses : peu de matière, qui paraisse beaucoup, et qui soit très voyante. Votre mot *popularité* m'a beaucoup fait rire. Point de popularité, je le sais, mais un bel éreintage général qui attirera la curiosité ; et

puis, nous saurons avoir quelques articles dans les revues étrangères.

Je ne sais pas si vous enfermerez les deux livres dans le même traité; mais, que vous n'en fassiez qu'un ou que vous en fassiez deux séparés, si vous ne laissez pas en blanc le titre du livre en prose, mettez *Miroir de l'art*, *Cabinet esthétique*, ce qui vous passera par la tête. Nous modifierons cela, à votre gré, quand vous déposerez le titre au Ministère.

Le genre de traité que je vous ai demandé et que vous me faites a cela d'excellent qu'il est difficile de supposer que vous perdiez quelque chose, et que, si le livre se réimprime, les bénéfices futurs de l'auteur sont sauvegardés.

Donc : deux volumes, *mille exemplaires*, éternellement, cinq sols.

Poser le cas où Malassis ne réimprimerait plus pendant un an (?), et où Baudelaire serait libre. Avec vos billets, envoyez-moi votre ou vos traités, signés ; je vous retournerai de même les doubles.

Ajoutez, dans votre lettre, un conseil pour l'escomptage du premier (200).

J'ignore la part qu'a votre beau-frère dans votre décision, ou même s'il en a une. En tout cas, présentez-lui mes amitiés, si toutefois vous le croyez sensible aux pompes sataniques de l'étiquette. Autre aventure, mon logement définitif ne peut être prêt que le 15 Janvier. Ainsi, vous me retrouverez ici, et je reste jusqu'au 15 Janvier cloué

dans l'hôtel de ce misérable que MM. Havin et Léon Plée prennent pour un grand poète.

Mettez-moi de côté tout ce que vous accrocherez de Laclos et sur Laclos.

Vous recevrez ceci demain matin *mercredi;* je serais heureux, si je recevais votre paquet *jeudi matin.*

Si je ne craignais pas que vous me traitiez de maniaque ou d'insolent, je vous parlerais encore de quelques monnaies que je vous dois. Mais il sera toujours temps de vous fâcher, quand vous viendrez à Paris.

Bien à vous.

Si vous voyez le seigneur Asinarius, guérissez-le de ses superstitions grossières relatives à moi.

A POULET-MALASSIS

Le 11 Décembre 1856.

Cher ami,

Voici votre reçu. Votre billet est chez Tenré, 18, rue Laffitte, en qui j'ai trouvé un ancien camarade de collège, et qui a bien voulu ne pas tenir compte des vingt jours de trop dont le billet est âgé. Cependant, il m'a demandé deux jours. S'il rend le billet, je profiterai alors de votre offre, et de votre bon vouloir.

Tout à vous.

Reçu de M. Poulet-Malassis, imprimeur-libraire

à Alençon, un billet à ordre de deux cents francs, à compte sur quatre billets à ordre, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, prix convenu entre nous pour le tirage, à mille exemplaires chacun, de deux livres, l'un, de prose, intitulé Cabinet esthétique, *l'autre, de vers, intitulé* Les Fleurs du Mal, *que M. Poulet-Malassis m'achète, dont traité à intervenir en Janvier, sur les bases fixées dans des letres échangées, du huit au dix Décembre, entre nous.*

1857

A POULET-MALASSIS

Mardi, 10 Février 1857.

Mon cher ami,

Le manuscrit a été remis à Madame Dupuy, mercredi, 4 Février ; — ce n'est donc pas ma faute si vous l'avez reçu si tard.

Je recevrai donc, en même temps que les placards représentant la moitié de *Spleen et Idéal*, le paquet des pièces sacrifiées, mais non composé. En ceci, vous avez raison. Mais j'avais cru pouvoir vous demander cela, à cause de mon infirmité qui ne me permet de juger de la valeur d'une phrase, ou d'un mot, que typographiés.

Quant aux épreuves, pourquoi ce petit sermon ? Je sais que vous avez raison. Mais vous avez l'air de croire que je veux en abuser. Je demande une *épreuve placard* et une *épreuve mise en pages*. Vous avez été induit en erreur par ma phrase : *toujours une double épreuve*, c'est à dire : toujours *la même épreuve, en double*, — dans le but de fournir



des citations (peut-être) à des revues ou à des journaux, — avant votre mise en vente, ce qui ne peut que vous être agréable.

Quant à la question typographique, je n'y entends rien, ou du moins je n'y entends qu'avec mon œil.

Je vous recommande seulement, lors de la mise en pages, de ne pas être avare de blancs, et puis de composer la dédicace dans un certain style solennel que vous saurez trouver, grâce à votre excellent goût. Cependant, il serait peut-être bon de ne pas donner à un manuscrit moderne les archaïsmes et les gentillesses du rouge. Pas de coquetterie.

Je suis profondément étonné de votre mot : de 350 à 400 pages. Je ne l'aurais jamais cru, surtout avec du *huit*.

Vous aurez l'obligeance de m'expliquer comment on use de la poste pour les épreuves. Toutes mes épreuves de Corbeil, c'était Michel qui les expédiait.

Il me tarde fort de vous voir.

Tout à vous.

Pour le manuscrit Bric-à-brac, oui.

Le *huit* me paraît bien petit et bien peu grave.

A POULET-MALASSIS

Lundi, 16 Février 1857.

Je croyais, mon cher ami, que c'était une question déjà décidée par vous. C'est pourquoi je ne

répondais pas. J'ai trouvé votre *huit* (alençonnaises) joli, et en effet fort adaptable à un format anglais. Mais il m'est impossible de deviner si votre *neuf* ferait mieux.

(Ajoutez à cela que je suis toujours préoccupé de l'horreur de la plaquette.)

Mais je puis vous dire quelque chose qui vous mettra bien à l'aise, et pour toujours. Dans toute question de cette nature, comme vous vous y connaissez infiniment mieux que moi, *toutes les fois qu'il n'y aura pas de ma part répulsion radicale*, SUIVEZ VOTRE GOUT.

Je m'imaginais que vous alliez arriver à Paris avec des placards représentant la moitié de *Spleen et Idéal*, et que naturellement vous les auriez remportés, corrigés. En tout cas, n'oubliez pas de rapporter intégral le manuscrit des *pièces sacrifiées*.

Si vous pouvez dénicher, dans vos greniers ou armoires, un ou deux dictionnaires de rimes, apportez-les-moi. Je n'en ai jamais eu. Mais ce doit être une chose excellente, dans le cas d'épreuves.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

Samedi, 7 Mars 1857.

Mon cher ami,

J'ai, là, une lettre de moi pour vous, datée du 1er Mars, qui devait accompagner tous les placards, lesquels sont finis depuis le 1er Mars. Je vais profi-

ter de ce que je n'ai pas de feuilleton demain pour les revoir encore, et je vous les enverrai lundi. Vous pourrez donc continuer la mise en pages.

Je vous remettrai en même temps la première feuille. Demain dimanche, Théophile vient au *Moniteur ;* je veux lui montrer la dédicace, avant de vous l'envoyer.

Vous trouverez, sur les placards, des observations adressées à vous (particulièrement à propos de mes deux ou trois notes), et, à propos de ces notes, si vous adoptez mon idée de les rejeter à la fin, il faudra en conserver la composition.

Observation sur l'orthographe (pluriels et autres cas), moderne ou ancienne ? Je préfère l'ancienne, mais modérée.

Vous reverrez, n'est-ce pas, les feuilles avec les placards sous vos yeux ?

Je suis toujours très préoccupé de la terreur de la *plaquette*.

Je voudrais bien avoir la fin.

Rappelez-vous que je n'entends rien à l'encartage, aux réclames, signes de rappel, etc., etc..., et que je n'ai su jamais plier une feuille.

Je vais rue Jean-Jacques-Rousseau, avec votre lettre précédente. Je veux absolument faire renouveler cette permission.

Ne croyez pas que, quand j'ai une heure à perdre, je la perde. Je commence à jouer des ciseaux et des pains à cacheter, pour votre deuxième volume. A ce sujet, je vous dirai que votre nouveau titre est détestable. Il est digne de l'esprit raisonnable et

modeste d'Asselineau. J'aime les titres mystérieux ou les titres pétards.

Théophile Gautier qui sait tout faire me fera cela.

Voilà vos *Nouvelles Histoires extraordinaires.* Godefroy ou Michel vous chercheraient-ils querelle, si vous en mettiez un ou deux fragments dans votre journal ?

J'ai parlé à Turgan du cas où moi et un de mes amis nous aurions besoin d'être protégés, à propos de livres réputés dangereux (*Compère Mathieu*, *Laclos, et cætera*). Il m'a dit : *Faites la connaissance de Mérimée. Il est tout puissant dans ces choses-là.*

Vous vous rappelez la brochure H. B.

Bien à vous.

Avant le tirage de la première feuille, je voudrais bien voir votre papier. Vous ne sauriez croire combien votre papier transparent vous nuit.

A POULET-MALASSIS

9 Mars 1857.

Mon ami,

Voilà votre baume, sous forme de :

Trois placards, où il y a une pièce à supprimer ;

Deux pièces à intercaler ;

Votre première feuille, que vous n'aviez pas relue, car j'ai trouvé des fautes bizarres ;

La *nouvelle dédicace*, discutée, convenue et con-

sentie avec *le magicien* qui m'a très bien expliqué qu'une dédicace ne devait pas être une profession de foi, laquelle d'ailleurs avait pour défaut d'attirer les yeux sur le côté scabreux du volume et de le dénoncer.

Décidément, CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES.

Je n'ai plus que six feuilletons à faire. Vous savez ce que cela veut dire. Ces effroyables colonnes, qui doivent être prêtes à 11 h. du matin, me donnent des maux de nerfs.

Bien à vous.

A SAINTE-BEUVE

9 Mars 1857.

Mon cher ami,

Vous êtes trop indulgent pour vous être formalisé de l'impertinent point d'interrogation que j'ai mis après le mot *souvenir*, sur l'exemplaire des *Nouvelles Histoires extraordinaires* que j'ai déposé hier pour vous, au *Moniteur*. Si vous pouvez m'être agréable, je le trouverai bien naturel : vous m'avez gâté. — Si vous ne le pouvez pas, je le trouverai aussi très naturel.

Ce second volume est d'une nature plus élevée et plus poétique que les deux tiers du premier. — Le troisième volume (en train de publication, au *Moniteur*) sera précédé d'une troisième notice.

L'histoire de la fin du monde s'appelle *Conversation d'Eiros avec Charmion*.

Il vient d'être fait un nouveau tirage du premier volume où les principales fautes sont effacées. Michel sait qu'il doit vous en réserver un exemplaire. Si je n'ai pas le temps de vous le porter, je vous le ferai envoyer.

Votre bien affectionné.

A MONSIEUR DE BROISE

Dimanche, 15 Mars 1857.

Monsieur,

Je sais qu'il n'est pas d'usage de répondre *à une lettre qu'on n'a pas reçue*, mais je crois qu'il m'est permis de violer la règle dans le cas présent. M. Poulet-Malassis, *mon très ancien ami*, est parfaitement libre de rembourser à la *Société* le prix que j'ai reçu de lui, pour deux volumes, et, si M. Malassis exige à son tour que je le rembourse, je le rembourserai. Quant *à la façon toute de confiance* dont il a traité avec moi, et qui est *un perpétuel sujet de reproches* de votre part, je vous ferai remarquer, Monsieur, que TOUS LES TRAITÉS SONT DE CONFIANCE, et que s'ils n'étaient pas de *confiance* on ne les ferait pas.

Auguste Malassis m'a offert de me servir d'abord TOUT mon livre en placards. Je ne le lui demandais pas, je n'avais pas osé, mais j'ai accepté : OR, *c'est vous qui êtes en retard.*

Vous ignorez sans doute, Monsieur, ce que c'est que le soin et les lenteurs indispensables pour un

ouvrage auquel on attache de l'importance. Quant au second volume, j'ai répondu nettement à MON AMI Malassis qu'il était absurde que je fisse trois choses à la fois, parce que c'était le moyen sûr de faire de la mauvaise besogne. Dans peu de jours, je serai tout entier à ce second volume.

Je crois que j'ai répondu suffisamment au *premier perpétuel reproche*. Malassis, sachant ou ayant deviné que je pouvais avoir besoin de travailler sur une grosse quantité de matières, m'a offert plus que beaucoup, il m'a offert *tout*. Il avait raison; car, recevant beaucoup de matières, j'en renverrai beaucoup, et A LA FOIS (*explication du retard*).

J'en viens maintenant, Monsieur, à l'objet de votre *second perpétuel reproche : les surcharges de M. Baudelaire!* Si vous ne voulez pas de surcharges, Monsieur, il ne faut pas envoyer d'épreuves TORCHÉES comme celles que vous avez expédiées, *pendant que M. Malassis était à Paris*. Ces justifications, et les termes dans lesquels je suis obligé de les faire, me sont extrêmement pénibles; mais je désire appeler votre attention sur ce point : *si vous aviez mis plus d'activité et moins de négligence, vous auriez eu moins d'embarras, et vous n'auriez pas éprouvé la nécessité* (toujours facile à trouver) *de faire de perpétuels reproches.*

Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma parfaite considération, et de présenter mes respects à Madame Malassis, et l'assurance de mon amitié à Auguste.

A POULET-MALASSIS

17 Mars 1857.

Je viens, mon cher ami, de jeter à la poste la première feuille, avec un bon à tirer, sauf l'arrangement de la dédicace; mais une idée soudaine me fait vous écrire ce petit mot :

Est-ce qu'une dédicace ne doit pas tout précéder, même le titre? J'ai le souvenir, je crois, d'avoir vu un faux-titre après la dédicace. Vous comprenez que toutes ces petites questions vous sont abandonnées.

J'espérais pouvoir trouver aujourd'hui le temps de vous écrire une longue lettre, je ne l'ai pas pu, et cependant j'ai raté, pour la première fois, mon feuilleton.

D'Aurevilly fait un grand article (qui devait paraître aujourd'hui) sur les *Odes*, article qui sera évidemment bien singulier, car il m'a dit qu'il vous avait accablé des plus jolies flatteries, et, en même temps, je sais que le livre l'a exaspéré jusqu'à la fureur.

A POULET-MALASSIS

Mercredi, 18 Mars 1857.

Mon cher ami,

Je vous remercie, j'ai reçu ce soir la deuxième

feuille et le gros paquet. Cela va maintenant aller rondement.

Il m'a encore été impossible de vous écrire aujourd'hui tout ce que j'ai à vous dire. Je vous adresse seulement, à la hâte, trois ou quatre observations :

1ère. Vos guillemets singulièrement retournés. Est-il nécessaire d'en mettre tout du long ?

2ème. Je vous recommande ma dédicace, avec un amour infini. Quelque chose de menu, d'élégant, avec proportions, et mettant un peu plus en vue les trois ou quatre parties principales.

3ème. Votre titre courant n'est-il pas trop près du premier vers? Il faudrait au moins autant d'espace entre le premier vers et le titre courant qu'entre les strophes.

4ème. *Votre deuxième volume!* Je vous supplie de me laisser finir ceci d'abord ; autrement, vous me ferez mettre des vers dans la prose et de la prose dans les vers, ou bien de l'ornithologie ou des manœuvres de navire dont j'ai la tête cassée. Qui m'empêchait (si ce n'est la crainte du désordre) de vous laisser emporter de Paris ce second volume, auquel il ne manque que trois articles : *Caricaturistes*, *Opium* et *Peintres raisonneurs?* Mais alors les lacunes ! et les remaniements ! et le diable !

Vous dites bien du mal de moi sans doute, là-bas; mais, dans quelques jours, vous jugerez combien j'ai raison.

Quant à la lettre, vous avez sans doute bien fait de la supprimer ; vous avez évidemment deviné que

ce qui m'exaspérait était l'idée que votre beau-frère vous exaspérait, et qu'il en pouvait résulter une altération dans nos anciens et excellents rapports.

Mes respects à votre mère, si elle se souvient de moi. Vous aurez la bonté de me montrer la première feuille rectifiée. Je vous ai donné le *bon à tirer* pour vous mettre un peu de baume dans le sang.

Quant aux notes, il faudra prendre un parti, et, si vous tenez à souiller le volume, je découvrirai un moyen mixte.

Egalité d'interlignes! lettres cassées, etc., etc... Je présume qu'il est encore temps pour toutes ces petites choses, d'ailleurs importantes.

Votre ami.

A POULET-MALASSIS

Mercredi, 18 Mars 1857.

Mon cher ami,

Je réponds à votre lettre de ce matin :

D'abord, il est absurde que vous vous fâchiez. Voyons, mon bon cher ami, je ne vous ai jamais dit que je voulusse des *égyptiennes*, des caractères *gras*, *anglais*, *amaigris*, etc... Je sais ce que c'est que l'unité, j'ai toujours pensé comme vous là-dessus, et je connais l'importance de l'harmonie dans les caractères ; vous me parlez TITRE, et je vous réponds DÉDICACE.

Vous me dites : C'EST IMPRIMÉ, vous voulez dire : TIRÉ.

Cette dédicace ne peut pas passer, et, puisque mon goût diffère du vôtre, — (je maintiens la nécessité de rétrécir la longueur, la hauteur, si vous aimez mieux de RAPETISSER tous les caractères, les prenant tous d'un œil moins gros), — je vous offre, et ne vous fâchez pas, de vous rembourser LE PRIX DU PAPIER ET DU TIRAGE de cette feuille. Mais, désormais, ne tirez plus sans le *bon à tirer*. Que je sache le prix que vous coûte cette aventure, et vous le recevrez, le 1er du mois.

Pour le nouveau tirage, rectifiez toutes les fautes marquées sur l'épreuve (*feuille imprimée*) renvoyée par moi (sauf *poète* et vos *guillemets*, si vous y tenez). (*Quant à ma ponctuation, rappelez-vous qu'elle sert à noter, non seulement le sens, mais la déclamation.*)

Quant aux fontes mal faites, vous avez raison ; mais ce n'est pas ma faute si mon œil est trop bon.

Ainsi, voilà qui est bien entendu : il faut que cette feuille soit refaite ; je paie les frais, et vous ne faites plus tirer, sans BON A TIRER. — *Je vais vous renvoyer ce soir vos deux feuilles suivantes.*

Votre bien dévoué.

Réponse, bien vite, bien vite.

NON, PAS DE CRÉBILLON, c'est bien assez de l'autre pour lequel je me donnerai beaucoup de mal.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Vous êtes mille fois trop aimable, vous et votre Crébillon dont je ne veux pas.

Donnez cela à Monselet, ou à Babou. Après notre second volume, excepté en faveur de Laclos, je n'écris plus d'articles. Je vous remercie du magnifique regret que vous exprimez à la fin, mais j'en profite pour vous faire remarquer que vous ne me dites pas un mot de la grosse question. Je vous ai déjà offert de vous rembourser, le 1er du mois, le prix du papier et du tirage, mais j'ai réfléchi, depuis lors, que vous aviez peut-être défait les formes et les caractères ; dans ce cas-là, je vous rembourserai aussi une nouvelle composition, mais en une autre fois. — Dans ce cas-là aussi, vous auriez l'obligeance de me retourner *l'ancienne feuille, avec ses corrections, en même temps que la feuille nouvelle, pour que je puisse bien vérifier.* — Et il ne faut pas vous fâcher, et il faut accepter mon offre. Voulez-vous que je vous envoie le petit volume des poésies de Poe, imprimé à Londres ? Il y a là deux dédicaces imprimées dans le goût que j'essayais de vous indiquer.

Ah ! malheureux plein de pétulance, avez-vous donc fait le même coup pour les deux feuilles suivantes, c'est à dire celles que vous avez dû recevoir ce matin (20 Mars), et avez-vous tiré avant d'avoir

reçu les dernières corrections? Pour le coup, le cas serait encore plus grave, car il y avait quelques belles et solides fautes.

Les placards marchent, il y en a eu un fait, cette nuit. Dans deux jours, ce sera fini.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

21 Mars 1857.

Hélas! mon ami, j'ai horreur des cartons, c'est donc la feuille *refaite* que je veux. JE VEUX, comme vous dites, faire une dépense absurde, et puérile (composition, papier, et tirage), et comme vous avez, je le reconnais, d'excellents motifs pour croire que vous avez raison, il est juste que je vous rembourse cette dépense. Croyez que j'ai assez d'ordre pour mettre cet argent de côté.

Votre nouvelle dédicace est mieux, beaucoup mieux.

Autres objets d'inquiétude:

Guillemets : vous vous trompez, mon pauvre ami; j'ai eu l'air d'approuver, et j'ai simplement réclamé, dans les placards, un système unique, et j'ai cru que vous préfériez celui qu'en réalité vous désapprouvez, comme moi. Donc, vous serez remercié par moi, si vous transformez cette abondance de guillemets en stricte suffisance, comme vous me l'expliquez si bien dans votre lettre de ce matin (21 Mars). — Seulement, *que je sois bien averti*

de la transformation, pour que je m'arrête à ce système définitif.

Autre malheur : qu'est-ce que c'est que ces deux feuilles que vous me réclamez, si ce n'est les deux uniques que j'avais et que je vous ai retournées, le 19 ? — *Ainsi, la poste les a donc perdues*, puisque vous auriez dû les tenir, au moment où vous m'écriviez votre dernière lettre.

Il ne manquerait plus, pour comble d'infortune, que vous ayez encore opéré votre tirage, sans les attendre ; car, cette fois-ci, — dans ces deux feuilles, — il y avait de bonnes fautes.

Réparez donc, dans la feuille à recomposer, la question des guillemets, et, quant au reste, que le compositeur se conforme strictement à la dernière épreuve renvoyée, à ce que, malheureux que je suis, j'ai pris pour *une épreuve*.

Quant à votre proposition des quinze jours, oui, de bien grand cœur, — après que je vous aurai livré votre deuxième volume intégralement.

Vous me traitez comme un fou, je voudrais bien vous voir vous-même risquer un ouvrage de vous dans des conditions non absolument satisfaisantes.

Votre bien dévoué, et excusez ma tristesse.

A POULET-MALASSIS

Mardi, 24 Mars.

Mon cher Malassis,

La quatrième feuille, que j'ai reçue ce matin, est

corrigée, avec *bon à tirer*. Les placards sont corrigés. Je regarde donc le travail comme presque fini.

Mais je suis trop inquiet pour vous envoyer quoi que ce soit, avant d'avoir reçu de vous :

1. — La première feuille, *recomposée avec la nouvelle dédicace*, d'après l'épreuve retournée portant *bon à tirer*, — *y compris cette épreuve, pour que je puisse vérifier*.

2. — L'affirmation que vous avez reçu toutes mes lettres, ainsi que les deux feuilles suivantes avec *bon à tirer* (2ème et 3ème), *et que vous n'aviez pas tiré avant le bon à tirer*.

3. — Que je sache si vous avez, dans ces précédentes épreuves, rectifié, de vous-même, le système des guillemets, comme j'ai vu avec plaisir que vous l'avez fait, cette fois.

Vous avez encore oublié de m'envoyer cette fois l'épreuve en double, ce qui m'empêche de servir *L'Artiste*, la *Revue française*, ou la *Revue des Deux Mondes*.

Quant à la question des frais, n'en soyez pas inquiet. — Je touche l'argent de mes feuilletons au fur et à mesure. Rien ne me sera donc plus facile que de vous rembourser.

Bien à vous.

Vérifiez toujours avec le plus grand soin l'épreuve finale, — celle que vous obtenez d'après l'épreuve portant *bon à tirer*.

A POULET-MALASSIS

28 Mars 1857.

Mon cher ami,

Je vous ai fait bien enrager avec votre première feuille. Je sais, par moi-même, combien les conseils excitent la haine, et je comprends qu'à la rigueur je n'aie même pas le droit de vous adresser un conseil, puisque vous ne m'avez pas envoyé votre catalogue.

Après l'avoir lu, je vous dirai, puisque je risque tout, que j'ai été heureux de n'y voir ni Laclos, ni mon nom.

Sérieusement, mon ami, tout le monde va se foutre de vous. Qu'est-ce que Sedaine? de Bièvre? Gilbert? J.-B. Rousseau? Le Sage (!!!), etc., etc... Et pourquoi pas *Paul et Virginie*, et *Œuvres choisies de Buffon?*

Maudissez-moi, foutez-vous de moi et dites : *De quoi se mêle-t-il?* Mais, moi, j'attribue trop d'importance à votre réussite pour laisser passer les choses sans faire acte d'amitié.

Je relève avec soin les noms vraiment importants : *Fréron*, *Grosley*, le *Jansénisme* (œuvre de génie, particulièrement pour les *miracles de Pâris;* il faut être médecin, philosophe, historien, illuminé), *Nicolet*, *Audinot* (excellents), *Chevrier*, *Mélanges et raretés* (Uleyspiegel, mal orthographié), *Frédéric II*, *de Brosses*, *Sénac de Meilhan*, *Marivaux*.

Le plus raisonnable serait de supprimer radicalement votre catalogue, et de perdre vos frais de composition, ou du moins, si vous tenez à lancer un prospectus, de le disposer par catégories vagues :

ÉCONOMISTES.	SCIENCES OCCULTES.
PHILOSOPHES RATIONALISTES.	FACÉTIES ET CURIOSITÉS.
ILLUMINÉS.	ROMANCIERS.
MAÇONNERIE.	VOYAGEURS (*très important*).

Où donc est Rétif *de qui il y a d'excellents et ravissants extraits à faire ?*

La catégorie *romanciers* est une mine admirablement riche. — Les *utopistes*, les *illuminés*, excellentes catégories.

A priori, il faut chercher des curiosités, des choses oubliées, mais facilement vendables.

Je ne comprends pas qu'un homme comme vous, qui aime sincèrement le XVIIIème siècle, s'applique à en donner une si pauvre idée. Moi, qui suis un remarquable échantillon de crapule et d'ignorance, je vous aurais fait un catalogue éblouissant, rien qu'avec les souvenirs de mes lectures, du temps que je lisais le XVIIIème siècle, — soit en philosophes matérialistes, soit en curiosités de *sorcellerie* et de *sciences mystiques*, soit en *romanciers* ou en *voyageurs*. Je parierais qu'en relevant les chapitres du *Lycée* de La Harpe, on ferait un catalogue plus attirant.

Maintenant, je vous le répète : *Haïssez-moi.*

J'ai acheté la bonne édition des *Liaisons dange-*

reuses. Si jamais cette idée galope de nouveau dans votre tête, je verrai MM. Quérard et Louandre, Louandre m'ayant promis de me mettre en relations avec un descendant (petit-fils ou petit-neveu) qui a des paquets de notes.

Je répète qu'il faut, dans ces aventures-là, se réserver beaucoup de marge, et préparer des prospectus très élastiques qui permettent de profiter des bonnes idées survenantes, et de se dédire souvent. Donc, vastes catégories. Quel jour verrons-nous M. de Broise? Je désire le savoir. *Je ne reçois rien de vous*. Je vous le répète une dernière fois, je ne serais pas très-étonné que vous prissiez cette lettre fort mal, mais je me crois trop intéressé à votre réussite pour ne pas vous avertir. Supprimez votre catalogue.

Votre bien dévoué.

Et *Les Incas*, de Marmontel ? Vous les avez oubliés, n'est-ce-pas ?

Et *Le Temple de Gnide?* Et les *Lettres persanes ?*

Pensez donc au cas où votre catalogue tomberait entre les mains de Veuillot ou de d'Aurevilly.

A POULET-MALASSIS

4 Avril 1857.

Mon cher Malassis

Je vous demande un million de pardons d'appeler encore une fois votre attention sur la nécessité

de corriger les épreuves. Mon œil, uniquement appliqué à de certaines choses, ne peut pas en voir d'autres. Exemples : la page 44, pour 45, et, au troisième vers de la page 29, *guères* rimant avec *vulgaire*.

Je sais combien je dois vous irriter, mais je sais aussi que vous avez trop d'esprit pour ne pas tourner à bénéfice votre irritation.

J'ouvre, ce matin, le second volume de Monselet, et je tombe, page 213, sur la première ligne de la note :

M. Paul *Delacroix*... dans une *hstoire*, pour Paul *Lacroix*... *histoire*.

Je sais, je vous le répète, combien on se rend haïssable par ces taquineries-là, mais j'ai pris votre établissement très au sérieux, et, vous-même, vous m'avez avoué une fois que vous pensiez, comme moi, qu'en toute espèce de production, il n'y avait d'admissible que la perfection. Après-demain, je serai tout à vous, et je reverrai vos placards, et je vous écrirai de nouveau au sujet de vos prospectus.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

Samedi, 25 Avril 1857.

Mon cher ami,

J'ai reçu tout à l'heure cette très étonnante lettre qui m'a pris beaucoup de temps, pour que je

la puisse bien comprendre, et qui, malgré toutes les belles protestations dont je vous sais le plus grand gré, m'a démontré que nos rapports étaient désormais changés. De nous deux, c'est évidemment moi qui en éprouverai la plus vive affliction, mais mon caractère se prête à toutes les grandeurs, même à la résignation. Je comptais vous demander un nouveau service : les *Poèmes nocturnes*, qui seront faits après les *Curiosités* ; voilà donc un projet au panier.

La feuille que vous me réclamez, vous l'avez. A ce sujet, je vous prierai (évidemment, il est encore temps) de substituer, dans un des derniers *Spleen*, un vers avant un endroit chargé de corrections nouvelles : à

> *L'ennui,* fils *de la morne incuriosité,*
> *L'ennui,* fruit *de la morne incuriosité,*

Cette correction, puérile en apparence, a une valeur pour moi.

Vos placards seront mis à la poste demain. Mais vous savez que la poste ne fonctionne pas le dimanche comme les autres jours. Il serait donc fort possible que vous ne les receviez que *lundi soir* ou *mardi matin*. Vous voudrez bien être indulgent pour ce retard de douze heures. Les trois morceaux-lacunes du volume *Curiosités* vont être faits (*Moniteur*, *Revue française*, *Artiste*). Si vous voulez que je commence par remanier le commencement du volume, je le ferai.

Théophile Gautier me croit actuellement à Alençon. En effet, j'ai voulu aller vous retrouver, aussi-

tôt le dernier feuilleton paru. Je voulais faire chez vous comme au *Moniteur*, m'installer soit à l'hôtel, soit à votre imprimerie, et, décidé à ne m'occuper que d'une chose à la fois, travailler au jour le jour jusqu'à ce que tout fût fini. Différentes raisons combinées m'ont empêché de partir.

Il y a quelque temps, Théophile m'a demandé si vous seriez disposé à imprimer *Le Roman de la Momie*. Je ne vous ai rien écrit à ce sujet, parce que j'ai cru que j'allais partir pour Alençon. Il attache une grande importance à ce livre, et m'avait chargé de vous dire que les amourettes de grisette, toute la folâtrerie niaise de l'ouvrage seraient enlevées, et tout le ton du livre, ramené à la solennité archaïque du commencement. Au dernier moment, je lui ai demandé comment il comptait traiter avec vous. Il m'a répondu que ce qui l'avait engagé à s'adresser à vous, c'était l'espérance de voir une pureté et un zèle typographiques adaptés à un ouvrage choyé par lui ; que, quant au prix, il réclamait de vous l'exécution des clauses de la maison Hachette : 1.200 fr. pour quatre mille exemplaires, même quatre mille cinq cents, même au-delà.

J'ai répondu que le seul embarras était l'exiguïté de vos tirages. — A cela, il a objecté que vous pouviez, si bon vous semblait, opérer vos tirages en quatre fois, clicher, recomposer à votre gré, mais qu'il tenait à ce chiffre de quatre mille exemplaires, au moins. La somme en question, répartie sur quatre mille exemplaires, équivaut à votre prix, réparti sur mille ou mille deux cents exemplaires. Il n'y a

donc pour vous qu'un embarras, c'est de savoir si vous pouvez opérer à coup sûr un pareil tirage.

J'espère que vous comprendrez que, vu mes relations avec Théophile et les services que je lui dois, il me serait douloureux de lui présenter moi-même un refus. Vous pouvez lui écrire, et croyez qu'il a assez d'esprit pour tout bien prendre. Ce qui m'a encouragé à me charger de cette négociation, c'est l'éloge que vous m'aviez fait de son ouvrage.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

Lundi, 27 Avril 1857.

Mon cher ami,

Je vous remercie profondément de la lettre de ce matin, mais en vérité c'est trop beau, et, comme je ne vous donnerai plus d'occasions de colère, vous n'aurez plus d'occasions d'en effacer les traces.

Maintenant, voilà la question :

Je vous mets ce soir vos placards (*tous vos placards*) à la poste, remaniés avec tant de soin que la lecture des épreuves sera une besogne très minime.

Je puis donc dès après-demain me mettre aux *Curiosités*. La vraie besogne des *Curiosités* consiste dans le remaniement du premier morceau (*Salon de 1845*), le remaniement de l'article *Caricaturistes* (à placer à la *Revue française*), et la confection de deux morceaux nouveaux (*Peintres*

raisonneurs, *Excitations artificielles*), qui par bonheur seront à la fin.

Rien, en somme, ne m'empêche de vous expédier, au jour le jour, tout ce que je ferai ; mais, si vous désirez savoir l'étendue réelle du livre, je serai obligé de vous faire d'abord *un calcul de lettres*.

La question d'Alençon :

Le dernier feuilleton fait, j'ai passé cinq jours à me soulager, pendant lesquels j'ai mangé tout mon argent. Il faut non seulement que j'aille à Alençon, mais aussi à Lyon ; la question d'argent est minime, parce que je puis avoir le parcours gratuit sur toutes les lignes; mais je souffrirais de laisser derrière moi des inquiétudes, et je veux, avant tout, que ce manuscrit soit complet.

Donc, j'irai à Alençon, mais plus tard, dans quinze jours peut-être, et, pendant que j'irais à Lyon, vous composeriez les premières feuilles. Mais remarquez que, bien que je croie le manuscrit non finissable avant quinze jours, cela ne m'empêchera pas de vous en envoyer les premiers morceaux avant le 15, si vous le voulez.

L'affaire du *Roman de la Momie* m'inquiète, et voici pourquoi : je crains que vous n'y mettiez un zèle de vanité. Il est vrai que l'affaire est bonne, et que le prix se rapproche tellement du vôtre que c'est presque le même; mais Théophile est accoutumé à compter sur ses libraires qui répondent d'une vente forcée de quatre mille exemplaires. Vous savez que le tirage pourra être un peu plus fort.

Adieu, je vais me mettre à *La Révolte*, au *Vin* et à *La Mort*.

J'ai parcouru les bonnes feuilles des *Cariatides*. Il y a des fautes cruelles. Vous devriez vraiment y prendre garde.

Je n'ai pas le sol pour affranchir ma lettre, et c'est la raison pour laquelle j'attends à ce soir pour l'envoi de la fin de *Spleen et Idéal*, à laquelle je joindrai évidemment le reste.

Soignez bien ma dernière feuille.

A POULET-MALASSIS

Le 6 Mai 1857.

Mais, mon cher ami, ce n'était pas là ce qui m'intéressait le plus ; je vous avais écrit un mot, au crayon rouge, derrière *Lesbos*, pour savoir si ma septième feuille, trop chargée, viendrait à bien, et s'il fallait que je la relusse. Une étourderie de ma part, un vers faux, que sais-je? ou bien encore une transposition de correction peuvent amener un malheur ridicule. Après que les corrections sont exécutées, les vérifiez-vous, et relisez-vous ?

Je viens de voir Th. Gautier, qui me mettra un fragment à *L'Artiste*. Il m'a paru fort enchanté de vous ; il veut tellement exagérer ce qu'il appelle le côté *embêtant* de *La Momie* que la question de publication, chez n'importe qui, est renvoyée à six mois. Mais vous lui avez probablement fait quelque offre vague et gracieuse, car il est fort gracieuse-

ment revenu à la charge, comme un enfant terrible, et il m'a parlé d'*Emaux et Camées* comme d'une chose *libre* dont il refuserait la réimpression à n'importe qui, jusqu'à ce que vous soyez venu à Paris.

Il y veut ajouter dix morceaux inédits et dans le même rythme. La question d'argent serait plus que facile à régler, mais il galope toujours sur son dada de beauté typographique.

Votre ami L est vraiment gentil. Ces jours-ci, j'ai été la victime d'une demi-douzaine de petits journaux, à propos de quelques fragments publiés dans la *Revue française*. J'aurais présumé qu'à cause de vous, M. L n'aurait pas apporté son contingent à ce *haro*. J'espère que la *Revue française* ne commettra plus de pareilles erreurs.

Bien à vous.

Ce soir, ou demain, vous allez recevoir votre neuvième feuille; je sais juste combien il faut.

A POULET-MALASSIS

14 Mai 1857, 4 h.

Non, mon ami, vous ne serez pas encore délivré aujourd'hui. — Je ne le serai que demain, et vous, naturellement, vous ne le serez que deux ou trois jours après.

Je m'escrime contre une trentaine de vers insuffisants, désagréables, mal faits, mal rimants.

Croyez-vous donc que j'aie la souplesse de Banville ?

J'ai reçu une épreuve qui lui était évidemment destinée, ce n'était pas une bonne feuille. J'en ai conclu qu'il avait reçu la mienne, c'est à dire la huitième, à moins qu'elle ne soit pas encore tirée.

Ce matin, j'ai reçu ma neuvième feuille ; décidément, ne faites pas corriger une feuille avant de me l'envoyer. Cela ne sert qu'à introduire des fautes. — Ma note sur *Révolte* est détestable, je suis étonné que vous ne m'ayez pas fait de reproches à ce sujet.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

Samedi, 16 Mai 1857.

Voyons, ne vous fâchez pas encore ; vous allez pouvoir venir à Paris. — J'aurai fini tout à l'heure, c'est à dire dans une heure.

J'avais besoin, pour corriger la neuvième feuille, de la huitième. S'il était dans votre intention de les tirer toutes trois ensemble, envoyez-moi au moins une épreuve à la brosse de la huitième, avec ces corrections faites.

Et la couverture ?

Et la table ? Vous pourrez la commencer. En voici la fin :

94. — Le Vin des chiffonniers.
95. — Le Vin de l'assassin.

96. — Le Vin du solitaire.
97. — Le Vin des amants.

LA MORT

98. — La Mort des amants.
99. — La Mort des pauvres.
100. — La Mort des artistes.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

Mais, mon cher ami, puisque je vous rends si malheureux, et que vous êtes si impatient de venir à Paris, venez donc, sans vous inquiéter de la dernière feuille. Le soin minutieux avec lequel je corrige est une bonne garantie; d'ailleurs, je vous soumettrai mon épreuve, avant de la renvoyer avec *bon à tirer*.

Quant à ce que vous m'avez écrit hier, en me renvoyant un bout de placard, c'est inintelligible. Il faut que vous ayez un metteur en pages bien entêté, ou bien étourdi. Mes chiffres romains sont toujours exacts. Il faut suivre l'ordre nouveau qui est indiqué par ces chiffres. D'ailleurs, à la fin d'une de mes lettres, je vous avais écrit la fin de la table des matières, avec les numéros d'ordre. Vous pouvez donc en référer à cette lettre, si votre metteur en pages s'est obstiné à conserver l'ordre primitif.

Aujourd'hui, je vous envoie *Le Vin des chiffon-*

niers, que j'ai recopié pour la commodité de vos ouvriers qui auraient trouvé le placard vraiment trop surchargé.

Arrivez à Paris avec la table des matières, mais ne la faites pas tirer sans que je l'aie lue.

Bien à vous.

Vous avez pris pour une blague ce que je vous ai écrit sur la santé de mon cerveau.

Vous ne voulez donc pas me montrer la couverture ?

Vous aurez l'obligeance de me renvoyer toute la copie de la dernière feuille, et, si vous êtes à Paris, M. de Broise voudra bien y penser.

A POULET-MALASSIS

Samedi, 6 Juin 1857.

Décidément, mon cher ami, pourquoi ne m'écrivez-vous pas? Est-ce que vous avez juré d'introduire ou de laisser beaucoup de fautes dans la dixième feuille, dans le carton complémentaire, et surtout dans la table des matières? Qu'est-ce qui vous empèche de me communiquer de bonnes épreuves, après corrections faites, et avant le tirage? Mais il est impossible de jamais obtenir de vous quoi que ce soit de régulier.

Bien à vous.

L'avez-vous reçue seulement, cette table des matières corrigée ?

A POULET-MALASSIS

11 Juillet 1857.

Vite, cachez, mais cachez bien, toute l'édition; vous devez avoir neuf cents exemplaires en feuilles. Il y en avait encore cent chez L ; ces messieurs ont paru fort étonnés que je voulusse en sauver cinquante. Je les ai mis en lieu sûr, et j'ai signé un reçu. Restent donc cinquante pour nourrir le cerbère Justice.

Voilà ce que c'est que d'envoyer des exemplaires au *Figaro!!!* Voilà ce que c'est de ne pas vouloir *lancer* sérieusement un livre. Au moins nous aurions la consolation, si vous aviez fait tout ce qu'il fallait faire, d'avoir vendu l'édition en trois semaines, et nous n'aurions plus que la gloire d'un procès, duquel d'ailleurs il est facile de se tirer.

Vous recevrez cette lettre à temps, je l'espère : elle partira cette nuit, vous l'aurez demain, à 4 h. La saisie n'a pas encore eu lieu. Le renseignement m'est venu par M. Watteville, à travers le canal de Leconte de Lisle, qui malheureusement a laissé s'écouler cinq jours.

Je suis persuadé que cette mésaventure n'arrive que par suite de l'article du *Figaro* et de bavardages absurdes. La peur a fait le mal.

Ne bavardez pas, n'effrayez pas Madame votre mère, non plus que de Broise, et venez vite pour nous entendre.

Je vais vous écrire une lettre *officielle*, antidatée, dont vous déchirerez l'enveloppe.

Je viens de voir L   et V   , plus c   que la lune ; ils ont poussé la platitude jusqu'à faire la remise de librairie à *M. l'inspecteur général de la presse*, pour le séduire !!!

Bien à vous.

P.S. — J'ai dit à M. L   que, puisque l'on pouvait considérer les cinquante exemplaires que je lui laissais comme sacrifiés, il fallait au moins les répandre au plus vite chez les divers débitants qui n'en avaient pas encore reçu. Mais il s'y est refusé, il croit que M. l'inspecteur, en achetant son exemplaire, a vérifié le nombre restant avec un coup d'œil d'aigle.

A M. LE MINISTRE D'ÉTAT

Monsieur le Ministre,

La lettre que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence n'a pas d'autre but que de la remercier de tous les bons offices que j'ai reçus d'elle et du *Moniteur;* je n'accomplis qu'un simple devoir, en un moment où, par suite d'une mésaventure incompréhensible, j'ai peut-être été pour vous l'occasion d'une petite contrariété, ce qui serait pour moi l'objet d'une véritable affliction.

Le Moniteur a publié un excellent article sur le second volume des œuvres d'*Edgar Poe*, dont je suis le très orgueilleux traducteur. M. Turgan a

mis en lumière le troisième volume (*Arthur Gordon Pym*), un roman admirable. En dernier lieu, *Le Moniteur* a imprimé un article merveilleux de M. Edouard Thierry sur un livre de moi actuellement incriminé : *Les Fleurs du Mal*. M. Edouard Thierry, avec une prudence vraiment louable, a fait bien comprendre que ce livre ne s'adressait qu'à un petit nombre de lecteurs ; il ne l'a loué que pour les qualités littéraires qu'il a bien voulu y reconnaître, et il a merveilleusement conclu en disant que *le désespoir et la tristesse étaient l'unique mais suffisante moralité du livre en question.*

Que ne vous dois-je pas, Monsieur le Ministre ? Je vous dois plus encore que toutes ces inférieures satisfactions de la vanité littéraire. J'ai longtemps hésité à vous remercier, parce que je ne savais comment m'y prendre. Peut-être M. Pelletier vous a-t-il dit que Madame Aupick, que son mari laissait sans aucune fortune, m'avait, avant de quitter Paris, parlé de la part que Votre Excellence avait prise à la discussion du Conseil d'Etat. C'est sous mes yeux que ma mère vous a adressé une lettre particulière de remerciements, à laquelle je n'ai pas osé m'associer, par une absurde timidité. Je saisis aujourd'hui l'occasion de vous témoigner ma gratitude pour ce grand service *vraiment personnel.*

J'avais hier l'intention d'adresser une espèce de plaidoirie secrète à M. le garde des sceaux, mais j'ai pensé qu'une pareille démarche impliquait presque un aveu de culpabilité, et *je ne me sens pas du tout coupable*. Je suis au contraire très fier d'a-

voir produit un livre qui ne respire que la terreur et l'horreur du mal. J'ai donc renoncé à me servir de ce moyen. S'il faut me défendre, je saurai me défendre convenablement.

Aussi bien, Monsieur le Ministre, pourquoi ne vous dirais-je pas avec candeur que je vous demande votre protection, en tant qu'il soit possible de l'obtenir, à vous, qui, par votre esprit, encore plus que par votre position, vous trouvez le protecteur naturel des lettres et des arts? Et les lettres et les arts, malheureusement, ne se sentent jamais assez protégés. Mais croyez bien que s'il ne vous est pas loisible de me l'accorder, je n'en persisterai pas moins à me regarder comme votre obligé; je vous prie donc d'agréer les sentiments de gratitude et de respect avec lesquels je suis, Monsieur le Ministre, de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

A POULET-MALASSIS

20 Juillet 1857.

Sérieusement, j'ai besoin de savoir tout de suite quel jour vous serez à Paris.

Ici, pas de saisie. — Qu'est-ce que c'est que la saisie d'Alençon?

Ici, conflit entre les deux ministres, *Moniteur* et Intérieur. M. Abatucci a dit : *Vous voulez donc entraver l'attaque?*

Je vous supplie de ne pas bouger et de ne faire

aucune démarche sans moi ; vous pourriez me contrecarrer. Je vous en veux beaucoup. Toute l'édition devrait être vendue. *Gardez tout cela pour vous.*

Bien à vous.

A Me CHAIX D'EST-ANGE FILS

Je vous supplie, cher Monsieur, de ne pas négliger les monstruosités de *La Chute d'un ange*. Si vous voulez, je chercherai avec vous les passages.

Décidément, citez (avec dégoût et horreur) les bonnes ordures de Béranger : *Le Bon Dieu*, *Margot*, *Jeanneton* (ou *Jeannette*).

Tout à vous.

A MADAME SABATIER

Mardi, 18 Août 1857.

Chère Madame,

Vous n'avez pas cru un seul instant, n'est-ce pas ? que j'aie pu vous oublier. Je vous ai, dès la publication, réservé un exemplaire de choix, et, s'il est revêtu d'un habit si indigne de vous, ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon relieur, à qui j'avais commandé quelque chose de beaucoup plus spirituel.

Croiriez-vous que les misérables (je parle du juge d'instruction, du procureur, etc...) ont osé incriminer, entre autres morceaux, deux des pièces

composées pour ma chère idole (*Tout Entière* et *A Celle qui est trop gaie*)? Cette dernière est celle que le vénérable Sainte-Beuve déclare la meilleure du volume.

Voilà la première fois que je vous écris avec ma vraie écriture. Si je n'étais pas accablé d'affaires et de lettres (c'est après-demain l'audience), je profiterais de cette occasion pour vous demander pardon de tant de folies et d'enfantillages. Mais d'ailleurs ne vous en êtes-vous pas suffisamment vengée, surtout avec votre petite sœur? Ah! le petit monstre! Elle m'a glacé, un jour que nous étant rencontrés elle partit d'un grand éclat de rire à ma face, et me dit : *Etes-vous toujours amoureux de ma sœur, et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres?* — J'ai compris d'abord que quand je voulais me cacher je me cachais fort mal, et ensuite que sous votre charmant visage vous déguisiez un esprit peu charitable. Les polissons sont AMOUREUX, mais les poètes sont IDOLATRES, et votre sœur est peu faite, je crois, pour comprendre les choses éternelles.

Permettez-moi donc, au risque de vous divertir aussi, de renouveler ces protestations qui ont tant diverti cette petite folle. Supposez un amalgame de rêverie, de sympathie, de respect, avec mille enfantillages pleins de sérieux, vous aurez un à peu près de ce quelque chose très sincère que je ne me sens pas capable de mieux définir.

Vous oublier n'est pas possible. On dit qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie les

yeux fixés sur une image chérie. Je crois en effet (mais j'y suis trop intéressé) *que la fidélité est un des signes du génie.*

Vous êtes plus qu'une image rêvée et chérie, vous êtes *ma superstition*. Quand je fais quelque grosse sottise, je me dis : *Mon Dieu ! si elle le savait !* Quand je fais quelque chose de bien, je me dis : *Voilà quelque chose qui me rapproche d'elle, — en esprit.*

Et la dernière fois que j'ai eu le bonheur (bien malgré moi) de vous rencontrer, car vous ignorez avec quel soin je vous fuis ! je me disais : *Il serait singulier que cette voiture l'attendît, je ferais peut-être bien de prendre un autre chemin.* — Et puis : *Bonsoir, Monsieur !* avec cette voix aimée dont le timbre enchante et déchire. Je m'en suis allé, répétant tout le long de mon chemin : *Bonsoir, Monsieur !* en essayant de contrefaire votre voix.

J'ai vu mes juges, jeudi dernier. Je ne dirai pas qu'ils ne sont pas beaux, ils sont abominablement laids, et leur âme doit ressembler à leur visage.

Flaubert avait pour lui l'Impératrice. Il me manque une femme. Et la pensée bizarre que peut-être vous pourriez, par des relations et des canaux peut-être compliqués, faire arriver un mot sensé à une de ces grosses cervelles s'est emparée de moi, il y a quelques jours.

L'audience est pour après-demain matin, jeudi. Les monstres se nomment :

Président............. Dupaty.
Procureur impérial.... Pinard (redoutable).

Juges	DELESVAUX.
—	DE PONTON D'AMÉCOURT.
—	NACQUART.

Sixième Chambre correctionnelle.

Je veux laisser toutes ces trivialités de côté.

Rappelez-vous que quelqu'un pense à vous, que sa pensée n'a jamais rien de trivial, et qu'il vous en veut un peu de votre malicieuse gaieté.

Je vous prie très ardemment de garder désormais pour vous tout ce que je pourrai vous confier. Vous êtes ma compagnie ordinaire et mon secret. C'est cette intimité, où je me donne la réplique depuis si longtemps, qui m'a donné l'audace de ce ton si familier.

Adieu, chère Madame, je baise vos mains avec toute ma dévotion.

Tous les vers compris entre la page 84 et la page 105 vous appartiennent.

A SAINTE-BEUVE

Mercredi, 18 Août 1857.

Ah ! cher ami, j'ai quelque chose de bien grave, de bien lourd, à vous demander. Je voulais vous l'écrire, et puis j'aime mieux le dire. Il y a quinze jours que je change à chaque instant d'idée à ce sujet, mais mon avocat (Chaix d'Est-Ange fils) exige que je vous en parle ; et je serais vraiment bien heureux que vous puissiez m'accorder aujourd'hui

un petit entretien de trois minutes, où vous voudrez, chez vous ou ailleurs. Je n'ai pas voulu tomber chez vous, à l'improviste. Il me semble toujours, quand je m'achemine vers la rue Montparnasse, que je vais visiter ce sage merveilleux, assis dans une tulipe d'or, et dont la voix parlait aux importuns avec le retentissement d'une trompette.

J'attends, ce matin, des exemplaires de ma brochure ; je vous en remettrai un en même temps.

Votre bien affectionné.

A MADAME SABATIER

Lundi, 24 Août 1857.

Très chère amie,

Puisque vous aimez *le grand Jules*, le voilà! Dumas a repris presque aussitôt son plâtre, moulé sur un bronze du musée de Besançon. Il n'y avait que trois épreuves tirées. Celle-ci est la moins mauvaise.

A GUSTAVE FLAUBERT

Mardi, 25 Août 1857.

Cher ami,

Je vous écris à la hâte un petit mot avant 5 h., uniquement pour vous prouver mon repentir de n'avoir pas répondu à vos affectueux sentiments. Mais si vous saviez dans quel abîme d'occupations puériles j'ai été plongé! Et l'article sur *Madame*

Bovary recule encore de quelques jours! Quelle interruption dans la vie qu'une aventure ridicule!

La comédie s'est jouée jeudi, cela a duré longtemps!

Enfin, 300 fr. d'amende, 200 fr. pour les éditeurs, suppression des numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87. Je vous écrirai longuement cette nuit.

Tout à vous, vous le savez.

A POULET-MALASSIS

Cher ami,

Je vais voir M. Pinard et M. Vaïsse, à 6 h.; comme j'ai beaucoup à faire dans les quatre derniers jours, j'eusse été heureux de régler dès ce soir, avec vous, la marche que nous allons suivre, si je ne fais pas appel.

Si je consens à me soumettre tout de suite, il y aura remise des amendes.

A MADAME SABATIER

31 Août 1857.

J'ai détruit ce torrent d'enfantillages amassé sur ma table. Je ne l'ai pas trouvé assez grave pour vous, chère bien aimée. Je reprends vos deux lettres, et j'y fais une nouvelle réponse. Il me faut, pour cela, un peu de courage; car j'ai abominablement mal aux nerfs, à en crier, et je me suis réveillé

avec l'inexplicable malaise moral que j'ai emporté hier soir de chez vous.

... *manque absolu de pudeur.*

C'est pour cela que tu m'es encore plus chère.

... *il me semble que je suis à toi depuis le premier jour où je t'ai vu. Tu en feras ce que tu voudras, mais je suis à toi, de corps, d'esprit et de cœur.*

Je t'engage à bien cacher cette lettre, malheureuse! — *Sais-tu réellement ce que tu dis?* Il y a des gens pour mettre en prison ceux qui ne paient pas leurs lettres de change, mais les serments de l'amitié et de l'amour, personne n'en punit la violation.

Aussi je t'ai dit hier : *Vous m'oublierez, vous me trahirez; celui qui vous amuse vous ennuiera.* — Et j'ajoute aujourd'hui : *Celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme.* — Vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'*odieux* préjugés à l'endroit des femmes. — Bref, je n'ai pas *la foi.* — Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est une âme féminine.

Voyez comme en peu de jours notre situation a été bouleversée. D'abord, nous sommes tous les deux possédés de la peur d'affliger un honnête homme qui a le bonheur d'être toujours amoureux. Ensuite, nous avons peur de notre propre orage, parce que nous savons (moi surtout) qu'il y a des nœuds difficiles à délier.

Et enfin, enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si

beau, si inviolable. Te voilà femme, maintenant. — Et si, par malheur pour moi, j'acquiers le droit d'être jaloux! ah! quelle horreur seulement d'y penser! mais, avec une personne telle que vous, dont les yeux sont pleins de sourires et de grâces pour tout le monde, on doit souffrir le martyre.

La seconde lettre porte un cachet d'une solennité qui me plairait, si j'étais bien sûr que vous la comprenez. *Never meet or never part!* Cela veut dire positivement qu'il vaudrait bien mieux ne s'être jamais connu, mais que quand on s'est connu on ne doit pas se quitter. Sur une lettre d'adieux, ce cachet serait très plaisant.

Enfin, arrive ce que pourra. Je suis un peu fataliste. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion, — parce que je la connais, avec toutes ses ignominies; — et voilà que l'image bien aimée qui dominait toutes les aventures de la vie devient trop séduisante.

Je n'ose pas trop relire cette lettre; je serais peut-être obligé de la modifier, car je crains bien de vous affliger; il me semble que j'ai dû laisser percer quelque chose de la vilaine partie de mon caractère.

Il me paraît impossible de vous faire aller ainsi dans cette sale rue J.-J.-Rousseau. Car j'ai bien d'autres choses à vous dire. Il faut donc que vous m'écriviez pour m'indiquer un moyen.

Quant à notre petit projet, s'il devient possible, avertissez-moi quelques jours d'avance.

Adieu, chère bien aimée; je vous en veux un peu d'être trop charmante. Songez donc que, quand

j'emporte le parfum de vos bras et de vos cheveux, j'emporte aussi le désir d'y revenir. Et alors quelle insupportable obsession !

Décidément, je porte ceci moi-même rue J.-J.-Rousseau, dans la crainte que vous n'y alliez aujourd'hui. — Cela y sera plus tôt.

A ARMAND FRAISSE

... Vous sentez la poésie en véritable *dilettantiste.* C'est comme cela qu'il faut sentir.

Par le mot que je souligne, vous pouvez deviner que j'ai éprouvé quelque surprise à voir votre admiration pour de Musset.

Excepté à l'âge de la première communion, c'est à dire à l'âge où tout ce qui a trait aux filles publiques et aux échelles de soie fait l'effet d'une religion, je n'ai jamais pu souffrir *ce maître des gandins*, son impudence d'enfant gâté qui invoque le ciel et l'enfer pour des aventures de table d'hôte, son torrent bourbeux de fautes de grammaire et de prosodie, enfin son impuissance totale à comprendre le travail par lequel une rêverie devient un objet d'art. Vous arriverez un jour à ne raffoler que de la perfection, et vous mépriserez toutes ces effusions de l'ignorance.

Je vous demande pardon de parler de certaines choses si vivement; le décousu, la banalité et la négligence m'ont toujours causé des irritations peut-être trop vives.

A MADAME SABATIER

Si je n'ai pas le plaisir de vous trouver, je vous laisserai ces babioles que je désirais vous faire lire. Je les emprunte à un de mes amis.

Tout à vous, de cœur.

A MADAME SABATIER

Très chère amie,

C'est jouer de malheur ; je ne vous ai pas répondu hier, alors que je me croyais sûr de venir ce soir chez vous, et, aujourd'hui, comme tant d'autres dimanches, il m'arrive des ennuis qui font que je vais m'enfermer comme une bête féroce. Tantôt, c'est la fatigue, le besoin de me coucher tout de suite, tantôt, c'est un travail. Dimanche dernier, c'était (ne riez pas, et gardez pour vous ce que je vous dis à l'oreille) une peur épouvantable d'être obligé de parler à Feydeau de son dernier roman.

Si vous supposiez que je ne pense jamais à vous, vous vous tromperiez beaucoup, — et je vous le dirais plus souvent, si vous n'aviez pas adopté pour moi de si vilains yeux. Hier, je voulais vous apporter un album que j'ai fait mettre de côté pour vous, mais j'ai préféré tarder un peu et demander d'autres épreuves. *Je ne les ai pas trouvées assez belles.* On fera un nouveau tirage, ou

bien on en cherchera de meilleures dans un tirage précédent.

Rendez-moi le grand service de dire ce soir à Christophe *qu'il faut absolument qu'il vienne demain, lundi soir, dîner chez moi, à l'Hôtel de Dieppe. Il le faut.*

Saviez-vous que l'infortunée señora Martinez roulait dans les cafés lyriques, et qu'elle chantait, il y a quelques jours, à l'Alcazar ?

Je suis si malheureux, et si ennuyé, que je fuis toute distraction. J'ai même, tout récemment, malgré l'envie que j'ai de le connaître, refusé une charmante invitation de Wagner. Je vous raconterai plus tard ce que tout cela veut dire.

Je vous embrasse, avec votre permission, bien cordialement.

A MADAME SABATIER

Dimanche.

Comme je sens que je ne vous trouverai pas, je prépare un mot, d'avance.

Avant-hier, j'étais venu pour vous dire une chose que vous savez et dont vous ne doutez pas: c'est que je suis toujours consterné et affligé de tout ce qui vous afflige.

Je comptais dîner avec vous et Mosselmann, mais ce fut un dîner dont la grâce était absente. Car vous ne pouvez présumer que *le monsieur russe* vous ait remplacé. — Pour moi, du moins.

Tout à vous. Mille amitiés.

A MADAME SABATIER

Mardi, 8 Septembre 1857.

Chère Madame,

Je vous écris de chez Rouvière qui ne peut m'offrir que deux stalles de balcon pour la première représentation du *Roi Lear* (vendredi). Je suis vraiment bien honteux, car j'eusse vivement désiré vous envoyer une loge. Ces stalles seront évidemment bonnes, et, si M. Mosselmann voulait bien accepter une de mes stalles, vous iriez demander l'hospitalité à Théophile, qui assurément recevra une loge de la direction du Cirque.

Ayez la bonté de me répondre un petit mot.

Je vous baise très humblement vos royales mains.

A MADAME SABATIER

10 Septembre 1857.

Il se trouve, chère Madame, que cette représentation est avancée d'un jour.

Je n'entends pas grand chose aux billets. Çependant ceux-ci ne me paraissent pas mauvais. Si vous jugez à propos de vous en servir, je m'arrangerai pour aller là-bas de mon côté; si vous jugez bon que j'aille cherchez M. Mosselmann chez vous, j'irai, à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer.

Ayez l'obligeance de me répondre par le commissionnaire, car je ne rentrerai chez moi que tard.

Tout à vous.

A MADAME SABATIER

Dimanche, 13 Septembre 1857.

Chère Madame,

Je serai obligé, ce soir, de me priver du plaisir de dîner chez vous. Je suis accablé d'affaires empiétant même sur le dimanche soir. De plus, quelques mésaventures, que je n'ai pas méritées, m'ont mis assez de noir dans l'esprit pour faire de moi un piteux convive, — plus piteux que d'ordinaire, — n'étant jamais bien gai.

Cependant, je saurai aller vous souhaiter un petit bonsoir, ainsi qu'à nos excellents amis. — Je vous supplie de ne pas mal interpréter mes très humbles excuses.

Présentez mes amitiés à tout le monde.

A MADAME SABATIER

Vendredi, 25 Septembre 1857.

Très chère amie,

J'ai commis hier une énorme sottise. Sachant que vous aimez les vieilleries et les bibelots, j'avais avisé depuis longtemps un encrier qui pouvait

vous plaire. Mais je n'osais pas vous l'envoyer. Un de mes amis a montré l'intention de s'en emparer, et cela m'a décidé. Mais jugez de mon désappointement quand j'ai trouvé un objet usé, écorné, éraillé, qui avait l'air si joli, derrière la vitre.

Quant à la grosse sottise, la voici : je n'ai laissé au marchand ni ma carte, ni un mot pour vous, de façon que l'objet a dû tomber chez vous, comme un mystère : c'est moi, le coupable. Ne soupçonnez donc personne. Je n'ai réfléchi à ma sottise que ce soir.

Croyez aux affectueux sentiments de votre bien dévoué ami et serviteur.

A POULET-MALASSIS

9 Octobre 1857.

Je tardais, mon cher ami, à vous envoyer ce billet, parce que je voulais en même temps vous écrire une longue lettre sur tous mes griefs contre vous. Vous l'aurez, cette lettre, aussitôt que j'aurai deux heures à moi. *Mon intérêt et le vôtre !* Vous vous moquez de moi, mon cher ami. Vous usez surtout contre vos intimes de votre déplorable faculté d'impertinence.

Si vous pouviez comprendre quel tort vous vous êtes fait avec votre ridicule opération chirurgicale ! Les plaintes ont tardé quelque temps. Enfin,

elles ont fait explosion. Naturellement, comme j'en avais le droit, j'ai tout rejeté sur Malassis.

Tout ce que je vous demande, *pour le moment*, mais avec insistance, une espèce de prière (car quelle formule employer avec un tempérament aussi léger que le vôtre ?), c'est de ne pas faire de nouveaux cartons, avant de nous être entendus tous les deux sur la manière de les faire. Il sera peut-être nécessaire *d'indemniser* avec un exemplaire raisonnable quelques-uns des cent imbéciles qui sont tombés dans le piège.

Bien à vous.

Mes respects à votre mère, et mes amitiés à nos amis.

A MADAME SABATIER

17 Novembre 1857.

Très chère amie,

Je me proposais de vous demander, aujourd'hui, la permission de vous faire une de ces bonnes visites où vous jouez, sans le savoir, le rôle divin du médecin. Mais je viens de recevoir un *Monsieur* galonné, muni d'une lettre du Ministre qui veut me voir aujourd'hui. Cela me dérange et m'ennuie.

J'ignore absolument quand je pourrai jouir de votre dimanche, car j'ai commencé *ce tour de force* dont je ne suis capable que si rarement.

Je vous envoie les livres que je désirais vous faire lire. *L'Ensorcelée* est d'une nature beaucoup

plus élevée que *La Vieille Maîtresse*. Mais j'ai le malheur de m'entendre si peu avec vous que je crains bien que vous ne partagiez pas mon enthousiasme, — enthousiasme ancien, il est vrai, et que je vérifierai de nouveau, quand vous aurez fini.

Mes amitiés à M. Mosselmann.

Votre bien dévoué.

A POULET-MALASSIS

30 Décembre 1857.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir tout à l'heure votre lettre par Asselineau.

Si, après m'avoir lu, vous croyez devoir insister, renvoyez-moi de nouveau ce billet, que je vous expédie *endossé*.

Un imbécile maudit qui m'a fait un billet de 500 fr., passé par moi chez T , ne l'a pas payé. Je désirais que T ne poursuivît pas, et je suis allé le voir, lui offrant de rembourser pourvu qu'il ne me tracassât pas. Mais comme je lui demandais pour cela un peu trop de temps, il me dit : *J'accepterais volontiers, en échange, un billet de M. Malassis, dont la signature est bonne et pour qui vous travaillez sans doute*. Naturellement, j'ai refusé, ajoutant avec une franchise déplorable que je ne pouvais pas demander de complaisances à M. Malassis envers qui je n'avais pas encore tenu mes engagements. Il y a donc (selon moi) *double*

danger à lui livrer ce billet : 1° parce que je suis responsable d'un effet non payé, 2° parce que j'ai dit que j'étais encore votre débiteur.

Présentez donc ce billet à votre banquier, comme si c'était moi qui le priasse de l'escompter, et ne me le renvoyez que si vous ne pouvez pas faire autrement.

Non, pas trop de navette. J'ai hâte de m'acquitter envers vous. En Janvier, les articles complémentaires seront finis, et, en Février, vous m'enverrez des épreuves chez ma mère. Car je vais m'y réfugier dans six semaines, au plus tard. Je suis dévoré par une de ces misanthropies qui vous ont tant amusé.

Il faudra, quand nous nous verrons, que nous parlions de nos comptes. C'est 850 ou 750 fr. que j'ai reçus de vous (je ne me rappelle pas bien), et je ne vous ai livré qu'une édition des *Fleurs du Mal*.

Mais cela n'est pas pressé.

Quant aux *Fleurs*, je n'ai rien décidé de nouveau (je parle de Lévy), et ma mémoire a simplement tenu compte de la promesse que vous m'avez faite de considérer votre lettre de brouille comme non écrite, si besoin était.

Vous savez d'ailleurs que j'ai résolu de me soumettre complètement au jugement, et de refaire six poèmes nouveaux, beaucoup plus beaux que ceux supprimés. Mais quand la disposition poétique me reviendra-t-elle? Mes respects à votre mère, et mes amitiés à de Broise.

Réponse tout de suite.

1858

A MADAME SABATIER

Dimanche, 3 Janvier 1858.

Que je vous demande pardon de ne pas aller ce soir à cette bonne réunion! Outre que je suis peu gai, j'ai fait, toute la journée, des préparatifs de départ, et j'en suis fatigué. Je vais passer par Alençon, et puis j'irai peut-être inspecter mon futur domicile, au bord de la mer.

Faites bien toutes mes amitiés à Théophile et à Mosselmann, et dites à Flaubert qu'il va recevoir de mes nouvelles.

Votre bien dévoué.

A MADAME SABATIER

Lundi, 11 Janvier 1858.

Hélas! votre lettre m'arrive ou plutôt m'est remise, comme je rentre, à 3 h.

Mais, pour dire toute la vérité, je l'aurais eue dès hier, que je ne crois pas que j'eusse réussi. Je ne connais là-bas que Rouvière, que je ne vois plus depuis longtemps, et je sais que le sieur B
est affreusement avare avec ses comédiens.

Ne m'en veuillez pas trop, je vous en prie.

Rouvière n'a évidemment pas reçu plus d'une ou deux stalles.

A MADAME SABATIER

Mardi, 12 Janvier 1858.

Chère amie,

Si, c'est bien moi que Mosselmann a vu, il m'a vu dans un piteux état, cherchant partout une voiture. J'étais parvenu à détruire les étouffements, avec les capsules d'éther, et les coliques, avec l'opium, quand une nouvelle infirmité est tombée sur moi. Je ne peux marcher qu'avec beaucoup de peine; quant à descendre un escalier tout seul, c'est une grande histoire. Pour comble de malheur, je suis plein de courses et d'affaires. Je n'ai pas besoin de vous dire que le ridicule de la douleur me fait plus de mal que la douleur.

J'irai vous voir dans peu de jours,— mais quand toutefois je ne boiterai plus, et quand je me sentirai très gai ; vous connaissez mes principes.

Il m'est arrivé, relativement à vous, un petit chagrin que je veux vous avouer, parce qu'il est irréparable. — J'avais, vers la fin du mois, avisé

deux éventails ou plutôt deux *modèles* d'éventail *empire* fort bien peints, — dont l'un, le tableau de *Thésée et Hippolyte*, de Guérin ; — je me proposais de vous les offrir, connaissant votre passion pour les choses de cette époque. Mais je me figure à tort que personne n'a les mêmes idées que moi et que les choses doivent m'attendre interminablement dans les boutiques. A mon retour, ils avaient disparu.

Je vous remercie de tout mon cœur des excellents conseils littéraires que vous m'adressez. Ils sont excellents (abstractivement et généralement), surtout parce qu'ils viennent d'un excellent cœur ; mais je vous assure que, dans le cas présent, ils ont tort. Avant de faire mon installation définitive, il faut bien que je me débarrasse de tout ce que je ne pourrai pas faire là-bas.

Amitiés à Mosselmann.

All yours.

A POULET-MALASSIS

Vendredi, 19 Février 1858.

Mon cher ami,

Je suis désolé d'avoir échoué dans ma négociation auprès de Delacroix. La première de ses raisons pour se défendre est : qu'il n'attache pas une importance excessive à ses articles, mais que, s'il se décidait à les publier, il faudrait faire de très considérables remaniements. Or, il n'en a pas

le courage maintenant. La seconde raison est étrange : il paraît que Silvestre fait de nombreux efforts pour le décider à cette publication. Or, ce qu'il a refusé à Silvestre, il ne peut pas me l'accorder. *Ma liaison avec Silvestre rendrait*, dit-il, *cette concession plus amère à celui-ci*. Asselineau, à qui j'ai conté tout cela, dit qu'il n'y a pas grand mal, et que, si j'avais réussi, il n'en serait pas résulté un grand bien pour vous. Vous en penserez ce que vous voudrez.

Je feuillette ce *de Brosses*. La folichonnerie de ce magistrat me déplaît souverainement. Je suis cependant étonné de voir qu'il a souvent l'esprit pittoresque. Mais, en somme, c'est très inférieur aux livres de Gautier sur l'Espagne, l'Italie, et Constantinople. — Ecrivez-moi donc ce que c'est qu'un *Foligof*.

Relativement à *la deuxième première édition* pour la Belgique (que Pincebourde a l'air, comme je vous l'ai dit, de désirer), j'ai réfléchi à votre objection, à savoir que cette édition nuirait, en Belgique, à la vente d'un certain nombre d'exemplaires de votre seconde édition française. Je suis toujours en proie à de tels besoins d'argent que j'incline beaucoup à ne pas voir ce danger, mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne prendrai pas seul cette détermination. Je consulterai quelqu'un, je vous consulterai vous-même encore, et enfin, si au dernier moment il vous plaît de vous y opposer, je me résignerai à ne pas conclure.

Relativement à la *grosse* question, à la *cruelle*,

à *l'urgente*, dont nous avons parlé, *ne vous obstinez pas à attendre votre argent, si vous ne l'avez pas encore touché*. Envoyez-moi plutôt tout de suite le billet pour T , à une échéance commode pour l'escompte. Si vous craignez que l'échéance ne vous trouve gêné, *rien ne me sera plus facile* que de le faire renouveler.

Cherchez mon reçu de 350 fr.

Je vous envoie ci-joint le mien, conçu, je crois, comme vous me l'avez demandé.

Il faut, mon cher ami, que je vous démontre l'urgence de tout ceci :

Par les ruses d'un avoué et par du contre-papier timbré, je suis parvenu à allonger les délais relatifs à une affaire assez grave ; mais les derniers délais possibles sont expirés *aujourd'hui*, et, si vous ne me venez pas en aide, selon votre gracieuse pro messe, je vais être en proie à un drame, un de ceux qui retardent tout travail.

De plus, je tiens à partir au plus vite pour aller m'installer là-bas, et je suis obligé de faire feu de toutes pièces, et flèche de tout bois. Je dois vous dire (ne vous en offensez pas) que votre facilité et votre obligeance m'ont causé un fort agréable étonnement. Puisque l'étonnement rapporte de la gloire à celui qui le crée, comme de la jouissance à celui qui le subit (quoi qu'en dise Asselineau), glorifiez-vous donc.

Relativement aux exemplaires d'Alençon et aux feuilles à réimprimer, ne faisons rien, je vous en

supplie, que de concert, ni sans nous prévenir l'un et l'autre.

Bien à vous.

19. Quai Voltaire.

Si c'est de l'argent, pas par la poste.

A POULET-MALASSIS

21 Février 1858.

Mon cher ami,

J'accepte avec reconnaissance l'expression de vos regrets, mais je suis obligé de confesser que vos raisons sont excellentes. Seulement, je voudrais bien voir au diable Monselet et Babou.

Si, par la suite, je vous demande quelques services de billets, ce ne sera qu'en vous envoyant des délégations signées et enregistrées, de manière à sauvegarder votre responsabilité.

Vous avez cru devoir me dédommager en me donnant toute liberté pour l'édition belge, mais je n'accepte pas cela. *Parce que je suis sans le sol, ce n'est pas une raison pour faire une sottise.*

Je ne vois qu'une seule clause qui pourrait concilier votre intérêt avec le mien, ce serait que l'éditeur belge s'engageât à écouler son édition en quatre ou cinq mois. Or, cette hypothèse ne vous paraît-elle pas absurde ?

Je causerai de nouveau avec Pincebourde, mais

je crois l'affaire perdue par suite des considérations que nous avons examinées.

Pardon de ne pas affranchir ma lettre.

Ce *de Brosses* a un genre d'esprit bien hideux.

A POULET-MALASSIS

Dimanche, 7 Mars 1858.

Ah ! j'étais fort inquiet.

Mais, mon cher ami, vous avez une bien mauvaise mémoire.

A l'époque dont vous me parlez, je vous ai envoyé coup sur coup, parce qu'ils n'étaient pas très correctement faits, trois billets de 350 fr. Deux seulement ont été employés ; donc, c'est 700 fr.

Vous avez raison, mais notre position est simple.

500 fr. pour deux ouvrages qui devaient être tirés à 1.000 et être vendus 2 fr. Quoi qu'en dise le père de Broise, j'ai toujours déclaré que, vu les tribulations dont j'étais cause, je ne réclamerais pas plus de 250 fr. pour l'un de ces ouvrages ; donc, restent 250 fr., — plus 350, dont vous avez le reçu. — Total, 600. — Et j'ai différentes choses à vous livrer.

Je n'ai pas usé de votre large permission, et je n'ai rien fait, quant à la Belgique ; j'ai trouvé la matière trop grave pour agir tout seul, ou au moins sans vous en instruire. Dans cette question, laissez

de côté le petit Pincebourde. — Ne croyez qu'à moi. Je pense qu'en somme je nuirais à la question française. Donc, il faut opter, et je n'opterai qu'après vous avoir averti.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mardi, 13 Avril 1858.

Mon cher ami,

Je suis revenu à Paris, il y a une semaine. Je me suis remis à mes *Confessions du mangeur*, tout de suite.

Je désirerais que vous me répondiez ce soir mercredi, avant l'heure du courrier, pour me dire quel jour vous venez à Paris, parce que je veux faire en sorte que le manuscrit soit terminé pour votre arrivée. Nous arrangerions tout de suite cette bêtise de délégation qui me permettra enfin de partir pour Honfleur, et en même temps vous pourriez, si cela vous amusait, prendre connaissance du chef-d'œuvre en question.

J'ai reçu à Corbeil votre lettre. Je n'ai trouvé aucune gravure à Paris; c'est un paquet égaré dans une gare. Quant aux autographes, je me propose depuis longtemps de mettre tous mes papiers en ordre, et alors je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

Avez-vous été gratifié d'une diminution d'amende? Rapetti ne s'est-il pas occupé de cela?

Tout à vous, mes respects, je vous prie, à votre mère. Bonjour à de Broise.

L'*Arthur Gordon Pym* est au brochage, si toutefois vous vous intéressez encore aux livres qui ne sont pas à vous.

J'ai eu, hier, à *l'Intérieur* une conversation relative aux deux cent soixante-dix exemplaires. Ça se présente mal. Je vous raconterai cela.

A MADAME SABATIER

Dimanche, 2 Mai 1858.

Voilà, ma chère amie, le petit livre dont je vous avais parlé et qui vous amusera, j'en suis sûr.

Que vous avez été méchante de ne pas même me laisser le temps de vous remercier de toute la joie que j'ai trouvée dimanche et hier auprès de vous!

Votre extraordinaire Madame Nieri a commis en me quittant un enfantillage digne d'une étrangère. Avant que j'eusse eu le temps de donner mon adresse au cocher, elle s'était avisée de le payer, et, comme je me fâchais, elle a dit : *Il est trop tard, c'est fait!* — et puis, avec une vitesse aussi extraordinaire qu'elle, elle s'est élancée, elle et ses jupes, dans le grand escalier de l'hôtel.

Tout à vous. — Je vous embrasse comme *un très ancien* camarade que j'aimerai toujours. (Le mot *camarade* est un mensonge; il est trop vulgaire, et il n'est pas assez tendre.)

A POULET-MALASSIS

Vendredi, 14 Mai 1858.

Mon cher ami,

L'affaire de *L'Opium* traîne et traînera encore un peu ; vous savez mon observation relativement au *Moniteur* et l'indécision du *Moniteur*, relativement à *L'Opium*.

J'attendais avec impatience Mérimée qui m'est indispensable pour cette affaire. Enfin, il est revenu hier. Si, malgré toutes mes ruses, *Le Moniteur* persiste dans sa timidité, il me restera la *Revue française*, où malheureusement je ne trouverai que 600 fr. au plus, au lieu de 1.000.

Donc, pas de délégation, et c'est moi qui vous prie de vouloir bien appuyer ma signature de la vôtre.

A l'époque où ce billet écherra, je serai chez ma mère, car j'y serai dès le 10 Juin. Vous comprenez que jamais je ne permettrai qu'il arrive là le scandale d'un protêt. Soyez donc bien tranquille.

Honfleur est une adresse suffisante. La maison n'est pas dans une rue, elle est dans une situation isolée. Ajoutez cependant, si vous voulez : *chez Madame Aupick*, au-dessous de la dernière ligne; mais est-ce nécessaire?

Je sais que ces demandes de services vous répugnent; nous en avons causé. Mais j'ai adopté cette

méthode, d'abord sous la *pression d'une nécessité très urgente*, et ensuite parce que, sur un billet de vous, M. T   m'aurait rogné 100 ou 200 fr. pour payer les sottises de M. M   .

Ainsi, mon cher ami, je vous avouerai sans phrases que j'ai compté sur votre amitié.

J'ai d'ailleurs peu de choses à vous dire, si ce n'est que je suis, depuis longtemps, presque malade ; je suis dans une crise de froid, de tristesse et de coliques.

Je n'ai pas encore eu le courage de classer mes paperasses en désordre depuis deux ans, et de chercher *vos* autographes. Seulement, je sais à peu près ce que je pourrai vous offrir : du Delacroix, du Sainte-Beuve, du Custine (*Fleurs du Mal*), et un George Sand, cruellement annoté par moi. Mais encore faut-il les chercher.

Je vous ai adressé l'*Arthur Gordon Pym*, mais ce n'est pas moi qui l'ai mis à la poste. L'avez-vous reçu ?

Daignez donc m'informer de ce que vous faites, et de ce que le parquet fait relativement aux deux cent soixante-dix exemplaires.

La journée de demain vous suffit, n'est-ce pas, pour escompter et pour m'écrire? D'ailleurs, le dérangement n'est pas grand, et pensez à mon extrême besoin.

La Madelène me charge de vous rappeler que vous lui avez offert *Les Païens*.

Tout à vous.

A SAINTE-BEUVE

Mardi, 18 Mai 1858.

Je crois que je tombe aussi mal que possible, n'est-ce pas? Vous avez aujourd'hui des fonctions; — mais, en venant vous voir après 4 h., je pourrai peut-être vous trouver. En tout cas, que je me trompe ou que je ne me trompe pas, si vous êtes occupé ce soir de vos affaires, mettez-moi à la porte comme un vrai ami.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mercredi, 19 Mai 1858.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre promesse et *j'en profiterai*.

Dans peu de jours, vous aurez la délégation. J'étais obligé de lâcher pour quelques jours *L'Opium* pour *Le Haschisch* qui sera livré le 22, et voilà pourquoi, vous ne pouvant pas escompter un billet à Alençon, je vous en demandais un de vous, escomptable par moi à Paris. Je n'ai donc rien à objecter contre votre prudence. Une seule observation : vous me parlez de *chat échaudé*. Je sais à quoi vous faites allusion, mais cela ne me regarde

pas. Je n'ai pas à porter la responsabilité des sottises des autres.

J'étais autrefois très lié avec un doreur qui, quand je lui reprochais son sans-gêne et son sans-façon avec moi, me répondait : *Pourquoi me gênerais-je, puisque vous êtes mon ami ?* Il me semblait, à moi, que c'était justement parce que j'étais son ami qu'il me devait plus d'honneurs et plus d'égards qu'aux pratiques vulgaires. Je ne vous compare certainement pas à un doreur, mais quelquefois votre amitié pour moi vous pousse *à me traiter un peu mal*, comme dans le cas présent, où *je subis un paquet de reproches qui ne me concernent pas.*

Veuillez me renvoyer le billet de 600 fr., payable à *Honfleur*. Oui, *Les Curiosités* seront finies le 15 Juin, et un incident est récemment arrivé, qui me permet de croire qu'elles se vendront très bien.

Encore une fois, que vous a-t-on dit au parquet, et que résolvez-vous, les feuilles à imprimer, chez vous, ou à Paris ? A qui diable voulez-vous que je m'adresse pour savoir cela, si ce n'est à vous ?

L'Opium sera fini à la fin du mois, et *Les Curiosités*, le 15.

Tout à vous, mes respects à votre mère.

A MONSIEUR

11 Juin 1858.

Certes, Monsieur, votre reproche est fort dur, ou du moins j'y suis fort sensible. Ne pouviez-

vous pas tout supposer, excepté l'étourderie? Que par exemple la matière moussait, que les observations abondaient, ou, ce qui est la vérité, que j'avais été malade?

Devais-je vous écrire une nouvelle lettre d'excuses, pendant votre absence, ou écrire à M. Hervé, dont j'ai oublié l'adresse sur votre table?

J'espérais aussi que M. Babou, qui désirait vous voir, vous dirait qu'il m'avait vu sérieusement malade.

Je me console, en pensant que vous serez assez content de votre nouveau collaborateur, pour oublier son inexactitude. Car votre article a marché.

Tout à vous.

A SAINTE-BEUVE

14 Juin 1858.

Cher ami,

Je viens de lire votre travail sur *Fanny*. Ai-je besoin de vous dire combien c'est charmant, et comme il est étonnant de voir un esprit, à la fois si plein de santé, d'une santé herculéenne, et en même temps le plus fin, le plus subtil, le plus femmelin? A propos du *femmelin*, j'ai voulu vous obéir et lire l'œuvre du stoïcien. Malgré le respect que je dois avoir pour votre autorité, je ne veux pas décidément qu'on supprime la galanterie, la chevalerie, la mysticité, l'héroïsme, en somme le trop-plein et l'excès (qui sont ce qu'il y a de plus charmant, même dans l'honnêteté).

Avec vous, il faut être cynique, car vous êtes trop fin pour que la ruse ne soit pas dangereuse. Eh bien! cet article m'a inspiré une épouvantable jalousie. — On a tant parlé de Loève-Veimars et du service qu'il avait rendu à la littérature française! Ne trouverai-je donc pas un brave qui en dira autant de moi?

Par quelles câlineries, ami si puissant, obtiendrai-je cela de vous? Cependant, ce que je vous demande n'est pas une injustice. Ne me l'avez-vous pas un peu offert, au commencement? Les *Aventures de Pym* ne sont-elles pas un excellent prétexte pour un aperçu *général?* Vous qui aimez à vous jouer dans toutes les profondeurs, ne ferez-vous pas une excursion dans les profondeurs d'Edgar Poe? Vous devinez que la demande de ce service est liée, dans mon esprit, à la visite que je devais faire à M. Pelletier. Quand on a un peu d'argent et qu'on va dîner avec une vieille maîtresse, on oublie tout; mais il y a des jours où les injures de tous les sots vous montent au cerveau, et alors on implore son vieil ami Sainte-Beuve.

Or, justement, ces jours derniers, j'ai été littéralement traîné dans la boue, et (plaignez-moi, c'est la première fois que je manque de dignité) j'ai eu la faiblesse de répondre.

Je sais combien vous êtes occupé et plein d'application pour vos leçons, pour toutes vos fonctions et pour tous vos devoirs, etc., etc... Mais, si on ne mettait pas parfois *un peu d'excès* dans la bienveillance, dans la bonté, où serait le héros de la bien-

veillance? Et, si on ne disait pas trop de bien des braves gens, comment les consolerait-on des injures de ceux qui ne veulent dire d'eux que trop de mal?

Enfin, je vous dirai, comme d'habitude, que tout ce qui sera votre volonté sera bien.

Tout à vous. Je vous aime plus encore que je n'aime vos livres.

A SAINTE-BEUVE

14 Août 1858.

Est-il permis de venir se réchauffer et se fortifier un peu à votre contact? Vous savez ce que je pense des hommes atonifiants et des hommes toniques. Si donc je vous dérange, il faut vous en prendre à votre qualité, encore plus qu'à mon infirmité. J'ai besoin de vous comme d'une douche.

A POULET-MALASSIS

3 Novembre 1858.

Mon cher ami,

J'ai vu l'oncle Beuve, hier soir. Il a en vain cherché le traité Charpentier pour se bien rendre compte de l'étendue de son droit. Vous aurez donc à causer avec lui, à votre prochain voyage. Quand je vous verrai, je vous rendrai compte de cette fort longue conversation. Trois choses seulement : il a été très frappé de votre idée de portraits. — Comme

Charpentier a négligé sa vente, et comme il gardera le droit de continuer son édition dans son format, Sainte-Beuve veut contrebalancer votre infériorité (concurrence à prix élevé), en faisant pour ainsi dire une tout à fait nouvelle édition : il remaniera beaucoup, et il ajoutera des types nouveaux, ainsi Louise Labé. Enfin, il m'a demandé si dans votre imprimerie on pouvait travailler soigneusement, et largement, ses épreuves. Vous voyez que je ne suis pas le seul fou qui ait cette marotte.

Mon cher, l'ouverture est donc sérieusement faite. Maintenant, comme je suis votre ami autant que l'ami de Sainte-Beuve, je vous dirai que j'ai un peu peur pour vous. Avez-vous pensé qu'en supposant votre livre rajeuni par l'écrivain et parfaitement fabriqué vous seriez obligé de vendre trois fois plus cher que Charpentier, et que l'écoulement ne pouvait avoir lieu que chez les personnes qui n'avaient pas encore ce livre dans leur bibliothèque ? Quand je dis : *trois fois plus cher*, j'exagère peut-être, mais *plus cher* est inévitable.

Je vous croyais fâché parce que j'avais glissé, parmi les autographes, deux lettres de vous où vous me menaciez de me poursuivre. Le fait est que j'ai trouvé plaisant de vous les faire lire. Mais, après que le paquet fut porté à la poste, je réfléchis que vous alliez peut-être prendre pour vous ce que je vous disais de certaines lettres. Enfin, pour réparer cette impertinence involontaire, je vous envoie un Gérard de Nerval ; il n'est pas beau, mais ils sont rares...

C'est une mauvaise action que de donner des lettres. J'espère bien que vous ne me compromettrez pas, et que vous n'irez pas dire aux gens : *M. Baudelaire m'a donné une lettre ridicule que vous lui aviez écrite dans telle circonstance.*

Ne perdez pas le projet du dessin. Nous ne sommes pas pressés du tout. Car vous savez qu'il y aura une troisième préface, et elle n'est pas faite...

Parmi les noms que vous m'avez cités, celui qui me va le mieux, c'est M. Penguilly. J'avais pensé à Nanteuil.

J'oubliais quelque chose. J'ai dit à Sainte-Beuve : *Mais, quand Charpentier verra votre ouvrage s'améliorer pour Malassis, il vous sommera de le faire profiter aussi, lui, de ces améliorations ?* — Il m'a répondu que Charpentier, comme marchand, n'avait pas le droit de demander plus que ce qu'il a, et qu'il répondrait, lui, Sainte-Beuve : *La question de goût s'est déplacée. Pour moi, elle se traite maintenant chez un autre libraire.* En effet, c'est fort net.

Je prépare toujours ma double installation nouvelle, car alors je réparerai seize ans de fainéantise. La rue Beautreillis, et Honfleur. Je suis allé voir le local. Il est perché au-dessus de la mer, et le jardin lui-même est un petit décor. Tout cela est fait pour l'étonnement des yeux. C'est ce qu'il me faut. En attendant, pendant huit jours encore, quai Voltaire.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Jeudi, 11 Novembre 1858.

Mon cher ami,

J'ai reçu vos remerciements, et ils m'ont étonné. Je voulais absolument vous être agréable en vous envoyant un morceau inédit que je pouvais ajouter simplement aux pièces que j'accumule pour un journal quelconque, et je ne croyais pas que ce misérable sonnet pût ajouter quelque chose à toutes les humiliations que *Les Fleurs du Mal* vous ont fait subir. Je voulais vous être agréable, rien de plus, et je ne peux pas comprendre en quoi j'ai mérité tant d'injures, à ce point que vous me compariez au Béranger secret, comme a fait Veuillot...

En somme, tout cela est bien léger. La seule chose grave qui y est contenue est *cette faculté mystérieuse* qui vous pousse à injurier vos amis, avec d'autant plus d'audace qu'ils sont plus intimes et plus anciens. Aussi, quand je vous vois faire une connaissance nouvelle, je suppute en moi-même dans combien d'années elle sera digne d'être insultée par vous.   a aussi une propension singulière de ce genre, mais au moins a-t-il le mérite d'être bête. Il y a encore de Broise disant à Banville : *Le préfet d'Alençon nous a demandé pourquoi nous publiions des bêtises comme les* Odes.

Un autre que vous, un esprit raisonnable, aurait écrit : *Je vous sais gré de votre cadeau, mais votre*

talent est compromettant pour un journal de province. Seulement, si vous aviez écrit cela, vous n'auriez pas suffisamment brillé à vos propres yeux. Il fallait assaisonner votre lettre d'une masse d'impertinences pour un de vos vieux amis qui ne peut pas avoir de querelles avec vous.

Croyez que, si je me moque un peu de vous, c'est pour votre bien. Un de ces jours, il vous arrivera un malheur, pas par moi, bien entendu. Je vous assure que j'ai bien souffert souvent de cette tournure maladive de votre esprit, et je connais bien d'autres individus qui, ne sachant pas ce qu'il y a de louable en vous, vous ont pris simplement pour ce que vous n'êtes pas, pour un homme mal élevé. Maintenant, cherchez-moi querelle, si vous voulez.

Ouf ! j'ai fini, et j'ai accompli mon devoir.

Tout à vous...

A POULET-MALASSIS

Samedi, 13 Novembre 1858.

Je vous remercie de tout mon cœur, même de cette protestation d'amitié dont je n'avais aucun besoin, puisque je n'ai jamais douté d'elle.

Mais je reviens à mes moutons : Qu'est-ce donc que *l'esprit* qui dit le contraire de ce qu'il veut dire ?

Tout à vous.

Si vous n'avez jamais lu *L'Ensorcelée*, profitez de la réimpression Bourdilliat (*Librairie nouvelle*). Je viens de relire ce livre qui m'a paru encore plus chef-d'œuvre que la première fois.

A POULET-MALASSIS

7 Décembre 1858, 9 h. du soir.

Mon cher ami,

Vous m'avez rendu *bien heureux*, et maintenant vous me rendez *très malheureux*. Tout ce que contient votre lettre est très juste et vraiment irréfutable, sauf la fin (*l'expédient*) qui est absurde.

Cependant, je réponds à votre lettre, parce qu'elle n'est en somme que la répétition d'objections que vous et moi nous avions également prévues et que j'espérais pouvoir lever ou vous faire trouver légères.

Avant tout, deux choses : d'abord, si j'avais accompli toute la besogne qui représente *toute* la somme désirée, je n'aurais pas besoin *d'implorer votre aide*. Ensuite, remarquez que je ne m'étais pas dissimulé que c'était là un service exceptionnel ; mais, en même temps, vous aviez compris que c'était pour moi une question de *sécurité*, de *jouissance immédiate*, et conséquemment de *travail plus actif*. Ceci n'avait-il pas une valeur, une valeur morale au moins? Quand vous me demanderez quelque chose de difficile à accomplir, ou qui im-

plique même un risque, je ferai mes efforts pour le faire.

Maintenant, votre lettre. Je vous ai dit, pour résumer brièvement : *J'ai un traité à accomplir; il me donne un délai de six mois; je vous délègue le revenu impliqué dans le traité, et, pour répondre au cas de paresse ou de mort, je vous laisse un reçu de vos billets, avec la possibilité d'être remboursé sur un revenu d'une autre nature.*

Dans aucun des deux cas, je l'avoue, *la concordance* entre vos échéances et les miennes n'est *absolument* garantie. (Il n'est question, dans votre lettre, que de cette terrible concordance.) Quand, dans notre conversation, vous avez soulevé cette objection, assez grave en effet pour vous, je vous ai répondu que je ne pouvais la résoudre que par *le zèle* et par la promesse que m'a faite de Calonne d'imprimer *toujours et au fur et à mesure* que je lui enverrais de la matière.

Encore quelques mots : rien de ce que je vous ai dit n'est absurde; vous ne doutez de rien de ce que que je vous ai dit. Tâchez donc de trouver dans votre cœur un nouveau moyen pour me donner le repos que je cherche si ardemment.

Par exemple : billets de moi, payables chez ma mère (petite garantie ajoutée, c'est à dire l'horreur d'un protêt chez ma mère), et, comme après tout Malassis resterait responsable comme endosseur, je lui ferais également les deux délégations en question, quelque absurde que cela puisse paraître.

Ai-je besoin de vous dire que vous pouvez tirer

sur moi, comme vous en aviez l'intention (je viens de penser à cette niaiserie), et que je vous prie simplement *d'être exact ?*

Comme vous avez l'esprit bizarre, il faut que je vous supplie de ne voir ici ni une épigramme, ni une câlinerie.

Vous avez eu tort de couronner l'explication de vos craintes par des récriminations contre les indiscrets. Pourquoi voulez-vous que je porte des fautes qui ne sont pas les miennes ?

Tout à vous. Répondez-moi, *22, rue Beautreillis*, et *tout de suite*. Vous devinez sans doute dans quel état je suis.

Bonjour à de Broise, j'espère bien que vous ne lui racontez pas tout cela.

Si vous ne me répondiez pas, *22, rue Beautreillis*, la lettre ne m'arriverait que *fort tard.*

A POULET-MALASSIS

9 Décembre 1858, 6 h. 1/2 du soir.

Mon cher ami,

J'attendais un mot de vous, ce matin, — et puis, ce soir. — Or, pour mes affaires littéraires, je suis obligé de voir Calonne, demain. — Que vais-je lui dire, sans réponse de vous ? La teneur de votre réponse devait évidemment diriger une conversation avec lui. Ecrivez-moi donc un magnifique *non, non, pas de billets de moi, pas de billets de vous, pas de billets Calonne;* alors, je serai con-

tent. — Positivement, je n'irai pas demain chez lui, si je n'ai pas reçu une lettre de vous.

Tout à vous.

22. Rue Beautreillis.

A POULET-MALASSIS

10 Décembre 1858.

Je vous remercie, mon cher ami, car positivement j'étais malade de tristesse et d'inquiétude. Penser qu'un charmant logement m'attend chez moi et que ce Chanaan m'est interdit, à cause de quelques misérables dettes!

J'ai donc bien fait de ne pas aller chez Calonne, aujourd'hui. Avec votre lettre, je puis y aller, et j'ai l'espoir de lui faire faire tout ce que je voudrai. Mon traité est dans mon pupitre, à l'Hôtel. J'irai le chercher, demain. Seulement, la journée devait être occupée par un déménagement de papiers; il est certain que vous ne recevrez après-demain que le traité, l'exposé de vos comptes que vous me demandez ne pouvant être fait que dans l'entrevue avec Calonne. Il est présumable que le prêteur, si prêteur il y a, hélas! désire être nanti du traité pour m'empêcher d'emprunter deux fois sur la même valeur. Cette défiance est naturelle, mais peu honnête.

En attendant, voici mes comptes, *selon moi*. J'ai reçu (argent prêté par Calonne, il y a un an) 350 fr. J'ai livré *Le Haschsich*, 400 et quelques

francs. — Restent 50 et quelques francs, actuellement en caisse. Le 12 Octobre, a lieu le traité.

J'ai reçu 500 fr. (le billet). *L'Opium* (trois feuilles) est livré. Le traité implique quinze feuilles, au *12 Avril.* Il n'y en a plus que douze à livrer. — De ces quinze feuilles, les unes (au nombre de six), à 200 fr. Les autres, à 250 fr.

	6 × 200 =	1.200
	9 × 250 =	2.250
		3.450
d'où il faut défalquer le billet à compte		500
Restent :		2.950

Raisonnablement, je ne peux pas faire plus de quatre feuilles par mois, surtout avec mes habitudes de concoction spirituelle. — Calonne n'en publiera jamais moins de deux (400 ou 500 fr.).

Serai-je obligé de faire en outre une lettre ainsi conçue : *Je prie Madame Aupick, ma mère, et mon héritière naturelle, au cas que je meure, de rembourser la somme de , prêtée par , sur tel traité?*

Bonne précaution, mais humiliante.

Je n'ai pas vu votre *Figaro*. Je m'en fous, comme du *Gaulois*, et de tous ces petits torche-culs qui me sont d'autant plus odieux que je suis occupé de choses plus tristes ou plus sérieuses.

Il est présumable que je vais faire une petite feuille sur les emplettes espagnoles.

Mon cher Malassis, faisons de notre mieux. Je ferai tout pour donner des sécurités suffisantes.

Tout à vous, et pardonnez-moi mon impatience d'hier.

C'est demain le 11. Ma conférence avec Calonne aura lieu le 12. Le 12, vous aurez le traité ; le 13, vous aurez le compte.

A POULET-MALASSIS

11 Décembre 1858.

Mon cher,

Je ne saurais trop vous supplier de tout mettre en œuvre pour me trouver le moyen de quitter Paris, où je dépense trop, et où je perds les neuf dixièmes de mon temps.

Ce soir, je vous ai expédié le traité. L'avez-vous reçu ? Les explications minutieuses et exactes que je vous ai envoyées hier complètent la somme de renseignements nécessaires. Il ne vous manque plus qu'un mot de Calonne, qui confirme mes dires, relativement à notre compte. Je ferai en sorte de le mettre à la poste, demain soir.

Comme le temps fuit ! En supposant que vous ayez cela, le 13 au matin, que peu de temps me restera.

Vous ne m'avez pas encore dit de quel procédé vous vouliez user pour accomplir mon désir. Ne craignez pas de m'accabler de lettres.

Je ne vous parle pas de reconnaissance. Ceux qui sont de l'école de Rivarol et de Chamfort ne doivent pas aimer cela !

Tout à vous.

Il y a, dans le traité, une foule de clauses littéraires (par exemple, l'interdiction de certains journaux) qui peuvent être violées; c'est entendu entre lui et moi.

Demain, je profiterai de ma visite pour l'avertir que nous avons l'intention de lui reprendre tout ce qui sera articles *Variétés* et *Poésie*.

Je pense que si nous (vous ou moi) réglons la question par billets, nous pourrons toujours, pour créer la *concordance*, demander à Calonne des billets que vous escompterez. Il suffirait qu'il vît de l'exactitude dans le travail, mais je ne lui parlerai pas de cela demain.

A POULET-MALASSIS

30 Décembre 1858.

Mon cher Malassis,

Tout est pour le mieux. Faites faire, pour diminuer tout délai (mes bibelots personnels seront vendus, le 4), les deux délégations à C   , l'une portant sur la *Revue contemporaine*, l'autre sur *Les Fleurs* et *Edgar Poe* (3 vol.).

Je ne vous écris pas de détails. Vous lirez la lettre de T   . Elle a quatre lignes.

Je pars ce soir ou demain. Ne m'en veuillez pas, si je n'apporte pas le bouquet de votre sœur cette fois; ce sera pour dans deux ou trois jours.

Calonne vient de payer 10.000 fr. le roman nouveau de Feydeau, quinze feuilles. J'ai fait une explosion, mais il paraît que c'est *une spéculation!*

Tout à vous. — Aucun renouvellement ne sera nécessaire.

Pas de Caisse d'épargne. C'est votre Lauzun qui est cause, ou plutôt votre Lacour, que T ne fait pas tout d'un seul coup (*neuf mois*).

Vous me ferez penser à vous raconter l'entrevue Sasonoff.

A ARMAND FRAISSE

... Je puis vous marquer quelque chose de plus singulier et de presque incroyable. En 1846 ou 1847, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poe : j'éprouvai une commotion singulière. Ses œuvres complètes n'ayant été rassemblées qu'après sa mort en une édition unique, j'eus la patience de me lier avec des Américains vivant à Paris, pour leur emprunter des collections de journaux qui avaient été dirigés par Edgar Poe. Et alors je trouvai, croyez-moi si vous voulez, des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection...

1859

A POULET-MALASSIS

13 Février 1859.

Mon cher ami,

Je vous répète ce que je vous ai dit pour répondre aux explications répétées que vous me donnez sur votre situation : Je saurai substituer à temps d'autres valeurs littéraires à celles dont vous pouvez être privé par une déconfiture possible. De plus, je laisserai dormir de l'argent quelque part. Je vous écrirai un petit mot, relativement aux *80 fr.* de la fin du mois.

Jusqu'à présent, tout le monde m'oublie; 300 fr. d'un côté, 100 fr. de l'autre, 150 fr. d'un autre, 150 fr. d'un autre, tout cela m'étant dû, rien n'arrive. Les gens en prennent à leur aise avec les absents.

Avez-vous pris à la poste d'Alençon ma lettre pour Dumesnil? — Grave.

L'article sur Poe, le vôtre? Vous me ravissez avec les modes de l'an 7. Merci.

J'ai enfin reçu la *Danse macabre. Selon Calonne, tout va bien.*

Sitôt que j'aurai *fini* les *Curiosités*, je vous avertirai, et je décamperai pour Alençon, où *je ne veux plus accepter* votre trop belle hospitalité. — J'ai fini l'étude sur Gautier. Je crois qu'il sera content, ainsi que vous et tous nos amis.

Tout à vous.

Mes amitiés respectueuses à votre sœur et à votre mère. Quant à de Broise (entre les mains de qui vous ne vous mettrez jamais *par ma faute*), chargez vos deux poings de fluide magnétique (poétique), et frappez-le alternativement de toute votre force dans le dos et dans le plexus solaire. Cela pourra être considéré comme une espèce d'envoûtement, et, selon le rituel de la haute magie, tous les envoûtements secondés par une puissante volonté doivent réussir. Mais que cette opération douloureuse et bienfaisante ne vous empêche pas de lui présenter mes amitiés.

A POULET-MALASSIS

16 Février 1859.

Comme je suis dans une pauvreté absolue, craignant quelque imprudence de ma part, je viens de remettre vos 1.035 fr. à ma mère, en lui disant que c'était un dépôt.

Permettez-moi un reproche. Comment pouvez-

vous faire une traite sans inscrire la date ? C'est vraiment fou.

Si, au commencement de Mars, je n'ai pas entre les mains une somme assez forte pour vous expédier vos 80 fr., je vous enverrai un petit billet, payable ICI, que vous escompterez très facilement.

Tout le monde m'oublie, mon cher. Les impertinences me poussent à la fureur, et je crois vraiment que je serai obligé d'aller à Paris arracher *en personne* 300 fr. ici, là 250, là 150, etc... Il n'y a rien de plus irritant que le silence des gens dont le devoir est de répondre.

Votre article sur Poe?

Le troisième *La Mésangère?* Vous ne sauriez croire de quelle utilité pourront m'être les choses légères, non seulement par *les images*, mais aussi par *le texte*.

Les jugements dont vous me parlez sont bien étranges. Ici serait nécessaire Voltaire le maudit. Il me semble que, quand le mari ne se plaint pas, le cocuage est une institution, à la manière du duel.

J'ai reçu une épreuve de *Danse macabre*, soit quinze strophes à 3 fr., pour le sieur Malassis.

Mais vous savez que Calonne n'a pas encore son *Opium remanié*, qui représente 4.500 fr. que je lui dois. Ne s'était-il pas avisé d'affaiblir l'horreur de deux vers ?

A

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,

(mot essentiellement macabre, la mort étant une courtisane *irrésistible* qui *suit* l'armée universelle),

> *Dis donc à ces danseurs, qui font les offusqués :*
> « *Fiers mignons, malgré l'art* des poudres et du rouge,
> *Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués,*

il avait substitué :

> aux yeux pleins d'épouvantes,
> des pommades savantes,

Je ne sais pas comment la chose a paru, si elle a paru. Ne lui réclamez pas d'argent, avant qu'il ait son *Opium ;* (il y a de plus un petit reliquat de 60 fr. sur *Le Haschisch*), (vingt-cinq colonnes de *L'Artiste*, à peu près).

Si vous êtes satisfait de la notice sur Théophile, ne pourrions-nous pas en faire une jolie brochure ? Il est évident que le Gautier et le Poe ne peuvent pas entrer dans les *Curiosités*. Cela d'ailleurs (ne fût-ce que de 100 fr., ou même de 50 fr.) pourrait diminuer un peu mon effroyable dette vis à vis de vous. D'un autre côté, l'influence de Gautier et de Pelletier pourrait conseiller à Turgan de la reproduire dans *Le Moniteur*. Houssaye pourrait vous prêter le portrait.

Je suis bien noir, mon cher, et je n'ai pas apporté d'opium, et je n'ai pas d'argent pour payer mon pharmacien à Paris.

A CHARLES ASSELINEAU

Honfleur, le 20 Février 1859.

Mon cher,

Je vous serai bien obligé de me dire si ma *Danse macabre* a paru, avec la *dédicace à Christophe?* Cela aurait dû paraître dans le numéro du 15. Je n'ai pas reçu un mot de Calonne,à qui j'ai retourné les épreuves.

Pouvez-vous passer à l'imprimerie Ducessois, et dire qu'il ne faut pas trop tarder pour les épreuves du *Gautier?* Comme cela a été écrit avec une rapidité de démon,il est bon que je les revoie à loisir. Or, un petit retard de ma part dans le renvoi de l'épreuve ajournerait encore l'apparition. Ils ont eu très largement le temps de composer. Rappelez-leur qu'il faut m'envoyer le tout (placards et manuscrit) sous bandes croisées, avec la rubrique : *Papiers d'affaires, à M. de la part de M.*, et affranchir. Insinuez, en même temps, qu'il serait très important pour le lecteur, le journal et moi, que tout parût d'un seul coup, quelle que soit la longueur. Cela est fait pour être lu en une seule séance. Bonjour à Gardet, à Wallon, à Sasonoff, à Babou, à Boyer. Dites à La Madelène que je viens d'écrire quelques impiétés voltairiennes. J'en rougis peut-être. Par bonheur, c'est en style lyrique. Si j'avais eu le *Gautier* complet, hier soir, il

est évident que j'aurais pu tout renvoyer après-demain, et cela aurait pu partir dimanche.

Autre histoire : tâchez donc de carotter pour moi à Edouard Houssaye toutes les images de Méryon (vues de Paris), bonnes épreuves sur Chine. *Pour parer notre chambre*, comme dit Dorine. Il est évident qu'il ne faut pas les porter à mon compte, car je pourrais aussi bien les acheter. Maintenant qu'on m'a pardonné toutes mes lenteurs, je présume que ce n'est pas une entreprise très difficile.

Dans les premiers jours de Mars, je vais aller à Paris, avec un paquet monstrueux pour Morel : *Le Corbeau*, avec le fameux commentaire, la *Méthode de composition*, qui vous fait tant horreur; un article sur la peinture espagnole (les dernières emplettes; mais, quoiqu'il ait déjà imprimé quelque quelque chose là dessus, c'est acceptable), et quelques *Poèmes nocturnes*. Je vous demande mille pardons de tant vous parler de moi. Il est naturel que j'aie besoin de bavarder. D'ailleurs, c'est rare, et ici je désapprends à parler. Je suis en forte correspondance avec Malassis qui, à son dire, a été reçu triomphalement à sa rentrée. *C'est la famille romaine*, me dit-il.

Pour vous qui me l'avez peint rêvant de nouveaux scandales, pendant qu'on préparait les verges, vous m'avez fait bien rire.

Et vous, que faites-vous? Comment vous portez-vous? Il fait bien froid, on me dit qu'il fait chaud. Il fait positivement moins froid qu'à Paris,

mais c'est un autre genre. Chaud ou froid, c'est humide ; jamais sec, aussi cela me semble *plus froid.*

Et ce monstre parfait, *le vieux mauvais sujet*, que devient-il ? Cet homme vicieux qui sait se faire aimer ?

Chronique locale. J'ai appris par des ouvriers, qui travaillaient au jardin, qu'on avait surpris, il y a déjà longtemps, la femme du , se faisant f dans un confessionnal. Cela m'a été révélé, parce que je demandais pourquoi l'église Sainte-Catherine était fermée aux heures où il n'y a pas d'offices. Il paraît que le curé a pris depuis lors ses précautions contre le sacrilège. C'est une femme insupportable, qui me disait dernièrement qu'elle avait connu le peintre qui a peint le fronton du Panthéon, mais qui doit avoir un c superbe (elle). Cette histoire de f provinciale, dans un lieu sacré, n'a-t-elle pas tout le sel classique des vieilles saletés françaises ? Gardez-vous bien de raconter cette histoire à des gens qui pourraient dire à Honfleur que vous la tenez de moi, alors il me faudrait fuir mon lieu de repos.

C'est depuis ce temps que est obligé d'effacer des cornes que l'on dessine sur sa porte.

Pour le curé, que tout le monde appelle ici un brave homme, c'est presque un homme remarquable, et même érudit.

J'ai fait un long poème dédié à Maxime du Camp, qui est à faire frémir la nature, et surtout les amateurs du progrès.

Veuillez présenter mes respects à votre famille, et écrivez-moi.

Votre bien dévoué.

A SAINTE-BEUVE

21 Février 1859.

Mon cher ami,

J'ignore si vous recevez la *Revue française*. Mais, dans la crainte que vous ne la lisiez, je proteste contre une certaine ligne (à propos des *Fleurs du Mal*), page 181, où l'auteur, qui cependant a beaucoup d'esprit, commet quelques injustices à votre égard.

Une fois, dans un journal, j'ai été accusé d'ingratitude envers les chefs de l'ancien romantisme, *à qui je dois tout*, disait, d'ailleurs judicieusement, cet infâme torche-cul.

Cette fois, en lisant cette malheureuse ligne, je me suis dit : *Mon Dieu ! Sainte-Beuve, qui connaît ma fidélité, mais qui sait que je suis lié avec l'auteur, va peut-être croire que j'ai été capable de souffler ce passage*. C'est juste le contraire ; je me suis maintes fois querellé avec Babou pour lui persuader que vous faisiez toujours tout ce que vous deviez et pouviez faire.

Il y a peu de temps, je parlais à Malassis de cette grande amitié qui me fait honneur, et à laquelle je dois tant de bons conseils. Le monstre ne m'a pas laissé tranquille que je ne lui aie fait cadeau de la

longue lettre que vous m'adressiez lors de mon procès, et qui servira peut-être de plan pour la confection d'une préface.

Nouvelles *Fleurs* faites, et passablement singulières. Ici, dans le repos, la faconde m'est revenue. Il y en a une (*Danse macabre*) qui a dû paraître le 15, à la *Revue contemporaine*...

Je n'ai pas oublié votre *Coleridge*, mais je suis resté un mois sans recevoir mes livres, et parcourir les 2.400 pages de Poe est un petit travail.

Bien à vous, et écrivez-moi, *si vous en avez le temps*.

Honfleur, Calvados (cette adresse suffit).

Qu'est-ce que devient *le vieux mauvais sujet* (d'Aurevilly)?

A CHARLES ASSELINEAU

24 Février 1859.

Mon cher,

Les exilés aiment qu'on s'occupe d'eux. Je vous envoie donc une élucubration que je suis *obligé* (j'en suis désolé) de donner à de Calonne. Je désire, de tout mon cœur, qu'il la refuse. Si vous voyez du Camp, ne lui dites pas que je vous ai communiqué son affaire.

Babou m'a joué un cruel tour. Il croit donc que la plume est faite pour faire des niches. Je viens de recevoir une longue lettre de Sainte-Beuve. Même quand on croit posséder la vérité, il faut la cacher,

si l'on prévoit qu'elle peut faire de la peine à un camarade. Babou sait bien que je suis très lié avec l'oncle Beuve, que je tiens vivement à son amitié, et que je me donne, *moi*, la peine de cacher mon opinion, quand elle contrarie la sienne. — Voilà des pensées qui sont faites pour être approuvées par vous.

Pas un mot de tout cela à Babou. Il rirait trop. Sa niche a réussi.

Pas encore un mot de Ducessois. C'est bien fantastique.

Tout à vous, *toto corde*, comme dit Chasles.

Vous savez, sans doute, que Silvestre a fait un fort beau discours à la *Royal Society of Arts*.

J'ai lu, ici, un charmant article du *mauvais sujet*, sur Chateaubriand et le commentaire de M. de Marcellus. Il n'a pas raté la pointe : *Tu Marcellus eris*.

A POULET-MALASSIS

24 Février.

(*Date à jamais mémorable, et qui doit être chère à un vieux faubourien comme vous.*)

... Voici un poème dont vous ne parlerez pas à du Camp. Je vais le lui expédier...

Vous voyez que l'air de la mer me profite.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

... Ah! vous aviez deviné l'affaire Sainte-Beuve-Babou. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre épouvantable de Sainte-Beuve. Il paraît que le coup l'avait frappé vivement. Je dois lui rendre cette justice qu'il n'a pas cru que j'eusse jamais insinué une pareille chose à Babou. Je lui ai dit que les compliments et les conseils qu'il m'avait adressés, lors de mon procès, étaient chez vous, et que nous avions eu l'idée d'en faire la matière (à développer) d'une préface pour la seconde édition.

Ou Babou a voulu m'être utile (ce qui implique un certain degré de stupidité), ou il a voulu me faire une niche, ou il a voulu, sans s'inquiéter de mes intérêts, poursuivre une rancune mystérieuse. J'ai fait part de mon mécontentement à Asselineau, qui m'a répondu que je n'avais pas à ma plaindre, puisque cela m'avait valu une longue lettre de l'oncle Beuve.

Je n'ai pas encore eu de nouvelles de vos 1.035 fr. Je voudrais bien ne pas aller à Paris, avant d'avoir payé cela moi-même.

Voyez donc comme cette affaire Babou peut m'être désagréable, surtout si on la rapproche de cet ignoble article du *Figaro*, où il était dit : *Que je passais ma vie à me moquer des chefs du romantisme*, à qui je devais tant d'ailleurs.

... Vous ne pouvez pas vous faire une idée de

ce que c'est que la lettre Sainte-Beuve. Il paraît que, depuis douze ans, il notait tous les signes de malveillance de Babou. Décidément, voilà un vieillard passionné avec qui il ne fait pas bon se brouiller.

Ce qu'il y avait de dangereux pour moi, là-dedans, c'est que Babou avait l'air de me défendre contre quelqu'un qui m'a rendu une foule de services. Quel rôle il me faisait, puisqu'on sait que je suis bien avec la *Revue française!*...

N'y a-t-il pas deux planches de Debucourt, se faisant pendant réciproquement ? Quel en est généralement le prix ?

V   a donc déménagé ? Ce n'était pas rue de la Monnaie que nous étions allés ensemble.

Et *L'Artiste!* Plus d'Edouard Houssaye, maintenant ; c'est Arsène. Et les uns veulent communiquer les épreuves à Gautier, et les autres veulent attendre son retour fin Avril. Lui, avant de partir, m'a dit *qu'il se reposait de tout sur moi*. Et enfin personne n'a songé à m'envoyer le prix de mon article : 100 fr., pour vingt-cinq colonnes à peu près ! Le monde est bien méchant.

Tout à vous.

Et votre gorge !

Cela est d'autant plus ennuyeux que Mlle Ernesta m'a dit que Gautier, pour maintes raisons, serait bien aise de recevoir l'article à Pétersbourg.

A THÉOPHILE GAUTIER FILS

27 Février 1859.

Mon cher ami,

Rendez-moi un service. L'étude sur votre père est faite depuis trois semaines, et j'attends encore les épreuves, ce matin.

J'apprends *qu'on attend le retour de votre père, pour le consulter. Ces gens-là sont fous.*

Théophile m'a dit, avant de partir : *J'ai en toi une absolue confiance. Tout ce que tu diras sera* bien. *Si tu as besoin de quelques détails, tu consulteras mon fils.*

D'une autre part, Mlle Grisi m'a dit que Théophile eût été heureux de recevoir cela à Saint-Pétersbourg.

C'est donc justement parce que je me suis fait trop attendre qu'il faut maintenant profiter du séjour prolongé de Théophile, pour lui envoyer la chose là-bas. Il me semble que j'ai bien assez d'esprit et d'amitié pour votre père pour me bien conduire.

Tout cela a été écrit très ardemment et très vite. Encore une raison pour que je revoie tout (*et tout à la fois*) avec beaucoup de minutie. Voyez donc Ducessois et Arsène, puisque (je l'apprends ce matin même) le soleil *Artiste* est rentré dans le signe du zodiaque *Arsène*. En vérité, il ne manquerait plus qu'une chose : c'est que la nouvelle direction me suscitât des embarras, après tout le

mal que je me suis donné. J'ajoute : il est indispensable que *tout* paraisse d'un seul coup, quel que soit le nombre de colonnes. L'article a été conçu et écrit dans ce but.

Si vous voyez Mlle Grisi, montrez-lui ma lettre.

Tout à vous.

Honfleur. Calvados. (Cela suffit.)

Tout cela est très ennuyeux. D'abord, je me suis mis dans un courant d'idées où probablement je ne serai plus, quand viendront les épreuves. De plus, si je me suis appliqué, c'est non seulement pour être agréable à Théo, mais aussi pour la satisfaction de ma vanité. Enfin, je ne sais trop pourquoi il me semble qu'Arsène n'a pas une très forte amitié pour votre père, ni pour moi. *Inde*, pas de désir de m'être agréable.

Autre histoire : vérifiez vous-même si tous les feuillets se suivent.

J'extrais de la lettre d'Asselineau :

... *Il m'a été répondu que vous teniez à ce que vos épreuves fussent communiquées à Théophile, qui ne reviendra pas, dit-on, avant Avril...* J'ai écrit cela à Ducessois, dans un moment où je croyais Théo revenu.

... *Ces messieurs sont d'avis de passer à l'ordre du jour, sauf à communiquer les épreuves au fils de Gautier...* C'est ce que je compte faire.

... *D'autre part, j'entends dire qu'Arsène est d'avis de faire coïncider l'apparition de votre article avec le retour de Théophile...* Absurde!

A SAINTE-BEUVE

28 Février 1859.

Mon cher ami,

J'apprends que vous avez demandé à Malassis de vous communiquer ce que vous m'écriviez à propos des *Fleurs*. Malassis est un peu étourdi ; de plus, il est malade. Il y avait deux lettres : *l'une*, une lettre d'amitié et de compliments ; *l'autre*, un plan de la plaidoirie que vous m'avez fait communiquer la veille de mon procès. Comme, un jour, je classais des papiers avec Malassis, il me supplia de lui donner cela, et, quand je lui dis que j'avais l'intention de m'en servir (non pas en copiant, mais en paraphrasant et en développant), il me dit : *Raison de plus. Vous retrouverez toujours cela chez moi. Chez votre imprimeur, cela ne peut pas se perdre.*

Je crois me rappeler de même avoir dit à Malassis : *Si j'avais plaidé moi-même ma cause, et si j'avais su développer cette thèse qu'un avocat ne pouvait pas comprendre, j'eusse été sans doute acquitté.*

Je ne comprends absolument rien à cette sottise de la *Revue française*. Le directeur a cependant l'air d'un jeune homme fort bien élevé. Tout le monde sait que vous avez rendu de nombreux services à des gens plus jeunes que vous. Comment M. Morel a-t-il imprimé cela, sans faire des représen-

tations à Babou, et sans deviner quel préjudice il me portait ?

Malassis, à qui je n'avais rien conté, a parfaitement vu le passage, et sa lettre est encore plus sévère que la vôtre.

Je vais à Paris, le 4, ou le 5. Vous seriez bien aimable d'écrire un mot à Madame Duval, *22, rue Beautreillis*, pour me faire dire si et quand vous désirez me voir. Je descendrai chez elle.

Bien à vous.

A SAINTE-BEUVE

Mille remerciements de votre excellente lettre. Elle m'a rassuré, mais je vous trouve trop sensible. Si jamais je parviens à une situation aussi belle que la vôtre, je serai un homme de pierre. Je viens de lire un article fort drôle du *mauvais sujet* sur Chateaubriand et M. de Marcellus, son éplucheur. Il n'a pas raté la pointe trop facile : *Tu Marcellus eris !*

En repensant à Babou (l'important, pour moi, était de m'assurer que vous ne me croyiez pas capable d'une petitesse), je trouve que vous lui attribuez trop d'importance. Il me fait l'effet de ces hommes qui croient que la plume est faite pour faire des niches. Gamineries, polissonneries de collège.

Bien à vous.

A MONSIEUR DUCESSOIS

Mercredi, 11 h.

On peut compter sur moi, ce soir, à 6 h., comme le demande M. Aubryet, et comme je l'ai dit, il y a deux jours, à M. Théophile Gautier.

Je prie M. Ducessois de m'envoyer l'adresse exacte de mon frère.

A POULET-MALASSIS

26 Mars 1859.

Mon cher,

Vous avez dû recevoir le billet *hier*, *25*, mais à 6 h. du soir. Cependant, votre lettre de ce matin m'inquiète. Il faut m'écrire un petit mot, *tout de suite*. Je ne pars que *mercredi*.

J'ai rencontré de Broise, qui m'a reproché de l'avoir fait priver de ses droits politiques, et qui m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de ne faire du *Gautier* qu'un tirage minime, attendu que c'est un ouvrage d'une nature toute *parisienne*. Je ne sais pas au juste ce qu'il entend par là, si ce n'est que Gautier est inconnu au-delà de Paris et que l'article est inintelligible ailleurs. Je n'ai jamais eu de prétentions à un tirage exorbitant, mais je ne ne veux pas d'un tirage ridiculement petit, et je ne veux pas que vous ayez l'air d'im-

primer quoi que ce soit de moi par complaisance.

L'article continue son tintamarre. Il paraît que c'est une monstruosité. Chez Techener, ç'a été un scandale. Dites-m'en votre avis.

J'aurai la lettre de Victor Hugo, à Honfleur.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

26 Mars 1859.

Monsieur le Président,

Un accident douloureux me retient à Paris et m'empêche de retourner chez moi. Il me faudrait quelque argent pour pallier ce malheur imprévu. J'ai osé croire qu'une demande de 300 fr. ne serait pas repoussée par vous et par mes amis du Comité.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A POULET MALASSIS

Vendredi, 29 Avril 1859.

Mon cher ami,

Le *Théophile Gautier?* — Voici une nouvelle épigraphe à ajouter.

Vous avez l'article; il est donc inutile que je vous l'envoie.

Faites bien mousser le texte, afin que ça ait l'air d'une brochure respectable.

Et le portrait ?

Enfin *L'Opium* est fini ; cela va paraître. Il est indispensable que nous fassions aussi une brochure : *L'Opium et le Haschisch*, en sous-titre : *L'Idéal artificiel*, brochure composée de cinq feuilles de la *Revue contemporaine*, presque un livre. Nous sommes sûrs de la vente d'une pareille brochure, et de plus nous déchargeons d'autant les malheureuses *Curiosités*, qui se trouveront ainsi composées généralement d'articles ayant trait aux *beaux-arts*, et qui n'attendent plus pour être réimprimés que l'apparition du *Salon de 1859* (fini, et que je livre ce soir ou demain), des *Peintres espagnols* et des *Peintres idéalistes* que je ferai en Mai.

Je serai heureux d'avoir votre opinion sur le *Gautier*. Rappelez-vous qu'il y a des fautes dans *L'Artiste*, et qu'il faut que je lise les épreuves *une seule fois* (à Honfleur) : si vous faisiez cela tout de suite, je vous les corrigerais en une heure. Je vais avoir un peu de loisir.

J'ai lu, à Paris, des lettres de vous, où il y avait du découragement. Si vous vous découragez, alors vous courrez de vrais dangers. Je ne veux pas que vous perdiez la tête pour si peu, et rappelez-vous que ce n'est pas seulement l'égoïsme qui parle, mais l'amitié. Il y a eu quelques instants où votre situation était très belle. Cela peut se retrouver, et facilement.

J'ignore quand j'aurai le plaisir d'aller à Alençon. J'ai cependant de grandes nouvelles et de grands

projets à vous expliquer; mais c'est long. Présentez mes amitiés à toute votre famille.

Un mot, je vous prie, dans votre réponse, relativement au Lamotte-Valois.

Maintenant, chose grave comme un post-scriptum : je suis revenu ici pour travailler avec rapidité et compenser le temps que m'a fait perdre à Paris un gros accident.

Vous recevrez cette lettre et ce billet, samedi 30. Il faut que je verse, le 3 Mai, 120 francs à la Maison de santé, plus 30 fr. à la garde-malade. Je ne puis pas aller à Paris. Profitez du samedi (demain) pour escompter ce papier, payable ici, chez ma mère (où aucun protêt n'aura jamais lieu), et, dès dimanche, envoyez 150 fr. (un billet ou un mandat) à M. le directeur de la Maison municipale de santé, 200, Faubourg Saint-Denis. Vous direz, dans votre lettre, que vous envoyez cela de la part de M. Baudelaire, pour la pension de Mlle Jeanne Duval, qu'il y a 120 fr. pour la pension, et que les 30 fr. doivent être remis à la malade elle-même, pour sa garde. Le reçu sera remis à Mlle Duval. Quand même tout cela vous ennuierait beaucoup, je compte sur votre amitié. Je ne veux pas qu'on mette ma paralytique à la porte. Elle peut-être en serait contente, mais moi, je veux qu'on la garde jusqu'à épuisement de tous les moyens de guérison.

Il est bien entendu que vous faites une lettre *chargée*. La lettre, partant dimanche, arrive à

Paris, le 2, la veille du jour où il est nécessaire de faire inscrire la pension de nouveau.

Le billet (que j'avais d'abord fait à un mois, et que j'ai renvoyé à deux, après avoir consulté mes recettes) est de 160 fr. Il restera donc 10 fr., sur lesquels portez l'escompte. De ce qui restera, vous ferez faire un petit mandat que vous m'enverrez à *Honfleur*.

A propos, ma mère a payé plus de 1.035 fr. pour la traite, mais je ne me rappelle plus la différence.

Merci pour vos costumes.

Tout à vous.

J'ai encore bien d'autres choses à vous dire, mais j'ai vingt lettres à écrire, aujourd'hui.

Répondez-moi, demain.

Croiriez-vous que cet imbécile de Calonne a jeté les hauts cris, en lisant *Le Voyage?* Depuis qu'il est sûr de marcher, il est redevenu tâtillon, et *ultra-rédacteur en chef.* Et il a l'effronterie de me tourmenter pour avoir de nouveaux vers. *Il n'en aura pas.* Il va avoir son *Opium ;* et je lui ai donné ma parole qu'en *Juin* je lui ferais deux nouvelles *assez longues*, qu'il paierait *comptant* (soit en billets, soit en argent), *à vous, bien entendu.*

Nouvelles Fleurs du Mal faites. A tout casser, comme une explosion de gaz chez un vitrier. Mais, quoi que me dise la dame de Calonne, elles iront ailleurs que chez *elle!*

Réponse, tout de suite. — Plaignez-moi, et

aimez-moi, car je suis furieux, — de tout ce qui m'arrive, de tout ce que je lis, — et mécontent de tout ce que je fais.

Puisque je vous cause du tintouin, il faut bien que je vous fasse rire un peu. Sachez que, pour remettre mon cerveau à l'endroit, je viens de relire (pour la première fois, depuis vingt-cinq ans peut-être) la *Grandeur et décadence des Romains*, le *Discours sur l'histoire universelle*, et *Les Natchez*. Je deviens tellement l'ennemi de mon siècle que *tout*, sans en excepter une ligne, m'a paru sublime.

Toutes les fois que vous serez trop abattu, faites comme moi.

Il faut ajouter à ce que je vous disais tout à l'heure à propos des *Curiosités* : que, si nous faisions deux volumes, nous risquerions de faire un four, et d'être *dédaignés* et *oubliés* : tandis qu'un seul volume de dissertations est facilement digestible.

Avez-vous lu l'éloge insensé de *Mirèio*, par *le vieux mauvais sujet?* A propos de M. Mistral, il a eu soin de ne pas rater l'inévitable calembour :

un nom beau comme un surnom!
un poète plein de souffle !

A POULET-MALASSIS

1er Mai 1859.

Je vous remercie tout d'abord, de tout mon cœur, pour votre ponctualité et votre complaisance.

LE GAUTIER. — Je ne veux pas renoncer au por-

trait. Ou de Broise fera tirer tout de suite les frontispices dont il aura besoin plus tard, ou le frontispice de ma brochure sera semblable à celui d'*Emaux et Camées*.

Cependant, comment fait-on pour tirer des épreuves d'estampes à plusieurs teintes? Ne peut-on pas couvrir, avec une matière étrangère (qu'on retire plus tard), les parties qu'on ne veut pas reproduire? Il est évident qu'il y a un moyen, et que ce moyen n'est pas de ma compétence. Postérieurement, nous ferons tirer le titre en lettres bizarres. En somme, deux tirages, comme pour les ornements rouges et noirs.

Le portrait est une garantie de vente.

Les deux épigraphes se font antithèse, et il est évident pour moi que le vertueux et pédant Laprade avait lu *L'Artiste*. Un caractère très petit pourrait nous tirer d'affaire. L'idée du verso n'est pas absolument détestable. Quand recevrai-je l'épreuve? Il y a des fautes dans *L'Artiste*.

Opium et Haschisch. — Un joli petit livre. Je compte là-dessus pour rentrer un peu en circulation. Vous serez satisfait de *L'Opium;* ce sera brillant et dramatique. Au total : quatre-vingts pages de la *Revue contemporaine*. Je suis sûr de la vente.

Calonne marchera, je le sais, et il ne m'est pas permis de vous dire pourquoi. Vos 3.000 fr. ne me sortent pas de la tête. Voici ma situation : je lui dois toujours ses 500 fr., moins le salaire de la *Danse macabre*, 45 fr.— Son *Opium* (que je relis maintenant) étant livré commence une série de

sommes pour vous. C'est en pensant à vous que j'ai exigé de lui la promesse que, si je lui livrais deux fortes *nouvelles* en *Juin* et *Juillet*, publiées ou non publiées, il les paierait en argent ou en billets, tout de suite.

Vous me prenez donc pour un ingrat ou un imbécile? De vers, il n'en aura plus.

Vous me dites que vous avez relu mes vers. Vous auriez bien mieux fait de relire la *Méthode de composition* d'Edgar Poe (*Revue française*).

Votre lettre m'a fait beaucoup de peine. Je vois que votre esprit versatile subit toutes les températures. Si je pouvais courir à Alençon, j'y courrais tout de suite, non pas seulement pour m'amuser un peu, mais pour vous secouer. Vous voilà tout aux brochures politiques, et vous oubliez qu'il est dans la nature humaine de toujours dépenser 5 fr. pour acheter un roman, ou une stalle, au spectacle. Je ne vous remercie donc pas du tout de l'honneur que vous voulez bien faire exceptionnellement pour mes livres. *Mes Fleurs du Mal resteront;* mes articles critiques se vendront, moins rapidement peut-être qu'en un meilleur temps, mais ils se vendront.

Quand même la guerre voyagerait de l'Italie sur le Rhin, les hommes voudront lire les disputes littéraires et les romans; et c'est surtout quand tout le monde perd la tête qu'il y a bénéfice, et gros bénéfice, à ne pas la perdre. Bien au contraire de vous, *j'ai peur, pour vous, de cette négligence relativement aux choses littéraires.*

Des quatre-vingts pages de la *Revue contem-*

poraine, il faudra faire, s'il se peut, deux cent cinquante pages.

Vous me parlez sans cesse de vos dettes. Je suis convaincu qu'avec un peu d'ingéniosité, vous pourriez résoudre la question. Mais je ne connais pas assez vos affaires pour vous donner un conseil.

Ecrivez-moi moins tristement, si vous pouvez, et soyez toujours aimable. Mes compliments à votre famille.

M. Mistral, auteur de *Mirèio*, est un poète patoisant, cornaqué par Adolphe Dumas. *Le mauvais sujet* a regretté qu'il ne fût pas tout à fait sauvage. Il a vu avec douleur que M. Mistral, par ses commentaires, avait prouvé qu'il savait le français. D'ailleurs, ce charabiaïsant est l'étoile du moment.

J'attends un mot de vous. Blanchissez vigoureusement le texte.

A POULET-MALASSIS

Honfleur. Mercredi, 4 Mai 1859.

Je vous en prie, mon cher ami, écrivez immédiatement vous-même au directeur de la Maison municipale de santé, 200, Faubourg Saint-Denis, pour lui affirmer que vous lui avez envoyé 150 fr. par le chemin de fer d'Alençon, frais d'envoi payés (pour Mlle Duval).

Ecrivez, de plus, au directeur du chemin de fer, pour vous plaindre.

Hier 3, rien n'était arrivé.

J'espère que votre lettre aura pour résultat de faire patienter le directeur de la Maison *pendant quelques heures*, et l'argent se retrouvera.

Cet accident est d'autant plus déplorable que les médecins viennent de décider que la malade n'était pas en état de sortir.

Si j'avais eu de l'argent, je me serais servi du télégraphe électrique.

J'attribue cela à quelque étourderie, une fausse adresse, par exemple.

Mais je réfléchis que le directeur du chemin de fer et le directeur de la Maison du Faubourg Saint-Denis n'auront vos lettres que le 6, au matin. C'était le 3 qu'on attendait l'argent.

Pour faire tout pour le mieux, comme vous avez sans doute un reçu du chemin de fer, ne pourriez-vous pas l'enfermer dans la lettre que vous adressez au directeur de la Maison du Faubourg Saint-Denis, 200?

Je vous cause bien de l'ennui, mais jugez de mon inquiétude! — Donc, pour le *Gautier*, attendons. Sans doute, il faut des lettres élégantes et contournées, mais par qui ? J'y songerai.

Tout à vous, mon cher ami.

Il est évident que, sans télégraphe électrique, l'administration du chemin de fer à Alençon doit pouvoir, dans la journée de demain 5, vous donner toutes les explications désirables. Aviez-vous écrit une lettre explicative au directeur, en expédiant cet argent ?

A POULET-MALASSIS

Dimanche, 8 Mai 1859.

Mon cher,

Je vous fais de profondes excuses pour ma stupide réclamation. J'ai été abusé par une lettre de cette terrible femme (pas écrite par elle-même, puisqu'elle ne le pourrait pas) qui me disait qu'on n'avait rien reçu. Dans son malheureux cerveau abêti par la maladie, elle avait trouvé ce moyen ingénieux de se procurer deux fois l'argent, sans penser à la facilité de la vérification. Ma mère, à qui j'avais voulu, le 4, emprunter tout de suite 150 fr., en attendant que votre argent se retrouvât, m'a fait une scène abominable, à laquelle j'ai riposté. Ma mère en est malade. Et moi-même, depuis le 4, je suis au lit, avec l'estomac et les intestins barrés, et une névralgie qui voyage selon les changements de vent, et dont les lancinations sont si vives que je ne peux pas dormir.

Tels sont les résultats de la colère et de l'inquiétude. Il faut que cet état finisse, car travail et argent et temps, c'est tout un.

Pardon de nouveau, et saisissez les occasions de m'écrire. Vos lettres me sont évidemment une distraction.

Votre traduction de ce livre autrichien est une

excellente idée ; vous me direz si cela se vend bien.

N'oubliez pas vos frontispices d'*Emaux et Camées.*

Tout à vous.

Prenez bien garde à votre   . J'ai eu des accidents variés, plusieurs années, après une apparente guérison.

Puisque vous ferez votre prison à l'hôpital, vous devriez en profiter pour vous soigner.

Faudra-t-il alors adresser mes lettres à l'hôpital ?

Rappelez à Duveau l'orthographe de mon nom.

Si vous trouvez, dans un carton ou dans vos armoires, quelque gravure à légende dont les lettres soient ornées de *fions* (généralement, des lettres majuscules, italiques hollandaises), servez-vous-en comme d'une indication ou d'un conseil.

Duveau ?

A FÉLIX NADAR

14 Mai 1859.

. . Si tu étais un ange, tu irais faire ta cour à un nommé Moreau, marchand de tableaux, rue Laffitte, Hôtel Laffitte (je compte bien lui faire la mienne, à propos d'une étude générale que je prépare sur la peinture espagnole), et tu obtiendrais de cet homme la permission de faire une double épreuve photo-

graphique, d'après *La Duchesse d'Albe*, de Goya (archi-Goya, archi-authentique). Les doubles (grandeur naturelle) sont en Espagne, où Gautier les a vus. Dans l'un des cadres, la duchesse est en costume national; dans le pendant, elle est nue et dans la même posture, couchée à plat sur le dos. La trivialité même de la pose augmente le charme des tableaux. Si je consentais jamais à me servir de ton argot, je dirais que la duchesse est une bizarre femelle, l'air méchant, des cheveux comme Silvestre, et la gorge, qui masque l'aisselle, atteinte d'un strabisme *sürsùm* et divergent à la fois. Si tu étais un ange très riche, je te conseillerais de les acheter; c'est une occasion qui ne se représentera pas. Figure-toi du Bonington ou du Devéria galant et féroce. L'homme qui les a en demande 2.400 fr. C'est peu de chose sans doute pour un amateur enragé de peinture espagnole, mais c'est énorme aussi, comparé à ce qu'il a dû les payer. Car il m'a avoué qu'il les avait achetés au fils de Goya, qui se trouvait dans une gêne extraordinaire. Si tu dis à cet homme que tu veux faire plusieurs épreuves, il craindra de te le permettre, justement à cause de la notoriété de ton nom. Si tu t'y résous, prends garde de les faire trop petites. Cela enlèverait une partie du caractère.

... Qu'est-ce donc qu'un certain artiste allemand, ayant fait une certaine *Chasse miraculeuse ou fantastique*, qui se vend chez Goupil? Tout le monde me conseille de m'adresser à lui. Je ne veux pas de l'éternel ami de Malassis, de D   , pour les fron-

tispices qu'il me faut pour mes articles sur Poe (un portrait, enguirlandé d'emblèmes), mon *Opium et Haschisch*, mes *nouvelles Fleurs* et mes *Curiosités*.

Tu me rendrais parfaitement heureux si, parmi tes nombreuses relations, tu pouvais trouver des renseignements biographiques sur Alfred Réthel, l'auteur de *La Danse des morts en 1848*, et de *La Bonne mort*, faisant pendant à *La Première invasion du choléra à l'Opéra*. Connais-tu Knauss? Il doit savoir quelque chose là-dessus.

Je suis vraiment fort en peine; avant de publier mes *Curiosités*, je fais encore quelques articles sur la peinture (les derniers); et j'écris maintenant un Salon, sans l'avoir vu. Mais *j'ai un livret*. Sauf la fatigue de deviner les tableaux, c'est une excellente méthode que je te recommande. On craint de trop louer et de trop blâmer; on en arrive ainsi à l'impartialité...

A FÉLIX NADAR

Honfleur, 16 Mai 1859.

Mon cher ami,

Puisque tu n'es pas de ceux qui se moquent des longues lettres, tu en auras pour ton argent, car j'ai deux heures de loisir devant moi. Avant tout, je te remercie pour une phrase *excellente et charmante* de ta lettre. Voilà une brave et solide déclaration d'amitié. Je suis peu accoutumé aux tendresses.

Quant aux compliments que tu me fais, ma vanité en profite pour te faire lire quelques morceaux que sans doute, tu n'as pas lus, et qui, avec quelques autres inédits, ont rajeuni, je l'espère, mon livre flétri. Tu pourras constater que j'écoute peu la critique et que je m'enfonce opiniâtrement dans mon indécrottabilité.

Maintenant, je reprends ta lettre.

Oui, je désire pour moi que tu réussisses dans l'affaire Moreau, mais je suis convaincu aussi qu'il te sera également agréable d'avoir de bonnes épreuves, d'après ces peintures singulières.

Tu ne connais donc pas ces gravures sur bois, d'après Réthel? *La Danse des morts en 1848* se vend maintenant 1 fr. (six planches). *La Bonne mort* et *L'Invasion du choléra* se vendent, je crois, 7 fr. Tout cela, chez un libraire allemand, qui vend aussi des gravures allemandes, rue de Rivoli, près du Palais-Royal.

Quelques personnes m'ont dit que Réthel avait décoré une église (à Cologne peut-être); d'autres m'ont dit qu'il était mort; d'autres, qu'il était enfermé dans une maison de fous. J'ai les œuvres citées ci-dessus, et je voudrais savoir, outre les renseignements biographiques, s'il y a d'autres œuvres gravées,

L'artiste allemand, dont je ne sais pas le nom, m'a été indiqué par Ricard, qui prétend qu'il a un talent tout à fait propre aux illustrations et aux frontispices. Il faudrait voir cette *Chasse*. Certainement oui, j'avais pensé à Doré, et je ne me rap-

pelle pas si c'est moi qui, toutes réflexions faites, l'ai rejeté, à cause de l'enfantillage qui se fait jour si souvent à travers son génie, ou à cause de l'antipathie qu'il inspire à Malassis. Encore je ne suis pas sûr de cette dernière affirmation.

Les différents livres ou brochures que j'aurai prochainement à publier sont : l'ensemble des articles critiques sur Poe (ici, un portrait). Je me charge de fournir les éléments nécessaires pour ce portrait, encadré dans des figures allégoriques, représentant ses principales conceptions, à peu près comme la tête de Jésus-Christ au centre des instruments de la Passion, le tout d'un romantique forcené, s'il est possible.

Opium et Haschisch. Frontispice allégorique, exprimant les principales jouissances et souffrances que j'ai racontées.

L'ensemble de mes articles critiques sur les beaux-arts et la littérature. Je crois que Malassis ne veut pas de frontispice.

La deuxième édition des *Fleurs*. Ici, un squelette arborescent, les jambes et les côtes formant le tronc, les bras étendus en croix s'épanouissant en feuilles et bourgeons, et protégeant plusieurs rangées de plantes vénéneuses dans de petits pots échelonnés, comme dans une serre de jardinier. — Cette idée m'est venue en feuilletant l'*Histoire des Danses macabres*, d'Hyacinthe Langlois.

Je reviens à Doré. Il a un talent extraordinaire pour donner aux nuages, aux paysages et aux maisons un caractère positivement surnaturel : ceci

ferait bien mon affaire. Mais les figures! Il y a toujours quelque chose de puéril, même dans ses meilleurs dessins. Quant à *La Divine Comédie*, tu m'étonnes fortement. Comment a-t-il pu choisir le poète le plus sérieux et le plus triste? D'ailleurs, tu vois que je veux en revenir au système du frontispice antique, mais traité d'une manière ultra-romantique.

Enfin, pour tout dire, parmi les noms que j'avais passés en revue, je m'étais surtout arrêté sur ceux de Penguilly et de Nanteuil, mais j'ignore si Penguilly consentirait, et, quant à Nanteuil, je crains qu'il n'ait mis beaucoup d'eau dans son vin, et qu'il ne sache pas retrouver le caractère qu'il avait mis autrefois au service de Victor Hugo. Cependant, ces deux noms avaient pour moi le grand avantage d'offrir une signification romantique en parfait accord avec mes goûts, et répondant par une certaine forfanterie à l'ingratitude et à la négligence de ce siècle.

Mais, par-dessus toutes choses, il ne me convient pas de faire une visite à un artiste distingué et de l'engager dans un petit travail, pour lequel je serai difficile, avant d'avoir la certitude qu'il sera *honorablement* payé.

Ces réserves faites, si tu peux me renseigner sans m'engager, je t'exprime d'avance ma gratitude.

Quant au Salon, hélas! je t'ai un peu menti, mais si peu! J'ai fait une visite, une seule, consacrée à chercher les nouveautés, mais j'en ai trouvé bien peu, et pour tous les vieux noms, ou les noms sim-

plement connus, je me confie à ma vieille mémoire, excitée par le livret. Cette méthode, je le répète, n'est pas mauvaise, à la condition qu'on possède bien son personnel.

Entre autres choses vraiment distinguées qu'on ne remarquera pas, remarque, dans une grande salle carrée, au fond, à gauche, où l'on a entassé des paquets de choses religieuses impayables, deux petits tableaux, l'un (nº 1215), *Les Sœurs de charité*, par Armand Gautier l'autre (nº 1894), *L'Angelus*, par Alphonse Legros. Ce n'est pas d'un style extrêmement élevé, mais c'est très pénétrant.

Dans la sculpture, j'ai trouvé aussi (dans une des allées du jardin, pas très loin d'une issue) quelque chose que l'on pourrait appeler de la sculpture vignette-romantique, et qui est fort joli : une jeune fille et un squelette s'enlevant comme une Assomption. Le squelette embrasse la fille. Il est vrai que le squelette est esquivé en partie, et comme enveloppé d'un suaire sous lequel il se fait sentir. Croirais-tu que, trois fois déjà, j'ai lu, ligne par ligne, tout le catalogue de la sculpture, et qu'il m'est impossible de trouver quoi que ce soit qui ait rapport à cela ? Il faut vraiment que l'animal qui a fait ce joli morceau l'ait intitulé : *Amour et Gibelotte*, ou tout autre titre à la Compte-Calix, pour qu'il me soit impossible de le trouver dans le livret. Tâche, je t'en prie, de savoir cela : le sujet et le nom de l'auteur.

Pour *La Duchesse d'Albe*, je te répéterais, si tu n'étais pas dans de grandes gênes, qu'il serait bon de les arracher, à un prix modéré.

Puisque tu as jugé à propos de jeter, à la fin de ta lettre, un peu de politique, j'en ferai autant. Je me suis vingt fois persuadé que je ne m'intéresserais plus à la politique, et, à chaque question grave, je me suis repris de curiosité et de passion. Il y a bien longtemps que je la surveillais et que je l'attendais, cette question italienne, bien longtemps avant l'aventure d'Orsini. Et, à ce sujet, il serait injuste de dire que Napoléon exécute le testament d'Orsini. Celui-ci était un honnête homme, trop pressé. Mais l'Empereur pensait à la chose depuis longtemps, et il avait fait nombre de promesses à tous les Italiens qui venaient à Paris. J'admire avec quelle docilité il obéit à la fatalité, mais cette fatalité le sauve. Qui, aujourd'hui, pense à Morny, au Grand-Central, au Beaumont-Vassy et aux quarante mille saletés qui nous occupaient, il y a peu de temps? Voilà l'Empereur lavé. Tu verras, mon cher, qu'on oubliera les horreurs commises en Décembre. En somme, il vole à la République l'honneur d'une grande guerre. — As-tu lu l'admirable discours de Jules Favre, au Corps législatif, dans les derniers jours du mois dernier, ou dans les premiers jours de Mai? Il a posé, nettement, la nécessité, la fatalité révolutionnaires. Le Président et les Ministres ne l'ont pas interrompu. Il avait l'air de parler au nom de l'Empereur. Et quand, à propos de Garibaldi, un vicomte de La Tour, Breton bigot et niais, a dit que *la France espérait bien ne pas se souiller par de pareilles alliances*, le président (Schneider) l'a arrêté, lui disant qu'un député n'avait pas le droit

de diffamer les alliés de la France, d'où qu'ils lui vinssent.

La politique, mon cher ami, est une science sans cœur. C'est ce que tu ne veux pas reconnaître. Si tu étais jésuite et révolutionnaire, comme tout vrai politique doit l'être, ou l'est fatalement, tu n'aurais pas tant de regrets pour les amis jetés de côté. Je sais que je te fais horreur; mais, dis-moi, as-tu seulement remarqué avec quel à propos sont venues les *Lettres diplomatiques de Joseph de Maistre*, publiées par M. de Cavour, lettres où, pour le dire en passant, le Pape est traité de polichinelle? Quel réquisitoire contre l'Autriche! Le Piémont avait gardé ces lettres en réserve, et les a publiées au bon moment.

Je crois seulement qu'en mettant les choses au mieux l'Empereur, couvert de gloire et béni de tout le monde, l'embarras sera dans l'usage de la victoire.

Pour tous tes chagrins personnels, mon ami, résignation, résignation.

Quand j'irai chez toi, je te parlerai des miens qui s'accumulent, et je te ferai pitié. Je crois sincèrement qu'excepté pour un petit nombre de jeunes gens intelligents (riches, et sans famille!), qui ne savent pas user de leur bonheur, la vie doit être une perpétuelle douleur.

Tout à toi.

Maintenant, si tu veux rire, lis, comme moi, Limayrac et Granier de Cassagnac. Il paraît que

nous allons en Italie pour étouffer l'hydre révolutionnaire. Voilà, pour parler sérieusement, de l'hypocrisie inutile.

A POULET-MALASSIS

13 Juin 1859.

Vous avez bien tort de ne jamais m'écrire, car, ici, je n'entends pas une parole humaine.

Et le livre autrichien?

Vous me direz ce que vous pensez de mon *Salon*. Et mon *Gautier*?

Dans peu de temps, je vais pouvoir vous livrer votre *Opium et Haschisch*, et, peu de temps après, les *Curiosités* complètes, qui seront suivies des *Nouvelles Fleurs*.

Enfin, j'ai fait *une nouvelle*, basée sur l'hypothèse : découverte d'une conspiration par un oisif, qui la suit jusqu'à la veille de l'explosion, et qui, alors, tire à pile ou face, pour savoir s'il la déclarera à la police.

Mon drame va bien, et il faut même, à cause de cela, que j'aille à Paris.

Je pense sans cesse à vos 3.000 fr. Je crois pouvoir espérer (et je vous expliquerai cela, quand je vous verrai) que je vous les remettrai en Septembre.

Puis-je aller à Paris, sans crainte? Sans inquiétude? Je fais allusion au billet de 430 (430?), pour le 19, et à la promesse de renouvellement

que vous m'avez faite, à Paris. Si j'avais du papier timbré, je vous l'enverrais, mais je présume que vous préférerez la signature d'un de nos amis communs. Le plus raisonnable serait que vous fissiez simplement une traite sur moi, pour la somme que vous voudrez, et puis vous expédieriez à ma mère la somme, mais la somme *juste*, cette fois. Cette niaiserie est importante.

Pour moi, je n'aurai d'argent qu'à la fin du mois, juste pour le billet de 160. C'est bien 160, n'est-ce pas, et c'est bien fin Juin? — Je me recommande bien à vous. Vous vous brouilleriez avec de Broise, si vous aviez un protêt, et, si j'en avais un ici, ma mère me flanquerait à la porte. Or, je veux utiliser, jusqu'à la fin de l'année, la bonne disposition de travail où je suis.

Mille amitiés chez vous. Je ne quitte pas Honfleur avant votre réponse.

Quelle belle époque que celle où il n'y aura plus de *navette!*

Croiriez-vous que, malgré votre promesse, je suis un peu inquiet? Car mon impuissance à payer serait absolue.

Tout à vous. *Longue* réponse.

A POULET-MALASSIS

7 Août 1859.

Je ne garderai l'épreuve qu'un jour. Les deux épigraphes!

Il s'agit, maintenant, de retrouver une lettre de Victor Hugo, adressée par moi aux bureaux de *L'Artiste*, et *que ces voleurs-là n'ont pas envoyée* à Honfleur. Votre lettre est aussi injuste que malhonnête. Je pense *sans cesse à vous*, et vos 3.000 fr. *m'empêchent de dormir*. Vos 400 fr. arriveront à temps. — Je vous écrirai *plus longuement*, *quand j'aurai des certitudes* certaines.

Delacroix n'est pas à Paris. Il m'avait donné rendez-vous pour un dimanche ; je n'ai pas pu y aller, et il est reparti le lundi. Vous aurez votre dessin, et *un beau*.

A POULET-MALASSIS

... Pendant que je me félicitais de voir lentement progresser les quatre volumes que je veux vous livrer, j'apprends votre nouveau malheur. Quand, et comment cela finira-t-il ?

Tout à vous. *Ecrivez-moi vite*.

Querelle avec Michel Lévy, à propos d'*Eurêka*, que je traduis en entier, et que je voulais vous donner. Je vous supplie de faire du *Gautier* quelque chose de propre.

A POULET-MALASSIS

19 Septembre 1859.

... Pas encore de conclusion de la part d'Hos-

tein. Cela va venir. Je suis sûr également que la lettre d'Hugo va arriver.

Quant à Eugène Delacroix, je l'ai vu hier et avant-hier. Il ne vous donnera pas de dessin. Il veut vous donner une *peinture*, et, cette peinture, il la fera *exprès* pour vous. Il m'a dit : *Puisque vous voulez être agréable à un de vos amis, à votre éditeur, je dois faire pour le mieux. Je n'ai, dans mon atelier, que des choses qui me servent de notes pour des travaux en train. Je n'oublierai pas cela, et je vous le livrerai le plus tôt possible, quand l'inspiration me viendra.* Je vous avouerai que j'étais presque honteux ; cependant, très discrètement, je tâcherai de le lui prendre avant mon départ de Paris (10 Octobre).

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Ouf! voilà vos vers terminés (?).

Renvoyez-moi, ou plutôt rapportez-moi *Eurêka*.

Il n'est pas urgent d'escompter ce billet ; je ne l'ai fait faire que par *précaution*, pour parer à l'imprévu qui se met en toutes choses. Le copiste est en train de recopier un grand morceau de quatre feuilles pour Calonne. Demain, je lui livrerai; j'en ai déjà une partie.

J'ai la parole formelle de Calonne.

Mais, puisque vous devez rester à Paris, du 3 au 10, venez me voir, le 5 ou le 6 ; *je serai con-*

tent d'être appuyé par votre présence, pour nous faire donner le plus possible. Vous pouvez toujours escompter du 10 au 15.

S'il y a lieu d'escompter le *Duranty*, que ce soit seulement pour nos affaires communes.

Le 8 (il sera temps), j'écrirai à de Rode (qui m'a offert 200 fr., dont je n'ai pas voulu) que je demande *tout* le salaire d'*Eurêka;* qu'il m'envoie, *en argent*, tout ce qu'il pourra, avec une lettre qui autorise M. Malassis *à tirer* sur lui à Genève, pour le reste. — Je viens d'écrire à Delacroix, pour savoir si votre tableau était prêt. Pas de réponse. Il est toujours par monts et par vaux.

Gautier et du Camp réclament toujours leur exemplaire de la brochure.

Rien de neuf pour Calonne, relativement à la subvention à reconquérir. Il paraît qu'il fait des abonnés. La *Revue européenne* passe chez Dentu, avec l'approbation du Ministre, qui ne donne plus que 60.000, au lieu de 120.000 fr.

Quant au moral, triste, triste ! je m'ennuie, et je me dégoûte de tout, et de tout le monde, avec une rapidité étonnante. Je pensais dernièrement que je n'ai plus d'amis que ma mère et vous.

A propos du mot *pontife*, vous me ferez penser à vous raconter une histoire qui a failli me brouiller avec Calonne, et conséquemment anéantir votre nantissement.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

1er Octobre 1859.

Voilà tout ce que je puis vous dire : Victor Hugo, je le sais, fait sa correspondance le dimanche. Ce que je lui ai demandé est un vrai travail. Il ne peut pas, je crois, me le refuser. Je lui dédie les deux *Fantômes parisiens*, et la vérité est que, dans le deuxième morceau, j'ai essayé d'imiter sa manière.

De plus, je lui ai écrit une longue lettre, minutieusement explicative, en lui avouant que sa première lettre était perdue. Or, j'ignore comment et quels jours se fait le service de la *voie par Londres pour Guernesey;* mais, en mettant les choses au pire, et en supposant qu'il n'ait eu mon paquet que lundi, il va me répondre demain. Vous comprenez que cette lettre, si elle est importante, peut faciliter la vente de la brochure. — Maintenant, pensez à ces deux choses : interlignez d'un point et préparez le portrait. — Je crois me rappeler que vous avez laissé la phrase qui avait trait au portrait de Bracquemond et qui désormais doit s'appliquer à un autre portrait.

Je ne connais pas ces messieurs, excepté Ph. de Chennevières, et, très vaguement, M. Lacombe. Je ne crois pas que Chennevières puisse remplacer, dans toute sa grâce romanesque et conjugale,

Madame d'Holbach, non plus que M. Lacombe puisse représenter l'étonnant père Hoop. Comme je sais que vous aspirez à être Galiani, je suis inquiet de savoir qui a pu jouer le rôle de Diderot.

— Je crois avoir vu encore quelques fautes dans l'épreuve Gautier que vous m'avez transmise, et qui est maintenant à Guernesey. Puisque nous avons quelques moments de calme, j'en profite pour vous faire remarquer que votre système de fautes d'impression continue d'une manière déplorable. Le *Balzac*, de Gautier, en est criblé, et je regardais hier une affiche imprimée chez vous, où j'ai trouvé, en belles capitales, le mot : ACCTUELLES.

... Pour Delacroix, nous irons ensemble chez lui, un dimanche, à 2 h. ; nous tâcherons de lui faire dire quand l'inspiration lui viendra pour votre tableau et de le faire causer littérature... *La Légende des siècles* a décidément un meilleur air de livre que *Les Contemplations*, sauf encore quelques petites folies modernes.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

1er Novembre 1859.

... Toutes les fois que j'ai eu quelques torts vis à vis de vous, soit inexactitude, soit retard, dans des affaires d'argent ou de littérature, vous m'avez traité Dieu sait comment, et, comme je ne suis pas aussi gros que l'homme de Cyrano, il ne vous a

pas fallu un jour entier pour me battre, mais une minute.

Et vous, maintenant, trouvez-vous qu'il soit bien raisonnable de prendre huit jours pour mettre en pages une petite feuille composée depuis longtemps ? Je suis intéressé, pour plusieurs raisons, à publier ceci le plus vite possible.

La fin de l'année, la fin de ce mois peut-être, amènera pour moi la possibilité de vous livrer quatre volumes : *Fleurs*, *Curiosités*, *Excitants*, *Notices littéraires*, sans compter une brochure (*Corbeau* et *Genèse d'un poème*). Or, si vous allez de ce train, il vous faudra quatre ans pour publier mes quatre volumes, au lieu qu'avec un bon texte il doit suffire de quatre mois (une feuille tous les trois jours, en supposant les volumes composés de dix feuilles)... Un mot, s'il vous plaît.

A POULET-MALASSIS

15 Novembre 1859.

Mon cher ami,

Votre dernière lettre est très raisonnable, et j'accepte tout, sauf une clause bizarre : c'est la réimpression dans deux ans. Mais si chaque livre est épuisé avant deux ans? Donc, 300 fr. ; tirage, 1.100 ; traité renouvelable. Les quatre manuscrits, livrés à la fin de l'année. Or, comme de Broise paie moitié avant l'impression, c'est donc une

somme de 600 fr. qui rentrera dans votre poche, pour diminuer ma dette...

Excepté *Espagnols*, *Allemands* et *Guys*, *Curiosités* est fait.

Opium et Haschisch est fait.

Excepté quatre ou cinq pièces, *Les Fleurs* sont complètes.

Les *Notices* sont toutes faites et même remaniées.

Elles sont là, sur ma table, mais ce sera peut-être votre quatrième volume, dans l'ordre, parce qu'il faut les laisser paraître ailleurs.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

15 Décembre 1859.

Vous ne vous donnez même pas la satisfaction banale des reproches. Vous êtes un ami parfaitement généreux, et, d'une manière absolue, en toute circonstance, si désagréable qu'elle soit, vous pouvez compter sur mon dévouement.

Dans tout le paquet de vers que je lui ai donnés, Calonne a repoussé le galant *Ex-Voto*, comme pouvant scandaliser ses lecteurs. Je lui ai adressé *Le Cygne*, et je lui envoie ces nouveaux vers, *Le Squelette laboureur*. Quand j'aurai fait *Dorothée* (souvenir de l'Ile Bourbon), *La Femme sauvage* (sermon à une petite-maîtresse), et le *Rêve*, enfin la lettre-préface à Veuillot que nous aurons à discuter ensemble, *Les Fleurs du Mal* seront prêtes.

Je vais vous adresser la presque totalité des *Notices littéraires* que nous ne pouvons pas imprimer tout de suite, à cause de la maison Gide qui doit en publier une partie dans son anthologie moderne.

Ce livre est composé ainsi qu'il suit :

I. — Edgar Poe, sa vie et ses œuvres.

II. — Nouvelles notes sur Edgard Poe.

III. — Dernières notes sur Edgar Poe (manuscrit resté à Honfleur).

(Ces trois morceaux font l'objet d'une discussion avec Michel. Cependant, mes traités ne parlent que d'une quantité déterminée de matière originale, et nullement d'aperçus critiques sur l'auteur. D'ailleurs, le bon sens indique que je puis réimprimer dans mes œuvres personnelles la partie critique et biographique.)

IV. — Théophile Gautier (imprimé).

V. — Pierre Dupont (imprimé chez Houssiaux).

VI. — Leconte de Lisle.

VII. — Madame Desbordes-Valmore.

VIII. — Auguste Barbier.

IX. — Hégésippe Moreau.

X. — Pétrus Borel.

XI. — Gustave Le Vavasseur.

XII. — Rouvière (imprimé dans *L'Artiste*).

L'Opium est si long qu'il sera publié en deux fois, le 31 Décembre la première partie.

Bien à vous.

A JEANNE DUVAL

Honfleur, 17 Décembre 1859.

Ma chère fille,

Il ne faut pas m'en vouloir si j'ai brusquement quitté Paris sans avoir été te chercher, pour te divertir un peu. Tu sais combien j'étais exténué par l'inquiétude. De plus, ma mère, qui savait que sur ma terrible échéance de 5.000 fr. il y avait 2.000 fr. payables à Honfleur, me tourmentait beaucoup. D'ailleurs, elle s'ennuie. Tout s'est arrangé heureusement, mais figure-toi que la veille il manquait 1.600 fr. De Calonne s'est conduit très généreusement et nous a tirés d'affaire. Je te jure que je vais revenir dans quelques jours; il faut que je m'entende avec Malassis, et d'ailleurs j'ai laissé tous mes cartons à l'Hôtel. Désormais, je ne veux plus faire à Paris de ces énormes séjours qui me coûtent tant d'argent. Il vaut mieux pour moi venir souvent et ne rester que quelques jours. En attendant, comme je puis rester une semaine absent, et que je ne veux pas que dans ton état tu restes privée d'argent, même un jour, adresse-toi à M. Ancelle. Je sais que je suis un peu en avance sur l'année prochaine, mais tu sais que malgré ses hésitations il est assez généreux. Cette petite somme te suffira pour m'attendre, et les environs du Jour de l'An m'apporteront de l'argent. Mets

donc ce billet dans une nouvelle enveloppe, et, puisque tu n'as pas le courage d'écrire de la main gauche, fais écrire l'adresse par ta domestique.

J'ai trouvé un logement transformé. Et ma mère, qui ne peut pas rester une minute en repos, a arrangé et embelli (elle a cru embellir) mon logement.

Je vais donc revenir, et si, comme je le crois, je suis *doué* de quelque argent, je tâcherai de t'amuser.

Avec ces chemins glissants, ne sors pas sans être accompagnée.

Ne perds pas mes vers et mes articles.

A ALPHONSE DE CALONNE

Mon cher ami,

Tout bien considéré, je renonce à la publication des trois poèmes perdus.

Mes épreuves, le plus tôt possible. Vous savez que j'aime à méditer quelques heures sur des épreuves.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Vendredi, 23 Décembre 1859.

Cher ami,

Je dîne, ce soir, avec M. Guys qui est venu me

trouver pour me dire (très gentiment, ma foi) que pour demain soir, Noël, il serait heureux de porter des babioles chez des amis. Donc, je lui paierai sa Noël avec une soixantaine de francs que je puiserai dans votre signature, et que je vous remettrai, au Jour de l'An, ou bien que vous reprendrez en Janvier sur un billet C . Je serai, demain 24, chez vous à 9 h.

Bien à vous.

Je ferai en sorte de vous apporter en même temps le paquet de *Notices*.

A POULET-MALASSIS

1. — Je vais vous envoyer vos *Notices* que je n'ai pas encore eu le temps de relire.

2. — Je vais vous recopier le traité.

3. — J'écris à M. B de vous envoyer *Le Haschisch*, et le premier numéro de *L'Opium*. (En tout six feuilles, *au moins, de la Revue*, en supposant la seconde partie de *L'Opium* imprimée.)

4. — Je suis en train de vous confectionner la dédicace.

5. — Tâchez de choisir un bon titre, ou, mieux encore, d'en fabriquer un, plus agréable que ceux-là.

6. — Tout ce que vous m'écrivez est très raisonnable. Mais les circonstances peuvent modifier tout cela. Par exemple, je puis vouloir prendre pour moi la responsabilité d'un seul billet de

1.500 fr. payable à Honfleur. Je puis avoir besoin de vous faire escompter le Calonne à Alençon.

Enfin, je puis livrer à de Broise, avant le 15 Février, non pas deux volumes, mais les quatre.

7. — Toutes mes échéances sont écrites, et même je les sais par cœur. Celui de 100 (le dernier) est au 20 Mars.

8. — Mon départ sera retardé. Jamais je ne me déplacerai sans vous avertir.

9. — Faites bien votre compte pour la justification.

10.— Les chiffres romains, qui servent de division, seront accompagnés de sous-titres, dans *Le Haschisch*, comme dans *L'Opium*.

Naturellement, cela fera une table des matières.

Il me semble que le titre le plus vrai, c'est : *Le Paradis artificiel*.

1860

A POULET-MALASSIS

Dimanche soir, 8 Janvier 1860.

Ce que je vous écris ce soir vaut la peine d'être écrit :

M. Méryon m'a envoyé sa carte, et nous nous sommes vus. Il m'a dit : *Vous habitez un Hôtel dont le nom a dû vous attirer, à cause du rapport qu'il a, je présume, avec vos goûts.* — Alors, j'ai regardé l'enveloppe de sa lettre. Il y avait : Hôtel de *Thèbes*, et cependant sa lettre m'était arrivée.

Dans une de ses grandes planches, il a substitué à un petit ballon une nuée d'oiseaux de proie, et, comme je lui faisais remarquer qu'il était invraisemblable de mettre tant d'aigles dans un ciel parisien, il m'a répondu que cela n'était pas dénué de fondement, puisque *çes gens-là* (le gouvernement de l'Empereur) avaient souvent lâché des aigles pour étudier les présages, suivant le rite, —

et que cela avait été imprimé dans les journaux, même dans *Le Moniteur*.

Je dois dire qu'il ne se cache en aucune façon de son respect pour toutes les superstitions, mais il les explique mal, et il voit de la cabale partout.

Il m'a fait remarquer, dans une autre de ses planches, que l'ombre portée par une des maçonneries du *Pont-Neuf* sur la muraille latérale du quai représentait exactement le profil d'un sphinx; — que cela avait été, de sa part, tout à fait involontaire, et qu'il n'avait remarqué cette singularité que plus tard, en se rappelant que ce dessin avait été fait peu de temps avant le Coup d'Etat. Or, le Prince est l'être actuel qui, par ses actes et son visage, ressemble le plus à un *sphinx*.

Il m'a demandé si j'avais lu les nouvelles d'un certain Edgar Poe. Je lui ai répondu que je les connaissais mieux que personne, et pour cause. Il m'a demandé alors, d'un ton très accentué, si je croyais à la réalité de cet Edgar Poe. Moi, je lui ai demandé naturellement à qui il attribuait toutes ses nouvelles. Il m'a répondu : *A une Société de littérateurs très habiles, très puissants, et au courant de tout.* Et voici une de ses raisons : *La Rue* Morgue. *J'ai fait un dessin de la* Morgue. — *Un* Orang-outang. *On m'a souvent comparé à* un singe. — *Ce singe assassine* deux femmes, la mère et sa fille. *Et moi aussi j'ai assassiné moralement* deux femmes, la mère et sa fille. — *J'ai toujours pris le roman pour une allusion à mes malheurs. Vous me feriez bien plaisir si vous pouviez me retrou-*

ver la date où Edgar Poe, en supposant qu'il n'ait été aidé par personne, a composé ce conte, pour voir si cette date coïncide avec mes aventures.

Il m'a parlé, avec admiration, du livre de Michelet sur *Jeanne d'Arc*, mais il est convaincu que ce livre n'est pas de Michelet.

Une de ses grandes préoccupations, c'est la science cabalistique, mais il l'interprète d'une façon étrange, à faire rire un cabaliste.

Ne riez pas de tout ceci avec de méchants bougres. Pour rien au monde, je ne voudrais nuire à un homme de talent...

Après qu'il m'a quitté, je me suis demandé comment il se faisait que moi, qui ai toujours eu, dans l'esprit et dans les nerfs, tout ce qu'il fallait pour devenir fou, je ne le fusse pas devenu. Sérieusement, j'ai adressé au ciel les remerciements du pharisien.

Guys et moi, nous sommes pleinement réconciliés. C'est un homme charmant, plein d'esprit, et il n'est pas ignorant, comme tous les littérateurs.

A POULET-MALASSIS

Voilà une lettre navrante. La *Revue internationale* elle-même m'a moins humilié par ses sottises que vous par les miennes. Je reprends votre lettre article par article.

1. — Du *monde* féminin, *mundi muliebri*. — Comment osez-vous m'attribuer ce bizarre génitif? Souvenez-vous du *sultan*, servant à exprimer l'ad-

miration pour une femme *adorablement mince* et d'un genre de beauté *florentine*. — Comment n'avez-vous pas deviné que Calonne, qui est un pédant, a dû se dire (après le bon à tirer) : *Faut-il que ce Baudelaire soit ignorant ! il prend la terminaison de l'ablatif pluriel* (bonis) *pour celle du génitif singulier, qui est toujours un* i. — Quant au reste de votre critique, je réponds par le travail d'imagination que j'ai fait, et que le lecteur intelligent doit faire : qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aimée ? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce ? *C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle*. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice, pour le chatouillement agréable du satin et de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux, pour le cliquetis des bijoux, pour le jeu des rubans, etc..., pour tout ce *mundus muliebris*, commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier, où la femme met l'empreinte de son sexe. Donc, j'ai raison ; donc, je n'ai pas fait une faute de latin. *Mais*, dites-vous, *vous faites une faute de français avec votre* monde *féminin*. C'est vrai, et pour montrer que je le fais consciencieusement et sciemment, je souligne le *monde*. Comme en réalité il y a quelque chose de juste dans votre critique, j'essaie de vous contenter par un remaniement, et je vous prie de me dire *si vous en êtes content*.

(Je demande une seconde épreuve, pour me donner le temps de vérifier, avec Sasonoff, Fowler, ou tout autre, la vérité de ma note nécrologique sur de Quincey. Demain, je ferai la note pharmaceutique, et je pourrai vous dire comment s'est résolue la question des exemplaires à prendre.)

Pour en revenir à cette prétendue faute, elle ne porte pas sur *mundi*, très bien traduit, dans les lignes précédentes, par : *atmosphère*, *odeur*, *sein*, *genoux*, *chevelure*, *vêtements*, *balneum onguentatum ;* elle porte, dis-je, non pas sur *mundus* traduisant *monde*, mais sur *monde* interprétant *mundus*.

2. — Quant au reste, c'est vraiment grave. Il m'est bien dur d'avoir dit qu'une *pâture* pouvait éteindre une *soif*, et que je suis un Dieu qui *a*. Il me semble que tout le monde verra ça, que *Le Figaro* en fera sa *pâture*, et que je ne pourrai jamais ouvrir le livre sans tomber juste sur ces deux énormités. M'aimez-vous assez pour faire deux cartons? et, si vous y consentez, ayez bien soin que de nouvelles fautes ne se glissent pas dans les quatre pages composant les cartons.

Voici la couverture.

J'écris à Guys pour lui demander la note des journaux anglais qui parlent de la librairie française.

Un mot de réponse.

Bien à vous.

Donc : *Dieu qui ai*, et *implacable appétit*, si cela s'adapte au reste de la phrase.

Au dos de la couverture : *Charles*, ou au moins *Ch.*

Vous comprenez bien que ces deux cartons, si vous y consentez, et cette seconde épreuve ne retardent pas notre apparition.

C'est *teinture*, et non pas *teinte*.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

4 Février 1860.

Comment! mon cher, *Les Paradis artificiels* ne sont pas en main ! Et vous avez la prétention d'avoir fini *Les Fleurs* pour une exposition provinciale, en Mai ! Remarquez bien que, pour finir trois morceaux commencés des *Fleurs*, pour finir la préface, et enfin pour remanier les *Salons de 1845 et de 1846*, il faut que j'aille passer un mois à Honfleur où sont tous mes papiers.

J'écris, tout de suite, au sieur Bichet, administrateur de la *Revue*. Il fallait réclamer vous-même.

De Broise ne veut pas sortir du traité, mais il l'exécutera.

Paradis artificiels (fini) : 300 fr. *Morceaux de critique littéraire* (fini); je vais vous envoyer le manuscrit, avec la note des morceaux déjà imprimés : 300 fr. Donc, 600 fr., plus 30 fr. que je n'aurais pas osé demander, mais j'accepte : 630. Je dois 250 fr. Donc, de Broise doit venir à notre secours pour 380 fr.

Je me suis brouillé quatre fois avec Calonne; il m'a écrit deux lettres d'excuses; et, une cinquième fois, il est retombé dans ses rages d'autorité et de direction littéraire. Cette vie-là m'est intolérable, et...

J'ai profité d'une invitation de *La Presse* pour lui livrer *Monsieur G , peintre de mœurs*, *L'Art enseignant* et *Le Dandysme littéraire ou la Grandeur sans convictions* (de celui-là je ne vous avais pas parlé). Quand sera-ce imprimé? Quand toucherai-je l'argent? Je n'en sais rien.

Pour nos arrangements, pour le paquet des *Notices*, pour recopier le traité, etc..., j'emploierai la journée de mardi. J'ai pour trois jours de courses désagréables et inévitables.

Si j'avais fait recopier les articles ci-dessus indiqués, je prouverais à de Broise que ce n'est pas deux volumes sur quatre, mais *trois* qu'il me doit.

Quant aux *Fleurs*, il ne manque que trois pièces commencées, et une préface, commencée aussi, le tout resté là-bas.

Tout à vous.

Ma dédicace est-elle perdue?
Et la santé?

A POULET-MALASSIS

16 Février 1860.

Le billet de 1.500, envoyé par moi postérieurement, et enregistré dans mes comptes d'échéances,

sera-t-il appliqué à nos affaires? Dans ce cas-là, je ne demanderais à Duranty qu'un effet de 300 et quelques francs. Je n'ai pas peur d'assumer sur moi seul toute cette responsabilité, sûr d'être aidé par vous au besoin, et décidé d'ailleurs à tout faire pour payer moi-même le plus possible. D'ailleurs, je répugne beaucoup à demander de nouveaux services à Boyer et à cet imbécile de C .

Il vous est resté sur les 2.000 de Mai : 1° — 500, moins l'escompte... 2°. — Vous en avez un, de 1.500... 3° — Plus, 80... — 2.080.

Nous avons encore à payer (25 et 28) 2.350.

Puisque vous allez venir à Paris, je vous remettrai moi-même le paquet des *Notices*.

Ecrivez-moi, tout de suite, quel jour vous arrivez, pour que je puisse commander notre dîner.

Je ne partage pas du tout votre illusion sur la facilité de faire trois cent cinquante pages, avec trois feuilles de *Revue contemporaine*. Je vous rappelle qu'il vous est arrivé de faire des plaquettes avec des matériaux plus considérables.

Entre parenthèses, je vous dirai qu'il m'eût été agréable que vous me disiez votre sentiment sur la physionomie générale du livre, et en particulier sur *L'Opium*. De Quincey est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste, et ce n'était pas une petite affaire que de donner à ce résumé une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. De plus, il s'agissait de fondre mes sensations personnelles avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties

fussent indiscernables. Ai-je réussi? Ma question ne vient pas d'une vanité enfantine ; elle résulte de la solitude où je vis, puisque j'en suis venu à ce point de sensibilité que la conversation de presque tous m'est insupportable. Et, d'un autre côté, j'avoue que je suis toujours inquiet de savoir si ces travaux qui marchent si lentement, tantôt par ma faute, tantôt par les circonstances, sont d'une nature assez solide pour être offerts au public.

Je suis en froid avec Calonne. Je lui dois, tous comptes faits, 2 ou 300 fr., mais il a un paquet de vers à publier. De plus, je lui ai déclaré très tranquillement que les morceaux promis paraîtraient *à La Presse;* que je ne pouvais plus, à mon âge et avec mon nom, supporter une pédagogie fatigante et inutile; et qu'après tout le directeur d'un recueil littéraire n'avait le droit d'intervenir que dans le cas où on le pouvait compromettre par une maxime religieuse ou politique...

J'ai gardé trois passages de mon texte primitif, pour autre réimpression.

Que d'ennuis! Je suis sans le sol, et en froid avec ma mère. L'indiscrétion des gens qui me doivent, ou qui me font de belles promesses, sans les tenir, a amené la nécessité de faire rembourser par ma mère des billets payables à Honfleur. Je rougis de cela. Je dois à ma mère 10.000 fr. empruntés dans le temps de sa richesse, et il n'est pas convenable que je la tourmente, maintenant qu'elle est pauvre. J'aurai peut-être recours à vous, pour terminer l'affaire de R . Quand on se

brouille avec les gens, on les paie. Or, je ne suis pas payé; il m'est dû encore 400 fr. que je voudrais bien expédier à Madame Aupick. Et notez bien que j'ai été *insulté, insulté,* par ces drôles qui ne savent même pas l'orthographe. Si je n'étais pas criblé d'affaires, j'aurais souffleté ce cuistre dans son cabinet... De plus, horreur! ils ont perdu des feuillets du manuscrit, et je suis obligé de les recommencer !

Gardez pour vous mon soupçon sur M. A   .

Un tas d'affaires désagréables !

Voilà Guys, qui est bien un personnage fantastique, qui s'avise de vouloir faire un travail sur *la Vénus de Milo!* et qui m'écrit, de Londres, de lui envoyer une notice de tous les travaux et hypothèses faits sur la statue. J'ai présenté à Guys Champfleury et Duranty, mais ils ont déclaré que c'était un vieillard insupportable. Décidément, *les réalistes* ne sont pas *des observateurs;* ils ne savent pas s'amuser. Ils n'ont pas la patience philosophique nécessaire.

Et puis Méryon ! Oh! ça, c'est intolérable. Delâtre me prie de faire un texte pour l'album. Bon ! voilà une occasion d'écrire des rêveries de dix lignes, de vingt ou trente lignes, sur de belles gravures, les rêveries philosophiques d'un flâneur parisien. Mais M. Méryon intervient, qui n'entend pas les choses ainsi. Il faut dire : à droite, on voit ceci; à gauche, on voit cela. Il faut chercher des notes dans les vieux bouquins. Il faut dire : ici, il y avait primitivement douze fenêtres, réduites à six par l'artiste; et enfin

il faut aller à l'Hôtel de Ville s'enquérir de l'époque exacte des démolitions. M. Méryon parle, les yeux au plafond, et sans écouter aucune observation.

Riez un peu, mais gardez-moi le secret : notre bon, notre admirable Asselineau m'a dit, comme je lui reprochais, à lui qui sait la musique, de n'être pas allé aux concerts Wagner : 1° *que c'était si loin, si loin de chez lui* (salle des Italiens)!... 2° *qu'on lui avait dit, d'ailleurs, que Wagner était républicain!*.. Je lui ai répondu que j'y serais allé quand même c'eût été un royaliste, que cela n'empêchait ni la sottise, ni le génie.

Je n'ose plus parler de Wagner; on s'est trop foutu de moi. Ç'a été, cette musique, une des grandes jouissances de ma vie ; il y a bien quinze ans que je n'ai senti pareil enlèvement.

La   ! Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La   est faite pour tout le monde, et vous n'en êtes pas indépendant. Vous m'avez parlé d'aphtes, de contrictions douloureuses à la gorge, au point de ne pas manger sans douleur, de *lassitudes* étonnantes, de manque d'appétit; oui ou non, est-ce, tout cela, des symptômes connus? Si vous n'avez pas eu des faiblesses, des manques de souplesse dans les jarrets et dans les coudes, avec des tumeurs, même dans les attaches du cou, près de la tête, qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que le traitement salutaire (salsepareille, iodure de potassium) a peut-être prévenu ces accidents?

La blessure intérieure n'était pas   , dites-

vous. La preuve? Quant à l'ulcération extérieure, je l'ai vue, et vous savez ce que je vous ai dit, tout de suite. D'une manière générale, rappelez-vous que tout traitement anti est excellent, et rajeunissant, de sa nature, et qu'il n'y a pas de traitement anti sans mercure.

Tout à vous.

Quelle est l'époque, au plus tard, où vous désirez montrer *Les Fleurs du Mal* à votre exposition industrielle?

Il a encore été question des *Fleurs* dans *Le Salut public*, à propos des *Sonnets humoristiques*. Je n'ai pas vu l'article. Vous avez manqué une belle vente de gravures imprimées en couleur. Il y avait là un grand La Fayette, de Debucourt, beau comme un Reynolds.

A ARMAND FRAISSE

19 Février 1860.

... Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus intense. Tout va bien au sonnet : la bouffonnerie, la galanterie, la passion, la rêverie, la méditation philosophique. Il y a, là, la beauté du métal et du minéral bien travaillés. Avez-vous observé qu'un morceau de ciel aperçu par un soupirail, ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade, donnait une idée plus profonde de l'infini que le grand panorama vu du haut d'une

montagne ?... Quant aux longs poèmes, nous savons ce qu'il en faut penser : c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts. Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut prêter à la forme poétique n'est pas un poème.

A JOSÉPHIN SOULARY

Le 23 Février 1860.

Monsieur et ami,

(Vous permettrez ce titre que je sollicitais de votre part) je n'aurais certes pas attendu une lettre de vous pour vous remercier de votre volume, si j'avais su où vous adresser mes remerciements. Je l'ai relu, pour la troisième fois, car je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes pour moi une vieille connaissance, et que, dès que votre ouvrage parut, j'en sus goûter la saveur toute particulière, toute la vinosité.

J'ai trouvé, avec la plus grande jouissance, dans cette nouvelle édition, des morceaux qui m'étaient inconnus, entre autres le sonnet adressé à un correcteur d'épreuves, que je juge une merveille. Mais, à ce sujet, permettez-moi (puisque vous voulez être l'ami d'un pédant, le malheur viendra de vous) de vous présenter quelques observations.

Vous donnez le pressentiment et le goût de la perfection ; vous êtes un de ces hommes très privilégiés, faits pour sentir *l'art* dans son extrême

recherche ; donc, vous n'avez pas le droit de troubler notre plaisir par des heurts et des cahots. — Or, à la fin de ce sonnet, il y a cette phrase (que je traduis en prose) : *Il faut que, dans un autre monde, tu aies commis un bien grand péché d'orgueil, pour que Dieu te condamne ici à*, etc... Le *pour* est esquivé dans la traduction poétique. Il est possible que ce ne soit pas une faute de français, rigoureusement parlant, mais c'est d'un français que M. Soulary, qui ne peut pas être gêné par la mesure, ne doit pas se permettre.

Parce que je lis si soigneusement, vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas? J'aurais d'ailleurs tant de choses flatteuses à vous dire. Vous savez imiter les élans de l'âme, la musique de la méditation; *vous aimez l'ordre;* vous dramatisez le sonnet, et vous lui donnez un dénouement ; vous connaissez la puissance de la réticence, etc... Toutes ces belles facultés vous feront estimer de tous ceux qui *savent méditer* ou *rêver;* mais, puisque vous semblez désirer que j'use avec vous d'une franchise absolue, je vous dirai que vous devez (comme moi) *faire votre deuil* de la popularité. Mauvaise expression, puisqu'on ne peut être veuf que de ce qu'on a possédé. Il est vrai que, pour NOUS consoler, nous pouvons dire avec certitude que *tous les grands hommes sont bêtes ;* tous les hommes représentatifs, ou représentants de multitudes. C'est une punition que Dieu leur inflige. Nous ne sommes, ni vous ni moi, assez *bêtes* pour mériter le suffrage universel. Il y deux autres hommes, admirable-

ment doués, qui sont dans ce cas : M. Théophile Gautier et M. Leconte de Lisle. On peut dire aussi que nous aurons des jouissances très énergiques et très subtiles, qui resteront inconnues à la foule.

Croyez, cher Monsieur, que je suis, de tout mon cœur, votre bien dévoué.

A POULET-MALASSIS

23 Février 1860.

Encore un malheur.

Je me trouve, ce soir, après avoir compté sur T et C , dans la nécessité d'escompter les 1.013 chez Gélis et Didot, qui commenceront par prélever les *derniers* 360 fr. de la déconfiture Morel qui retombent sur moi.

Avant de prendre un parti, n'ayant pas même le temps de vous consulter, j'ai beaucoup réfléchi. Je remarque que le billet C , qui est de 750 fr., ne tombe que le 28.

Demain matin, au plus tard, je vais chez Gélis. 1.013, moins 360 et 20 fr. environ, se réduiront à 633 fr. qui, joints à ce que j'ai, feront 1.163. Le billet d'Asselineau payé, il me restera 363 fr.

Le billet que je vous envoie est appuyé d'une délégation des 400 fr. que je destinais à ma mère, mais il faut obéir aux circonstances, et je ne veux pas augmenter une dette que j'aspire à diminuer.

Ma situation exacte, vis à vis de ce de Rode, est celle-ci : à plusieurs reprises, il m'a promis le paie-

ment intégral du reste d'*Eurêka*. Une querelle est survenue, étrangère à l'argent. Bien que j'aie à à me plaindre de ces gens-là, laissez-moi le temps de l'avertir de cette délégation. Si, par rancune,— il est si bête! — il retirait sa parole et ne voulait payer qu'après impression, sachez que l'avant-dernière partie paraît dans les premiers jours de *Mars*, et la dernière, dans les premiers d'*Avril*.

Expédiez-moi vite, à moi ou à C , les 400 fr., qui se réduiront sans doute à 394.

J'écrirai demain à de Rode. Et puis vous signifierez la chose, si bon vous semble, autrement que par une lettre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je souffre de l'ennui que vous allez éprouver.

Quant à votre excellent conseil, il sera suivi.

P. S. — Je ferai cependant demain quelques efforts pour emporter le tout de chez Gélis, mais je n'y compte guère.

A CHAMPFLEURY

28 Février 1860.

... Si vous voyez Wagner avant moi, dites-lui que ce sera pour moi un grand bonheur de serrer la main d'un homme de génie, insulté par toute la populace des esprits frivoles...

A POULET-MALASSIS

29 Février 1860.

Mon cher,

Votre lettre de ce matin m'a causé une vive irritation.

On perd des feuillets, je supplie pour qu'on les cherche : pas de réponse. Je les recommence, je supplie pour qu'on me dise si le raccord est juste : *pas de réponse.*

Et toujours des tirages avant que les épreuves (*renvoyées le jour même*) soient arrivées à l'imprimerie !

C'est à avoir envie de faire le mouchard et de supplier le gouvernement, Notre Père, de supprimer ces gens-là !

Pour l'argent, autre bêtise : le compte de ce qui a paru est de soixante-trois pages, c'est à dire de quatre feuilles (600 fr.), *plus une page.*

Ce qui reste à publier (partie étant à Genève, et partie chez moi) fait quarante cinq pages, environ. Donc, j'ai raison. J'ai trop l'habitude de ces choses-là, pour me tromper de plus que d'une somme insignifiante.

Donc, j'ai reçu 620 fr., et il a paru soixante-trois pages.

J'éprouve une telle irritation, à propos de tant de sottises, que *je suis prêt à vous envoyer la fin du manuscrit,* qui est là, devant moi. Vous ne le donnerez qu'en échange d'argent. Ils ont de quoi

faire un numéro, s'ils ne veulent pas tout mettre d'un coup.

D'ici là ne bougez pas, n'écrivez pas.

Ainsi, nous commençons *Les Paradis* avec le commencement de Mars. Sérieusement, et de bonne foi, pouvons-nous composer cela en un mois? Et *Les Fleurs*, en un mois? Si, à la fin de Mars, je n'ai pas fait les trois dernières pièces restées à Honfleur et la préface, je les sacrifie. J'ai maintenant vingt-six pièces inédites, en comprenant les cinq derniers sonnets que je vous ai envoyés.

Vous m'appelez Philis, pour me faire comprendre que vous désespérez, à force d'espérer. J'irai flâner chez *le monstre*, et je pousserai mes plaintes.

A POULET-MALASSIS

Vous avez raison. Strictement, la volonté n'est pas *un organe*. Et cependant j'aurais voulu, par cette violation du langage, faire comprendre quelque chose. Si je disais que c'est *un fluide*, vous le supporteriez. Pourtant, je me range à votre avis : il ne faut pas taquiner les habitudes de l'esprit public. — De même, et pour la même raison, je me range à votre avis, relativement à : ce *sont*..., au lieu de : *c'est des*..., qui, quoi que vous en disiez, est d'une langue plus pure (Pascal, Bossuet, La Bruyère, Balzac, Honoré de Balzac, etc., etc... Nous avons ainsi des habitudes *idyosin-chrâsiques*, comme dit Champfleury, qui nous poussent à parler autrement que ceux de notre siècle.

Je viens de chiper chez Michel *La Raison d'Etat*, de Ferrari. Bien que la pétulance italienne, l'abondance d'improvisation amènent quelquefois un style lâché, bousculé, c'est généralement très beau. La préface surtout (il faut absolument que vous lisiez cela) est d'une certaine éloquence éthéréenne, fataliste, résignée, qui fait penser aux meilleurs morceaux de la plus pure beauté classique française. Le chapitre sur Machiavel, de qui cependant Ferrari se détache, est aussi très étonnant. En somme, c'est partout le génie qui pactise avec le Destin : *Laisse-moi comprendre* tes lois, *et je te tiens quitte des vulgaires jouissances de la vie, des* vides consolations de l'erreur.

Je relis mes comptes, et je vous renvoie ce résumé qui servira à vérifier le vôtre. 10 Mai, 1.000. 1.000; chez Rousset, Hôtel de Dieppe, plus honnête que l'homme du quai Voltaire. — 400, rue des Beaux-Arts. — 20 Mai, 1.013. — 23 Mai, 820. Ainsi, nous commencerons par escompter un billet de vous chez Gélis, et puis un billet C
ou D , à Alençon, pour subvenir aux 2.400 du 10 Mai.

Ainsi, il faut aller très vite pour *Les Fleurs*, au risque de jeter un livre en plein été. Je devrais partir tout de suite pour Honfleur. Je tiens à toucher d'abord un millier de francs. Je suis convaincu que ce 10 va venir. En mettant *les choses au pire*, je pars à la fin du mois, je sacrifie, s'il le faut, la *préface* et les trois morceaux *commencés*,

et cette mise en ordre qui vous préoccupe tant sera l'affaire *d'une heure.*

Il est évident que, demain ou après demain, nous aurons réponse du S   .

Le Bracquemond m'inquiète.

Bien à vous.

Je vous recommande bien cette épreuve. Vous verrez pourquoi.

A MADAME SABATIER

4 Mars 1860.

Si je vous dis que j'ai des chagrins énormes, que jamais je n'ai connu pareil orage, que j'ai besoin de solitude, vous ne me croirez pas. Mais, si je vous dis que j'ai le nez rond, gros, et rouge comme une pomme, et que, dans ces cas-là, je ne vais même pas voir les hommes (à plus forte raison, les femmes), je suis sûr que vous me croirez.

La grande difficulté était levée. Car j'ai rencontré Feydeau, qui n'a pas lâché une si belle occasion d'entendre parler et de parler de lui. Par bonheur, prévoyant ce cas, je m'étais préparé dans le silence. J'ai rassemblé toute mon audace, et je lui ai dit : *Votre ouvrage est sublime, etc., mais, etc...* Il m'a bien fait voir qu'auprès de lui les *mais* sont mal reçus. Savez-vous bien, je parle sincèrement, qu'il m'embarrasse plus que Victor Hugo lui-même, et que je serais moins troublé pour dire à Hugo : *Vous êtes bête*, que pour dire à Feydeau : *Vous n'êtes pas*

toujours sublime? —Et puis, le soir (ceci comptera dans mes malheurs), au milieu d'une foule où je me croyais bien en sûreté, *un Juif*, de votre connaissance, M. H , s'est cramponné à moi et m'a tenu des discours d'atelier avec tant d'acharnement que j'ai cru que j'allais m'évanouir ou lui sauter dessus.

Vous voyez qu'avec vous j'aime la médisance. S'il est vrai qu'on doive toujours ménager ses complices, je voudrais vous dire trop de mal de tout le monde, *afin de ne plus pouvoir me séparer de vous*.

Je suis bien aise que vous ayez remarqué la phrase sur vos yeux. Le fait est qu'ils sont fort laids (quand ils le veulent).

Je crois sérieusement que je vais entrer dans des horizons plus gais, et que, cette nouvelle semaine, j'irai moi-même vous demander pardon *d'avoir fait semblant* de vous oublier. J'aurai sans doute l'album.

Tout à vous, de tout cœur.

A POULET-MALASSIS

9 Mars 1860.

Mon cher ami,

M. de Calonne me prie de faire renouveler le billet de 360 fr., qui incombe uniquement à lui, et n'était pas, comme celui de 500 fr., porté dans les frais à supporter par la caisse. Il y avait une

nuance entre les deux billets. Il désire que je ne me serve pas de la maison Didot et Gélis, pour une raison que j'ai devinée être une petite raison d'orgueil.

Peut-il, appuyé par ma prière, compter sur cette complaisance de votre part ?

Ce nouveau billet serait, comme celui de 500 fr. (qui tombait le 5), revêtu des sacrements de l'Administration, et il serait naturellement représenté par un manuscrit de moi. (Entre nous, je crois que ce sera le dernier.)

Et *Les Paradis?* Nous n'avons plus que neuf mois et demi, pour quatre volumes.

Tout à vous.

Vous me ferez sérieusement plaisir, parce que vous m'épargnerez ainsi des courses.

Je tourne ma lettre, pour vous demander, très sérieusement, s'il ne vous conviendrait pas d'être l'éditeur de l'album Méryon (qui sera augmenté) et dont je dois faire le texte. Vous savez que, malheureusement, ce texte ne sera pas selon mon cœur.

Je vous préviens que j'ai fait une ouverture à la maison Gide...

Ce Méryon ne sait pas se conduire; il ne sait rien de la vie. Il ne sait pas vendre ; il ne sait pas trouver un éditeur. Son œuvre est très facilement vendable.

A POULET-MALASSIS

13 Mars 1860.

Voici encore des vers. Nous en sommes maintenant à vingt-cinq pièces, sans compter trois morceaux commencés : *Dorothée*, idéal de la beauté noire ; *La Femme sauvage*, dédiée à une petite-maîtresse, et *Plutus, l'Amour et la Gloire;* enfin, une préface commencée ; tout cela resté à Honfleur. Comme je vous l'ai dit, il faudra absolument qu'à la fin de ce mois je retourne là-bas, au moins pour mettre le livre en ordre, et, si ces derniers morceaux ne sont pas finis, je les sacrifierai, mais avec regret. Je viens de relire ces vingt-cinq morceaux, je ne suis pas tout à fait content ; il y a toujours des lourdeurs et des violences de style. — A ce sujet, avez-vous reçu *Obsession* et *Un fantôme?* Que pensez-vous des deux derniers tercets du premier sonnet d'*Un fantôme?* J'ai tourné et retourné la chose de toutes les façons. *Quand le spectre fut devenu tout à fait grand, je reconnus madame une telle*, voilà qui est français, mais ceci :

> *A sa légère allure orientale* (l'allure du spectre),
> *Quand* il *atteint sa totale grandeur,*
> *Je reconnais* ma belle visiteuse... ?

Il y aura toujours des cas embarrassants.

Je continue à douter que nous puissions faire deux volumes en six semaines. Il faudra que nous

pensions, surtout pour *Les Fleurs*, à des affiches, des annonces et des réclames. *Si vous me trouvez exigeant, et si vous avez peur* du *de Broise, j'y mettrai de mon argent.* La nature tout à fait impopulaire de mon talent me défend de négliger les moyens grossiers : (citations, quelques jours avant la mise en vente ; affiches, annonces et réclames, pendant la vente).

J'ai donné, hier soir, le sonnet à Nadar ; il m'a dit qu'il n'y comprenait rien du tout, mais que cela tenait sans doute à l'écriture, et que des caractères d'imprimerie le rendraient plus clair. — Quant à la deuxième pièce, celle dédiée à Guys, elle n'a pas avec lui d'autre rapport *positif* et *matériel* que *celui-ci* : c'est que, comme le poète de la pièce, *il se lève généralement à midi.*

LE RÊVE DU CURIEUX

A M. Félix Nadar.

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse?
De toi, dit-on souvent : Quel homme singulier?
. . . .

LE RÊVE PARISIEN

A M. Constantin Guys.

De ce fastueux paysage
Tel que jamais mortel n'en vit,
. . . .

Relativement à Méryon, entendez-vous par

acheter des planches acheter des planches de métal, ou bien le droit d'en vendre indéfiniment des épreuves ? — Je conçois que vous craigniez les conversations avec Méryon. Vous devriez traiter l'affaire par lettres (20, rue Duperré). Je vous préviens que la grande peur de Méryon, c'est qu'un éditeur ne change le format, et le papier.

Quant à l'affaire Daumier-C , basse idée : nous verrons.

Quand recevrai-je des épreuves ?

Quand venez-vous à Paris ?

Et la ?

Je n'ai reçu aucun avis de la poste.

Tout à vous.

Je présume que les ornements et le frontispice de M. Bracquemond sont finis. Etes-vous content, et dois-je l'être ? — Duranty vient de m'apporter votre livre. Il me semble que je b volontiers toutes ces femmes-là. J'en suis très attendri.

Ce que vous me dites de Méryon ne change pas ce que je vous en écris.

A POULET-MALASSIS

Je suis très embarrassé, mon cher, pour vous répondre relativement à l'affaire Méryon. Je n'ai aucun droit là dedans, aucun ; M. Méryon a repoussé, avec une espèce d'horreur, l'idée d'un texte fait de douze petits poèmes ou sonnets ; il a refusé l'idée de méditations poétiques en prose. Pour ne pas

l'affliger, je lui ai promis de lui faire, moyennant trois exemplaires en bonnes épreuves, un texte en style de guide ou de manuel, non signé. — C'est donc avec lui seul que vous aurez à traiter. Il demeure 20, rue Duperré.

Si vous y tenez, je ferai un mensonge à C , et je lui dirai que je vous avais écrit à vous le premier.

La chose s'est présentée dans mon esprit, bien simplement. D'un côté : un fou infortuné, qui ne sait pas conduire ses affaires, et qui a fait un bel ouvrage; de l'autre : vous, chez qui je désire voir le plus de bons livres possible. Comme disent les journalistes, j'ai considéré pour vous le plaisir double d'une bonne affaire et d'une bonne action.

Et, à ce sujet, pensez à Daumier ! à Daumier, libre et foutu à la porte du *Charivari*, au milieu d'un mois, et n'ayant été payé que d'un demi-mois ! Daumier est libre et sans autre occupation que la peinture. Pensez à *La Pharsale* et à *Aristophane*. Il faut le remonter comme une pendule. Ces deux idées datent d'il y a quinze ans. Voilà une *grande* et *bonne* affaire.

Je m'engage solennellement à la plus stricte exactitude pour les épreuves des *Paradis* et des *Fleurs*. Mais vous ne serez pas prêt. *Vous ne pourrez pas l'être. Six semaines ne sont pas assez*, et vous savez que, pour rien au monde, je ne veux *d'éditions ratées*, soit au point de vue de l'élégance, soit à celui de la correction.

Voilà tout, pour aujourd'hui.

Il faudra évidemment que je retourne à Honfleur, à la fin de ce mois, pour retrouver tous mes manuscrits, mais jamais je ne changerai de lieu sans vous avertir.

A POULET-MALASSIS

18 Avril 1860.

Je maintiens ce que je vous ai dit. Si, le 1er Mai, je n'ai pas fini la *préface* et les *trois morceaux* dont je vous ai parlé, je les sacrifie. Mais il faut, même au cas où je les sacrifierais, dès aujourd'hui, aller à *Honfleur*, car il me manque aussi, — sans compter *Danse macabre*, — *Sonnet d'automne*, *Chant d'automne*, *Paysage parisien*, *D'après Mortimer* et *Duellum;* tous ces papiers sont si bien cachés que ma mère ne pourrait pas les trouver. Ensuite, je ne me soucie pas beaucoup d'ajouter à mes nombreux tourments actuels la correction des épreuves des *Fleurs*.

Pour tous les billets, c'est entendu. Je ne partirai pas sans avoir pourvu, par C et D , aux 2.400 du 10 Mai. Je vous répète qu'on peut se fier au maître de cet Hôtel, et la preuve, c'est que plusieurs personnes du Havre ou de Dieppe, qui ont demeuré chez lui, font des billets, payables chez lui. Rappelez-vous qu'il s'appelle Rousset. Il est évident que le plus raisonnable est de ne lui envoyer l'argent que la veille, mais nous oublions tous les deux que je passerai trois

jours à Honfleur; que je serai ici, à Paris, le 4; et que, très probablement, je ne retournerai à Honfleur que le 11.

Tout à vous.

Je vous jure que tous vos *sermons* étaient bien inutiles. Je sens tous vos ennuis, non seulement par *idyosin-chrâsie*, mais aussi par corrélation d'intérêts.

A POULET-MALASSIS

22 Avril 1860.

Mon cher ami,

Je n'ai pas compris votre lettre, mais voici votre billet.

Je voulais, depuis quelques jours, vous parler du pharmacien. Vous me dites qu'il faut qu'il prenne tout de suite, *en échange de son nom imprimé* dans une note d'un tour scientifique, deux cents exemplaires. Ceci n'est pas de vous. *C'est du de Broise*. Je le reconnais, je trouve là cette large intelligence du commerce. J'attends, pour rédiger la note pharmaceutique avec le directeur de la maison Duveau, que vous m'ayez répondu. Trouvez-vous qu'il soit bien digne de vous et de votre maison de vous conduire ainsi? Un pharmacien, avec qui j'ai de vieux et longs rapports, me dit : *Si vous avez conservé la note qui nous concerne, nous vendrons des exemplaires de votre livre.* —

Cette note, sottement et impudemment placée au bas d'une page, je l'ai effacée, et, si nous en mettons une, ce sera à la fin, et elle aura un caractère sérieux, où la réclame sera dissimulée. Je donnerai votre adresse au successeur de Duveau, après avoir rédigé la note que vous n'imprimerez (du moins, avec son nom) qu'après vous être entendu avec lui sur la remise, et je vous engage, pour votre honneur et pour le salut des belles manières, à lui permettre de s'approvisionner d'exemplaires, au fur et à mesure.

Un mot de mes épreuves. J'en reçois encore souvent qui n'ont pas été corrigées en première. Quand mon esprit n'est pas fatigué, il n'y a pas grand mal. Je crois qu'alors les choses importantes ne m'échappent pas. Mais hier, par exemple (il s'agit de la feuille que vous avez reçue ce matin), j'ai relu mon épreuve deux fois, et, avant de la mettre à la poste, j'ai trouvé des énormités que je n'avais pas vues le matin. A Alençon, que se passe-t-il, au reçu de mon épreuve? Votre ouvrier exécute-t-il d'abord mes corrections, et votre travail a-t-il lieu sur une épreuve tout à fait nettoyée, avec l'épreuve corrigée par moi, à côté de vous? Ou bien mêlez-vous vos corrections définitives avec les miennes sur cette épreuve déjà noircie par moi, et finalement donnez-vous le tout à l'ouvrier, sans plus vous en occuper avant le tirage? Vous me trouvez bien fatigant, n'est-ce pas? Et cependant ce n'est que grâce à cet esprit minutieusement méthodique qu'on peut arriver à des résultats qui ne soient pas trop

dégoûtants. — Il suffira que nous soyons tous deux très exacts pour aller vite (je parle des autres volumes). Il est inutile et même très dangereux d'économiser le temps aux dépens du soin.

Je suis décidément désolé de ne pas m'être adressé à Penguilly, pour *Les Fleurs*.

Histoire plus sérieuse que celle du pharmacien : vous savez qu'en Angleterre on s'est toujours beaucoup occupé de l'opium et *récemment du haschisch*. De plus, la moitié de mon volume est consacrée à un auteur anglais. Il faut faire une liste soignée des journaux et revues de Londres et d'Edimbourg qui rendent compte du mouvement de la librairie française. D'une manière absolue, je désire qu'aucun moyen régulier ne soit négligé pour la vente de mes quatre volumes : annonces, réclames, affiches, etc...

Ce Pincebourde ne sait même pas les rédiger. Et de Broise, au lieu de s'adresser aux directeurs, cherche à les faire passer au moyen des domestiques, etc., etc... Enfin, que Pincebourde, au moment de chaque publication, s'en aille, les feuilles en mains, offrir un fragment gratuit à trois ou quatre journaux.

Tout à vous. Ne m'en veuillez pas de mon esprit d'ordre.

Je ne vous envoie pas aujourd'hui *le Ferrari*, parce que je n'ai pas de quoi affranchir.

Si je n'affranchis pas cette lettre, c'est exprès, par prudence, à cause du billet.

Après que le garçon de l'Hôtel a mis ma lettre à la poste, il m'a pris une envie de relire encore, et bien m'en a pris : j'ai enlevé un contre-sens. *M'avez-vous attendu?...*

A POULET-MALASSIS

27 Avril 1860.

Mon cher ami,

Il est inutile que je vous renvoie votre épreuve, aujourd'hui. Je suis en train de piocher dur la note biographique, relative à de Quincey. J'ai les documents sous les yeux, et ils ne me viennent pas de Sasonoff.

Guys ne m'a pas répondu, mais j'ai fait la liste des journaux avec un libraire anglais. Mon pharmacien ne m'a pas envoyé sa note; je lui ai envoyé des notes, le priant de fondre ses idées avec les miennes. S'il ne répond pas demain, je me passe de lui, ou je ne mets rien.

Envoyez-moi toujours la douzième et la treizième. Dussè-je donner *les trois bons à tirer* ensemble.

Je penserai aux billets, et j'irai à Honfleur remuer mes paperasses.

A POULET-MALASSIS

1er Mai 1860.

Vous êtes content : voilà trois feuilles, dont les deux notes, et la couverture.

17

Je donne le bon à tirer de la onzième, malgré l'augmentation de la note. Le pharmacien désire relire la note finale avec moi, dans la crainte de quelque étourderie de ma part.

De quand, et à quand, dater les billets ? D vient ici, après-demain, à 8 h. Je crains quelque sotte résistance de C ; cependant, je n'ai aucune raison positive pour y croire.

Un mot, s'il vous plaît.

Et les cartons?

A POULET-MALASSIS

3 Mai 1860.

Maintenant, je ne blague pas. Une terreur me prend, relativement à la note pharmaceutique de la fin. Réfléchissez-y bien. Il suffit de la malveillance d'un méchant bougre, dans quelque sale journal, pour nous créer un embarras.

Je pense à la tireuse de cartes, qui m'avait prédit que j'allais rencontrer une fille très grande, très mince, très brune, âgée de . Or, je l'ai rencontrée.

Vous connaissez son autre prédiction.

Il est encore temps. La dédicace, c'est J. G. F.

Préparez donc C à ma visite.

A POULET-MALASSIS

Mon cher,

Voici le billet D ; j'espère que vous avez

écrit aujourd'hui un mot à C   que j'irai voir demain.

Ne vous moquez pas de moi, à cause de mes histoires de tireuse de cartes. Qu'y aurait-il d'étonnant dans ce fait qu'un agent trop zélé trouvât immoral qu'à la suite d'un livre sur l'opium et le haschisch on indiquât les différentes préparations des substances, et les différents avantages ou incommodités attachés à chacune d'elles ?

Faites bien attention à toutes mes notes marginales, et, pendant que vous ferez le tirage des deux avant-dernières feuilles, envoyez-moi une épreuve de la dernière, quand même nous supprimerions l'affaire Duveau.

Tout à vous.

Ouf ! nous allons maintenant piquer une tête dans *Les Fleurs*.

J'ai là une affaire effroyable avec Calonne.

J'ai cru à une querelle positive.

Me croyez-vous obligé de me battre pour mes vers ?

Je crois que cela s'endormira.

Soignez bien la note de Quincey, et dites-moi si elle vous déplaît.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Je suis désolé de ne pas voir *ma note nécrologique*, qui est en somme assez compliquée, et *ma*

dernière feuille, d'où je suis heureux de voir retrancher la note technique, mais que j'ai lue à la légère.

Certainement, vous aviez réservé le tirage de vos trois feuilles, ou au moins de deux, pour demain samedi. Dimanche est une journée perdue pour l'imprimerie. Si je les recevais dimanche, vous les auriez lundi. *Sans remaniements.*

Si la feuille de la note nécrologique est tirée, envoyez-la-moi tout de même, avec la dernière feuille. Il y avait là un J. G.T., au lieu d'un J. G. F., qui m'a fait craindre la même faute, en tête de la dédicace.

J'ai une note de journaux anglais.

A combien tirez-vous, et combien d'exemplaires de mains de passe? J'espère que vous n'attribuerez pas un sens impertinent à ma question. Cela veut dire : combien, au maximum, sans rien détourner du tirage régulier, sacrifions-nous d'exemplaires pour les journaux, mes amis et les vôtres ?

Comment faire pour que Pincebourde soigne bien cette distribution et pense à tous les journaux où on peut glisser une réclame? Peut-être une citation?

Si je ne peux pas recevoir, dimanche, ce que je vous demande, jurez-moi que vous avez *absolument* bien corrigé la note de Quincey et que vous n'avez pas trouvé de propres bêtises de style dans la dernière feuille.

Vous avez vu que cette note vous amènera quel-

ques désagréments de Pontmartin et des journaux anglais.

La poste vaut mieux que M. A M .

C me fait observer qu'il sera absent de Paris, le 1er Août. Vous feriez bien de vous souvenir que l'argent ne doit pas être remis au concierge, sans explication et sans reçu.

Tout à vous.

Réponse.

10 Mai. — 1.000. 1.000. A M. Rousset, maître de l'Hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam.

10 Mai. — 400. Chez Malassis, à Paris.

C se plaint toujours de vos promesses non exécutées, relativement à *Emaux et Camées*.

1. — Note biographique.
2. — Dernière feuille.
3. — Combien d'exemplaires pour les journaux?
4. — Combien pour mes amis?
5. — Sinon, avez-vous bien corrigé?
6. — Recommandations à Pincebourde.

A PAUL DE MOLÈNES

Samedi, 12 Mai 1860.

Cher ami,

Je vous adresse un poète qui veut être lancier, c'est à dire que ce poète, contraint par le hasard de devenir soldat, veut être lancier, pour être près de vous. C'est un homme d'un grand talent, plein de gaieté et de résignation.

Il serait plaisant que, tout en restant homme de

lettres, il devînt soldat pour de bon, mais ces choses sont des mystères. Pour ne parler que du présent, je me suis souvenu que vous aviez autant de bonté que d'esprit, et je vous recommande de tout mon cœur M. Albert Glatigny. Ainsi, il n'aura pas même le plaisir de triturer lui-même son livre, car l'infortuné avait un livre sous presse.

J'ai lu votre *Sébastopol*; c'est vraiment grand et toujours délicat.

J'ai un bouquin nouveau à vous envoyer, mais le brocheur n'en finit pas. Prochainement, j'en publierai un autre où il sera question de vous, mais *soyez tranquille*, vous serez en bonne compagnie.

Je suis encore à Paris pour quelques jours, Hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam; si vous m'écriviez, et si j'étais parti, le maître de l'Hôtel me renverrait votre lettre à Honfleur (Calvados), chez ma mère, Madame Aupick.

Mes livres vont se succéder rapidement; je serai donc libre, dans peu de temps, de m'adonner au nouveau, et j'aurai à vous reparler du *Marquis du 1er Houzards*.

Je vous recommande bien mon poète, qui a attrapé le numéro 4, et que vous verrez dans une huitaine de jours, à moins qu'on ne le juge impotent, mais il me paraît dans des conditions tout à fait contraires.

Adieu! Souvenez-vous que je vous aime depuis plus longtemps que vous ne croyez, et présentez mes très respectueux souvenirs à Madame de Molènes.

A POULET-MALASSIS

18 Mai 1860.

Cher ami,

Vous pouvez dormir; l'escompte a été rude: 22, sans compter les courses. Car le billet avait été refusé deux fois, à cause du *onze*, et puis je suis allé, comme un imbécile, me casser le nez, le jour de *l'Ascension*.

Pour que je puisse acheter des exemplaires sur fil, il faut qu'il y en ait. Où sont-ils?

Et moi qui attendais cela, au moins pour Grandguillot (*chose grave*). J'irai chercher *Les Fleurs*, après l'affaire D , lequel demeure maintenant rue de Boulogne.

Il faudra désormais, mon cher ami, que vous fassiez comme tous les éditeurs: 1.000 veut dire 1.100; — 1.500 veut dire 1.650. — Il ne faut pas perdre d'argent par les cadeaux forcés. Et le surplus, autorisé par tous les usages, doit être entièrement consacré aux obligations inévitables. Cependant, quand le tirage est de 6.000 (6.600), je n'ai pas la prétention de donner 600 exemplaires.

Selon moi, vous auriez dû prévoir le cas, et, en faisant comme tout le monde, vous auriez évité de m'imposer une économie embarrassante.

Je vous remercie de tout mon cœur pour le *chine*, mais cela implique-t-il que je n'aurai pas de *hollande?* Je tâcherai de le garder.

Je me résigne au malheur de Saint-Victor, de Gaiffe et de du Camp. Mais Janin, et surtout Grandguillot! A bientôt.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

D'après la lettre de Pincebourde que je vous transmets, vous verrez que votre cadeau, *malgré la promesse de Pincebourde*, se réduit *à néant.*

Le compte qu'il m'a fait, et que j'essaie de transcrire, ne doit pas être exact, car j'y porte Piogey qui a son *chine*, et je ne comprends pas bien : *le Monsieur du Mans. — A fortiori*, j'ai raison.

Je viens de rencontrer C qui n'en veut pas acheter. Il m'a même dit cela dans un style qui m'a beaucoup diverti. *Un, de plus.* Pincebourde devait donc m'envoyer *deux* exemplaires, sans compter celui de C , et vous voyez sa lettre.

Vous comprenez, cher ami, que je suis incapable de vouloir exciter votre mauvaise humeur contre votre employé, mais enfin il faut bien que je tire quelque chose de votre promesse. Que la lettre de Pincebourde soit inconvenante pour moi, c'est peu important. Ce qui est important, c'est que je sois agréable aux gens à qui j'ai des services à demander.

Tirez-moi de là, si vous pouvez.

J'ai un petit trafic à vous proposer, qui vous ira

peut-être. En échange de l'exemplaire de Feydeau, chargé de notes, et que je viens de lui chiper, en lui en promettant un exemplaire neuf, pouvez-vous m'offrir des exemplaires vulgaires ? Vous fixerez vous-même le chiffre. Vous voyez que je bats monnaie, par tous les moyens.

Les corrections et réflexions de Feydeau sont horriblement nombreuses et très amusantes. Je dois avouer qu'il y en a quelques-unes utiles, et je vais les transcrire sur mon exemplaire.

Je travaille aux *Fleurs du Mal.* Dans très peu de jours, vous aurez votre paquet, et le dernier morceau ou épilogue, adressé à la ville de Paris, vous étonnera vous-même, si toutefois je le mène à bonne fin (en tercets ronflants).

Bien à vous.

Vous comprenez dans quel but je vous transmets les pièces du procès.

N'allez pas dire que je suis un mauvais coucheur, et me gronder, au profit de Pincebourde.

J'ai reçu de vous : 19 exemplaires vulgaires. — 2, sur fil. — 2, sur chine. — 1, que j'ai pris à Pincebourde. = 24.

Et la ?

J'ai, à moi seul, fait faire une annonce dans près de trois cents journaux. Toutes ont-elles passé ? Jen'en sais rien. Je sais qu'elles sont parties du Ministère ; moi, je ne le puis pas.

M. de Lescure se dit émerveillé du livre. Je crois que d'Aurevilly est content, mais il a écrit tant de

bêtises à propos de Pommier et d'Aubryet qu'on s'est moqué de lui et il n'ose plus parler de *la jeune école*. Ce terme n'est pas de moi.

Après le 20, je serai très affligé, ou très joyeux. Je sens que cette année je force mon va-tout.

Tout à vous.

Nous conviendrons donc, prochainement, de toutes nos affaires.

L'affaire *Poe* se fera, avec grand luxe, mais que les griffes de Michel sont tenaces !

Le *Wagner* s'augmente tant que je serai obligé de le détacher du volume des *Contemporains*.

A POULET-MALASSIS

Octave de l'Ascension, 20 Mai 1860.

Mon cher,

J'ai reçu les 400 fr.

Je vous remercie beaucoup pour les exemplaires sur fil. Je n'y comprends rien, mais cela m'est égal. Cependant, je vous dirai que je ne suis pas sans inquiétude, et qu'il me semble qu'il va m'arriver encore des malheurs ; malgré vos ordres, je vais avertir Asselineau.

Nous aurons à parler d'une très grosse affaire. J'ai pensé à une association possible, entre vous, Bourdilliat et Bouju, pour une édition d'Edgar Poe, à 80 fr. l'exemplaire. J'ai, une fois, arraché à Michel Lévy la promesse (*malheureusement ver-*

bale) de me laisser faire, chez n'importe qui, une édition d'Edgar Poe, plus chère que la sienne, à la condition de l'abandon de la moitié de mes droits d'auteur. Sous le joug, j'accepterais cette étrange condition, uniquement pour sauver mon livre de l'oubli.

Mais nous avons longuement le temps d'y penser. — Le jour où j'irai voir ma mère, je vous avertirai.

Il faut que je vous dise que M. Pincebourde manque totalement d'intelligence pour la distribution et le lançage d'un livre. Croyez que je suis tout à fait sans mauvaise humeur, mais j'ai une idée fixe : c'est que toute librairie qui ne fait pas vendre plusieurs milliers d'un *mauvais* livre est coupable. — Vous lancez un livre contre Calonne. Est-ce que vous n'avez pas peur pour moi ? *J'ai failli avoir avec lui un duel* (sans blague) pour mes derniers vers ; jugez de sa rancune. Or, de plus, s'il y a dix-huit mois écoulés depuis *Le Haschich*, il n'y en a que cinq, depuis *L'Opium*. Et je ne suis plus *son ami*.

A GUSTAVE FLAUBERT

26 Juin 1860.

Mon cher Flaubert,

Je vous remercie bien vivement de votre excellente lettre. J'ai été frappé de votre observation, et, étant descendu très sévèrement dans le souvenir

de mes rêveries, je me suis aperçu que, de tout temps, j'ai été obsédé par l'impossibilité de me rendre compte de certaines actions ou pensées soudaines de l'homme, sans l'hypothèse de l'intervention d'une force méchante, extérieure à lui. Voilà un gros aveu dont tout le XIXème siècle conjuré ne me fera pas rougir. Remarquez bien que je ne renonce pas au plaisir de changer d'idée ou de me contredire.

Un de ces jours, si vous le permettez, en allant à Honfleur, je m'arrêterai à Rouen, mais, comme je présume que vous êtes semblable à moi, et que vous haïssez les surprises, je vous préviendrai quelque temps d'avance.

Vous me dites que je travaille beaucoup. Est-ce une cruelle moquerie ? Bien des gens, sans me compter, trouvent que je ne fais pas grand chose.

Travailler, c'est travailler sans cesse, c'est n'avoir plus de sens, plus de rêverie, et c'est être une pure volonté, toujours en mouvement. J'y arriverai peut-être.

Tout à vous. Votre ami bien dévoué.

J'ai toujours rêvé de lire (en entier) *La Tentation* et un autre livre singulier, dont vous n'avez publié aucun fragment (*Novembre*). Et comment va *Carthage* ?

A POULET-MALASSIS

Je n'ai pas le double de cette préface. Selon votre avis, je la perfectionnerai ou je la supprimerai.

Voici l'état des *Fleurs du Mal*. Si les cinq morceaux en tête ne sont pas finis le 15 Août, nous imprimerons.

Le 15, pour de bon, je serai à Alençon.

Votre adresse à Granville? c'est important. Je ne bougerai pas de mon côté, sans vous avertir.

Dans quelques jours, il n'y aura plus d'hôtel garni dans ma vie. J'ai loué un petit appartement où j'ai fait transporter mes *débris*, et je serai tantôt là, tantôt chez ma mère.

Dans la difficulté de me procurer des exemplaires du *Paradis*, j'ai vendu le livre à Feydeau, qui d'ailleurs est en Afrique, mais il y aura moyen de le ravoir.

Je ne sais à qui Christophe a prêté Ferrari.

J'ai vu M. de Lescure. Il m'a parlé de votre commandite. Expliquez-moi, si vous croyez que je puisse vous être utile.

Tout à vous.

Ecrivez-moi, de Granville. Je ne bougerai pas, avant le 12 ou le 13.

Serrez tous les petits papiers.

A SAINTE-BEUVE

Cher ami,

Par précaution, je vous écris d'avance, tant j'ai

le pressentiment que je n'aurai pas le plaisir de vous trouver.

J'écris récemment à M. Dalloz une lettre ainsi conçue, à peu près :

Rendez donc compte des Paradis artificiels! *Je connais, au Moniteur, MM. un tel, un tel, etc...*

Réponse de Dalloz :

Le livre est digne de Sainte-Beuve. (Ce n'est pas moi qui parle).*Faites une visite à M. Sainte-Beuve, à ce sujet.*

Je n'aurais pas osé y penser. De nombreuses raisons, dont je devine une partie, vous en éloignent peut-être, et peut-être aussi le livre ne vous plaît pas.

Cependant, j'ai, plus que jamais, besoin d'être soutenu, et je devais vous rendre compte de mon embarras.

Tout ce qui a été dit sur cet essai n'a pas, absolument pas, le sens commun.

P. S. — Il y a peu de jours, mais alors par pur besoin de vous voir, comme Antée avait besoin de la Terre, je suis allé rue Montparnasse. En route, je passai devant une boutique de pain d'épices, et l'idée fixe me prit que vous deviez aimer le pain d'épices. Notez que rien n'est meilleur dans le vin, au dessert, et je sentais que j'allais tomber chez vous, au moment du dîner.

J'espère bien que vous n'aurez pas pris le morceau de pain d'épices, incrusté d'angélique, pour une plaisanterie de polisson, et que vous l'aurez mangé avec simplicité.

Si vous partagez mon goût, je vous recommande, quand vous en trouverez, le pain d'épices anglais très épais, très noir, tellement serré qu'il n'a pas de trous, ni de pores, très chargé d'anis et de gingembre. On le coupe en tranches aussi minces que le roastbeef, et on peut étaler dessus du beurre, ou des confitures.

Tout à vous. Aimez-moi bien... Je suis dans une grande crise.

A POULET-MALASSIS

12 Juillet 1860.

Mon cher ami,

Il y a eu un nouvel article dans je ne sais quel journal de librairie appartenant à Hachette. Je ne l'ai pas lu. Autre article, dans la *Revue européenne*, curieux. On y lit que : *Malgré toutes les belles protestations de morale, il est douteux que la santé intellectuelle de M. Baudelaire se soit améliorée.* Ce matin, a paru dans *Les Débats* le troisième article de Deschanel. Toujours la même chose, des coups de ciseaux, et pas de guillemets, c'est commode. — Je suis parvenu à acheter quelques exemplaires de mon bouquin, à la Librairie Nouvelle, mais figurez-vous, mon cher, qu'il n'y en avait pas. Il y a quelques jours, un journal ayant besoin d'un exemplaire l'envoya chercher à la Librairie Nouvelle ; il n'y en avait pas. En réalité, ce livre n'a été exposé nulle part et déposé que dans trois ou quatre

endroits peut-être. Je vous demande bien pardon de vous répéter toujours la même chose. Mais si vous saviez la peine que vous me faites ! Je pense non seulement à mes intérêts, mais aussi à votre fortune. Il y deux jours, L , voulant l'acheter, alla chez Caste; il n'y en avait pas.

En revanche, l'infâme *Revue internationale cosmopolite, fondée à Genève, le 1er Août 1859*, est partout, partout, partout. Je ne serais pas étonné qu'elle finît par avoir du succès, surtout quand elle dit : *A cela, que répond Bossuet? des bêtises! des bêtises!* ou bien : *De Quincey fut un homme universel, et en somme pas grand'chose! S'il avait voulu profiter de ses relations de famille, il aurait pu se faire une position honorable dans le commerce.*

Ecrivez donc, comme je vous en ai prié, un petit mot à de V .

Je reviens à mes affaires. Le miracle du 20 n'est pas accompli. Il s'agit de théâtre, mais je suis convaincu qu'il aura lieu. Je vous jure que c'est la dernière fois que je profite de votre indulgence et que je laisse arriver l'échéance de cette insupportable dette sans vous alléger.

Je pars le 16 ou le 17, ayant fait beaucoup de choses, ayant arrangé mes affaires avec *Le Constitutionnel*, qui s'est vraiment fort bien conduit; j'ai livré passablement de matières, et j'ai reçu 1.000 fr. Je recevrai encore quelque chose, au moment de mon départ, et je travaillerai au *Wagner* et à mon drame, chez ma mère. Je vais faire une

série de petits séjours en province : chez mon *frère* (qui vient d'être frappé de paralysie; la Providence aurait mieux fait de guérir une autre personne qui m'intéresse davantage), chez Flaubert qui m'appelle à grands cris, chez ma mère, et chez vous; puis, retour à Honfleur. Il est évident que si je peux être à temps chez vous, c'est à dire deux ou trois jours avant votre départ, je vous montrerai toutes les pièces que vous ne connaissez pas, et la préface (vingt lignes d'un majestueux dédain).

1er Août. 1.600 (payables chez qui?). — 1.500 (payables chez qui?). — 1.010 (chez Pincebourde).

Voilà les deux billets demandés. Mais l'escompte fera que vous n'aurez pas assez, pour vos 2.510. C'est donc moi qui aurai à vous envoyer un surplus, sur mes 1.800. Je préfère me charger de l'affaire C (qui d'ailleurs tremble toujours), et il vaut mieux que je dépose l'argent chez lui que chez mon maître d'Hôtel ou chez mon avoué, qui pourraient l'un et l'autre commettre un oubli au dernier moment. Vous, chargez-vous de D et de Pincebourde.

Maintenant, croyez-vous que les 1.500 et les 1.800 suffisent à tout? Et dites-moi, aussitôt que vous aurez escompté, combien il vous manque. Aussitôt que j'aurai escompté, je vous dirai combien j'ai entre les mains. — Vous n'avez, n'est-ce pas, qu'un seul billet (1.010) chez Didot et Gélis? C'est important.

Maintenant, adieu. Je désire bien vivement pas-

ser quelques heures avec vous. Le genre humain n'aime plus la conversation. Que je réussisse ou que je ne réussisse pas à vous voir avant votre fuite, sans faute, n'est-ce pas? nous commencerons *Les Fleurs*, le 15 Août, et nous ferons tout en six semaines.

A JOSÉPHIN SOULARY

12 Juillet 1860.

Mon cher Soulary,

J'ai bien des torts vis à vis de vous, mais tous les grands poètes sont de bons enfants, et je suis sûr qu'en vous-même vous m'avez excusé. La vie est si pleine de contre-temps! J'ai lu vos charmants vers, et j'ai admiré, dans le plan de votre poème, votre esprit d'ordre (indispensable au vrai poète) et votre sentiment profond de l'allégorie.

Permettez-moi de vous traiter en vieil ami et de vous donner deux commissions :

1.—Présentez mes profondes amitiés à M. Armand Fraisse, et tourmentez-le un peu pour qu'il me fasse l'honneur d'un compte rendu des *Paradis*.

2. — Informez-vous combien M. Perrin fait payer sa feuille (gr. in-8°) et combien il faudrait de temps pour imprimer huit cents pages. On me dit qu'il me fera souffrir le martyre, si je me mets entre ses mains.

Votre bien affectionné.

J'ai oublié votre adresse.

A MONSIEUR ALFRED GUICHON

13 Juillet 1860.

Monsieur,

Me dire qu'on aime si bien Edgar Poe, c'est m'adresser la plus douce des flatteries, puisque c'est me dire qu'on me ressemble. Je vous réponds donc avec empressement.

Je crois que vous avez eu tort d'acheter les morceaux en question. Je prépare, depuis longtemps, une belle édition dans laquelle je ne mettrai pas le livre de philosophie *Eurêka*, lequel doit paraître dans la collection Lévy, à 3 fr., et, dans cette édition, je mettrai les morceaux inédits. D'ailleurs, je vous avais averti qu'ils étaient fort mal imprimés, particulièrement *L'Ange du Bizarre*, où non seulement l'orthographe figurative, volontairement absurde, n'a pas été suivie, mais encore où ont été sautés des lignes entières et des mots, ce qui rend les phrases inintelligibles. Il y a aussi des fautes dans *La Genèse d'un Poème*.

Si je réussis, comme j'ai tout lieu de l'espérer, à monter cette affaire, nous nous y mettrons l'hiver prochain ; cela fera probablement un grand in-8°, de 800 pages.

Il y aura deux portraits, l'un, qui est en tête de l'édition posthume des œuvres de Poe (chez Redfield, New-York), reproduction d'une peinture qui était chez Grisevold ; ce Grisevold est l'auteur américain

chargé de mettre en ordre les papiers de Poe, et qui non seulement s'est si mal acquitté de sa tâche, mais encore a diffamé son ami défunt en tête de l'édition; — l'autre, qui orne l'édition gr. in-8° illustrée des poésies, édition de Londres. Mes collections ne sont pas à Paris, je ne me souviens plus du nom de l'éditeur.

Il y a d'autres éditions et aussi d'autres portraits, mais ils ne sont jamais que la reproduction plus ou moins altérée de ces deux portraits types.

Si je réussis à faire mon entreprise, je les ferai reproduire avec un soin parfait. L'un (édition américaine) représente Poe avec la physionomie connue du gentleman : pas de moustaches, des favoris, le col de la chemise relevé. Une prodigieuse distinction. — L'autre (édition des poésies, de Londres) est fait d'après une épreuve daguerrienne. Ici, il est à la française : moustaches, pas de favoris, col rabattu. — Dans les deux, un front énorme en largeur comme en hauteur ; l'air très pensif, avec une bouche souriante. Malgré l'immense force masculine du haut de la tête, c'est en somme une figure très féminine. Les yeux sont vastes, très beaux et très rêveurs. — Je crois qu'il sera utile de donner les deux.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A POULET-MALASSIS

14 Juillet 1860, 10 h. du matin.

Mon cher ami,

J'irai, lundi, chez Didot-Gélis, et j'écris à D, , bien que je ne comprenne pas notre nouveau plan. De plus, je remarque que vous désirez que je subvienne à tous les escomptes, ce qui me paraît difficile, ayant tant de petites choses à payer, avant de partir (définitivement, le 21).

1.120	(Malassis.) Escompte, à peu près.		25
1.500 1.000	(Baudelaire.) —	—	55
1.640	(D .) —	—	40
5.260			120

120 fr. d'escompte, à peu près.

Ces quatre billets font 5.260, et nous n'avons à payer que 4.220 fr. : 1.600 — 1.500 — 1.120 = 4.220.

Remarquez bien que j'ai trois volumes à vous livrer, dont le premier vous sera très prochainement livré, et que j'ai bien le droit de me décharger des escomptes sur un avenir très prochain.

J'ai tâché de trouver la raison de ce changement, dans un ancien billet de moi, escompté au Mans par un de mes amis. Renseignez-moi sur le chiffre exact, et sur l'échéance. Songez quel malheur, si

cela arrivait à l'Hôtel, pendant mon absence et la vôtre, le maître de l'Hôtel n'ayant pas de fonds à moi, et le billet retournant chez de Broise.

Je veux bien accepter vos compliments (qui d'ailleurs ne me consolent pas) sur le caractère aristocratique de mes œuvres, mais je veux que la foule me paie; il m'importe peu qu'elle comprenne.

Rendez-moi un grand service. Ma mère est grande liseuse de morale. Je lui ai promis les *Lettres* et les *Pensées* de Joubert, et je ne peux pas les trouver à Paris, ni chez Lagrange, ni chez Didier; vous m'avez dit que vous les aviez.

J'espère que nous arrangerons ensemble *Les Fleurs*, dans les deux derniers jours du mois, à moins que je ne commence mes voyages par vous. En tout cas, si je manque d'exactitude, je veux votre adresse à Granville. De votre côté, souvenez-vous que toute lettre adressée à Madame Aupick, ou rue d'Amsterdam, m'arrivera.

Pourquoi diable m'envoyer, *à moi*, les 1.500 fr. de C   ? Peut-être craignez-vous qu'il ne soit pas à Paris, auquel cas je voudrais bien que son concierge ne les reçût *que la veille*. Ce concierge est bête.

J'ai fait trois essais de préface. Nous verrons cela ensemble.

Mon *squelette* m'inquiète, et même *les fleurs*. Je veux que *tout* le squelette soit clairement visible.

Ecrivez-moi vite. — Vous vous trompez, en me croyant gai. Je suis en colère, mais *j'espère*.

A POULET-MALASSIS

Samedi, 21 Juillet 1860.

Mon cher ami,

Je serai chez vous, *dimanche, 29*. Je lis, dans une de vos lettres, que vous partirez peut-être *dimanche, 29*. Quant à moi, je ne puis pas vous aller voir plus tôt. Il me semble que, puisque nous nous voyons si rarement, vous pouvez bien, pour me plaire, remettre votre départ au 31. — Nous causerons des *Fleurs* et de *tout le reste*, et je répondrai à toutes vos inquiétudes. J'ai parmi mes convictions l'idée que tout finira bien cet hiver, par une explosion d'habileté de ma part.

Je me chargerai, en même temps, de rapporter à Duranty ses 1.500 fr., puisque je serai à Paris le 31.

Son livre est très remarquable. J'ai été stupéfié. Quel besoin avait-il du patron Champfleury, dans ses affaires ?

Tout à vous.

A THÉOPHILE GAUTIER

Mon cher Théophile,

M. Duranty te demandera probablement une petite comédie quelconque, pour marionnettes. Tu

seras *ce* que tu es, quand tu sens qu'il faut *l'être*, c'est à dire *le plus charmant des hommes*.

Souviens-toi que tu ne peux pas lui faire de plus grand plaisir que de lire son *Malheur d'Henriette Gérard*. Cela *mérite* d'être lu par toi. Je n'ai pas autre chose à te dire.

Ton bien dévoué ami.

A POULET-MALASSIS

Dimanche, 12 Août 1860.

Mon cher ami,

Faites en sorte que j'aie votre réponse, le 14, au matin. Voici un article d'Armand Fraisse, qui vous intéressera. — Il en a paru un, au *Moniteur*, de Gustave Claudin. — Pincebourde prétend que le livre va très bien. — Qu'est-ce que le très bien de Pincebourde ?

Avez-vous perdu ou conservé la préface des *Fleurs* ? Je n'en ai pas le double. Nous serons obligés de renoncer à la publication des pages inachevées. J'ai hâte de paraître. Total des morceaux inédits : 32, dont nous avons la liste.

Je vais chez ma mère, le 15. Vous recevrez, par la poste, toutes les indications nécessaires pour commencer. Puis, j'irai à Alençon. Mais, pour que je puisse aller à Honfleur immédiatement, il me faut de l'argent.

Voici ma situation, au *Constitutionnel*. J'ai reçu

de l'argent, et je ne dois plus rien. *Guys* (trois articles, qui sont livrés) a tout remboursé.

On m'avait dit que pourvu que je remboursasse, au fur et à mesure, les avances, je pourrais toujours compter sur une nouvelle avance. Il suit de là que, strictement, je suis en droit de demander de l'argent. Mais je n'ose pas m'y fier. M. Grandguillot est un homme charmant, mais qui oublie les rendez-vous. La dernière fois, j'ai perdu quatre jours, pour avoir un entretien avec lui, et je n'ai que deux jours pour préparer mon départ. Enfin, j'ai poussé la précaution, pour parer à son étourderie, jusqu'à faire mon manuscrit *en double*.

Il m'a dit, quand j'ai accepté son argent, actuellement remboursé, et que je lui ai demandé comment nous compterions plus tard, que je n'avais pas à m'inquiéter de cela, et *qu'on me traiterait, comme avait été traité Sainte-Beuve*. Je suis allé voir celui-ci. Réponse : *Sainte-Beuve a reçu, pendant un an, 150 fr. par article, long ou court, soit 600 fr. par mois, et, pendant quatre ans, 200 fr. par article, soit 800 fr. par mois*. Mais c'est trop beau, et je ne crois guère à la loyauté des journaux. En mettant les choses au plus bas prix, Granguillot est remboursé.

Je voudrais 500 fr., pour le 15. Un billet *à un mois*, si toutefois vous le voulez bien;... pas de délégation. Personne ne sait encore que je travaille pour *Le Constitutionnel*. Et d'ailleurs nous prendrons l'argent d'avance. Avant de quitter Paris, je dirai simplement à Grandguillot : *Monsieur, l'ar-*

gent du second article appartient à M. Malassis; j'ai voulu éviter de vous emprunter de nouveau. J'étais pressé.

J'aurais bien accepté un traité régulier, mais comme j'ai l'idée fixe, après les *Variétés* qui compléteront vos deux volumes de critique, de tourner mon esprit vers un autre genre, je ne voulais pas m'engager pour une éternité de *Variétés*.

Je recevrai peut-être un refus de vous, et, franchement, je dois m'y attendre. Ne prenez pas de mitaines ; vous savez que rien n'altérera jamais mon amitié pour vous.

Pour le 15 Octobre, je ferai un grand effort. Jusqu'à présent, *mon intention* est de vous donner, à cette époque, la moitié de la somme que *je suis sûr* de pouvoir tirer par *Hostein*. Cette somme ne peut être que considérable. — Enfin, j'ai lieu de croire que, vers la fin de l'hiver, ma mère et moi, nous paierons *toutes* mes dettes. Du moins, je lui ai ouvert un moyen, et, sans la tourmenter, je pousserai activement son esprit vers cette idée.

Détournez vos yeux de votre idée fixe de de Calonne. J'ai d'autres moyens. D'ailleurs, vous savez bien que je désire le quitter.

Comment vous portez-vous ? Je viens, quant à moi, de traverser une période d'atonie : *plus d'appétit*, *plus de sommeil*, *plus de travail;* pourquoi? je n'en sais rien. Je suis guéri, et je travaille très vivement; pourquoi ? je n'en sais rien.

Pincebourde dit qu'il va mettre 200 *Paradis* dans

les gares de chemins de fer. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Souvenez-vous donc que, quand je vous demande un conseil littéraire, c'est très sérieux, et non pas par gentillesse de modestie.

Tout à vous. A bientôt.

A POULET-MALASSIS

16 Août 1860.

On prétend, mon cher, que les lettres ne se perdent pas. Votre mot de ce matin me prouve qu'à Granville on ne vous a pas remis *ma lettre, partie le 12, de Paris*, ni un article d'Armand Fraisse, coupé dans *Le Salut public* ; les deux, affranchis par moi, et déposés par moi dans la boîte de la rue de Londres (grand bureau). Le 14, j'attendais votre réponse, avec une très grande impatience. Car je voulais être à Honfleur, le 15, arranger mon volume (que je ne puis pas arranger à Paris), et être chez vous, le 18 ou le 19.

Veuillez, je vous en prie, réclamer à Granville et à Paris. Il y avait beaucoup de choses dans cette lettre, mais particulièrement une demande d'argent, d'autant plus facile à satisfaire maintenant qu'elle est fort diminuée.

Quand j'ai vu que je ne recevais aucune réponse de vous, je vous ai cru absent de Granville, je me suis remué comme un démon, et j'ai trouvé une partie de ce qu'il me fallait. Tirez-moi d'affaire,

pour le reste. La lettre en question vous donnait toutes les explications nécessaires, mais, je vous le répète, elle était très longue et parlait d'autres choses.

L'article d'Armand Fraisse, où il y a de la lourdeur et de la lenteur lyonnaises, est cependant très curieux.

Le *Ferrari* était accompagné d'un petit bout de lettre.

Le billet que je vous demandais devait, selon ma demande, échoir à un mois. Tout bien considéré, c'est un peu court, surtout avec tout le temps que je perds.

Le *Guys* (trois articles) est fini et livré, mais il ne sert qu'à rembourser ce que j'ai reçu.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

18 Août 1860.

Mille remerciements.

Vous pouvez, maintenant, deviner quand je serai chez vous. Deux jours, pour emplettes, visites, Grandguillot, etc... ; un jour de voyage; deux jours, à Honfleur (je supprime Flaubert); un jour de voyage. Total : six jours.

On peut bien dire que *Les Paradis* ont marché tout seuls, car il n'y a pas eu un article vraiment fort. L'Intérieur a refusé l'estampille à cause de *la grande folie de la morale*, terme appliqué au sieur Pontmartin.

Avant de partir, je vais essayer, par mes relations, de faire revenir les gens sur cette mesure.

Si Pincebourde m'avait expliqué ces choses à temps, il n'y aurait peut-être pas eu d'échec.

Il m'a parlé de *son congé*. J'étais obligé de le voir, ce matin, parce que j'avais, à ce qu'il paraît, déposé plus d'argent qu'il ne fallait, pour le dernier billet. — Cette phrase théâtrale est sortie de sa bouche : *Après avoir passé ici les trois plus belles années de ma vie...* Tout de suite, un contre-Pincebourde s'est dressé dans ma tête, qui, dans la librairie Malassis, aurait passé ces trois années dans les jouissances frénétiques d'une existence orageuse.

Mais votre santé, voilà le grand point.

Il est impossible que vous grandissiez en âge, avec cette menace dans les veines. Il faut une consultation sérieuse.

J'ai rencontré hier Deschanel, qui m'a dit que dans ses feuilletons sur *Les Excitants* il avait glissé une page sur *Les Fleurs du Mal*, mais que M. de Sacy l'avait biffée tout entière, en disant : *Comment un journal comme* Les Débats *pourrait-il parler d'un livre flétri par les tribunaux !*

Tels sont les amis de notre ami Asselineau.

Tout à vous. A bientôt.

A POULET-MALASSIS

Voilà encore le frontispice à l'horizon. Je suis perdu. Comment pouvez-vous avoir encore confiance

dans une interprétation d'une idée quelconque par un artiste quelconque? Bracquemond va s'acharner à conserver ce qu'il pourra de sa planche. Ces fleurs étaient absurdes. Encore aurait-il fallu consulter les livres sur les analogies, le langage symbolique des fleurs, etc... Voulez-vous accepter un bon conseil, sérieusement? Si vous tenez absolument à un frontispice, coupez proprement avec des ciseaux l'image de Langlois, et demandez à Bracquemond un *fac-simile*, strictement, rien de moins, rien de plus : le squelette, les branches, le serpent, Adam, Eve, tout. Seulement par ce moyen, vous arriverez à quelque chose. *Qu'il ne se permette pas d'ajouter quoi que ce soit.* Ce frontispice n'est plus le nôtre, mais il va au livre d'une façon telle quelle, il a ce privilège de pouvoir s'adapter à n'importe quel livre, puisque toute littérature dérive du péché. — Je parle très sérieusement.

Si vous ne faites pas cela, vous n'obtiendrez que des absurdités.

Au lieu de cela, que faites-vous?

Vous offrez à l'esprit de Bracquemond une combinaison qui restera toujours obscure pour lui ; vous vous exposez de nouveau au même danger, le danger de n'être pas compris; il ne sait pas ce que veut dire : *squelette arborescent*, puisqu'il n'a pas même voulu s'astreindre à votre croquis. Jamais, il ne pourra représenter les péchés sous forme de fleurs.

Croyez-moi, coupez la page de votre livre, et vous la recollerez délicatement, plus tard. Insistez

vivement sur ceci : qu'il faut *copier strictement* toute l'image, *et ne rien ajouter, et ne rien changer.*

Il voudra conserver une partie de son squelette, dont les proportions sont détestables, dont les jambes marchent (pourquoi ?), et dont le bassin est, en partie, caché par les fleurs. Enfin, il ne pourra jamais adapter des branches aux bras, puisque les mains arrivent à l'extrême limite de la page.

Croyez-moi, *rien*, ou *la copie servile* de l'image macabre de Langlois.

Je suis convaincu qu'au moment présent Bracquemond n'a pas encore pu réussir à vous comprendre.

Pour le livre de critique, oui, sans doute. Les deux derniers morceaux, *Guys* et les *Peintres philosophes*, vont paraître.

Je m'attendais à votre hypothèse finale, à propos de la *Philosophie de l'histoire*. Je connais votre esprit, comme s'il était mon fils. Je crois que c'est en vous un vieux reste des philosophies de 1848. D'abord, ne saisissez-vous pas, par l'imagination, que, quelles que soient les transformations des races humaines, quelque rapide que soit la destruction, la nécessité de l'antagonisme doit subsister, et que les rapports, avec des couleurs ou des formes différentes, restent les mêmes ? C'est, si vous consentez à accepter cette formule, *l'harmonie éternelle par la lutte éternelle.*

Ensuite, je crois (à cause de l'unité absolue dans la cause créatrice) qu'il faudrait consulter sur

votre hypothèse un philosophe naturaliste, comme mon cousin, par exemple. Vous figurez-vous qu'une race quelconque d'animaux puisse absorber les autres races? Et même, dans votre idée d'absorption de tous les peuples par un seul, ne voyez-vous pas que l'homme, animal suprême, devrait même absorber tous les animaux? Enfin, s'il est vrai que beaucoup de races (d'animaux) ont disparu, il est vrai aussi que d'autres sont nées, destinées à manger leurs voisines ou à être mangées par elles, et il est vrai aussi que si des races d'hommes (en Amérique, par exemple) ont disparu, d'autres races d'hommes sont nées, destinées à continuer la lutte et l'antagonisme, suivant une loi éternelle de nombres et de forces proportionnels. Vous connaissez le mot de saint Augustin adopté maintenant par les docteurs de la création spontanée des animalcules : *Dieu crée, à chaque seconde de la durée.* Il en faut conclure que la lutte continue, à chaque seconde de la durée.

Vous me contraignez ainsi à faire le philosophe et à me jeter dans des questions que je n'ai pas étudiées.

Je reviens aux *Fleurs*. Un caractère plus gros que l'ancien, je vous en prie, et je reviens au terrible Bracquemond.

Je lui ai laissé *carte blanche*, dans ces limites : *un squelette arborescent, l'arbre de la Science du Bien et du Mal*, à l'ombre duquel fleurissent les sept péchés capitaux, sous la forme de plantes allégoriques.

On lui a déjà expliqué ce que c'était qu'un squelette arborescent, et vous voyez comme il l'a compris. *Arbre de la Science du Bien et du Mal* ne contient pas pour lui un sens plastiquement clair.

Vous l'avez et nous l'avons déjà *engagé à se reporter à l'excellente gravure que nous connaissons;* à quoi cela a-t-il servi?

Il faut qu'il la décalque, qu'il l'imite, qu'il la copie, dans sa *totalité*, et dans ses *minuties*.

Tout à vous.

Et vous lui laisseriez *carte blanche!*

J'ai rencontré Ferrari, qui avait profité d'un congé pour quitter le Parlement et venir ici. Il m'a semblé qu'il s'intéressait plus vivement à la vente de ses livres qu'à l'unification italienne. Il m'a semblé aussi qu'il était prêt à toute combinaison, et à entrer, à volonté, dans un Ministère Cavour, dans un ministère Garibaldi, dans un Ministère Mazzini. Moi, je lui ai donné le conseil de se faire Ministre de l'Empereur du Maroc. Il a beaucoup ri, mais croyez qu'il n'en serait pas éloigné.

Bons mots récents de la stupidité parisienne:

Garibaldi est plus qu'un officier très brave et très habile, c'est une Religion. (Paul Meurice.)

C'est Garibaldi qui est orthodoxe, et c'est le Pape qui est hérétique. (Louis Jourdan.)

En voilà un qui est bougrement fort et qui va vous balayer tout ça proprement. Avant deux mois, je fais le pari qu'il sera à Vienne! (Matthieu.)

A propos des abeilles : *Ces chères petites républicaines!* (Léon Flée.)

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Jeudi, 30 Août 1860.

Moi, j'ai toutes les inédites, excepté : la préface, *Danse macabre*, *Sonnet d'automne*, *Chant d'automne* dans la *Contemporaine*, donc faciles à trouver ; *Duellum* (dans *L'Artiste*) ; et *D'après Mortimer* et *Paysage parisien* (dans *Le Présent*, donc très difficiles à trouver, si ce n'est à Honfleur). Cependant, je vais d'abord écrire à Paul Perret et à Melvil-Bloncourt qui écrivaient là-dedans, je crois.

Maintenant, dois-je garder mon paquet pour le livrer à l'imprimeur, ou vous l'envoyer ?

Tout à vous.

Votre lettre de ce matin m'a affligé. Ce n'est pas, bien entendu, à cause de vos recommandations réitérées pour le 15 Octobre, mais à cause de votre mauvaise humeur et de vos découragements. Je n'entends rien aux finances, mais je vous affirme de nouveau que moralement votre situation est très bonne ; il n'y a qu'un vigoureux coup de collier à donner, pour qu'elle soit excellente sous tous les rapports.

Si vous arrangez le paquet vous-même, il faut que je vous envoie mes pièces inédites.

Le numéro du *Présent* que je cherche contient : *Paysage parisien*, *D'après Mortimer*, *La Rançon*, *Hymne*, et peut-être autre chose encore. L'idée m'est venue que peut-être vous auriez le numéro.

A POULET-MALASSIS

8 Septembre 1860.

Mon cher ami,

J'ai déjà reçu, hier soir 7, une réclamation de M. B . Il se montre un peu pressé, il est vrai ; mais c'est qu'il a besoin de cela, demain au soir.

J'ai vu votre note relative à la librairie. J'ai remarqué que vous n'aviez pas fait entrer en compte ce qu'il peut y avoir, dans votre famille, de fortune personnelle, en dehors de l'imprimerie et de la librairie. Sans doute, vous avez considéré que cela n'y devait pas figurer. Il m'a été impossible de comprendre comment vous n'entriez que pour une part très minime dans une association où vos frère et beau-frère en avaient une fort grosse. Mais tout cela ne fait rien à la question en elle-même. Je verrai Gélis avant votre arrivée ; j'éviterai d'entrer dans des détails minutieux ; je me contenterai de sonder sa bonne volonté et de lui annoncer votre visite, avec l'objet de votre futur entretien.

Gélis m'avait offert de *faire faire* les fonds de la baraque de Polichinelle, pour Duranty, parce que, disait-il, *leur maison ne pouvait se charger*,

elle-même, *d'une affaire aussi petite;* mais, quand il a appris que Duranty cherchait à faire élargir son privilège et à fonder, au lieu d'un théâtre *enfantin*, un vrai théâtre machiné, avec trucs,pour pantomimes jouées par de véritables comédiens (reconnaissez-vous l'influence de Champfleury?), il a retiré sa parole.Je ne sais pas pourquoi Duranty n'a jamais voulu aller le voir. Je ne vous raconte cette histoire, que comme échantillon de la facilité de Gélis à entrer dans les affaires.

J'ai deux questions à vous faire.— 1.— Si la chose réussit (et je crois sentir qu'elle va réussir), et si votre beau-frère, intimidé par cet élargissement de commerce, refuse son assentiment, pouvez-vous compter sur l'influence morale de votre mère? — 2. — Si vous réussissez, que voulez-vous faire? Avant tout, prenez bien garde de tomber dans le rêve d'une fabrication démesurée, à bas prix; votre originalité doit se placer ailleurs, et vous savez que la tendance générale est à hausser les prix. Le livre à 20 sols est le fléau des maisons Lévy et Bourdilliat. Si l'un de ces messieurs consentait à cesser le premier, l'autre serait délivré. Ils se font un mal réciproque, voilà tout.

Je crois que c'est là une question très importante : *se faire une spécialité.* Par le livre à 5 fr., le livre à 3 fr. et le livre à 2 fr., vous pourrez former une collection importante d'ouvrages bons ou passables, et bien fabriqués.

Je dois vous dire que toutes ces réflexions me viennent, en me souvenant de quelques mots que

m'a dit Delvau, relativement à vos futures ambitions. Autant que je puis me souvenir, Delvau me disait que vous vouliez fabriquer beaucoup, et à très bas prix. Je crois que ce serait votre ruine.

Et une boutique? autre question. Il y a cet immense avantage que cela multiplie vos rapports. Et que, comme vous vendriez les livres des autres, les autres seraient obligés de vendre les vôtres.

J'ai rencontré, hier, Bracquemond. Je lui ai demandé si vous lui aviez écrit de nouveau. Il m'a dit que non. Alors, j'ai pris la liberté de l'informer moi-même que je le débarrasserais de l'ennui de penser à des *fleurs*, et qu'il était prié, *simplement*, de *copier*, *dans sa totalité*, l'estampe en question. Donc, il vous attendra. D'ailleurs, on a refusé de lui prêter le livre, dans l'endroit que vous lui avez indiqué.

Tout à vous. Ecrivez-moi, je suis inquiet.

J'ai découvert, chez un affreux marchand, un dessin à la plume, de Delacroix.

A POULET-MALASSIS

27 Septembre 1860.

Mon cher ami,

Voici mon compte : 5 Octobre, 300. — 15 Octobre, 2.500 (je mets 2.500, ignorant si vous avez détruit ou escompté un billet de 1.000, de moi); 1.120; 1.691. = 5.611. — Vous me demandez

deux billets de 1.000 que voici, et vous en avez un, de 1.650, de D . 1.000 ; 1.000 ; 1.650. = 3.650. Je défalque 300 (le 5 Octobre) que je paierai, sur les 500 fr. que je prendrai, le 1er, au *Constitutionnel.* Et enfin je défalque les 1.000 dont vous n'avez peut-être pas usé. Il reste 661 que j'aurai à vous trouver, du 5 au 15, très probablement sur l'affaire Hostein.

Je suis enchanté que vous reveniez tout de suite, et que vous restiez longtemps ici. Cela activera mes opérations.

... Le billet de 920 que je joins ici, imprévu pour vous, a pour but de me débarrasser de l'Hôtel, dès les premiers jours d'Octobre, et d'aller habiter dans le logement où j'ai fait transporter *mon* mobilier, il y a deux mois. La personne qui y est et m'attend ne peut plus faire de billets, et le loyer est à mon nom. Donc, ce billet sera payé. Deux avantages à faire ainsi : d'abord, il faut, *à tout prix*, satisfaire Hostein, qui commence à s'impatienter (en voici la preuve) ; il faut le satisfaire vite. Et comment faire, si une querelle à l'Hôtel m'enlève mon repos, ou s'il faut prendre, en quelques jours, pour 900 fr. de copie, et négliger Hostein ? — Enfin, cela me décharge d'un grand ennui et me permettra de transporter plus d'argent de votre côté.

Mettez, si vous voulez, cet argent au chemin de fer, samedi ou vendredi soir ; ou, si vous voulez encore en causer avec moi, apportez-le avec vous ; pourvu que je l'aie *lundi matin*, tout sera bien.

Justement, c'est lundi que j'aurai à voir Grandguillot, pour les 500 fr. Les 200 fr. restants seront destinés aux mille petites dépenses d'une installation.

Votre préface est refaite et finie. Inutile de vous la montrer maintenant.

J'ai oublié de tenir compte des escomptes.

Un petit *post-scriptum* dont vous ne vous fâcherez pas. — N'allez donc pas choisir un enfant comme Duranty, qui n'a pas connu notre vie, encore moins la mienne que la vôtre, pour lui exposer vos craintes sur mon avenir, sur mon imprévoyance, sur le désordre de mes affaires. Quand vous aurez trouvé un homme qui, libre à dix-sept ans, avec un goût excessif de plaisirs, toujours sans famille, entre dans la vie littéraire avec 30.000 fr. de dettes, et, au bout de près de vingt ans, ne les a augmentées que de 10.000, et de plus est fort loin de se sentir abruti, vous me le présenterez, et je saluerai en lui mon égal. Je sais bien ce que vous allez me dire : *c'est de l'amitié*. Je le sais, mais que votre amitié ne prenne pas d'autre confident que celui qui en est l'objet.

Voulez-vous que nous nous voyions au chemin de fer, dimanche soir? Un mot à ce sujet.

Tout à vous.

C'est par précaution que je n'affranchis pas.

J'ai dû dater partout de Neuilly, pour éviter une contradiction, ou la nécessité d'expliquer, dans une parenthèse, que je serais à Neuilly, à l'échéance.

A POULET-MALASSIS

27 Septembre 1860. 6 h. 1/2.

Mon cher ami,

A peine ai-je mis ma lettre à la poste, celle que vous recevrez demain matin, vendredi, que je me suis souvenu d'une observation que j'avais oublié de vous faire : pourquoi, quand ma situation est considérée, à Alençon, comme responsable d'au moins 1.500 fr., non encore payés, la présentez-vous encore pour une valeur de 2.000, au moins, de 2.920, au plus ?

Tandis que nous avons Gélis, à Paris, chez qui votre signature est très considérée ?

Est-ce de la coquinerie envers Gélis?

Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? que ce n'est pas timidité de ma part; mais, puisque nous sommes obligés de jouer la comédie pour six mois encore, pour neuf mois peut-être, il faut la jouer avec toute la vraisemblance possible.

En un mot, vous faites mal *la navette.*

Quel supplice que cette inquiétude périodique, qui tombe régulièrement au bout de six semaines ! Je suis résolu à en finir, et je mets sérieusement tout mon courage à votre service. Mais cette lettre va probablement vous arriver trop tard.

Je me recommande bien à vous, pour les 920 fr. Je présume que vous en comprenez l'importance. Je vous laisserai, si vous voulez les garder pen-

dant quelques heures, 300 fr., jusqu'à ce que j'aie touché les 500 fr. de Grandguillot.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

20 Novembre 1860.

Mon cher ami,

Que je sois payé très cher, et que je sois payé *au fur et à mesure* (grande garantie d'activité), deux propositions qui doivent venir de vous, comme me connaissant très bien.

M. Stœpel viendra me voir aujourd'hui, à 4 h. Je le renverrai à vous; ou il ira vous voir, ou il vous priera de l'aller voir, à une heure déterminée.

Je viens de renvoyer au correcteur de Simon Raçon toutes les pages où il y avait des fautes : lettres tombées, lettres cassées, fautes d'orthographe; il y en avait bien d'autres, particulièrement celle-ci : XI, au lieu de XXI.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

M. Robert Stœpel a voulu encore, ce soir, mardi, entamer la question d'argent, et j'ai vu qu'il craignait une demande trop forte. Tout en sauvegardant vivement mes intérêts, soyez aussi poli et gracieux que possible. M. Stœpel a l'air d'un galant

homme, vivement préoccupé de se faire en Europe un succès aussi net qu'en Amérique. Je crois que M. Stœpel et sa femme vivent uniquement par leurs talents; tout cela m'inspire beaucoup de pudeur ; mais, d'un autre côté, j'ai été obligé d'écrire à de Calonne, à Crépet et à Grandguillot qu'il fallait *me foutre la paix*, et me faire encore crédit d'une quinzaine de jours. D'ailleurs, la besogne, *sincèrement parlant*, est rude. Figurez-vous que M. Stœpel, en arrivant d'Amérique, s'est adressé à Méry (qui s'est joué de lui, et a fini par lui déclarer que puisque lui, Méry, n'en pouvait pas venir à bout, la chose était impossible) ; à Emile Deschamps; à Henri Blaze (*qui a voulu l'adresser à Saint-Georges*); à Philoxène Boyer; enfin, à Banville, qui l'a adressé à moi. Il n'est venu à moi qu'en désespoir de cause (bien qu'on lui eût conseillé, à New-York, de venir me trouver), parce que tout le monde (*particulièrement Vitu et M.M. Escudier*) lui a dit, ici, que j'étais un homme insupportable, intraitable et impraticable.

Il m'a dit, ce soir, qu'il pouvait consacrer 7.500 fr. à la première soirée. Franchement, c'est peu. Je compte les choses ainsi. La salle (je suppose *les Italiens*) : 1.000 (par soirée). — Emile Donay (traduction du chant) : 1.500. — Moi (traduction du récit) : 1.500. — Roger, ténor : 500. — Battaille, basse : 500. — Madame Lautey, mezzo-soprano : 500.— Mlle Judith (déclamation) : 300. = 4.800. — Restent donc 2.200 pour les instrumentistes et les choristes (150), (j'ignore le nombre des

instrumentistes), tous gens dont j'ignore les salaires. Franchement, je désire que vous me trouviez le plus possible, et en même temps que vous soyez charmant pour ce monsieur, qui d'ailleurs le mérite.

Sur seize ou dix-huit morceaux, je crois, je lui en ai livré deux.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

5 Décembre 1860.

Mon cher ami,

Je lis votre lettre en un clin d'œil et je pense (jusqu'à plus ample débrouillement) qu'elle contient un *rêve* plein d'imprudences.

Mon cher, réfléchissons bien. Pour rien au monde, je ne refuserai de suivre une marche utile pour vous. Mais, sérieusement, en sommes-nous là? Et puis considérez qu'il m'en coûtera de me séparer de vous. Entre nous, il y a autre chose que des services d'argent (qui cependant sont beaucoup) pour me lier à vous. Il y a un charme, qui, pour moi, ne sera pas ailleurs. Je ne m'amuse pas à vous faire la cour; vous savez que vous vendez plus lentement que d'autres éditeurs. Donc, vous ne pouvez pas suspecter le sens d'amitié qui dicte ce que je vous écris.

En tout cas, et très malheureusement, je crois que si Hetzel a envie de quelque chose de moi, c'est de tout autre chose que de mes œuvres critiques, dont il ne peut pas deviner la valeur.

J'avais oublié les 45!!!

Quant à la délégation, elle va devenir très facile.

Wagner m'ayant envoyé son livre (j'ignore s'il est mis en vente), cela va me contraindre à rentrer tout de suite en relation avec Grandguillot.

Je tâcherai de passer chez vous, *demain* ou *après demain*.

Tout à vous.

Aujourd'hui encore, journée terrible, passée dans les rues; billets protestés, et le musicien parti brusquement pour Londres, sans dire adieu.

Par bonheur, je reçois une lettre de lui.

J'ai donné *huit* bons à tirer à Simon Raçon. Depuis lors, pas d'épreuves.

Je veux que le portrait soit excellent.

A LOUIS MARTINET

Cher Monsieur,

Je suis bien désolé qu'un morceau de critique, composé dans un système d'absolue admiration pour notre ami Daumier ne puisse pas vous plaire, dans sa totalité. J'ai fait de longues études sur le comique et sur la caricature. Puisque vous croyez (autant que je puis le deviner, d'après votre petit mot) que mon article ne puisse pas être publié sous le régime de Napoléon III et de Walewski Ier (il l'eût été sous M. Fould), *il faut, simplement, le supprimer*). Croyez que j'ai pour vous un sincère dévouement, mais je ne puis pas me soumettre à des

circonstances. J'ai pris l'habitude, depuis mon enfance, de me considérer comme *infaillible*.

Je crois que je dois vous céder dans tous les cas où vous croyez que je puis vous nuire. Mais votre croyance est fausse et le résultat d'une timidité folle, et je suis convaincu que l'article paraîtrait, avec un bénéfice de plaisir pour tout le monde, et sans danger pour vous. *Cependant, supprimons-le*.

A bientôt. Je saurai vous dédommager.

Ayez la bonté de garder *mes feuillets : je n'ai pas de double*.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Je n'avais pas besoin de votre lettre; car, depuis plusieurs jours, je retourne tout cela dans ma tête, et la visite à Hetzel était faite. J'allais donc vous écrire.

Je suis désolé de vous affliger; mais, malgré le terrible mot, répété si souvent : *Nous sombrerions*, je suis contraint de vous demander peut-être l'impossible, enfin un grand acte de dévouement, en réservant toutefois de faire, après paiement, la grande expédition des courses et de boucher quelques jours après, en partie ou en totalité, le trou fait à vos affaires personnelles. Je vous fais juge :

25 Mars.	1.000.	T	(impossible).
25 Mars.	500.	S	(impossible).

25 Mars.	350.	G		(impossible).
1 Avril.	500.	L		(impossible).
10 Avril.	1.100.	H		.

La navette est donc impossible, puisque tous les escompteurs figurent cette fois au grand complet. Vous pourriez peut-être, chez L et chez G , faire passer du papier par un autre que par moi; car il faut que vous sachiez que, pour comble de malheur, je suis poursuivi actuellement pour 1.900 fr. de billets protestés (dont 600 seulement me concernent *directement*). Or, S et G sont mêlés à cela. Vous devinez le danger.

Maintenant, Hetzel. Le banquier d'Hetzel a suspendu ses paiements. Il se sert maintenant (une fois par mois) du Comptoir d'escompte, — une fois par mois, c'est à dire du 25 au 30. J'ai causé avec lui. Il prendra volontiers vos billets; mais je sais que, la première fois, le Comptoir national les lui avait refusés, et que c'est son banquier qui, finalement, les avait pris. Il m'a offert d'escompter en Belgique, mais je crois que la maison à laquelle il s'adressera là-bas vient de péricliter, par suite de l'affaire Mirès.

De plus, il m'a dit que, dans quelques mois, il se chargerait volontiers, avec votre agrément, des *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*. Quant aux *Curiosités*, il nous engage vivement à changer le titre, qui, dit-il, contient un *bouillon*, la matière fût-elle très amusante.

Je veux ajouter quelques mots, de ces mots que je

ne peux dire qu'à vous. Depuis assez longtemps, je suis au bord du suicide, et ce qui me retient, c'est une raison étrangère à la lâcheté et même au regret. C'est l'orgueil qui m'empêche de laisser des affaires embrouillées. *Je laisserais de quoi payer*, mais encore faudrait-il des notes soignées pour la personne chargée de régler tout. Je ne suis, comme vous savez, ni pleurnicheur, ni menteur. Depuis deux mois surtout, je suis tombé dans une atonie et une désespérance alarmantes. Je me suis senti attaqué d'une espèce de maladie à la Gérard, à savoir la peur de ne plus pouvoir penser, ni écrire une ligne. Depuis quatre ou cinq jours seulement, je suis parvenu à vérifier que je n'étais pas mort de ce côté-là. C'est un grand point.

Edgar Poe en belle édition, le théâtre probablement, ma dette, quoique toujours et trop rapidement grossissante, sera payée par là... Mais j'en reviens toujours à mon idée fixe : la laisser dormir moyennant le paiement d'intérêts réguliers. Savez-vous que tous les deux mois, deux mois et demi, il y a pour moi un torrent de courses, une dilapidation forcée de temps et d'argent, et une palpitation de toute la volonté, une vraie angoisse en tournant chaque bouton de porte ? De plus, cette dette, commise dans le principe pour m'installer à Honfleur, devient maintenant un empêchement, car il faut que je sois à Paris, et toujours attentif.

J'ai le plus grand désir de vous voir ici. Il ne s'agit pas de voluptés de camaraderie, il s'agit de vous, de vos intérêts... Tout le monde, non pas des

gens hostiles, mais de ceux qui vous sont attachés, disent de vous : *Ces messieurs n'entendent absolument rien à la publicité.* Sainte-Beuve me dit avant-hier : *Où est Malassis ? — A Alençon.* — Mais il est fou ! — *C'est pour finir le livre Hatin.* — *A quoi donc sert un prote ?* a-t-il finalement ajouté.

Insensé que vous êtes, vous me demandez où en est mon livre ! Est-ce que je m'en occupe ?... Je sais que Buloz et Montégut ont promis un gros travail, mais pour quand ? Montégut prétend être en arrière pour plusieurs mois. Sainte-Beuve a promis, mais pour quand ?

Je résume : je crois que Lemercier et Gélis vous sont possibles, mais ils ne seront possibles *par moi* que plus tard. Le 25, ou après le 25, je reverrai Hetzel. — Je crois que Gélis vous est possible, *à la condition qu'il y ait, maintenant, peu de chose chez lui*, et que les billets à escompter *ne sentent pas* la complaisance.

Tout à vous.

Le portrait, et la réclame n'ont même pas paru dans *L'Artiste*.

1861

A POULET-MALASSIS

5 Janvier 1861.

Je reçois votre lettre, au moment où j'allais vous écrire. Je reçois, en même temps, la dernière feuille de Raçon, titre, faux-titres, etc..., dédicace, mais pas de couverture. Le titre est complètement en noir. Je présume qu'il ne sera pas ainsi. Au fait, cela est évident. Je suis si préoccupé que je déraisonne (trente-cinq morceaux nouveaux). On vous a envoyé les épreuves, m'a-t-on dit. Que vos corrections ne contredisent pas les miennes.

De Broise tremble et se désole. Il désire que je lui ménage une entrevue avec Gélis. Le but est évident. Ce serait un emprunt ou une demande de crédit, l'un ou l'autre hypothéqué sur une imprimerie que vous êtes intéressé à ne pas vendre trop vite. Dois-je avertir Gélis de la future visite de de Broise? Ne serait-il pas convenable que J , averti par de Broise, préparât Gélis? Enfin, croyez-

vous que votre beau-frère saura bien manœuvrer cette affaire?

S , qui m'avait donné sa parole pour le billet de 350, m'a dit hier, brutalement : *Puisque vous escomptez du papier chez S , il faut aussi lui porter celui-là.* J'ai couru de très mauvaise humeur chez S , à qui j'ai conté l'histoire, et qui, sans me donner un mot d'explication, m'a escompté les deux billets de 500 fr. (25 fr.).

Mais que faire du billet de 350? Le porter chez T ? Chez G ? Revenir chez S ? Ou aller chez J qui ne me connaît pas?

Autre accident, celui-ci monstrueux! Je vais, chez L , prendre mes 500 fr.; on me demande la permission de prélever 200 ou 300 fr., sur 472 que je dois. Il m'était impossible de comprendre. On me montre alors un dossier M -Baudelaire datant d'il y a à peu près deux ans. On m'explique que si on ne m'a pas poursuivi, *c'est parce qu'on sait qu'on revoit toujours les auteurs, et qu'en y mettant des facilités on est toujours remboursé par eux.* Notez que j'ai déjà remboursé deux billets M , et que celui-là (escompté directement par lui, car je n'avais jamais rien escompté chez L), je le croyais payé de très vieille date. C'est le prix, ou plutôt un acompte sur le prix de mon *Salon*, de Novembre, de *vers*, etc...

Depuis deux ans, M n'a pas daigné m'avertir.

J'ai refusé, nettement, de laisser prélever quoi que ce soit; et on m'a promis de me donner mes 500 fr. demain, pourvu que je prisse un engagement

pour l'affaire M . On acceptera un renouvellement de M , *pourvu qu'il soit endossé par moi*. Je n'aurais jamais cru que ma situation eût une valeur quelconque, aux yeux de n'importe qui. Dans la soirée, j'ai cherché l'adresse de M , et je l'ai trouvée.

Je lui écris tout de suite, mais pourrai-je arracher une réponse à cet être incompréhensible?

De Broise sait tout cela. Il a maintenant entre les mains, 1.860 fr.

Vite, très vite, cher ami, votre réponse, et votre avis. De Broise m'a beaucoup entretenu de votre situation. Je persiste à la trouver bonne, c'est à dire pouvant devenir très bonne.

Pensez à J , à G , consultez votre mère ; et, relativement à moi, pensez au cas où par la faute de M , pour le billet de 500, et ou par la faute des 400 fr. de Londres, je n'aurais votre complément qu'après le 10.

Je ne parle pas du billet de 350, bien que j'aie l'intention de m'en occuper demain, avant votre réponse.

En tout cas, si vous croyez bon que, pour vos affaires, votre beau-frère, appuyé sur J , voie G , il faut que ce soit *après le 10*.

A POULET-MALASSIS

Lundi, 7 Janvier 1861.

J n'a pas voulu du 350. Je le garde ; soit chez T , soit chez G , il servira.

L a escompté, mais en tenant compte de l'escompte d'abord, puis *du protêt et des intérêts M* .

Que pouvais-je faire? Encore a-t-il fallu que je signasse un billet personnel, en échange du billet M .— M est un polisson qui n'a même pas daigné se trouver au rendez-vous indiqué par moi chez L . Voici le bordereau ci-joint : Note de mes escomptes ; T , 21. S , 25. L , 74. = 120 fr.

De Broise a maintenant 2.280 fr.

J'attends de l'argent de Londres, et la maison Lévy m'en donnera un peu après-demain, en grognant.

De Broise insiste pour voir G . Moi, j'ai insisté pour qu'il vît d'abord J . Pour parler plus nettement, je crains le guignon naturel de de Broise.

Bracquemond, que j'ai vu ce matin, m'a parlé du découragement visible de votre beau-frère. Peut-être feriez-vous bien de faire, dans quelques jours, un voyage de quarante-huit heures.

Maintenant que je n'ai plus rien à cacher à votre mère, je tiens vivement à me conduire de manière à être *honoré*. Mais n'y aurait-il pas moyen de classer mes dettes dans les dettes de votre maison, dans les futures évolutions que vous allez faire, et, sans compter l'intérêt régulier de toute dette, de m'acquitter par une série de cessions successives? C'est vous dire que je suis énervé par les inquiétudes, harassé, rompu.

J'ai eu, j'ai encore des cheminées qui me sont

tombées sur le dos. Je vous en parlerai plus tard, quand vous serez tranquille. C'est incroyable, inouï, plus étrange que tout ce que vous pouvez concevoir.

Avez-vous reçu ma dernière feuille, le titre, faux-titre, et *la table des matières?*

De cette dernière, je ne suis pas content. Pourquoi, je ne le sais pas. Elle ressemble à la table des matières d'un autre livre. De plus, la pagination de la table se confond avec les chiffres relatifs aux matières.

Le tout, en caractères (soit petits caractères, soit capitales) qui me paraissent bizarres et *trop petits, mais j'en réfère à vous.*

Il est possible que j'omette quelque chose. J'ai la tête fatiguée, et *je ne fais rien.*

A POULET-MALASSIS

16 Janvier 1861.

Mon cher ami,

Je suis assez dur pour moi-même, et pourtant toutes mes aventures m'avaient rendu malade. Dans mes ahurissements, j'avais chargé de Broise de vous rendre compte de mes actes, n'ayant pas la tête disposée à vous écrire.

Je lui ai remis l'argent de tous les billets, et je lui dois encore 230 fr. Si j'avais eu la libre disposition de mon temps, j'aurais déjà touché de l'argent deux fois (par moi-même). Je m'en occupe

maintenant, et, avant *très peu de jours*, je vais les lui remettre. Je voudrais faire mieux encore, et la lettre désolée que j'ai reçue de vous hier matin me prouve que c'est urgent. Je reviendrai tout à l'heure là-dessus.

Mon grand éloignement de Paris n'a pas peu servi à la dilapidation, dans cet intervalle de quinze jours. En dehors de cela, mes dépenses forcées ont été de 20, chez T , de 25, chez S , de 10, chez G , et de 74, chez L (affaire M).

Ce que j'ai à recevoir, avant la fin du mois, se monte à 400 fr.

Avant tout, je veux me soulager et vous dire ce que je n'ai dit à personne. Vous jugerez ce que j'ai enduré, et ce que j'endure encore. Je me suis sauvé de Neuilly, par dignité, ne voulant pas rester dans une situation honteuse et ridicule. Pendant vingt-cinq jours, je me suis trouvé en face d'un homme qui passait toutes ses journées dans la chambre de sa sœur, depuis 8 h. du matin jusqu'à 11 h. du soir, m'empêchant ainsi de prendre mon seul plaisir, c'est à dire de causer avec une femme vieille et infirme. Quand j'ai voulu lui faire entendre, par la voix de sa sœur, que mon extrême gêne ou un accident quelconque pouvaient nécessiter de sa part un effort pour soulager sa sœur et m'aider moi-même dans cette tâche, il m'a fait répondre que *non, non, pour maintenant, et pour l'avenir*. Plus tard, il est revenu là-dessus, offrant de faire quelque chose, si, de mon côté, je faisais une délégation

sur ce qui pouvait me rester de fortune personnelle. Peut-on concevoir un monsieur qui revient du bout du monde, qui tombe de la lune, qui ne s'est jamais inquiété de sa sœur, qui en est à faire ses premières preuves de dévouement, et qui *ose* demander des garanties à celui qui a fait dix-neuf ans ce que le devoir ne lui commandait pas? Oh! ce n'est pas fini! A travers beaucoup de pleurs, j'ai obtenu de la créature l'aveu que, depuis un an, son frère *vivait chez elle*, mais qu'il lui avait prêté 200 fr. !!... Mille pardons, mon cher Malassis, de vous entretenir de ces hontes. — Il m'a fallu vivre entre un drôle et une malheureuse femme dont le cerveau est affaibli. J'ai fui, j'en suis encore malade d'indignation, j'ai le cerveau tout affadi, et croiriez-vous que j'ai du mal à écrire une heure de suite?

Il y a quelques jours, vous m'avez ravi en m'écrivant qu'avec *de la résistance, de la patience et de la dissimulation*, tout serait sauvé. Hier, vous m'écrivez le contraire, et vous prévoyiez un désastre. Ne se pourrait-il pas que ces variations dans votre idée vinssent d'alternatives d'espoir et de découragement, ou d'un manque de hardiesse de votre famille? Il y a, au bout de votre tentative, de la gloire, et, peut-être, de l'argent : persévérez. Dans le cas de désastre, pensez aux *Fleurs* et aux *Paradis*, auxquels j'attache de l'importance.

Quant à ma dette, je ne vois qu'une issue, c'est de vous donner sans cesse de petites sommes. Je cherche dans mes papiers, et je vois que j'ai su, en dix-huit mois, donner à l'Hôtel de Dieppe une

somme *énorme*. J'en ferai bien autant pour vous. Sincèrement, je le veux.

Je n'ai pas besoin de vous parler de l'insuffisance de de Broise. Il allume son gaz et son poële.

A propos, de Broise croyait que j'étais *en avance ;* je croyais *le contraire.* Vous croyez *que ce n'est ni l'un ni l'autre.* Vous y penserez, quand vous pourrez.

Je vais sans doute demain matin recevoir de vous une lettre impatientée. Je ne l'ouvrirai qu'avec crainte. Une lettre, un coup de sonnette, un rien me fait sauter en l'air. Ma volonté est dans un état piteux, et, si je ne pique pas, *par hygiène*, *et malgré tout*, une tête dans le travail, je suis perdu.

Un mot encore, à propos de votre frère Edouard, bien que ces choses ne me regardent pas. Quelqu'un que je n'ai pas à vous nommer l'a rencontré dans un bal masqué, en compagnie d'une bande de petits fous, et il a tenu les propos les plus bizarres, parlant tantôt de s'engager, tantôt de fonder quelque chose, à lui tout seul. *Tout cela*, disait-il, *dépendrait d'une certaine réponse d'Alençon.* Est-ce que l'insensé penserait à quelque petit journal pour la jeunesse?

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Baudelaire. — Vingt exemplaires. Combien sur *chine* ou fil?

Revue des Deux Mondes. — Buloz (avec une lettre de moi).

Revue contemporaine. — De Calonne.

Revue britannique. — Qui?

Revue européenne. — Lacaussade, Gustave Rouland (avec une lettre de moi).

Correspondant. — Qui?

Illustration. — De Wailly?

Monde illustré. — Gozlan (avec une lettre).

Moniteur. — Sainte-Beuve (avec une lettre).

Débats. — Deschanel (avec une lettre). Cuvillier-Fleury.

Presse. — Saint-Victor. Arsène Houssaye, directeur de *La Presse* (très important).

Constitutionnel. — Grandguillot (Vitu fera une note).

Siècle. — Taxile Delord.

Pays. — D'Aurevilly (avec une lettre).

Patrie. — Edouard Fournier.

Opinion Nationale. — Levallois.

Salut public (de Lyon). — Armand Fraisse (avec une lettre).

Nord. — Jules Janin (avec une lettre).

Indépendance belge. — Qui?

Idem.—De Ronsard, Ministère de l'Intérieur, très important, pour deux cents journaux (avec une lettre).

Union. — Pontmartin.

Gazette de France. — Guttinguer (promis un article, annoncé même, il y a huit jours).

Revue anecdotique. — Larcher.

Revue de Genève. — Qui?

Figaro. — Monselet.

Journal amusant. — Nadar.

Times. Thackeray's Cornhill Magazine (avec une lettre). *Examiner. Spectator. Athenæum. Literary Gazette. Press. Frazer's Magazine. Westminster Review. Edinburg Review. Quarterly Review.*

Russes et Allemands, je n'y entends rien.

Vitu fera une note au *Constitutionnel;* La Fizelière, à *L'Artiste.*

Je voudrais bien me décharger sur vous de Banville, de Gautier et de Leconte de Lisle.

Plusieurs exemplaires doivent être accompagnés d'une lettre de moi. Je verrai de Broise, tous les jours. Evitez les doubles exemplaires jetés dans les journaux, sans sûreté et sans garantie. J'ai quelqu'un qui s'occupera de l'affaire des journaux de Londres, et qui peut-être ira lui-même dans les bureaux.

Si vous faites une note (trente-cinq pièces nouvelles, toutes les anciennes remaniées, portrait), communiquez-la-moi, je la ferai passer dans une centaine, au moins, de journaux de départements.

En fait de grands journaux de province, je ne connais que *Le Salut public.* Je ne garde pas le double de cette note.

A POULET-MALASSIS

25 Mars 1861.

Mon cher ami,

Je vais voir Hetzel tout à l'heure, à 5 h., et je

vais le prier de vouloir bien m'attendre jusqu'à après-demain, car je n'ai pas les billets entre les mains. J'ai cru que vous me les enverriez hier.

J'ai rencontré, il y a trois jours, de Broise, désolé, qui m'a tenu dans la boue, au moins un quart d'heure, m'accablant de reproches, et ne voulant pas comprendre que cette fois j'étais impuissant, et que même il eût été dangereux que je parusse chez les escompteurs. Je suis obligé de me défendre vis à vis de lui, mais quelquefois de vous défendre vous-même. Si je n'avais pas eu, retombant sur mon dos, 1.900 fr. à rembourser, dont 500 sont déjà payés, il est évident que j'aurais pu vous être utile. Les jours précédents, j'avais essayé de lui demander pourquoi le portrait ne paraissait pas à *L'Artiste*, et pourquoi je ne recevais pas quelques épreuves du portrait retouché, où elles étaient, etc... Il m'a ri au nez, très bizarrement. Dans toutes ses allures, dans toutes ses plaintes, il est si bizarre, même pour les affaires les plus vulgaires, que toute relation entre lui et moi devient de plus en plus difficile.

Trois mois et *six mois*, cela me paraît dangereux. Trois mois et *quatre mois* même me paraissent contenir une mauvaise chance.

Je vous ai dit qu'Hetzel n'était plus pour l'escompte dans les mêmes conditions qu'il y a quelques mois.

Le jour de ma rencontre avec de Broise, je sortais d'une imprimerie où on me détenait depuis trois jours, depuis 10 h. du matin jusqu'à 10 h. du

soir, pour en finir avec le *Wagner*, qui va enfin paraître à l'*Européenne.* Jugez de l'état de ma cervelle, ce jour-là.

Répondez-moi, vite.

Tout à vous.

Celui de 500 est, je crois, pour le 1er; celui de 1.100, pour un autre jour, le 10, je crois.

A AUGUSTE VACQUERIE

Je serais un grand ingrat, si je ne vous remerciais pas. *J'ai la détestable habitude de souffrir au spectacle et même de ne pas comprendre les pièces.* Vous, vous m'avez tenu si attentif pendant sept actes que vous pouvez dire que vous avez fait un miracle.

Il y avait bien des années que je n'avais entendu un drame. Enfin, en voici un, et des plus beaux, et plein d'ordre, et plein de logique, et toujours grand.

Que vous êtes heureux de savoir ainsi extraire tout ce qui est contenu dans une idée! Sérieusement, sans mensonge et sans flatterie, vous m'avez causé une des plus vives jouissances que j'aie depuis longtemps reçues. En laissant de côté toute l'habileté dont vous avez fait preuve, je vous loue beaucoup d'avoir basé une action toujours vraie, passionnée, sur une pure abstraction, *sur une idée aussi vague et impalpable que l'idée de l'honneur* (ce n'est pas

moi qui parle ainsi). Je crois même que d'abord le public est un peu étourdi d'une pareille originalité. Il y a si longtemps qu'il n'a vu cela.

A THÉOPHILE GAUTIER

29 Avril 1861.

Mon cher Théophile,

Tu te souviens que je t'ai parlé d'un vieil ami, M. Rodolphe Bresdin, qui nous est revenu, après douze ans d'absence.

J'ignore si ses dessins sont reçus au Salon ; mais, en tout cas, il est bon que tu voies quelques morceaux de lui. Je te connais assez, pour deviner qu'il y a, là, des choses qui te plairont infiniment. Reçois donc Bresdin, comme une *vieille* connaissance ; il te fera peut-être cet effet, quand tu connaîtras ses œuvres.

Tout à toi.

A POULET-MALASSIS

Mon cher Malassis,

1. — Vous n'avez aucune certitude que la propriété des *Fleurs* et des *Paradis* vaille 5.000 fr.

Elle ne vaut peut-être pas CELA, *actuellement ;* et elle peut valoir, plus tard, *beaucoup plus.*

Il serait possible aussi que *Les Fleurs* suffisent,

vendues en toute propriété, à payer ma dette vis à vis de vous.

2. — J'ai fait mes réflexions et je consentirai à cet arrangement, si nous agrandissons *le système*, ce qui me permettrait enfin de me mettre l'année prochaine à faire beaucoup de nouveau (n'existant encore qu'en ébauche), et *peut-être même d'abandonner à tout jamais le système de fragmentation dans les journaux qui me fait tant souffrir*. (Insister là-dessus.)

MATIÈRE VENDABLE (5 vol.)

Réflexions sur mes contemporains.	2 vol.
Fleurs du Mal................	1 vol.
Paradis artificiels (Opium et *Haschisch)*.....................	1 vol.
Poèmes en prose...............	1 vol.

Ou vendre à chacun, le plus cher possible, pour *une* édition, ou pour *un temps bref*, un ou deux des volumes mentionnés, ou (système préférable) vendre à un *seul* éditeur la *propriété de tout*, pour *toujours*, ou pour *un temps très long*.

Dans ce cas-là, ma pensée se reporte vers Michel, malgré que, récemment, il m'ait refusé les *Contemporains*, blessé (en apparence peut-être, peut-être réellement) de ce que j'avais pensé à Hetzel.

Je crois que Michel ne connaît pas du tout la valeur de ces livres, particulièrement des *Fleurs du Mal*, des *Contemporains*, etc..., des *Paradis*.

Peut être sa susceptibilité s'apaisera-t-elle, et peut-être vaudrait-il mieux tout faire rentrer chez lui, d'autant plus qu'il sera chargé plus tard de manœuvrer pour moi l'affaire du *Poe illustré* avec Hachette, et qu'il fera pour moi ce que vous faites maintenant vous-même.

Vous pouvez même lui montrer cette note, si vous le jugez à propos. En dehors de cette combinaison, je ne vois que *Hetzel*, d'un côté, et, de l'autre, *Didier*, pour les *Contemporains*, — à qui j'avais pensé, après le rebuffade de Michel.

Dans ce dernier cas, traitez sur la base faite pour Babou : 800, par volume, — pour une édition.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Si je n'avais pas été *très sérieusement malade* depuis trois jours, vous m'auriez vu.

Venez me voir dans un délai de trois jours ; je suis obligé, si mal que je sois, de poursuivre vivement une besogne arriérée ; et je pourrai, en même temps, satisfaire, je le présume du moins, votre impatience à l'égard des 800 fr.

S a tout pris, en me disant : *Puisque la revue devait me remettre cet argent, vous prendrez, pour vous, l'argent de la revue*. J'ai reçu une somme de 200 et quelques fr., que j'ai dépensée dans ma terreur. Maintenant, l'argent de la revue (le 15 et le 22) vous appartient ; cela est clair. Il

n'y a aucune opposition. Il faut seulement que j'instruise D et L de ce revirement des choses.

Enfin, et voilà pourquoi je vous disais de venir me voir dans trois jours, je raconte tout cela à ma mère, par surcroît de précautions. Je recevrai une tempête de reproches, car *je n'ai pas caché le motif de ma demande.*

Le même cas existera encore, pendant plusieurs mois, chez L et chez G , à moins que ma mère ne consente à me *tirer* complètement de ces angoisses, pour un an au moins.

C'est ce que je vous dirai dans trois jours.

L'affaire S a tourné horriblement mal. Si je n'avais pas été malade, je serais allé invoquer votre témoignage contre ce misérable. Je crois que *la Société des Gens de lettres* fera un effort pour en avoir raison.

Vous devinez sans doute que ma lettre cache un état d'esprit assez alarmant.

A ARSÈNE HOUSSAYE

Mon cher Houssaye,

Vous qui, avec l'air inoccupé, savez si bien remplir une journée, trouvez quelques instants pour parcourir ce spécimen de *poèmes en prose* que je vous envoie. Je fais une longue tentative de cette espèce, et j'ai l'intention de vous la dédier. A la fin du mois, je vous remettrai tout ce qu'il y aura de fait (un titre comme : *Le Promeneur solitaire*, ou

Le Rôdeur parisien vaudrait mieux peut-être). Vous serez indulgent. Car vous avez fait aussi quelques tentatives de ce genre, et vous savez combien c'est difficile, particulièrement pour éviter d'avoir l'air de montrer le plan d'une chose à mettre en vers.

J'ai jugé à propos de commettre une lourde folie; je veux parler de ma candidature à l'Académie. Vous qui avez, m'a-t-on dit, passé par là, vous savez quelle odyssée horrible c'est, l'odyssée sans sirènes et sans lotus.

... Vous me seriez très agréable si vous pouviez annoncer cette candidature inouïe, dans votre courrier de *L'Artiste*, et dans votre *Pierre de l'Estoile*. Vous êtes peut-être candidat. Mais je vous jure que vous pouvez être pour moi généreux sans danger. D'ailleurs, vous le seriez *avec* danger. Vous me comprendrez facilement d'ailleurs, si je vous dis qu'étant, personnellement, sans espérances, *j'ai pris plaisir* à me faire *bouc* pour tous les infortunés hommes de lettres.

Tout à vous.

A ARSÈNE HOUSSAYE

Mon ami,

Je vous porterai demain quelque chose, quelque chose à quoi j'attache peut-être une importance exagérée, en raison du mal que je me suis donné pour bien faire. Enfin! je me pique qu'il y a là *quelque chose de nouveau*, comme sensation ou comme expression.

Je crois que j'ai trouvé le titre qui rend bien mon idée : *La Lueur et la Fumée.*

Les notes pour la candidature sont faites. (Le bruit m'est revenu que ma candidature étant un outrage à l'Académie, plusieurs de ces Messieurs ont décidé qu'ils ne seraient pas visibles pour moi. Mais c'est trop fantastique pour être possible.)

Tout à vous.

Il y a longtemps que j'ai reçu un paquet de *japonneries.* Je les ai partagées entre mes amis et amies, et je vous en ai réservé trois. Elles ne sont pas mauvaises (images d'Epinal, du Japon, 2 sols pièce à Yeddo). Je vous assure que sur du vélin et encadré de bambou ou de baguettes vermillon, c'est d'un grand effet.

A ALFRED DE VIGNY

Monsieur,

Pendant de bien nombreuses années, j'ai désiré vous être présenté, comme à un de nos plus chers maîtres. Ma candidature à l'Académie française me fournissait un prétexte pour me présenter moi-même chez vous, dans ces derniers jours. Seulement, j'ai appris votre état de souffrance, et j'ai cru devoir m'abstenir, par discrétion. Hier, cependant, M. Patin m'a dit que vous éprouviez une amélioration sensible, et alors je me suis décidé à venir vous fatiguer quelques minutes de ma personne.

Je vous en prie vivement, congédiez-moi, tout de suite et sans cérémonie, si vous craignez qu'une

visite, si brève qu'elle soit, ne vous fatigue, fût-ce celle d'un de vos plus fervents et dévoués admirateurs.

A ALFRED DE VIGNY

Monsieur,

Je suis rentré chez moi, tout étourdi de votre bonté, et, comme je tiens vivement à être connu de vous, je vous envoie quelque chose de plus que ce que vous m'avez demandé.

Dans les deux brochures (*Richard Wagner*, *Théophile Gautier*), vous trouverez quelques pages qui vous plairont.

Voici *Les Paradis*, auxquels j'ai la faiblesse d'attribuer quelque importance. La première partie est entièrement de moi. La seconde est l'analyse du livre de Quincey auquel j'ai ajouté, par ci, par là, quelques idées qui me sont personnelles, mais avec une grande modestie.

Voici *Les Fleurs*, le dernier exemplaire sur bon papier. La vérité est qu'il vous était destiné depuis très longtemps. Tous les anciens poèmes sont remaniés. Tous les nouveaux, je les marque au crayon à la table des matières. Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album et qu'il a un commencement et une fin. Tous les poèmes nouveaux ont été faits pour être adaptés à un cadre singulier que j'avais choisi.

J'ajoute un vieux numéro de revue, et où vous

trouverez un commencement de tentative nouvelle, qui peut-être vous intéressera. Jules Janin et Sainte-Beuve y ont trouvé quelque ragoût. Quant aux articles sur les beaux-arts et la littérature, je n'en ai pas un seul sous la main.

Si je peux dénicher un exemplaire de la vieille édition des *Fleurs*, je vous l'enverrai.

Enfin, voici les poésies de Poe. Je ne vous recommande rien, tout est également intéressant. Ne me rendez pas ce volume, je possède un second exemplaire.

Monsieur, je vous remercie de nouveau pour la manière charmante dont vous m'avez accueilli. Quelque grande que fût l'idée que je m'étais faite de vous, je ne m'y attendais pas. Vous êtes une preuve nouvelle qu'un vaste talent implique toujours une grande bonté et une exquise indulgence.

A CHARLES ASSELINEAU

Mon cher ami,

Tâchez de savoir, non pas si je peux mettre Emile Augier de mon bord (je crois cela impossible), mais si je puis me présenter chez lui *avec sécurité*, c'est à dire sans me manquer à moi-même.

Est-il lié avec Ponsard?

Croyez-vous que je pourrais, sans indiscrétion, et avec chances, prier Janin de dire quelques mots de mon affaire ?

Tout à vous.

Vous savez qu'il (Augier) a changé d'adresse.

1862

A SAINTE-BEUVE

Encore un service que je vous dois ! Quand cela finira-t-il ? Et comment vous remercier ?

L'article m'avait échappé. Cela vous explique le retard que j'ai mis à vous écrire.

Quelques mots, mon cher ami, pour vous peindre le genre particulier de plaisir que vous m'avez procuré. — J'étais très blessé (mais je n'en disais rien) de m'entendre, depuis plusieurs années, traiter de loup-garou, d'homme impossible et rébarbatif. Une fois, dans un journal méchant, j'avais lu quelques lignes sur ma répulsive laideur, bien faite pour éloigner toute sympathie (c'était dur, pour un homme qui a tant aimé le parfum de la femme). Un jour, une femme me dit : *C'est singulier, vous êtes fort convenable ; je croyais que vous étiez toujours ivre et que vous sentiez mauvais.* Elle parlait d'après la légende.

Enfin, mon cher ami, vous avez mis bon ordre à tout cela, et je vous en sais bien du gré, — moi

qui ai toujours dit qu'il ne suffisait pas d'être savant, mais qu'il fallait surtout être aimable.

Quant à ce que vous appelez *mon Kamtchatka*, si je recevais souvent des encouragements aussi vigoureux que celui-ci, je crois que j'aurais la force d'en faire une immense *Sibérie*, mais une chaude et peuplée. Quand je vois votre activité, votre vitalité, je suis tout honteux ; heureusement, j'ai des soubresauts et des crises dans le caractère qui remplacent, quoique très insuffisamment, l'action d'une volonté continue.

Faut-il maintenant que moi, l'amoureux incorrigible des *Rayons jaunes* et de *Volupté*, du Sainte-Beuve poète et romancier, je complimente le journaliste? Comment faites-vous pour arriver à cette certitude de plume qui vous permet de tout dire et de vous faire un jeu de toute difficulté ? Cet article n'est pas un pamphlet, puisque c'est une justice. Une chose m'a frappé, c'est que j'ai retrouvé là toute votre éloquence de conversation, avec son bon sens et ses pétulances.

(Vraiment, j'aurais voulu y collaborer un peu, — pardonnez cet orgueil ; — j'aurais pu vous faire don de deux ou trois énormités que vous avez omises par ignorance. Dans une bonne causerie, je vous conterai cela.)

Ah ! et votre utopie ! le grand moyen de chasser des élections *le vague, si cher aux grands seigneurs !* Votre utopie m'a donné un nouvel orgueil. Moi aussi, je l'avais faite, l'utopie, la réforme ; — est-ce un vieux fond d'esprit révolutionnaire qui m'y poussait,

comme aussi, il y a longtemps, à faire des projets de constitution? Il y a cette grande différence que la vôtre est tout à fait viable, et *que, peut-être, le jour n'est pas loin où elle sera adoptée.*

Poulet-Malassis brûle de faire une brochure avec votre admirable article, mais il n'ose pas aller vous voir; il croit que vous lui en voulez.

Promettez-moi, je vous prie, de trouver quelques minutes pour répondre à ce qui suit :

Un grand chagrin, la nécessité de travailler, des douleurs physiques, dont une vieille blessure, ont interrompu mes opérations.

J'ai, enfin, quinze exemplaires de mes principaux bouquins. Ma liste de distribution, très restreinte, est faite.

Je crois de bonne politique d'opter pour le fauteuil Lacordaire. Là, il n'y a pas de littérateurs. C'était primitivement mon dessein, et, si je ne l'ai pas fait, c'était *pour ne pas vous désobéir*, et pour ne pas paraître trop excentrique. Si vous croyez mon idée bonne, j'écrirai, avant mercredi prochain, une lettre à M. Villemain, où je dirai, brièvement, qu'il me semble que l'option d'un candidat ne doit pas être seulement dirigée par le désir du succès, mais aussi doit être un hommage sympathique à la mémoire du défunt. Aussi bien, Lacordaire est un prêtre *romantique*, et je l'aime. Peut-être glisserai-je, dans la lettre, le mot *romantisme,* mais non sans vous consulter.

Il faudra bien que ce terrible rhéteur, cet homme si grave et si peu aimable, lise ma lettre; cet homme

qui prêche en causant, avec la physionomie et la solennité (mais non pas avec la bonne foi) de Mlle Lenormand. J'ai vu cette demoiselle, en robe de professeur, ramassée dans son fauteuil, comme un Quasimodo, et elle avait sur M. Villemain l'avantage d'une voix très sympathique.

Si, par hasard, M. Villemain vous est cher, je retire immédiatement tout ce que je viens de dire, et, pour l'amour de vous, je m'appliquerai à le trouver aimable.

Cependant, je ne puis pas m'empêcher de penser que, comme papiste, je vaux mieux que lui..., et cependant je suis un catholique bien suspect.

Je veux, malgré ma tonsure et mes cheveux blancs, vous parler en petit garçon. Ma mère, qui s'ennuie beaucoup, me demande sans cesse *les nouveautés*. Je lui ai envoyé votre article. Je sais quel plaisir maternel elle en tirera. Merci, pour elle et pour moi.

Votre bien dévoué.

A ALFRED DE VIGNY

Dimanche, 26 Janvier 1862.

Monsieur,

Je suis bien persuadé que vous ne m'avez pas cru capable d'oublier un instant votre admirable accueil, ni la permission que vous m'avez donnée de compter sur vos conseils. Dans la fin de Décembre,

et au commencement de ce mois, j'ai fait quelques efforts inutiles pour trouver quelques-uns de ces Messieurs que je tenais vivement à voir, MM. Sandeau, de Sacy, Ponsard, Saint-Marc Girardin, Legouvé. — Puis, je me suis senti repris par mes névralgies périodiques (*mes seuls titres auprès de M. Viennet*); puis, par une grosse douleur morale, une de celles *qui ne veulent pas être dites*, comme disent les Anglais ; puis, par un accident physique ; puis, enfin, par l'impérieuse nécessité de travailler. En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer le découragement, dans une tentative aussi paradoxale que la mienne. Cependant, je vais m'y remettre activement. Je possède maintenant un nombre suffisant d'exemplaires de mon petit bagage littéraire pour en faire quelques hommages.

Je consacrerai tout le commencement de Février à mes visites.

Tout bien considéré, je ne suis pas fâché d'avoir tant lambiné ; cela m'a permis de réfléchir sur une foule de choses que je ne connaissais guère.

Avant de prendre une décision définitive, j'ai voulu avoir votre avis. Selon votre réponse, j'écrirai, avant mercredi, une lettre à M. Villemain, destinée à être communiquée à MM. de l'Académie.

Cette lettre, d'une forme un peu abandonnée, comme peut l'être celle d'un novice, dira en substance que, *à défaut d'une ressemblance complète entre les ouvrages du défunt et ceux du candidat, l'enthousiasme du dernier me paraît une raison*

suffisante d'option, dans le cas de deux fauteuils vacants :

Que, *d'après cette théorie, le candidat le plus parfait qu'on puisse supposer devrait s'abstenir, s'il ne trouvait pas dans la vie et les ouvrages du défunt autre chose que des motifs d'admiration raisonnée, c'est à dire la sympathie et l'enthousiasme ;*

Que, *le père Lacordaire excitant en moi cette sympathie, non seulement par la valeur des choses qu'il a dites, mais aussi par la beauté dont il les a revêtues, et se présentant à l'imagination non-seulement avec le caractère chrétien, mais aussi avec la couleur romantique* (j'arrangerai cela autrement), *je prie M. Villemain d'instruire ses collègues que j'opte pour le fauteuil du père Lacordaire.*

Par ce moyen, il me semble que je gagne quelques jours de plus, que je pourrai peut-être, me trouvant seul en face de M. de Broglie, puisque Philarète Chasles se retire, obtenir quelques voix d'*hommes de lettres.*

Et enfin le sentiment et l'instinct me persuadent qu'il faut toujours se conduire *utopiquement*, c'est à dire comme si on était sûr d'être élu, quand même on est certain de ne pas l'être.

La première fois que je parlai de mon projet à Sainte-Beuve, il me dit en riant : *C'est fort bien, je reconnais votre caractère : votre tentative ne m'étonne pas : je parierais que, pour compléter votre audace, vous allez opter pour le fauteuil de*

Lacordaire. En vérité, c'était mon intention; mais cette plaisanterie me déconcerta, et je craignis de paraître trop excentrique, surtout aux yeux des gens qui ne me connaissent pas du tout.

Si je voulais pousser ma démonstration de la *nécessité de sympathie* jusqu'à l'extrême rigueur, je composerais une étude critique et biographique sur le père Lacordaire, et je la ferais imprimer au moment de la réception du candidat; mais c'est là une gageure de prodigue, et il suffit qu'il y ait dans ce projet un peu d'impertinence pour que je le repousse.

Je ne prendrai pas de décision avant d'avoir reçu votre avis. Je dois vous dire que j'ai écrit une lettre à peu près analogue à mon excellent ami Sainte-Beuve, et que j'attends également une réponse de lui.

J'ai été sérieusement malade; mais, abstraction faite de la santé, de la paresse, du travail et de plusieurs autres considérations, j'éprouvais un certain embarras à me retrouver devant vous, après vous avoir envoyé mes livres.

Songez, Monsieur, à ce que peuvent être, pour nous autres littérateurs de quarante ans, ceux qui ont instruit, amusé, charmé notre jeunesse, nos maîtres enfin!

Vous n'avez peut-être pas deviné la raison pour laquelle je vous ai adressé un petit journal contenant quelques vers de moi : c'était simplement à cause d'un sonnet sur *un certain coucher de soleil*, où j'avais essayé d'exprimer *ma piété!*

Parlez-moi sans façon, je vous en prie, car, dans des matières dont j'ai si peu l'expérience, il n'y aurait pas de honte pour moi à mal raisonner.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, une fois de plus, l'expression de ma gratitude et de ma sympathie toute dévouée.

A GUSTAVE FLAUBERT

Mon cher Flaubert,

J'ai fait un coup de tête, une folie, que je transforme en acte de sagesse par ma persistance. Si j'avais le temps suffisant (ce serait fort long), je vous divertirais beaucoup en vous racontant mes visites académiques.

On me dit que vous êtes fort lié avec Sandeau (qui disait, il y a quelque temps, à un de mes amis : *M. Baudelaire écrit donc en prose ?*). Je vous serais infiniment obligé si vous lui écriviez ce que vous pensez de moi. J'irai le voir et je lui expliquerai le sens de cette candidature qui a tant surpris quelques-uns de ces Messieurs.

Il y a bien longtemps que je désire vous envoyer une brochure sur Wagner, et puis je ne sais plus quoi. Mais, ce qui est bien ridicule pour un candidat, je n'ai pas un livre de moi chez moi.

Sainte-Beuve a fait lundi dernier, dans *Le Constitutionnel*, à propos des candidats, un article chef-d'œuvre, un pamphlet à mourir de rire.

Tout à vous. Votre bien dévoué.

A GUSTAVE FLAUBERT

31 Janvier 1862.

Mon cher Flaubert,

Vous êtes un vrai guerrier. Vous méritez d'être du bataillon sacré. Vous avez la foi aveugle de l'amitié, qui implique la vraie politique.

Mais, parfait solitaire, vous n'avez donc pas lu le fameux article de Sainte-Beuve sur l'Académie et les candidatures. Ça a fait la conversation d'une semaine, et ça a dû retentir d'une façon violente dans l'Académie.

Maxime du Camp m'a dit que j'étais déshonoré; mais je persiste à faire mes visites, bien que certains académiciens aient déclaré (mais est-ce bien vrai?) qu'ils ne me recevraient même pas chez eux. J'ai fait un coup de tête dont je ne me repens pas. Quand même je n'obtiendrais pas une seule voix, je ne m'en repentirai pas. Une élection a lieu le 6 Février, mais c'est à propos de la dernière (Lacordaire, le 20 Février) que je tâcherai d'arracher deux ou trois voix. Je me trouverai seul (à moins qu'il ne surgisse une candidature raisonnable) en face du ridicule petit prince de Broglie, fils du duc, académicien vivant. Ces gens-là finiront par faire l'élection de leurs concierges, si ces concierges sont orléanistes.

A bientôt, nous nous verrons sans doute. Je rêve toujours la solitude, et, si je partais avant votre

retour, je vous ferais une visite de quelques heures là-bas.

Comment n'avez-vous pas deviné que Baudelaire, ça voulait dire : Auguste Barbier, Théophile Gautier, Banville, Flaubert, Leconte de Lisle, c'est à dire : littérature pure? Ç'a été bien compris tout de suite par quelques amis, et ç'a m'a valu quelques sympathies.

Merci et tout à vous.

Avez-vous observé qu'écrire avec une plume de fer, c'est comme si on marchait avec des sabots sur des pierres branlantes?

A ALFRED DE VIGNY

Monsieur,

Voici le terrible article de Sainte-Beuve, le manifeste.

Voici, en outre, deux sixains d'excellentes ballades de Théodore de Banville, qui certainement vous intéresseront.

Je puis bien, sans honte, mettre des sonnets dans *Le Boulevard*, puisqu'un poète tel que Banville veu bien m'y tenir compagnie.

Tous les effroyables compliments dont vous avez bien voulu accabler mes vers me donnent à craindre pour mes élucubrations en prose. Mais vous m'avez donné la soif de votre sympathie.

On s'oublie si bien à côté de vous, Monsieur, que j'ai négligé hier de vous parler de la bonne ale et

de la mauvaise ale. Puisque vous voulez essayer de ce régime, défiez-vous comme de la peste (ce n'est point exagérer, j'en ai été malade) de toute bouteille portant l'étiquette *Harris*. C'est un affreux empoisonneur.

Bien qu'*Allsopp* et *Bass* soient de bons fabricants (*Bass* surtout), il faut bien se défier de même de leurs étiquettes, parce qu'il doit exister des contrefacteurs. Le plus raisonnable est de vous adresser à l'un des deux endroits honnêtes que je vais vous indiquer et de prendre leur ale, de confiance.

Rue de Rivoli, presque auprès de la place de la Concorde, un nommé *Gough* qui tient un bureau de locations d'appartements, et vend en même temps des vins espagnols et des bières, avec des liqueurs anglaises.

Puis, à deux pas de chez moi, sans doute au 26, *rue d'Amsterdam*, à la taverne *Saint-Austin*. Il ne faut pas la confondre avec une autre taverne qui la précède et qui est tenue par des Allemands; bière et porter y sont excellents et à bon marché.

Je crois que Gough vend aussi de très vieille ale, outre ses ales ordinaires, mais elle est d'une force extrême.

Vous ne trouverez pas mauvais, n'est-ce pas? que je m'ingère dans ces petits détails qui intéressent votre hygiène et que je vous fasse part de mon expérience parisienne.

Votre bien dévoué et bien reconnaissant.

Il m'est, pour le moment, impossible de retrou-

ver *Le Corbeau*, avec *La Méthode de composition* qui lui sert de commentaire.

A GUSTAVE FLAUBERT

3 Février 1862.

Mon cher ami,

M. Sandeau a été charmant, sa femme a été charmante, et je crois bien que j'ai été aussi charmant qu'eux, puisque nous avons fait à nous tous un concert d'éloges en votre honneur, si harmonieux que cela ressemblait à un véritable trio exécuté par des artistes consommés.

Pour mon affaire, Sandeau m'a reproché de le prendre à l'improviste. J'aurais dû le voir plus tôt. Cependant, il parlera pour moi à quelques-uns de ses amis de l'Académie: *et peut-être, peut-être, pourrai-je*, dit-il, *arracher quelques voix de protestants dans le vote pour le fauteuil Lacordaire*. C'est tout ce que je désire.

Sérieusement, l'enthousiasme de Madame Sandeau pour vous est grand, et vous avez en elle un avocat, un panégyriste plus que zélé. Cela m'a mis en grande rage de rivalité, et je suis parvenu à trouver quelques motifs d'éloges qu'elle avait oubliés.

Voici la lettre de Sandeau. Voici un petit journal qui vous amusera peut-être.

Tout à vous. A bientôt.

A SAINTE-BEUVE

Lundi soir, 3 Février 1862.

Mon cher ami,

Je m'applique bien à deviner les heures qui sont pour vous des heures de vacances, et je n'y puis réussir. Je n'ai pas écrit un mot, suivant votre conseil ; mais je continue patiemment mes visites, pour bien faire comprendre que je désire, à propos de l'élection en remplacement du Père Lacordaire, ramasser quelques voix d'*hommes de lettres*. Je crois que Jules Sandeau vous parlera de moi ; il m'a dit fort gracieusement : *Vous me surprenez trop tard, mais je vais m'informer s'il y a quelque chose à faire pour vous*.

J'ai vu deux fois Alfred de Vigny, qui m'a gardé, chaque fois, trois heures. C'est un homme admirable et délicieux, mais peu propre à l'action, et dissuadant même de l'action. Cependant, il m'a témoigné la plus chaleureuse sympathie.

Vous ignorez que le mois de Janvier a été, pour moi, un mois de chagrins, de névralgies... Je dis cela pour expliquer l'interruption dans mes démarches.

J'ai vu Lamartine, Patin, Viennet, Legouvé, de Vigny, Villemain (horreur!), Sandeau. Ma foi, je ne me souviens plus des autres. Je n'ai pu trouver ni Ponsard, ni M. Saint-Marc Girardin, ni de Sacy.

J'ai, enfin, envoyé quelques exemplaires de quelques livres à *dix* de ceux dont je connais les

ouvrages. Cette semaine, je verrai quelques-uns de ces Messieurs.

J'ai fait, dans la *Revue anecdotique* (sans signer, mais ma conduite est infâme, n'est-ce pas?), une analyse telle quelle de votre excellent article. Quant à l'article lui-même, je l'ai envoyé à M. de Vigny, qui ne le connaissait pas, et qui m'a témoigné l'envie de le lire.

Quant aux politiqueurs, chez qui je ne puis trouver aucune volupté, j'en ferai le tour en voiture. Ils n'auront que ma carte, et non pas mon visage.

J'ai lu ce soir votre *Pontmartin*. Pardonnez-moi de vous dire : *Que de talent perdu!* Il y a, dans votre prodigalité, quelque chose qui parfois me scandalise. Il me semble que moi, après avoir dit : *Les plus nobles causes sont quelquefois soutenues par des Jocrisses*, j'aurais considéré mon travail comme fini. Mais vous avez des talents particuliers pour suggérer et pour faire deviner. — Même envers les bêtes les plus coupables, vous êtes délicieusement poli. Ce monsieur Pontmartin est un grand haïsseur de littérature...

Je vous ai envoyé un petit paquet de sonnets. Je vous enverrai prochainement plusieurs paquets de rêvasseries en prose, sans compter un énorme travail sur les *Peintres de mœurs* (crayon, aquarelle, lithographie, gravure).

Je ne vous demande pas si vous vous portez bien. Cela se voit suffisamment.

Je vous embrasse et vous serre les mains. — Je sors de chez vous.

A ALFRED DE VIGNY

Monsieur,

Je vous ai vu souffrir, et j'y pense souvent.

Un de mes amis, *dont l'estomac est dans un état fort triste*, m'a dit que Guerre, le pâtissier anglais dont la maison fait *le coin de la rue Castiglione et de la rue de Rivoli*, fait des gelées de viande combinées avec un vin très chaud, Madère ou Xérès sans doute, que les estomacs *les plus désolés* digèrent *facilement et avec plaisir!* C'est une espèce de confiture de viande au vin, plus substantielle et nourrissante qu'un repas composé.

J'ai présumé que ce document méritait de vous être transmis.

Votre bien dévoué.

A POULET-MALASSIS

... Quant à la dernière phrase de votre lettre, vous savez parfaitement que le travail fini et livré à *L'Illustration* a une valeur d'au moins 400 fr. et finalement sera publié; et que, sur l'argent du Ministère d'Etat, je dois vous livrer 600 fr.; et que, si cette somme ne montait pas à ce chiffre, je me ferais un devoir de tout vous livrer. Donc, vos reproches relativement à mes *illusions* ne peuvent pas s'appliquer à ma façon de compter, mais au manque de concordance entre l'arrivée de l'argent et l'échéance. Que je sois désolé de ceci, vous n'en doutez pas.

Vous vous trompez encore dans les motifs supposés pour le refus; quand j'aurai le plaisir de vous voir, je pourrai mieux vous expliquer cela. Aussi bien, en deux mots, voici : 1° un commis a affirmé que vous ne payiez pas vos effets, juste au jour convenu; 2° un autre commis (qui, évidemment, était allé à la Banque) a dit que la maison avait beaucoup plus de valeur du temps de de Broise, et que la retraite de de Broise expliquait la retraite d'une maison de banque d'Alençon. Vous comprenez bien que ce n'est pas moi qui invente cela.

Vous essayez, dans votre lettre, de me faire sentir le plus vivement possible votre mauvaise humeur, mauvaise humeur fort légitime d'ailleurs. C'était inutile. Je souffre suffisamment de ce qui est arrivé, et j'ai reçu de vous trop de services pour garder souvenir d'autre chose.

Tout à vous.

A THÉOPHILE GAUTIER

... Cette année, Paris est rissolé, Phébus-Apollon verse tous les jours plusieurs casserolées de plomb fondu sur les malheureux qui se promènent le long des boulevards. Si j'étais au ciel, j'appellerais ceux de l'endroit à faire des barricades contre ce Dieu sans gêne. Il a été déjà exilé une fois sur la terre, où Admète le forçait à garder des moutons. Pour moi, je le forcerais, vu sa récidive, à garder des poètes modérés, à l'Académie Française...

A THÉOPHILE GAUTIER

4 Août 1862.

Mon cher Théophile,

Tu serais bien charmant, si tu disais quelques mots agréables de l'entreprise des Aquafortistes. C'est, à coup sûr, une très bonne idée, et il y aura dans la collection des œuvres qui te charmeront. Il faut évidemmentsoutenir cette réaction en faveur d'un genre qui a contre lui tous les nigauds.

A propos,j'ai à te remercier,et de bien bon cœur, de ton article sur moi, dans *la collection Crépet.* C'est la première fois que je suis loué comme je désirais l'être.

Bien à toi.

A THÉOPHILE GAUTIER

Cher ami,

Je viendrai te dire quelques mots, avant que tu ne sortes. Peux-tu me dire à peu près à quelle heure, ou préfères-tu que je te voie à *L'Artiste?*

A ARSÈNE HOUSSAYE

8 Octobre 1862. 3 h.

Mon cher Houssaye,

J'ai vu, tout à l'heure, M. R   qui m'a fait les reproches que vousl'avez chargé de metransmettre,

ainsi que la suppression totale de *tous les poèmes en prose*. Ce n'est pas là ce qui m'est le plus désagréable; comme vous le devinez, c'est le reproche que vous croyez, sans doute, pouvoir me faire.

Je considère la chose en soi comme légère, et je n'en ai deviné la gravité, que quand M. R me l'a présentée dans ses rapports avec le procès. Je ne me sentais pas coupable du tout, et je vous transmets littéralement ce que je lui ai répondu :

1. — La revue en question tirait à 500, et ne vendait *que* cent numéros. Publicité nulle.

2. — Plusieurs de ces morceaux (combien? je ne sais pas) ont été remaniés, et même *transformés* (dans quelle proportion, je ne puis pas vous le dire maintenant, puisque je n'ai, sous les yeux, ni mes feuilletons, ni la *Revue fantaisiste*). Mais vous pourrez juger de tout cela, par vous-même, car je vais chercher le numéro de la revue; je vous le transmettrai immédiatement, et vous comparerez.

3. — Je voulais donner au lecteur une idée complète de l'ouvrage, dans son ampleur, ouvrage conçu depuis longtemps, et, avant d'entremêler quelques morceaux anciens, j'ai consulté deux ou trois de mes amis qui m'ont dit que mes scrupules seraient puérils, quand même je ne remanierais pas, surtout avec une aussi grande quantité de morceaux nouveaux, et les morceaux anciens, si rares, n'ayant reçu qu'une publicité aussi restreinte.

J'aurais dû vous consulter vous-même, et ce n'est qu'à vous seul que je dois des excuses.

Il est évident que le coup part de quelque haine et de quelque méchanceté, dont je ne connais ni la raison, ni l'origine.

Je crois que M. R a été un peu étonné de mon calme ; et, je vous le répète, il a fallu des explications secondaires, pour que je comprisse la gravité de la chose.

J'étais allé dire à M. R que je comptais, sous peu de jours, livrer *la totalité* du manuscrit, afin que tous les morceaux à supprimer, s'il y avait lieu, me fussent indiqués à l'avance, et que je ferais faire immédiatement, pour *La Presse*, une copie particulière.

J'irai vous voir, le 16, pour vous montrer ce manuscrit. Quand même vous maintiendriez la suppression totale, je ne m'en considérerais pas moins comme votre obligé, au moins à cause de l'admirable intention que vous avez montrée.

Tout cela est d'autant plus désagréable que je rencontre une foule de gens qui prennent goût à la chose.

Selon votre décision finale, quand vous aurez *tout*, je vous laisserai l'ouvrage, ou je le porterai immédiatement au libraire.

Demain, après-demain au plus tard, je retrouverai le numéro de la revue, et je vous le transmettrai ; mais il faudrait une épreuve, à la brosse, du feuilleton resté à l'imprimerie, pour que vous puissiez bien juger de la proportion entre le vieux, le neuf, et le rajeuni.

Tout à vous.

A POULET-MALASSIS

Mardi, 18 Novembre 1862.

Mon cher,

Pardonnez-moi de n'être pas encore allé à la Préfecture de police, pour obtenir... Les journées sont si brèves, et, chaque jour, il y a des épreuves à corriger, des courses à faire, etc...

Dimanche dernier, au soir, j'ai rencontré Hetzel qui m'a dit, comme en grande confidence : *Malassis est à Clichy*. Je me suis mis à rire, et, quand il m'a demandé qui avait fait cela, et que je lui ai appris, il m'a dit : *Vous me recommandez donc les ennemis de vos amis. C'est à cause de vous, et pour vous être agréable, que j'ai commandé trois livres à cet animal-là*. Ensuite, il m'a très longuement, et très minutieusement parlé de votre position, et m'a affirmé que la prison (même celle pour dettes) était un symptôme grave. Je vous transmets nettement la chose, et je dois ajouter qu'il a montré pour vous la plus vive sympathie.

Mais il vient de m'arriver, tout à l'heure, quelque chose d'assez extraordinaire. Un de nos amis, que Poupart-Davyl, veut faire mettre à Clichy, m'a prié d'intervenir, en me chargeant de propositions fort acceptables. Poupart-Davyl m'a nettement refusé ; mais il était fort calme, quand, tout d'un coup, la créature est entrée, et, aussitôt qu'elle m'a vu, elle a été prise d'une fureur inexprimable. Poupart-

Davyl, un peu honteux, a essayé de lui expliquer qu'il était question d'autre chose. Rien n'y a fait; elle n'a cessé de me provoquer par toutes sortes d'insolences. Quand sont venus les gros mots, relativement à vous, je lui ai expliqué, froidement, que les gens bien élevés, quand ils avaient du mal à dire de quelqu'un, évitaient de le dire devant les amis de celui-là; que, d'ailleurs, j'étais venu pour autre chose, et cætera.

Mais enfin, il est en prison, lui, et deux de ses complices. J'ai répondu : *Je le sais* (*sauf la question des fameux complices*). Mais ce qu'il y a de fort singulier, c'est que, pendant que je comprenais *Clichy*, elle voulait dire *Mazas*. Je ne peux pas vous donner une idée de cette scène; il faudrait la mimer. Je me sentais froid, de haine mais l'amour de ma dignité l'a emporté. Mais ne voilà-t-il pas, tout à coup, que Poupart-Davyl, calme et même embarrassé jusqu'alors, enivré sans doute par les effroyables cris de cette vieille s'est mis aussi à crier, sans savoir pourquoi. Car je n'étais pas venu pour parler de vous, et je n'avais rien dit de vous. Alors, je me suis levé, j'ai salué Poupart-Davyl, et il m'a accompagné. Et puis la porte s'est fermée violemment, avec de vagues imprécations, relatives à moi. C'était encore la demoiselle, furieuse probablement de ce que j'avais évité de la saluer.

J'espère que Poupart-Davyl aura l'esprit de m'écrire une lettre d'excuses. S'il ne le fait pas, je trouverai, peut-être, le temps de lui donner une

leçon. En sortant de là, mon cher, j'avais froid et chaud. J'ai été obligé d'entrer dans un café. Quel repaire de fous, ou de coquins!

Voyez si vous pouvez comprendre, expliquer tant de folie; et, surtout, si vous avez à dire quelque chose contre eux, ne faites plus le généreux : c'est trop absurde.

Jamais de ma vie, personne n'a osé me parler en face, comme cette vieille stryge. C'est inouï.

Tout à vous. Un mot de réponse.

A POULET-MALASSIS

13 Décembre 1862.

En effet, mon cher ami, celui qui vous a fait enfermer m'a joué un cruel tour, car je comptais bien sur vous pour diriger mes affaires. Je suis si maladroit!

Hetzel m'a fait une fort belle proposition pour *deux* ouvrages se faisant pendant réciproquement. Il voulait les *lancer* avec soin, mais c'était pour une édition seulement, mais cela ne remplissait pas mon but.

Et Michel me tient toujours le bec dans l'eau. Je recule, suivant la tradition des rêveurs, comme devant toute réalité.

Pourquoi diable m'offrez-vous quelqu'un pour me diriger? Il faut que j'apprenne à faire une affaire tout seul.

Mais que vous êtes injuste envers moi! Que faire

pour vous êtes agréable? Vous me demandiez un journal littéraire. Comme tous les prisonniers, vous croyez qu'il se passe quelque chose dehors. Il n'y a pas de nouvelles, à moins que vous ne fassiez allusion au *Fils de Giboyer*. Mais vous savez bien que je ne m'occupe pas de ces turpitudes-là.

Quant à *Salammbô*, grand, grand succès. Une édition de 2.000, enlevée en deux jours. *Positif*. Beau livre, plein de défauts, et qui met en fureur tous les taquins, particulièrement Babou. *Il y en a qui reprochent à Flaubert les imitations des auteurs anciens*. Ce que Flaubert a fait, lui seul pouvait le faire. Beaucoup trop de bric-à-brac, mais beaucoup de grandeurs, épiques, historiques, politiques, animales même. Quelque chose d'étonnant dans la gesticulation de tous les êtres. Quant aux 30.000 fr., blague, blague! Pourquoi Flaubert a-t-il permis cela? 30.000 fr., soit! mais *la Bovary*, dont le traité allait expirer, est cédé de nouveau: donc, 15.000 fr., puis, défalcation de l'intérêt de 30.000 fr., pendant dix ans. — Je crois que Flaubert a reçu 12 ou 13.000 fr. (pour les deux), mais comptant.

Champfleury et La Fizelière m'ont dit qu'on ne pouvait pas encore vous voir. Alors, mes remords n'avaient pas de raison d'être, car j'avais positivement des remords de n'avoir pas encore couru là-bas pour vous voir.

Mais quand cela finira-t-il? Et quand pourra-t-on vous rendre visite? J'ai hâte de le savoir. Donnez-moi des nouvelles de votre mère. J'aurai peut-être

à lui écrire avant un mois ou avant quinze jours. Pour moi, je me porte fort mal, et toutes mes infirmités physiques et morales augmentent d'une manière alarmante.

J'aurais besoin d'un médecin comme Mesmer, Cagliostro ou le tombeau de Pâris. Je ne plaisante pas.

Tout à vous.

J'oubliais quelque chose d'important, et que je pourrais vous donner à deviner fort inutilement. J'ai vu Madame Paul Meurice, à propos de Legros qui a fait un beau portrait de Hugo. Elle m'a demandé de vos nouvelles, m'a accablé de questions avec une émotion surprenante (comme je questionne aussi tout le monde, à propos de vous), et puis j'ai vu ses yeux se gonfler, ainsi que son cou, et je crois vraiment qu'elle aurait pleuré, si on n'avait pas annoncé une visite.

Vraiment je serais bien fier d'exciter tant d'intérêt *même à une femme à cheveux blancs.* — Quant à son mari, invisible. Il est plongé dans quelque grosse *machine* nouvelle.

1863

A CHAMPFLEURY

6 Mars 1863.

Mon cher ami,

Le sphinx et l'homme bizarre, c'est toujours vous, et vous êtes bizarre bien naturellement, car l'art ne trouverait pas cela. Comment! vous m'écrivez une lettre que vous tâchez de rendre désagréable, parce que je vous dis que je n'aime pas la mauvaise société! Mon ami, j'en ai toujours eu horreur : la crapule, et la sottise, et le crime ont un ragoût qui peut plaire quelques minutes, mais la mauvaise société, mais ces espèces de remous d'écume qui se font sur les bords de la société! impossible. Vous dites que ma lettre a un sens *caché*: je vais vous expliquer ce sens qui, selon moi, devait vous sauter aux yeux :

Champfleury a un caractère joyeux et mystificateur, duquel je participe un peu. Champfleury a découvert un monde comique, plein de femmes sans maris et de jeunes filles à marier, non mariables, avec des pédantes qui font semblant d'aimer

la philosophie. Champfleury sait, comme moi, qu'une femme est incapable de comprendre même deux lignes du catéchisme. Mais il veut que je partage sa joie, et il veut aussi s'amuser de mon choc avec cette sotte. (Et alors je vous ai répondu que j'étais prêt à tout pour vous plaire, mais que cela m'ennuyait.)

Voilà le sens caché. Quant à votre petit prêche de vertu, de la fin de votre lettre, où vous enfermez un si magnifique éloge de vous-même, je n'ai rien à dire, si ce n'est que quand on pense tant de bien de soi-même, il n'est pas généreux d'en accabler les autres. Il est évident que vous êtes un homme heureux, *heureux par vous-même*, et moi je ne le suis pas, car je suis toujours mécontent de moi.

Je veux que vous me permettiez de vous dire qu'il y a aussi dans votre lettre un ton de taquinerie et de rancune qui, de vous à moi, à notre âge, n'est pas de raison. Quoi! le mot *dignité* vous excite à ce point, vis à vis d'un vieil ami?

Venez, je vous en supplie, me voir dimanche à midi, sinon je croirais que vous m'en voulez.

Tout à vous.

Vous aimez le comique. Lisez le dernier entretien de Lamartine (à propos des *Misérables*). C'est une lecture amusante que je vous suggère. Comme vous êtes trop porté à la finesse, je vous prie de ne voir aucun rapport entre ceci et ma lettre. Répondez-moi tout de suite. Je vous transmets la fausse déclaration que vous me demandez.

A AUGUSTE DE CHATILLON

14 Mars 1863.

Mon cher Chatillon,

Je vous remercie de tout mon cœur.

Venez donc déjeuner, demain matin, dimanche, à l'Hôtel. J'attends Manet, vous ferez sa connaissance.

A 11 h. Soyez exact, et dites en bas que je vous attends pour déjeuner.

Je voudrais savoir ce que je vous redois. Mais il faut que vous confesse, à ma honte, que je vais traverser un Saharah de débine de quinze jours.

Bien à vous.

A POULET-MALASSIS

Vendredi, 8 Août 1863.

Mon cher ami,

Ce que vous me demandez est impossible. Je n'ai *plus qu'un jour*, pour mes préparatifs de départ, courses, visites, emballages, etc...

Pourquoi, vous qui savez si bien être persuasif, et sans aucune peine, n'allez-vous pas directement demander la voix de L   et de T   ?

Vous comprenez bien que je suis désolé de vous refuser.

Je vous écrirai, dans quelques jours, de Bruxelles. Je logerai, sans doute, à l'*Hôtel du Grand-Miroir*.

J'ai un remords, je relis votre lettre pour la troisième fois, désirant sincèrement trouver le moyen d'exécuter ce que vous me demandez, mais votre lettre est *inintelligible* pour moi : *quels pouvoirs T et L ont-ils à me transmettre?*

A THÉOPHILE GAUTIER

21 Août 1863.

Oui, certes, assurément.

J'ajouterai même que ce Monsieur *Rodolfo* me tourmente, et que je ne suis pas exempt de jalousie à son égard. Il me semble que, dans une circonstance aussi solennelle, tu aurais pu penser à utiliser les talents de ton dévoué

BALDÉLARIO.

[A TAINE.]

6 Octobre 1863.

Cher Monsieur,

Je vous serais très reconnaissant, si vous pensiez à moi.

J'ai une grosse affaire à conclure avec Michel, et il ne veut pas conclure, avant d'avoir la préface d'*Eurêka*, d'un côté, et, de l'autre, quelques pages de moi qui lui manquent pour son cinquième volume.

Je suis affreusement affairé. Croyez que sans cela j'irais vous voir fréquemment.

Pourriez-vous m'écrire un petit mot pour m'exprimer ce que vous pensez de l'ouvrage, — si vous ferez la préface, — quelle étendue elle aurait, — et quel prix vous en demanderez.

Croyez, Monsieur, que j'apprécie toute la valeur du service que je vous demande, et que j'en garderai toujours le souvenir.

A ÉTIENNE CARJAT

6 Octobre 1863.

Mon cher Carjat,

Manet vient de me montrer la photographie qu'il portait chez Bracquemond. Je vous félicite, et je vous remercie. Cela n'est pas parfait, *parce que cette perfection est impossible*, mais j'ai rarement vu quelque chose d'aussi bien.

Je suis honteux de vous demander tant de choses, et j'ignore comment je pourrai vous remercier; mais, si vous n'avez pas détruit ce cliché, faites m'en *quelques* épreuves. *Quelques!* cela veut dire *ce que vous pourrez*. Et je tiens, si je vous parais indiscret, à ce que vous me le disiez, pas trop durement cependant.

Manet vient de m'annoncer la nouvelle la plus inattendue. Il part ce soir pour la Hollande, d'où il ramènera *sa femme*. Il a cependant quelques excuses, car il paraîtrait que sa femme est belle, très bonne et très grande artiste. Tant de trésors en une seule personne femelle, n'est-ce pas monstrueux?

Réponse, si on vous trouve.

Bien à vous.

A EUGÈNE CRÉPET

Mon cher Crépet,

Je ne crois pas commettre une indiscrétion en vous insinuant (ce que j'aurais dû faire depuis longtemps) que notre ami Champfleury a un vif désir de recevoir le *Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française*. Il m'a demandé à quel titre il pouvait le réclamer. En vérité, c'est trop de modestie de sa part. Avant de vous consulter, j'ai répondu de votre bonne volonté.

Tout à vous.

Présentez mes respects à Madame Crépet.

Champfleury demeure au fond d'une cité, rue Neuve-Pigalle. J'ai oublié le numéro. Vous trouverez l'adresse exacte à la librairie Malassis.

A SAINTE-BEUVE

De qui est ce sonnet, extrait d'un *Parnasse satyrique*, réimprimé en Belgique ? Saint-Victor a parié pour Théophile de Viau, Malassis pour Racan (!!!), et moi, pour Maynard. Nous avions peut-être tort tous les trois.

Cette nuit, je songeais que Phillis revenue,
Belle, comme elle était à la clarté du jour,

. . . .

1864

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Vous m'avez tant tracassé aujourd'hui par vos voltiges (inutiles) que vous m'avez fait oublier deux choses importantes : l'une, le fameux programme du plafond d'Apollon, perdu par moi ; l'autre, la liste (autant que vous vous souvenez) des travaux littéraires de Delacroix, dans la *Revue des Deux Mondes*, et de ceux, publiés précédemment, sans doute dans *L'Artiste. Ricourt.*

Ajoutez-y quelques réflexions de vous. Rapides et substantielles. Je les interpréterai et je les incolerai dans mes épreuves, si vous arrivez trop tard ; vite, je vous prie.

Pour reprendre notre thème d'aujourd'hui, je verrai Michel avant le 15, je le tâterai, et je verrai s'il y a inconvénient pour moi (c'est à dire : pour nous) à ce que vous vous chargiez de mon affaire ; *si ses offres sont trop affreuses, je repousse l'affaire.* S'il y a quelque avantage immédiat, *vous*

ferez votre part, mais il faudra penser à Lécrivain. Car il me serait dur d'hypothéquer cette dette, renouvelée, sur les *leçons* de Novembre. (Relativement à ceci, c'est vous qui ferez le traité avec M. Vervoort.) Vers la fin d'Octobre; cela suffira.

Tout à vous.

A JUDITH GAUTIER

Mademoiselle,

J'ai trouvé récemment, chez un de mes amis, votre article, dans *Le Moniteur* du 29 Mars dont votre père m'avait quelque temps auparavant communiqué les épreuves. Il vous a sans doute raconté l'étonnement que j'éprouvais, en les lisant. Si je ne vous ai pas écrit tout de suite pour vous remercier, c'est uniquement par timidité. Un homme peu timide par nature peut être mal à l'aise devant une belle jeune fille, même quand il l'a connue toute petite, — surtout quand il reçoit d'elle un service, — et il peut craindre, soit d'être trop respectueux et trop froid, soit de la remercier avec trop de chaleur.

Ma première impression, comme je l'ai dit, a été l'étonnement, — impression toujours agréable d'ailleurs. Ensuite, quand il ne m'a plus été permis de douter, j'ai éprouvé un sentiment difficile à exprimer, composé moitié du plaisir d'avoir été si bien compris, moitié de joie de voir qu'un de mes plus vieux et de mes plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui.

Dans votre analyse si correcte d'*Eurêka*, vous avez fait ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas pu faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs et se disant lettrés sont incapables de faire. Enfin, vous m'avez prouvé ce que j'aurais volontiers jugé impossible, c'est qu'une jeune fille peut trouver dans les livres des amusements sérieux, tout à fait différents de ceux, si bêtes et si vulgaires, qui remplissent la vie de toutes les femmes.

Si je ne craignais pas encore de vous offenser en médisant de votre sexe, je vous dirais que vous m'avez contraint à douter moi-même des vilaines opinions que je me suis forgées à l'égard des femmes en général.

Ne vous scandalisez pas de ces compliments si bizarrement mêlés de malhonnêtetés ; je suis arrivé à un âge où l'on ne sait plus se corriger, même pour la meilleure et la plus charmante personne.

Croyez, Mademoiselle, que je garderai toujours le souvenir du plaisir que vous m'avez donné.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Pincebourde me dit que vous partez pour Bruxelles, aujourd'hui 15. Est-ce vrai ? Quand vous partirez, je vous chargerai d'une note pour M. Vervoort, président de la Chambre des députés et président du Cercle artistique, *contenant les titres des lectures* que je veux faire. Je veux un *traité :* 200 fr.

par lecture, et je ne partirai, fin Octobre, que quand j'aurai le traité...

J'ai causé avec Michel. Il demande huit jours pour réfléchir à ce qu'il peut m'offrir, après avoir vérifié nos comptes.

Or, dois-je, assassiné par tant de besoins, tâcher de conclure avec lui deux nouveaux traités (*Paradis*, *Contemporains*, 3 vol.), ou dois-je patienter jusqu'à Novembre, dans l'espérance que les lectures en question pourront exciter un désir chez MM. Lacroix et Verbœckhoven ?

Je crois d'ailleurs que Michel n'aime pas entendre parler de trente-six choses à la fois, et qu'il ne faut pas laisser voir ma gêne.

En tout cas, chez n'importe qui, je ne veux traiter que pour cinq ans, soit pour une série de paiements au fur et à mesure des tirages, soit pour une seule somme représentant la totalité possible des tirages. Réponse, s'il vous plaît.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Je reviendrai quand je pourrai. J'ai vraiment besoin de causer avec vous *de différentes choses*. Je voulais aussi, malgré les 1.300 fr. dont vous avez parlé à ma mère, vous demander un service d'argent, probablement le dernier, car si je ne pars pas avec ma mère, je vais partir pour Bruxelles, — dans quinze jours, pour Honfleur ou pour Bruxelles.

Bien à vous.

A MONSIEUR FRÉDÉRIX

Bruxelles, le 30 Avril 1864.

Monsieur,

Je vous serais infiniment obligé de vouloir bien assister à ma lecture de lundi, 2 Mai, sur Eugène Delacroix.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiment bien distingués.

A MONSIEUR FRÉDÉRIX

Vendredi, 4 Mai 1864.

Monsieur,

J'ai trouvé, hier soir, dans *L'Indépendance belge*, une note charmante, et plus que bienveillante, sur ma première conférence. Je me suis informé, et j'ai su que la signature G. F. était la vôtre.

Veuillez agréer, Monsieur, mes remerciements bien sincères, aussi vifs que le plaisir que ces lignes m'ont causé.

A MONSIEUR ANCELLE

Samedi, 7 Mai 1864.

Mon cher Ancelle,

Je présume que, bien que la maison T ait gardé le bon de 50 fr. que je lui avais donné pour vous, on ne s'est pas présenté chez vous. Car

j'ai payé, sur l'insistance effroyable que ces gens ont montrée.

Je vous serais infiniment obligé de m'envoyer, par la poste, ce billet de 50 fr. que vous vous attendiez à payer. Je suis parti presque sans le sol; et, ici, *le crédit est chose inconnue.*

Faites en sorte que votre lettre parte de Paris par le courrier de dimanche soir (aujourd'hui), et que j'aie la lettre, lundi.

Je suppose que ma mère n'est pas encore à Paris.

Il paraît que j'ai eu, ici, un succès inconnu jusqu'alors. Je n'ai donné qu'une seule conférence. La saison étant très avancée, ma spéculation de lectures est presque manquée. Ici, tout va très lentement, et je n'ai pas encore de réponse d'Anvers, de Bruges, de Liège, ni de Gand. Mais vous savez que *le vrai but de mon voyage* est de vendre, aussi cher que possible, la collection de mes articles critiques à la maison Lacroix. Si je réussis, je ne vous prendrai plus d'argent cette année. Mais réussirai-je? J'y suis si peu accoutumé.

Bien à vous. Ne m'oubliez pas.

Hôtel du Grand-Miroir. Rue de la Montagne. Bruxelles.

La première était sur Delacroix.

La seconde sera sur Théophile Gautier.

A MONSIEUR ANCELLE

Mon cher Ancelle,

Je tâcherai de trouver le temps de vous écrire

cette semaine. Mais je vous supplie d'envoyer 50 fr. à Jeanne, sous enveloppe (Jeanne Prosper, 17, rue Sauffroy, Batignolles). Je laisse dormir le prix de mes lectures, et je le réserve pour mon maître d'Hôtel, à Paris.

J'ai beaucoup de choses à vous dire. Impossible, aujourd'hui. Il a paru un autre article dans *L'Indépendance*, mais je ne l'ai pas sous la main.

Je crois que cette malheureuse Jeanne devient aveugle.

Je vous écrirai plus convenablement dans deux ou trois jours. Je suis affreusement occupé.

Je vous envoie ce reçu fait d'avance, pour éviter tout contact entre elle et vous.

A THÉOPHILE THORÉ

Cher Monsieur,

J'ignore si vous vous souvenez de moi et de nos anciennes discussions. Tant d'années s'écoulent si vite !... Je lis très assidûment ce que vous faites, et je veux vous remercier pour le plaisir que vous m'avez fait, en prenant la défense de mon ami Edouard Manet, et en lui rendant *un peu* justice. Seulement, il y a quelques petites choses à rectifier dans les opinions que vous avez émises.

M. Manet, que l'on croit fou et enragé, est simplement un homme très loyal, très simple, faisant tout ce qu'il peut pour être raisonnable, mais

malheureusement marqué de romantisme depuis sa naissance.

Le mot *pastiche* n'est pas juste. M. Manet n'a jamais vu de *Goya;* M. Manet n'a jamais vu de *Gréco :* M. Manet n'a jamais vu la galerie Pourtalès. Cela vous paraît incroyable, mais cela est vrai.

Moi-même, j'ai admiré, avec stupéfaction, ces mystérieuses coïncidences.

M. Manet, à l'époque où nous jouissions de ce merveilleux Musée espagnol que la stupide République française, dans son respect *abusif* de la propriété, a rendu aux princes d'Orléans, M. Manet était un enfant, et servait à bord d'un navire. On lui a tant parlé de ses pastiches de Goya que, maintenant, il cherche à voir des Goya.

Il est vrai qu'il a vu des Velasquez, je ne sais où. — Vous doutez de ce que je vous dis ? Vous doutez que de si étonnants parallélismes géométriques puissent se présenter dans la nature. Eh bien ! on m'accuse, moi, d'imiter Edgar Poe !

Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? *Parce qu'il me ressemblait.* La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des PHRASES, pensées par moi, et écrites par lui, vingt ans auparavant.

Et nunc erudimini, vos qui judicatis !... Ne vous fâchez pas, mais conservez pour moi, dans un coin de votre cerveau, un bon souvenir. Toutes les fois que vous chercherez à rendre service à Manet, je vous remercierai.

Je porte ce griffonnage à M. Bérardi, pour qu'il vous soit transmis.

J'aurai le courage, ou plutôt le cynisme absolu de mon désir. Citez ma lettre, ou quelques lignes; je vous ai dit la pure vérité.

A ÉDOUARD MANET

27 Mai 1864.

Mon cher Manet,

Je vous remercie de votre affectueuse lettre. Présentez mes amitiés à votre mère et à votre femme, et, si vous avez à m'apprendre des choses agréables sur la destinée de vos tableaux, écrivez-moi. Je réponds à vos félicitations.

Les Belges sont bêtes, menteurs et voleurs. J'ai été victime de la plus effrontée supercherie. Ici, la tromperie est une règle et ne déshonore pas. Je n'ai pas encore abordé la grande affaire pour laquelle je suis venu; mais tout ce qui m'arrive est de bien mauvais augure, — sans compter que je passe ici pour un affilié de la police française. — Ne croyez jamais ce qu'on vous dira sur la bonhomie belge. Ruse, défiance, fausse affabilité, grossièreté, fourberie, oui...

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

27 Mai 1864.

Mon cher ami,

Je n'ai pas encore attaqué *la grande affaire*, mais je doute de tout. Jugez vous-même si je n'en ai pas le droit. Après cinq conférences (grand succès), j'ai désiré *régler*. Au lieu de 500 fr., on m'a apporté 100 fr., avec une lettre d'excuses alléguant que, les fonds étant épuisés, on avait compté deux séances seulement à 50 fr., et que, pour les trois dernières, comme elles avaient été données après l'époque où s'arrête la saison des cours publics, on les avait considérées comme un acte de générosité de ma part. *Quel peuple! quel monde! Je n'avais pas de traité écrit.* J'avais traité verbalement pour 100 fr. par conférence. J'ai eu envie de faire don des 100 fr. aux pauvres. *Quel horrible monde!*

Je devais envoyer ces 500 fr. au maître de mon Hôtel, rue d'Amsterdam, M. Jousset, qui vous remettra cette lettre. Dans le courant de Juin, je lui ferai remettre 100 ou 150 fr. par chacune des personnes à qui j'ai le droit de demander de l'argent à Paris. Ayez l'obligeance d'y coopérer pour votre part, pour les 100 restants, imputables sur Juin, dont je joins ici le reçu.

Je n'ose pas écrire toute cette mésaventure à ma mère, de peur de la désoler.

Il est arrivé pire encore. Je ne sais qui (quelqu'un de la bande d'Hugo) a fait courir ici un bruit

infâme sur moi, et vous ne sauriez imaginer la crédulité des Bruxellois.

Dans quelques jours, je traiterai, si je peux, ma grosse affaire, mais *je suis exaspéré et découragé.*

Tout à vous. Ecrivez-moi, vous me ferez plaisir.

Je retournerai sans doute à Paris le 15, et j'y passerai huit jours.

A MONSIEUR ANCELLE

Mon cher Ancelle,

Je n'ai pas le temps de répondre à toute votre longue lettre, excellente lettre d'ailleurs, mais impuissante à calmer mes nombreuses colères.

Relativement au maître d'Hôtel, il m'est impossible de comprendre pourquoi, le 5, il n'avait pas reçu les 100 fr. que je lui ai permis de vous demander à la fin du mois. Vous me dites que vous allez *lui donner satisfaction.* Cela peut vouloir dire bien des choses : *lui donner les 100 fr., lui donner des paroles*, et enfin, permettez-moi cette farce, *répondre à une provocation de duel* venant de lui.

Je viens de recevoir une lettre de lui que je n'ai pas décachetée, car il y a des jours où je suis incapable de décacheter une lettre qui ne peut contenir que des choses désagréables, une maladie nerveuse qui va toujours empirant m'enlevant toute espèce de force. Mais le fait de cette lettre prouve qu'il y a encore quelque anicroche. Mon Dieu ! que c'est donc difficile de s'entendre par lettre ! Je passe ici

ma vie à écrire des lettres auxquelles personne ne répond.

Vous me dites que *si vous lui donnez satisfaction*, vous ne pourrez lui donner d'argent (à lui, ou à moi) qu'au mois d'Août; que m'importe! Je prends mes précautions pour vivre, par une série de *Lettres belges*, adressées au *Figaro*.

Le bruit répandu contre moi par la bande de Victor Hugo est une infamie dont je me vengerai. *Il paraît* que j'appartiens *à la police française*. Et il y a des gens ici pour le croire!

Lisez la brochure de Montalembert : *Le Pape et la Pologne;* c'est fait pour vous, et c'est beau.

Je réponds au maître d'Hôtel, *sans lire sa lettre*, d'envoyer *de nouveau chez vous*. Autant que j'ai pu comprendre votre intention, il m'a semblé que je pouvais lui écrire cela.

Tout à vous.

Ce n'est que du 15 au 20 que je saurai à quoi m'en tenir sur la maison Lacroix.

A POULET-MALASSIS

11 Juin 1864.

Mon cher Malassis,

N'oubliez pas le lundi soir, 8 h. 1/2 à 11 h., Hôtel du Grand-Miroir. Nous irons ensemble chez M. Crabbe, à qui je vous présenterai.

Tout à vous.

Mon cher ami,

Après cinq heures de jaseries sur Arthur, je

prends congé de ces dames, et je vous avertis que notre rendez-vous de demain est avancé d'une demi-heure, pour une raison que je vous dirai.

A MONSIEUR FRÉDÉRIX

Samedi soir, 11 Juin 1864.

Monsieur,

Je vous serais très obligé de vouloir bien assister à une petite soirée littéraire, d'un caractère tout à fait privé, pour laquelle M. Prosper Crabbe veut bien me prêter son salon, lundi soir, à 9 h.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

M. Crabbe, rue Neuve, 52 *bis*.

A MONSIEUR ROSEZ

Monsieur,

Je reçois de M. Malassis une lettre d'une personne qui exprime le désir de se procurer mes *Salons* (1845 et 1846) et les articles suivants : *Delacroix*, *Ingres*, *Méthode*. Les *Salons* sont introuvables. Les articles ont paru dans un journal disparu, *Le Portefeuille*, je crois. Mais toute cette recherche me paraît futile, puisque j'espère rassembler cette année tous mes articles critiques en deux volumes.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 14 Juillet.

Mon cher Ancelle,

Tout a échoué. Un *mouchard* ne peut pas réussir dans une ville aussi défiante. J'ai été malade (diarrhée continue, palpitations du cœur, angoisses d'estomac) *pendant deux mois et demi!* Le joli voyage! Cependant, je veux qu'il me serve à quelque chose, et je fais un livre, sur la Belgique, dont les fragments paraîtront au *Figaro*. La question des mœurs (mœurs, politique, clergé, libres-penseurs) est déjà rédigée! Maintenant, il faut voir Anvers, Bruges, Malines, Liège, Gand, etc... *En somme*, je saurai faire un livre amusant, tout en m'ennuyant beaucoup. Ici, tout a été contre moi. Tout m'a nui, surtout ma sympathie visible pour les Jésuites. Vous savez probablement dans quelle situation extraordinaire se trouvent la Chambre et le Ministère. J'espérais des coups de fusil et des barricades. Mais ce peuple est trop bête, pour se battre pour des idées. S'il s'agissait du renchérissement de la bière, ce serait différent.

Envoyez-moi, tout de suite, les 150 fr. du mois d'Août. Je partagerai cela entre moi et mon Hôtel, je garderai juste de quoi voir cinq villes. Par grand bonheur, les distances sont très courtes, et la vie (exécrable, d'ailleurs) à bon marché. Je compte que je recevrai vos 150 fr., samedi matin. Je par-

tirai dimanche matin. Observez que je ne vous ai rien pris, depuis six semaines.

Le souvenir de l'aventure Proudhon est encore vivant ici, et j'en parlerai. J'ai rencontré *dans le monde*(!) le député qui a le plus contribué à cette dégoûtante émeute. — Je serai encore ici, quand paraîtront à Paris mes premiers fragments. Or, *Le Figaro* est très lu ici, *au Cercle*. Je ne vois plus personne, et je laisse voir mon mépris pour tout le monde.

Cependant, je tâcherai de voir l'archevêque de Malines. J'ai entendu la cloche des libres-penseurs, je veux entendre l'autre cloche.

Je possède maintenant, sur le bout du doigt, la question de la charité, la question des dotations, la question de l'éducation, la question du cens électoral, la question d'Anvers, la question des cimetières, etc...

Quel peuple inepte et lourd! Ici, les Jésuites ont tout fait, et tout le monde est ingrat pour eux.

Maintenant, pour tout dire, il faut avouer que le clergé est très lourd et très grossier. Hélas! il est flamand.

Pourvu que vous ne soyez pas en voyage!

Tout à vous.

Je m'en vais laisser toutes ces saletés-là de côté et m'occuper un peu de peinture et d'architecture. Si vous êtes absent, faites-moi, tout de même, envoyer l'argent. Je serai en France, le 15 Août.

Vous recevrez ceci, vendredi matin. Pensez à moi, avant 5 h.

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 2 Septembre 1864.

Mon cher ami,

J'espérais partir avant-hier matin, 31 Août, et dîner chez vous, le soir, mais je ne m'en sens pas le courage. Je voudrais que *tous mes livres* fussent vendus par l'agent d'affaires que j'ai chargé de cette commission à Paris; je veux traîner encore ici une existence de végétal, pendant une quinzaine. Et enfin, pour tout dire, je suis singulièrement affaibli par quatre mois de coliques!

Je suis content de mon livre; tout ce qui est mœurs, culte, art et politique, est fait. Il manque la rédaction de mes excursions en province. Je ferai cela à Honfleur. J'écris à M. de Villemessant de ne rien publier, avant mon retour en France. Vous devinez pourquoi. Je suis très mal vu ici. D'ailleurs, je ne me suis pas gêné pour crier tout haut ce que je pensais. Et puis, on sait que je prends des notes partout.

Le Congrès de Malines a commencé. Cela nous regarde. M. Dupanloup y a produit un grand effet avec son discours sur l'*instruction publique*. M. Dupanloup n'a aucune peine à passer pour un aigle, dans un pays tel que celui-ci.

Je connais Malines, et, si Malines n'était pas en Belgique, et peuplée de Flamands, j'aimerais y vivre, et surtout y mourir. Combien de carillons,

combien de clochers, combien d'herbes dans les rues, et combien de béguines! J'y ai trouvé une église de Jésuites, merveilleuse, que personne ne visite. Enfin, j'étais si content que j'ai pu oublier le présent, et j'y ai acheté de vieilles faïences de Delft. Beaucoup trop cher, cela va sans dire.

Tout ce peuple est abruti; le passé seul est intéressant.

Jetez un coup d'œil, je vous prie, sur cette étrange lettre de M. A qui, depuis vingt ans (et plus) qu'il m'assassine, ne sait pas encore l'orthographe de mon nom. Vous connaissez, par cœur, l'affaire A . Je crois sérieusement que j'ai reçu de lui 4.000 fr.; je lui ai souscrit dans ma jeunesse des effets pour 15.000 fr. Il a vendu la créance ou bien emprunté 2.400 fr. sur la créance à un nommé R M .

Répondez-moi autre chose que vos horribles phrases habituelles qui équivalent à rien. Daignez me donner un avis sérieux sur ce qu'on pourrait faire pour me débarrasser de ce fléau de ma vie. Je lui ai répondu que toutes mes affaires en Belgique avaient manqué, et que si son R M avait l'intention de me persécuter, je ne rentrerais pas en France.

Sérieusement, j'ai le plus grand désir d'y rentrer, mais il faut voir et travailler, encore un peu. Et puis ma mère! et puis mon jardin! et mes livres! et mes collections!

J'ai chargé un agent d'affaires littéraires de me vendre (*à condition de lui faire une petite part*

dans la vente) les trois ouvrages suivants : *Paradis artificiels*, *Pauvre Belgique!* et *Réflexions sur mes contemporains*. J'attends, avec inquiétude, une réponse ; mais toutes ces manœuvres du métier ne vous intéressent guère.

Si, par hasard, j'étais encore ici le 25, ce qui est bien douteux, je partirais avec Nadar qui m'a gentiment offert une place dans sa nacelle. Fuir ce sale peuple en ballon, aller tomber en Autriche, en Turquie peut-être, toutes les folies me plaisent, pourvu qu'elles me désennuient. J'ai vu ici Nadar et Hetzel; celui-là m'a donné deux mois, pour achever *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris*.

Voici 50 fr. auxquels vous ajouterez 150 fr. (dont voici le reçu); et vous déposerez le tout entre les mains de mon ancien hôtelier, *M. Jousset, rue d'Amsterdam*. Il ne sera pas mal de lui prendre un reçu de 200 fr.

Aujourd'hui même, entendez vous? C'est à dire demain, puisque je vous écris, le 2. — Je vous en supplie, ne me faites pas la farce de délibérer dix jours là-dessus. *J'aurais dû porter, ou envoyer cet argent, le 1er. — Il y a plus de six semaines que je ne vous ai rien demandé.*

Si cet homme, à qui je dois encore, vous faisait quelques questions, dites simplement : *Ce que je crois, c'est que M. de Villemessant, à ma prière, va lui donner de l'argent.* Et ne me nuisez pas.

J'ai besoin de passer trois ou quatre jours à Paris. Il m'est impossible de décider quel jour je partirai. J'ai l'estomac et le ventre en révolution.

Tout de suite, les 200 fr. à Jousset. Et écrivez-moi, à propos d'A .

Histoires grotesques et sérieuses vont paraître. Enfin ! Si vous saviez quel supplice de corriger un livre à l'étranger, *avec une loi postale absurde*, et sans ressources d'information ! Bruxelles se fait passer, bien à tort, pour une capitale. La vraie capitale serait Anvers, si *une capitale* pouvait être *un simple centre de commerce.*

Je vous remercie bien vivement de toute l'affection que vous m'avez toujours montrée, et que j'ai quelquefois payée par un peu de brutalité.

Présentez mes respects à Madame Ancelle, j'allais dire, avec une étourderie impardonnable : et à votre mère. Ah ! mon cher ami, j'ai quelquefois le cerveau plein de noir ; conserverai-je ma mère aussi longtemps que vous avez conservé la vôtre ?

Jousset, 22, rue d'Amsterdam.

Si vous n'allez pas à Paris demain, samedi 3, envoyez un commissionnaire, avec les 200 fr.

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 13 Octobre 1864.

Mon cher Ancelle,

Le très long temps que j'ai pris pour vous répondre vient de plusieurs causes différentes. La première est que j'ai été malade, de nouveau (mais il ne faut pas écrire cela à ma mère, si toutefois vous lui écri-

vez). Cette fois, ce n'est plus le ventre, c'est une fièvre qui me réveille à 1 h. ou 2 du matin et qui ne me permet de me rendormir que vers 7 h. Cet accident journalier me fait voir, dans les ténèbres, une foule de belles choses que je voudrais bien décrire ; mais, malheureusement, il en résulte une très grande fatigue qui se prolonge à travers la journée.

La seconde raison est que malgré le ton charmant et cordial de votre lettre, et la bienveillance de votre offre, *je m'obstinais à me passer de vous*. Aujourd'hui, il m'est démontré que cela n'est pas possible.—Comprenez bien. Les fragments que j'ai faits représentent bien 1.000 fr. Mais je ne les laisserai pas publier, *tant que je serai en Belgique*. Donc, il faut que je rentre en France pour avoir de l'argent, et il me faut de l'argent pour m'en aller, et aussi pour recommencer une excursion à Malines, Bruges et Anvers (questions de peinture et d'architecture, six jours au plus). Il y a donc là *un cercle vicieux*. M. de Villemessant (*Figaro*) attend impatiemment mes articles. Lui demander de l'argent, et lui dire en même temps : *Ne publiez pas encore*, franchement, ce serait abuser de sa complaisance. Et puis ces 1.000 fr. que j'attends de mes fragments ne seront peut-être payés qu'au fur et à mesure de la publication.

J'aurai en plus à toucher le prix du livre chez un libraire. Mon livre n'est pas fini ; je le finirai à Honfleur, où j'emporterai toutes mes notes.

J'ai écrit à un agent d'affaires littéraires à Paris,

pour le prier de traiter, en mon nom, pour la vente de quatre volumes de moi : *Pauvre Belgique!* 1 vol. — *Paradis artificiels*, 1 vol. — *Mes Contemporains*, 2 vol. — Et je lui ai offert de lui faire une part (quelle part!) sur le traité, s'il en obtenait un bon.

Si je trouve cette affaire faite, à mon retour à Paris, alors, *seulement dans ce cas*, je pourrai remettre quelque argent à ma mère, et à vous.

Je n'aurai retiré de mon voyage en Belgique que la connaissance du peuple le plus bête de la terre (cela est au moins présumable), un petit livre fort singulier qui sera peut-être un appât pour un libraire et l'incitera à acheter les autres, et enfin l'habitude d'une chasteté continue et complète (riez, si vous voulez, de ce sale détail), *laquelle n'a, d'ailleurs, aucun mérite*, attendu que l'aspect de la femelle belge repousse toute idée de plaisir.

Enfin, j'ai à peu près fini *Histoires grotesques et sérieuses* qui doivent paraître. Combien je me repens aujourd'hui d'avoir aliéné pour 2.000 fr. tous mes droits sur mes cinq volumes, quand je pense que Michel gagnera peut-être encore des sommes plus que considérables par cette vente continue!

Voilà mon bilan spirituel. Je vais maintenant vous donner les détails matériels que vous me priez de vous donner, avec une absolue franchise.

Mais figurez-vous, mon cher, ce que j'endure! L'hiver est venu brusquement. Ici, on ne voit pas le feu, puisque le feu est dans un poële. Je travaille en bâillant, — quand je travaille. Jugez ce que j'endure,

moi qui trouve Le Havre un port noir et américain, moi qui ai commencé à faire connaissance avec l'eau et le ciel à Bordeaux, à Bourbon, à Maurice, à Calcutta ; jugez ce que j'endure dans un pays où les arbres sont noirs et *où les fleurs n'ont aucun parfum!* Quant à la cuisine, vous verrez, j'y ai consacré quelques-unes des pages de mon petit livre! — Quant à la conversation, ce grand, cet unique plaisir d'un être spirituel, vous pourriez parcourir la Belgique en tous sens sans trouver une âme qui *parle.* Beaucoup de gens se sont pressés, avec une curiosité de *badauds*, autour de l'auteur des *Fleurs du Mal.* L'auteur des *Fleurs* en question ne pouvait être qu'un monstrueux excentrique. Toutes ces canailles-là m'ont pris pour un monstre, et, quand ils ont vu que j'étais froid, modéré et poli, — et que j'avais horreur des libres-penseurs, du progrès et de toute la sottise moderne —ils ont décrété (je le suppose) que je n'étais pas *l'auteur de mon livre.* Quelle confusion comique entre l'auteur et le sujet ! Ce maudit livre (*dont je suis très fier*) est donc bien obscur, bien inintelligible ! Je porterai longtemps la peine d'avoir osé peindre le mal avec quelque talent.

Du reste, je dois avouer que depuis deux ou trois mois, j'ai lâché la bride à mon caractère, que j'ai pris une jouissance particulière à blesser, à me montrer *impertinent*, talent où j'excelle, quand je veux. Mais, ici, cela ne suffit pas, il faut être *grossier pour être compris.*

Quel tas de canailles ! et moi qui croyais que la

France était un pays absolument barbare, me voici contraint de reconnaître qu'il y a un pays plus barbare que la France.

Enfin, que je sois contraint de rester ici avec des dettes, ou que je me sauve à Honfleur, je finirai ce petit livre qui en somme m'a contraint à aiguiser mes griffes. Je m'en servirai plus tard contre la France. C'est la première fois que je suis contraint d'écrire un livre, absolument humoristique, à la fois bouffon et sérieux, et où il me faut parler de tout. C'est ma séparation d'avec la bêtise moderne. On me comprendra peut-être, enfin.

Oui, j'ai besoin de retourner à Honfleur. J'ai besoin de ma mère, de ma chambre, et de mes collections. D'ailleurs, ma mère m'écrit des lettres funèbres et s'abstient, avec une modération qui me fait mal, de me faire des reproches, comme si elle craignait d'abuser de son autorité dans ses dernières années, de peur de me laisser un souvenir amer. Cela serre le cœur. — Je finirai à Honfleur toute cette masse de choses inachevées, *Le Spleen de Paris* (interrompu depuis si longtemps), *Pauvre Belgique !* et *Mes Contemporains.*

Vous devinez sans doute (ce n'est pas très difficile) la raison de ma répugnance à vous répondre et à accepter votre offre. Accepter, c'est diminuer encore votre confiance en moi, c'est vous montrer que je ne sais rien prévoir, rien combiner, rien amasser. De plus, puiser dans votre bourse, c'est puiser dans celle de ma mère, et cela me devient insupportable. — Enfin, je dois vous prévenir que

la somme vous paraîtra forte: de plus, — qu'aussitôt que j'aurai reçu de l'argent de vous, après avoir payé *le Grand Miroir*, je vais prendre quelques nouvelles notes à *Bruges, Namur et Anvers* (six jours, sept jours), et qu'enfin je passerai trois ou quatre jours à Paris, avant de retourner chez moi. Mes affaires l'exigent absolument.

Ici, je n'ai jamais pu dépenser moins de 7 fr. par jour, quoique je dîne, presque toujours (quand mon estomac le permet), hors de l'Hôtel.

Je suis arrivé le 24 Avril.

Avril, cinq jours ; 35 fr. — Mai ; 210 fr. — Juin ; 210 fr. — Juillet ; 210 fr. — Août ; 210 fr. — Septembre ; 210 fr. — Octobre, quinze jours ; 105 fr. — Total : 1.190 fr.

J'ai donné de l'argent pendant plusieurs mois ; j'ai cessé d'en donner au commencement d'Août, où je devais encore 154 fr.

Je dois donc encore : 154. — Août ; 210. — Septembre ; 210. — Octobre ; 105. — Total : 679 fr. auxquels je suis contraint d'ajouter 100 fr., environ, pour le Mont-de-Piété de Bruxelles, 100 fr. de petites emplettes *indispensables* sur lesquelles j'ai donné des arrhes, et 100 fr. pour ma dernière excursion : les chemins de fer y sont compris pour 53 fr.

Hôtel ; 679 fr. — Mont-de-Piété ; 100 fr. — Emplettes ; 100 fr. — Voyage ; 100 fr. — Donc, 979 fr.

Et encore je suis obligé d'abandonner une très belle chose, achetée à Malines, sur laquelle j'avais donné des arrhes.

C'est énorme, n'est-ce pas? Cependant, je prends votre bienveillance au mot, à une condition seulement, une condition qui vous fera rire, car rien ne s'opposera à ce que je viole cette condition, et je vous ai fait beaucoup de promesses que j'ai toujours violées : c'est qu'à partir du jour où je serai chez moi, à Honfleur, vous ne m'enverrez que strictement 50 fr. par mois, et que ce régime sera maintenu, indéfiniment si je le veux, mais au moins jusqu'à ce que je ne vous doive plus rien, et que toutes mes avances (anciennes ou nouvelles) soient complètement remboursées. Alors, vous m'avertirez. Qui sait? je tiendrai peut-être cette parole-là.

Quant à payer mes dettes, quant à refaire une petite fortune, très petite, comme il convient à un homme qui n'aime que la liberté, hélas! il est encore trop tôt pour parler de cela.

Je résume : aussitôt que je reçois de l'argent de vous, je paie tout, ici; je fais trois promenades, coup sur coup; je repars pour Paris; je n'y reste que le temps nécessaire pour voir *mon agent*, *Hetzel*, *Michel et Villemessant;* et je retourne à Honfleur, où je ferai mon séjour habituel, sauf des excursions, à longue date, à Paris, de huit ou dix jours.

J'ai encore quelque chose à ajouter, assez important : vous allez recevoir cette lettre, demain matin, vendredi 14. Pouvez-vous, non seulement me répondre avant 5 h., mais aussi mettre dans votre lettre une somme quelconque, comme 500 fr.? Je tremble d'être indiscret. Personne n'a jamais 1000 fr.

disponibles immédiatement. Peut-être serez-vous obligé de vous cotiser avec ma mère, pour faire le total; mais envoyez-moi *ce que vous pourrez*, tout de suite, c'est à dire le 15, au matin. On a eu beaucoup de complaisances pour moi, tant que j'ai payé; mais, depuis deux mois et demi, *on me fait la mine;* j'ai promis pour samedi matin, 15, et *je suis ici un étranger.*

Mon cher, cette lettre m'a exténué. Quand j'ai écrit seulement une cinquantaine de lignes, j'ai la tête embarrassée. Je voulais écrire à ma mère, ce soir, pour lui rendre compte de tout ce que je vous dis. Je ne lui écrirai que demain matin, vendredi 14; elle aura donc ma lettre, samedi 15, le matin, ou le soir.

C'est moi qui vous ai envoyé quelques livraisons du compte rendu du congrès de Malines; vous avez vu que le discours de Dupanloup manquait. Il a paru dans une livraison qui m'a échappé. Il a été édité, depuis lors, à Paris, rue de Tournon, chez Douniol. Votre fameux père Félix ne m'a pas intéressé. C'est un Cicéron. Le discours du père Hermann m'a paru très remarquable et très curieux.

Je savais que l'opération que vous avez dû subir n'était ni dangereuse, ni très douloureuse. Seulement, il faut bien faire attention à une certaine chose... Ne m'oubliez pas *demain*.

Présentez mes respects à Madame Ancelle.

Je vous rapporterai un curieux livre sur l'Empire, un livre digne d'être lu, et non pas une sottise d'exilé.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 23 Octobre 1864.

Cher ami,

Je commence par vous remercier très cordialement de tout ce que vous voulez bien faire pour moi. Seulement, je suis très perplexe. D'abord, je ne montrerai votre engagement qu'à la dernière extrémité; par exemple, si on me tourmente, ici, dans la semaine qui commence demain. Je ne vois pas d'autre moyen de me tirer d'affaire que de tourmenter mon homme d'affaires, pour qu'il conclue au plus vite; et cependant *il eût été avantageux de ne pas me presser;* ensuite, d'écrire à Villemessant que, *malgré ma répugnance à laisser paraître mes articles, pendant mon séjour ici*, je l'y autorise immédiatement.

Enfin, j'irai à Paris et je tomberai sans doute chez vous le 31 ou le 1er. Si je trouve de l'argent chez Villemessant, ou chez mon libraire, je l'appliquerai aux dettes de Bruxelles, mais cela ne vous dispensera pas de tenir votre parole (600 fr.), puisque je destinais à d'autres créanciers l'argent que je compte trouver à Paris. Alors, je retournerai à Bruxelles, où je me fiche parfaitement des mines sombres que je rencontrerai ; j'irai prendre de nouvelles notes à Anvers, Bruges et Malines (six jours), et je retournerai à Honfleur, immédiatement, peut-être par mer.

Comprenez bien mon embarras : ou aller cher-

cher de l'argent à Paris; ou rester ici, jusqu'au 20 Novembre. Franchement, c'est trop long!

Je veux vous rendre compte de l'emploi de votre argent. Sur les 200 fr. du 17, j'ai donné 180 fr. à l'Hôtel. Il paraît que, bien que je dusse encore 154 fr., le 1er Août, je ne devais que 468 fr., le 23 Septembre. — 468; donnés, 180. — Restent donc : 288, que je devais encore, le 23 Septembre. Depuis lors, en comptant 7 fr. par jour, jusqu'à la fin d'Octobre (trente-sept jours, multipliés par 7 fr.), nous trouvons 259 fr., auxquels j'ajoute les 288 fr. restants. Total : 547 fr.

Impossible de donner quoi que ce soit à l'Hôtel, ce matin; je vais me débarrasser des petites dettes et du Mont-de-Piété, et il me restera 20 fr. que j'emploierai à courir à Paris, le 1er du mois.

Tout cela, cher ami, ne remplit pas strictement votre but; *mais j'ai honte de me servir de votre billet, mais la littérature doit passer avant tout, avant mon estomac, avant mon plaisir, avant ma mère.*

Je m'absenterai, le 31, sans même dire un mot à l'Hôtel, sur le but de mon voyage; je tâcherai, en vingt-quatre heures, de voir une dizaine de personnes, à Paris.

Quant à ma santé, tous mes maux de ventre ont disparu. Seulement, je n'ai jamais faim, et j'ai la fièvre, toutes les nuits. Du reste, je ne veux pas accuser absolument la Belgique. Je suis convaincu que j'étais malade déjà, en quittant Paris.

Je pourrais ajouter une foule de réflexions mo-

rales, qui pourraient vous faire plaisir, sur mon sincère désir de *refaire ma fortune*, et de vivre toujours à Honfleur. Vous savez que je suis toujours très sage, *en intention.*

N'attachez pas trop d'importance à tous ces chiffres de budget pour la charité et l'instruction. Je connais la question, *de visu.* Les constitutions et les *institutions* ne signifient rien chez un peuple qui *ne veut pas*, et *ne peut pas* s'en servir.

Bien à vous, et merci, bien que j'eusse fait merveille, si j'avais eu 1.000 fr., il y a huit jours.

A POULET-MALASSIS

30 Octobre 1864, minuit.

Mon cher,

Je suis si malheureux de cette vie de dissipation sans plaisir que j'accepte, comme moyen de me contraindre à rester chez moi et de me soulager d'autres besognes, le bizarre travail que vous m'avez proposé. Faites coller des bandes le long des marges de votre traduction, et fournissez-moi une édition latine et deux glossaires. Quant au salaire, il sera *ce que* vous voudrez; payé, comme vous voudrez, en argent ou en billets, ou bien compté comme diminution de ma dette.

J'ajoute cependant ceci, — c'est que j'espère que ce sera pour vous un encouragement à me confier *le Satyricon*, un ouvrage sur lequel je serais fier de coller mon nom, et un travail critique sur Laclos.

Tout à vous.

Avez-vous deux éditions latines? Il serait bon que celle que vous me prêterez n'eût pas de valeur et pût être souillée par le crayon. Marges larges, un feuillet de papier à lettre.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche soir, 13 Novembre 1864.

Mon cher ami,

N'oubliez pas la date, très importante, de dimanche prochain, 20 Novembre.

Pour que je puisse avoir vos 600 fr., dimanche, à 8 h. du matin, il faut que vous les mettiez à la poste, samedi, plus tôt que vous ne feriez dans Paris, puisque vous habitez la banlieue. Il y a une différence dans les levées de poste dont il faut tenir compte.

Si j'ai vos 600 fr. dimanche matin, je serai à Paris, à 9 h. du soir. Cette fois, je vous en supplie, ne brouillez pas mes plans. Croyez bien qu'il n'y a là aucune espèce de reproche pour vous. Je vous suis très reconnaissant de votre offre gracieuse, mais la difficulté pour vous de répondre immédiatement et complètement à ma demande du 13 Octobre a complètement bouleversé mes projets. Après avoir donné vos premiers 200 fr. à l'Hôtel, je n'avais plus que 400 fr. à remettre; à présent, c'est à peu près 600, par suite de ce séjour prolongé d'un mois. Je sais que le 1er de ce mois, c'était 517. Voilà trois fois de suite que je

dis à la maîtresse de cet Hôtel que je vais la payer immédiatement, et trois fois que je lui manque de parole. Ne m'oubliez pas, je vous en prie (*samedi, pour dimanche matin*); car, malgré ce que je vous ai écrit, l'horreur que j'éprouve à laisser publier mes fragments, pendant que je suis ici (et *à n'avoir pas d'épreuves!*) m'a empêché d'écrire à Villemessant.

Simon Raçon me cause les plus grandes colères par son service d'épreuves sans cesse interrompu.

De même, *L'Opinion nationale.*

De même, *tout le monde.*

C'est un parti pris, je crois, chez tous les hommes, de ne jamais faire, juste à l'heure dite, ce qu'ils ont à faire. Ce reproche contre tout le monde est bizarre dans ma bouche, puisque je suis moi-même, à cet égard, un des plus grands coupables. Mais je m'applique tous les jours à me corriger. Je suis convaincu que la fortune d'un imbécile vient de cette qualité, et que la pauvreté d'un homme de génie tient à l'absence de cette qualité.

J'ai tâché d'utiliser ce dernier mois en entrant plus avant dans certaines questions (par exemple, l'instruction publique), et j'ai fait les découvertes les plus drôles. Napoléon Ier, Louis-Philippe, et surtout le sieur Duruy (*qui veut faire de la France une Belgique*) règnent encore ici. Si je peux trouver à Paris un éditeur courageux (car *Le Figaro n'osera pas* imprimer tout le livre), je dirai des choses plaisantes. Les ministres, les députés,

les hommes chargés des affaires les plus graves ne savent ni le sens des mots, ni l'orthographe, ni la construction logique d'une phrase française ou latine. Il est vrai qu'en France on n'en sait guère davantage.

Je suis, en somme, incomplètement content de moi. La secousse que vous m'avez causée par votre retard m'oblige à renvoyer au printemps l'analyse de certains aspects de la province. Mais, pendant quatre ou cinq mois, j'aurai le plaisir de faire imprimer les deux tiers du livre.

J'ai à faire une vingtaine de visites, à Paris. Je crois que je pourrai faire cela, en une semaine. Ce livre sur la Belgique est, comme je vous l'ai dit, un essayage de mes griffes. Je m'en servirai plus tard contre la France. J'exprimerai patiemment toutes les raisons de mon dégoût du genre humain. Quand je serai *absolument seul*, je chercherai une religion (Thibétaine ou Japonaise), car je méprise trop *le Koran;* et, au moment de la mort, j'abjurerai cette dernière religion, pour bien montrer mon dégoût de la sottise universelle. Vous voyez que je n'ai pas changé, et que la Belgique elle-même n'a pas réussi à m'abrutir.

Si je pars dimanche, à 3 h., ce qui dépend de vos 600 fr., je serai à Paris, vers 9 h. du soir.

Je n'aurai donc le plaisir de vous voir que lundi matin.

Tout à vous.

Veuillez présenter mes respects à Madame Ancelle.

Ma mère m'écrit, de temps en temps, des lettres courtes, et où je trouve un ton de tristesse (je n'ose pas dire d'affaiblissement) qui m'inquiète. Que savez-vous de sa santé? Car il se pourrait que, par crainte de me tourmenter, elle me cachât quelque chose.

J'oubliais de vous dire que, si j'avais votre argent plus tôt, je partirais plus tôt. Quant au remboursement, je n'en parle pas aujourd'hui, parce que je suis certain que vous n'y croyez pas.

A MONSIEUR ANCELLE

18 Novembre 1864.

Mon cher ami,

Je vous remercie. Je suis honteux vis à vis de ma mère. Comme je serais heureux de lui rapporter quelque argent! Dans quelques jours, je saurai si cela est possible.

Ici, la poste ne dépose pas les lettres chargées dans les hôtels garnis. Elle laisse un avis qui vous invite à aller chercher la lettre au bureau central. J'ai été absent, hier, toute la journée. Je n'ai eu votre lettre que ce matin.

Dans deux jours, je ne devrai plus rien à Bruxelles; je partirai mercredi, soit à 9 h. 1/2, si ma fièvre me permet de me lever de grand matin, soit à 2 h. 1/2; et ainsi je serai chez vous, soit mercredi, à 6 h. du soir, soit jeudi matin, à 10 h.; vous pouvez être sûr de cela.

Je me souviens de vous avoir parlé d'un livre qui m'a paru curieux; c'est sans doute une étude de la société parisienne sous l'empire actuel, par un Allemand.

Je connais la brochure à laquelle vous faites allusion. C'est très *juvénile*, enfantin même, mais c'est d'un homme qui sent juste.

Vous me parlez de l'*instruction publique belge*. J'ai fait des efforts pour comprendre cette organisation, et je n'ai pas pu y réussir. Tout ce que j'ai clairement compris, c'est que les études littéraires étaient détestables, et que les jeunes gens recevaient, en général, une meilleure instruction scientifique. Pas de latin. Pas de philosophie. Beaucoup de sciences physiques. C'est ce que j'appelle *la sottise moderne, l'école Duruy*.

A bientôt. Tout à vous.

Je vous remercie de toutes vos bonnes paroles.
Je vous rapporterai votre livre.
Mais ce n'est une merveille que *relativement*.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 18 Décembre 1864.

Mon cher Ancelle,

En revenant de Malines, où j'étais allé demeurer quelque temps chez M. Rops, j'ai trouvé votre dernière lettre, et je réponds, tout d'abord, au post-scriptum que j'ai trouvé un peu singulier, per-

mettez-moi de vous l'avouer. Comment avez-vous pu me croire capable d'user deux fois de la même valeur, de l'argent d'abord, et puis d'un écrit représentant la même somme? Une pareille action est définie par un mot fort vilain. Si je ne vous ai pas renvoyé ce papier, c'est qu'il était détruit depuis très longtemps.

Vous désirez l'explication du mystère, c'est à dire pourquoi j'ai manqué au rendez-vous. J'avais donné rendez-vous à bien d'autres qu'à vous, à Michel Lévy, par exemple. Au dernier moment, au moment de partir, malgré tout le désir que j'éprouve de revoir ma mère, malgré le profond ennui où je vis, ennui plus grand que celui que me causait la bêtise française et dont *je souffrais* tant depuis plusieurs années, une terreur m'a pris, une peur de chien, l'horreur de revoir mon enfer, de traverser Paris, sans être certain d'y faire une large distribution d'argent qui m'assurât un véritable repos à Honfleur. Alors, j'ai écrit des lettres à des journaux, et à des amis de Paris, et à la personne que j'y ai chargée de mes affaires présentes, c'est à dire de la vente de quatre volumes, ceux mêmes que j'étais venu, *si credulously*, offrir à cet infâme Lacroix.

Il m'est tombé entre les mains un document qui me permettrait de me venger cruellement de cet imbécile. J'aurai peut-être la férocité de m'en servir.

Ainsi, j'attends maintenant de Paris les nouvelles les plus importantes pour moi. Il est possible qu'elles me contraignent de courir à Paris le 25 ou

le 26, malgré tout l'inconvénient qu'il y a à tomber là dans le tumulte du Jour de l'An.

Relativement au livre que vous êtes curieux de lire (*Napoléon III*, etc..., *par un non diplomate*, — plein de sottises allemandes, mais cependant écrit par un homme qui pense), j'ai quelques détails à ajouter. Je ne vous l'apporterai pas moi-même. Tout Français est suspect à la douane, très suspect, et je me servirai de la contrebande (1 fr. 50 par vol.) pour vous l'envoyer. C'est beaucoup plus sûr. Je m'en servirai également pour m'envoyer à moi-même des choses suspectes. A cet ouvrage, il faut en ajouter deux autres, très curieux, qui ont paru depuis quelque temps.

Dialogue aux enfers, entre Machiavel et Montesquieu, 1 vol. (par un avocat de Paris, dont j'ai oublié le nom). — Ouvrage écrit par un homme qui sait beaucoup, mais non suffisamment artiste.

Histoire de la Guerre de Crimée, précédée d'un aperçu très long sur la fondation du nouvel empire, par M. Kinglake (je crois que M. Kinglake est député aux communes), 3 vol. — Ouvrage où il y a de la sottise anglaise (chaque nation a sa sottise), mais en somme écrit par un homme sérieux et de très bonne foi.

Quant aux autres ouvrages défendus, ils pullulent, mais ce sont de pures ordures.

Tout à vous. J'écrirai à ma mère.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je paierai tout d'avance. D'ailleurs, il le faut, bien que la

contrebande, naturellement, ne réponde pas des objets.

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 29 Décembre 1864.

Mon cher Ancelle,

Je vous présente mes souhaits de bonne année, ainsi qu'à Madame Ancelle.

Je vous demande pardon de vous donner trois commissions, dont une est peu digne de la gravité d'un magistrat, et de vous prendre ainsi une heure ou deux de votre temps. Mais je connais votre complaisance, et d'ailleurs ces commissions sont très importantes pour moi.

1. — L'échéance pour dégager ce bijou, ou pour renouveler l'engagement, est arrivée, *depuis trois jours*. Il est donc plus que temps. C'est un cadeau et un souvenir. J'y tiens énormément. J'ai une autre montre à Bruxelles, je n'ai donc pas besoin de celle-ci. Contentez-vous de renouveler l'engagement. Cela se fait en cinq minutes. Il y aura 3 ou 4 fr. d'intérêts que je vous rembourserai. La rue Joubert est à deux pas du chemin de fer.

2. — Voir M. Jacquinet, presque à côté, rue Saint-Lazare, dans un enfoncement, presque en face la rue Pigalle ou la rue La Rochefoucauld, à côté d'un sellier.

M. Jacquinet est marchand de tableaux, encadreur, nettoyeur de gravures. J'ai laissé chez lui

plusieurs objets précieux pour moi, il y a déjà fort longtemps (dont je vous transmets la liste, pour la lui communiquer), et je crains, comme il n'a pas de nouvelles de moi depuis près d'un an, qu'il ne les égare ou qu'il ne se croie autorisé à les vendre. D'ailleurs, je crois qu'il y a beaucoup de désordre chez lui.

C'est ainsi que, par ma négligence, j'ai déjà perdu, ailleurs, des bronzes, un dessin de Rubens, un éventail de 500 fr., etc...

Vous pourrez lui dire que je reviendrai prochainement à Paris.

3. — Voir M. ou Madame Desoye, boutique de bronzes et de porcelaines japonais, 220, rue de Rivoli.

Lui dire qu'elle ait l'obligeance de me garder encore quelque temps le pupitre en laque que je lui ai donné à réparer. Lui demander ce que je lui dois, et lui affirmer que je vais revenir prochainement.

Enfin, mon cher Ancelle, j'ai besoin de 60 ou 70 fr., pour des étrennes à faire aux domestiques, et dans deux ou trois familles chez lesquelles je fréquente habituellement.

Ayez l'obligeance de me mettre, *tout de suite*, 100 fr. dans une lettre, de manière que j'aie cela, *le 31, au matin.*

Vous vous souvenez que je vous ai promis de ne vous prendre, désormais, que 50 fr. par mois, *pendant un temps fort long*. Cela comptera pour Janvier et Février. *Cela sera, comme je vous le*

promets. Mes commissions vous paraîtront peut-être puériles. Je vous assure que c'est important pour moi. Je vous envoie d'avance, avec ce reçu, mille remerciements.

C'est dans ce nouveau mois que je vous enverrai, par un moyen détourné, les objets que je vous ai promis. La surveillance est maintenant très grande. Il y a eu des perquisitions à Paris.

J'attends, pour retourner en France, des lettres d'un ou de plusieurs libraires. Cela va venir.

Je vais passer quatre ou cinq jours à Bruges, mais je ne partirai qu'après avoir reçu votre lettre. *Le Spleen de Paris* a recommencé dans la *Revue de Paris*.

Tout à vous.

1865

A MONSIEUR ANCELLE

Bruxelles, 1er Janvier 1865.

Mon cher ami,

Je vous ai envoyé, le 29 Décembre, jeudi, une lettre que vous auriez dû recevoir, vendredi matin, à 10 h. Comme je n'ai reçu de réponse de vous, ni samedi matin, ni samedi soir, ni ce matin, dimanche 1er Janvier, je peux craindre que cette lettre ne soit égarée, ou même volée, car elle avait l'air très chargée.

Voici ce que contenait cette lettre :

Une demande de 100 fr., avec un reçu signé.

Diverses recommandations, relativement à des objets d'art laissés à Paris.

Enfin, une reconnaissance de Mont-de-Piété dont l'échéance est arrivée le 26 Décembre dernier, et que je vous chargeais de renouveler, en attendant mon retour.

Si vous n'avez pas reçu cette lettre, il faut transmettre immédiatement la lettre ci-jointe au direc-

teur du Mont-de-Piété de la rue Joubert, afin qu'il mette obstacle au dégagement de l'objet par tout autre que vous ou moi.

Observez que, pour ces *grandes* reconnaissances, on n'exige pas de signature de la personne qui dégage. Ce sont des valeurs au porteur.

La privation des 100 fr. m'a été fort dure, hier, et ce matin, mais cet ennui est moins vif que l'inquiétude, relativement à ma montre, à mes dessins, etc...

Tout à vous.

J'ai essayé de supposer chez vous le cas d'absence, mais ce n'est pas l'époque où vous vous absentez. Si vous êtes malade, que Madame Ancelle m'écrive un mot.

A UN DIRECTEUR DU MONT-DE-PIÉTÉ

Bruxelles, 1er Janvier 1865.

Monsieur,

J'ai transmis, le 29 Décembre dernier, à un de mes amis de Paris la reconnaissance d'une montre engagée chez vous, avec commission de payer l'intérêt et de renouveler l'engagement dans votre bureau. La lettre n'étant pas arrivée à l'adresse indiquée, je peux supposer que la reconnaissance (une *grande* reconnaissance) est non seulement égarée, mais volée.

Voici tous les renseignements que je puis vous donner :

Une montre en or, à répétition. Prêt : 40 fr. Date : 26 Décembre 1863. *Grande* reconnaissance ; papier *jaune*. Au nom de M. Ch. Baudelaire, demeurant alors, 22, rue d'Amsterdam, à Paris.

La personne qui vous remettra cette lettre est la même que j'avais chargée de faire chez vous le renouvellement.

Veuillez, Monsieur, prendre les mesures nécessaires pour que cet objet ne soit pas dégagé par une autre personne que moi-même ou celle qui vous remettra cette lettre.

Agréez, d'avance, Monsieur, tous mes remerciements.

A MONSIEUR ANCELLE

Lundi, 2 Janvier 1865.

Merci. Mais il paraît, mon cher ami, qu'il y a un singulier retard dans tous les courriers, car l'avis de la poste ne m'est arrivé qu'hier soir, à 8 h., et je n'ai eu la lettre que ce matin. Ainsi, ma chère mère n'aura ma lettre que ce soir, ou demain.

Vous n'avez pas bien compris la raison de mon retard. Pas d'autre raison que ma lâcheté et ma terreur. Je ne veux rentrer en France que *glorieusement*, et certains devoirs accomplis. Cela dépend de mon activité, et de l'activité d'une personne que j'ai chargée de mes affaires à Paris.

Non, Montégut, Dieu merci, ne s'est pas pendu. C'était une fausse nouvelle envoyée par un ami de

Paris. Il vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *La Recherche du bonheur*. La vérité est qu'il a disparu pendant un assez long temps, sans dire à personne où il allait. Et,comme il a déjà montré quelques bizarreries, on a cru qu'il s'était tué.

Je suis bien aise que le fils de Dumas se marie. J'espère que les douleurs du mariage le puniront de sa détestable littérature.

Tout à vous.

Je vous recommande bien mes trois petites commissions. En avez-vous compris l'importance? Les objets laissés en dépôt, c'est toujours inquiétant.

A MADAME PAUL MEURICE

Mardi, 3 Janvier 1865.

Chère Madame,

Il me serait très désagréable, il m'est même défendu de laisser une nouvelle année commencer, sans *vous la souhaiter bonne et heureuse*. Nous avons tous besoin de ce souhait, et, pour mon compte, j'éprouve une espèce d'affection pour les gens qui me présentent leurs compliments de nouvelle année d'une manière agréable.

Dois-je vous dire combien je vous aime ?

Dois-je vous dire combien je souhaite pour vous le repos, la prospérité, et ces plaisirs calmes qui sont nécessaires, même aux âmes les plus viriles?

Faut-il vous dire aussi combien de fois j'ai pensé à vous (chaque fois que je contraignais un Belge à exécuter un morceau de Wagner, chaque fois que j'avais à disputer sur la littérature française, chaque fois que se présentait de nouveau un exemple prouvant cette bêtise belge dont vous m'aviez tant parlé)?

J'ai passé ici pour *agent de police* (c'est bien fait!), (grâce à ce bel article que j'ai écrit sur le banquet shakespearien); pour *pédéraste* (c'est moi-même qui ai répandu ce bruit, et *on m'a cru!*); ensuite, j'ai passé pour *un correcteur d'épreuves*, envoyé de Paris pour corriger des épreuves *d'ouvrages infâmes. Exaspéré d'être toujours cru*, j'ai répandu le bruit que j'avais *tué* mon père, et que *je l'avais mangé;* que d'ailleurs, si on m'avait permis de me sauver de France, c'était à cause des services que je rendais à la police française, ET ON M'A CRU!...*Je nage dans le déshonneur, comme un poisson dans l'eau.*

Chère Madame, ne me répondez pas; vous seriez embarrassée, malgré tout votre esprit, pour répondre à une pareille lettre. Pardonnez à un esprit qui cherche quelquefois des confidents, et qui n'a jamais cessé de penser à votre grâce et à votre bonté.

Je fais des prières pour que vous soyez heureuse (car je prie pour tous ceux que j'aime), et je vous supplie de ne pas m'oublier dans les vôtres, *quand vous aurez autant d'humilité que vous avez d'esprit.*

Présentez à votre mari mes souhaits de bonne année.

A MADAME AUPICK

3 Janvier.

Ma chère mère,

Je n'ai pas besoin de la solennité de ce jour, si triste entre tous les jours de l'année, pour penser à toi, et pour penser à mes devoirs et à toutes les responsabilités que j'ai accumulées sur moi depuis tant d'années. Mon principal devoir, mon unique même, serait de te rendre heureuse. J'y pense sans cesse. Cela me sera-t-il jamais permis? Je pense quelquefois, avec un frisson, que Dieu peut me retirer brusquement cette possibilité. Je te promets d'abord que cette année... Je rougis quand je pense à toutes les privations que j'ai dû t'imposer. Je te promets aussi qu'aucune journée de l'année ne s'écoulera sans travail. Infailliblement, la récompense doit être au bout. J'ai l'esprit rempli d'idées funèbres. Comme il est difficile de faire son devoir *tous les jours*, sans interruption aucune! Comme il est difficile, non pas de *penser* un livre, mais de l'écrire sans lassitude; enfin, d'avoir du courage, *tous les jours!* J'ai calculé que tout ce que j'ai depuis longtemps dans la tête ne m'aurait coûté que quinze mois de travail, si j'avais travaillé assidûment. Combien de fois me suis-je dit, malgré mes nerfs, malgré les mauvais temps, mal-

gré les créanciers, malgré l'ennui de la solitude : *Voyons, courage...! Le résultat fructueux viendra peut-être...* Combien de fois Dieu m'a-t-il fait déjà crédit de quinze mois ! et pourtant j'ai interrompu souvent, trop souvent, jusqu'à présent l'exécution de tous mes projets. Aurai-je le temps (en supposant que j'aie le courage) de réparer tout ce que j'ai à réparer ! Si j'étais sûr au moins d'avoir cinq à six ans devant moi ! Mais qui peut être sûr de cela ? C'est là pour moi, maintenant, une idée fixe, l'idée de la mort, non pas accompagnée de terreurs niaises, — j'ai tant souffert déjà et j'ai été si puni que je crois que beaucoup de choses peuvent m'être pardonnées, — mais cependant haïssable, parce qu'elle mettrait tous mes projets à néant, et parce que je n'ai pas exécuté encore le tiers de ce que j'ai à faire en ce monde. Tu as deviné sans doute ma terreur de traverser Paris sans argent, de rester à Paris, mon enfer, six ou sept jours seulement, sans offrir des garanties certaines à quelques créanciers. Mon exil m'a appris à me passer de toutes les distractions possibles. Il me manque l'énergie nécessaire pour le travail noninterrompu. Quand je l'aurai, je serai fier et plus tranquille. J'ai bon espoir. Tu sais tout ce que j'ai à publier. Hélas ! que de choses en retard !...

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 27 Janvier 1865.

Mon cher ami,

Je suis bien étonné de n'avoir aucunes nouvelles de vous. Le Mont-de-Piété? Et le sieur Jacquinet? Et Madame Desoye? Qu'est-ce que je leur dois? Y aura-t-il quelque objet perdu? Avez-vous remis ma note à Jacquinet?

Soyez assez obligeant pour me dire, dans la même réponse, où j'en suis avec vous, relativement à l'argent. Avez-vous fait notre compte annuel?

Je sais que, quand j'ai quitté Paris (fin Avril), j'étais fortement en avance. La dette doit être cependant un peu diminuée, puisque, dans l'espace de neuf mois, je ne vous ai pris que 600 fr. Ne voyez pas dans ce que je vous écris une intention quelconque de renoncer à mes projets d'économie.

Je vous assure que les commissions que je vous ai mises sur les bras étaient fort importantes pour moi.

Tout à vous. Mes respects à Madame Ancelle.

A MONSIEUR ANCELLE

Samedi, 4 Février 1865.

Mon cher Ancelle,

J'attends toujours votre réponse, depuis le commencement de Janvier.

Peut-être n'avez-vous pas bien compris les commissions que j'ai pris la liberté de vous jeter sur les bras. Peut-être les avez-vous considérées comme des *niaiseries*, parce que vous n'avez pas le même amour que moi pour le papier, l'or, la gravure, etc... Et puis, quand vous aurez voulu faire les commissions, il était trop tard, et vous n'osez pas me dire que tout est perdu. C'est cela, n'est-ce pas ?

Le Mont-de-Piété? Jacquinet? Desoye? Tout est-il sauf, et qu'est-ce que je leur dois?

J'ai supposé que la lettre de Proudhon vous intéresserait; vous y avez vu l'idée fixe de la banqueroute comme *salut*, et de l'abolition de la rente.

Et nos comptes? Etes-vous malade? Etes-vous absent?

Bien à vous; mais, pour l'amour de Dieu, répondez-moi.

A MONSIEUR ANCELLE

Mercredi, 8 Février 1865.

Mon cher Ancelle,

Je vous écris dans le répit que me laisse une de mes crises qui sont si violentes quelquefois que ce matin il m'a fallu plus d'une heure pour déchiffrer votre lettre.

C'est plus que bien, c'est très bien, et je vous remercie. Et puis c'est moins cher que je ne m'y attendais.

Seulement, à propos du pupitre (qui doit être mal arrangé, c'est trop bon marché), Madame Desoye vous a-t-elle rendu la clef, et la serrure est-elle arrangée, ou bien en a-t-on mis une neuve?

Relativement à Jacquinet, je vous affirme, de la manière la plus positive, que je vous ai envoyé cette note, dans ma première lettre. Vous l'aurez laissé tomber, en ouvrant la lettre. La voici, de nouveau, recopiée.

Ainsi, quand je retournerai à Honfleur (si jamais je revois Honfleur !), c'est chez vous que je ferai faire mes emballages, pourvu qu'il y ait des emballeurs à Neuilly.

Je connaissais l'affaire R . Un des amis de R , complètement inconnu de moi, excepté par ses œuvres, a jugé à propos de copier pour moi un des tableaux de Goya au palais de l'ancienne duchesse d'Albe. Naturellement, j'ai écrit à Madrid pour le remercier. Je reçois quelquefois, de fort loin, et de gens que je ne connais pas, des témoignages de sympathie qui me touchent beaucoup, mais qui ne me consolent pas de ma détestable misère, de mon humiliante situation, ni surtout de mes vices.

La lettre de Proudhon ne vous a pas assez frappé, et vous le traitez de fou, beaucoup trop légèrement. Je vous ai envoyé cette lettre, pour vous prouver que Proudhon, quoi qu'on ait dit, *n'avait jamais varié* : à la fin de sa vie, comme à ses débuts, les questions de production et de finance étaient celles qui l'obsédaient particulièrement.

S'il était question d'art, oui, vous auriez raison de dire de Proudhon : *Il est fou ;* mais, en matière d'économie, il me paraît singulièrement respectable.

Je ne vois qu'une seule manière de mettre à néant les utopies, les idées, les paradoxes et les prophéties de Proudhon sur la rente et sur la propriété, c'est de prouver péremptoirement (l'a-t-on fait? je ne suis pas érudit en ces choses) que *les peuples s'enrichissent en s'endettant.* Vous êtes plus financier que moi ; vous devez savoir si cette thèse a été soutenue.

Vous me félicitez sur ma santé. Depuis huit jours, je souffre en diable. J'ai eu, alternativement, les deux yeux bouchés par le rhume, la névralgie ou le rhumatisme. J'avais débuté, comme vous savez, par quatre mois de dérangements d'estomac et d'intestins. En Août et en Septembre, il y a eu ici un petit peu de lumière et de chaleur ; alors, je me suis bien porté. Mais, depuis deux mois, je suis pris, généralement à minuit, par la fièvre. Les longues heures s'écoulent dans un tressaillement et un froid continus ; enfin, le matin, je m'endors de fatigue, n'ayant pas pu profiter de mon insomnie pour travailler, et je me réveille tard, dans une affreuse transpiration, très fatigué d'avoir dormi. Depuis huit jours surtout, il y a eu surcroît de douleur. Et vous savez qu'il n'y a pas de bravoure possible, si ce n'est la passive, dans la douleur. C'est une parfaite abdication de la volonté.

Dans ces conditions, je vous prie de me permettre de renoncer à mon projet d'économie, du

moins pour deux mois; je reprendrai l'exécution de ce projet à Honfleur. Supposons que mon séjour ici se prolonge jusqu'à la fin de Mars, c'est beaucoup. Depuis le milieu de Novembre, je n'ai rien reçu de personne, et je n'ai rien donné ici. Ma note était complètement payée jusqu'au 1er Octobre. En hiver, on dépense ici beaucoup plus qu'en été. En été, c'était 200 ou 220 fr. par mois; trois mois d'hiver, cela doit faire 900 fr. Je dis: cela *doit* faire, car je ne peux pas obtenir ma note.

On me fait la mine, je le vois bien. Et enfin il y a une foule de petites dépenses, en dehors de l'Hôtel, auxquelles je ne peux pas satisfaire depuis deux mois sans des ruses ridicules : tabac, papier, timbres-poste, raccommodages, etc... Par exemple, le rêve de posséder du vin de quinquina est devenu dans mon cerveau aussi obsédant que l'idée d'une baignoire pleine d'eau dans l'imagination d'un galeux. Et puis je voudrais des purgations violentes. Je ne puis rien me procurer de tout cela.

(Entre parenthèses, je vous prie de ne rien dire de tout cela à ma mère. Vous connaissez sa terrible imagination. *Ainsi, pas un mot*. Je suis convaincu que toutes ces infirmités disparaîtront avec le succès et le déplacement.)

Je vous parlais de l'humiliation des petits besoins. Pardonnez-moi de vous faire observer en passant que vos lettres, excepté celles chargées, sont toutes insuffisamment affranchies. Que j'aie fait attention à cela, c'est bien un signe de misère. Quand la concierge me dit : *Monsieur, c'est encore 40 cen-*

times à payer, — je suis tout malheureux. Vous affranchissez comme si vous envoyiez votre lettre dans un département français. C'est un timbre rouge qu'il faut mettre, ou deux timbres bleus. Pardon!

Je suis positivement poursuivi par un guignon. Depuis le 1er du mois, j'attendais 300 fr. de la *Revue de Paris*, et 400 du *Figaro*. La *Revue de Paris* va horriblement mal; elle ne peut pas me payer même le peu qui est échu. *Le Figaro* trouve ce que j'ai envoyé beaucoup trop sérieux, et au-dessus de la portée de ses lecteurs; c'est poli, c'est pour ne pas dire: *ennuyeux*. Et comme ce sont des fragments du dernier livre fait pour Michel Lévy, et que le livre va paraître, cela fait 700 fr. de perdus.

Quant à la grosse affaire, la vente des *Paradis*, de *Mes Contemporains* et de *Pauvre Belgique!* j'attends. Je ne peux pas supposer que mon nom soit tellement peu de chose, et que mes amis m'aient tellement oublié, qu'on ne puisse pas tirer au moins 600 fr. du premier tirage de chaque volume, ce qui ferait 2.400. Mais mes souffrances ont interrompu mon travail, déjà si intermittent. Il manque quatre chapitres à la *Belgique*, et trois aux *Contemporains*.

Mon cher, j'ai la tête si fatiguée que je ne vais pas plus loin.

Donnez-moi mes mois complets de Janvier, Février et Mars. Aujourd'hui, Janvier et Février seulement. Est-ce 150 ou 180, je n'en sais rien. A tout hasard, je suppose 300, et j'en défalque 100 que

j'ai reçus le 2 Janvier. Votre reçu est au second feuillet de la feuille Jacquinet. Je tirerai le diable par la queue, et je ferai patienter les gens jusqu'à la conclusion de mes affaires en France.

Vous n'avez pas compris la lettre où je m'excusais de n'avoir pas profité des 400 et des 600 fr. pour m'en aller.

Je souffre et je m'ennuie. Et cependant j'aurais beaucoup d'argent que *je ne partirais pas. Je suis en pénitence et j'y resterai*, jusqu'à ce que les causes de la pénitence disparaissent. Il s'agit non seulement d'argent, mais de livres à finir, et de livres à vendre, qui m'assurent en France une tranquillité de quelques mois.

Ma mère m'a écrit une lettre charmante et pleine de sagesse. Quelle patience! Et quelle confiance en moi! Saviez-vous qu'elle a été très malade et subitement restaurée? Par bonheur pour moi, j'ai su les deux nouvelles, la mauvaise et la bonne, à la fois!

Pas de retard, je vous en prie, non seulement parce que j'ai besoin d'argent, mais parce que vos lettres sont une distraction pour moi. Je ne bouge pas de ma chambre. D'ailleurs, où irais-je? si je pouvais sortir.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 12 Février 1865.

Mon cher ami,

Je vous remercie. Je me souviendrai que j'ai déjà

reçu 300 fr. sur le compte de cette année, et 500 sur les huit derniers mois de la dernière. Quant aux sommes reçues dans les quatre premiers mois, je n'en ai pas tenu note. Ecrivez-moi le plus tôt que vous pourrez, non pas seulement parce que j'ai hâte de savoir que tous mes petits bibelots sont en sûreté chez vous, mais aussi parce que je m'ennuie mortellement. Il n'y a ici qu'une seule personne que je puisse voir avec plaisir, et elle demeure au diable, à l'extrémité d'un faubourg.

Je crois qu'il sera prudent, quand vous reverrez Jacquinet, de faire avec lui le compte des objets, *la note en main*. Il y a, dans cette note, de petites indications ajoutées, auxquelles il faut faire attention, par exemple : *dessin à fixer* (s'il n'est pas *fixé*), c'est à dire qu'il faut lui faire subir une préparation qui le rende ineffaçable ; — *dessin mal monté, à remonter ;* — etc... Ce Jacquinet n'est habile que dans les nettoyages, et d'ailleurs c'est un homme de désordre.

Je vous demande mille pardons de tout le tintouin que je vous cause.

Je n'ai jamais tant ragé que dans ces dix derniers jours, attendant des nouvelles, n'en recevant que de mauvaises, et complètement impuissant pour agir. Il y a dix jours que j'aspire à recevoir des nouvelles importantes, relatives à mes tripotages littéraires, et rien, rien, rien !

Ce matin, pour la première fois depuis longtemps, j'ai mangé solidement, avec la gourmandise

d'un enfant. C'était trop tôt. Je sens la migraine qui me reprend.

J'ai passé en revue, il y a peu de jours, un paquet de lettres de Proudhon fort curieuses, adressées à des amis de Belgique. Théophile Thoré (vous vous souvenez de lui, celui qui signe, depuis quelques années, William Bürger) est venu me voir, il y a quelque temps. Nous ne nous étions pas vus depuis vingt ans, ou peu s'en faut. J'ai éprouvé, à le revoir, un immense plaisir. Du reste, je suis en humeur de trouver du génie à tous les Français. Thoré, quoique républicain, a toujours eu des mœurs élégantes. Il me racontait qu'il avait fait une fois un voyage avec Proudhon, mais qu'il avait été obligé d'abandonner celui-ci, à cause du dégoût que lui inspirait à lui, Thoré, l'affectation rustique de Proudhon, affectation de grossièreté en toutes choses, impertinence de paysan. — Ainsi, on peut être à la fois *un bel esprit* et *un rustre*, — comme on peut en même temps posséder *un génie spécial* et être *un sot*. Victor Hugo nous l'a bien prouvé.— A propos, ce dernier va venir habiter Bruxelles. Il a acheté une maison, dans le quartier Léopold. Il paraît que lui et l'Océan se sont brouillés. Ou il n'a pas eu la force de supporter l'Océan, ou l'Océan *lui-même* s'est ennuyé de lui. — C'était bien la peine d'arranger soigneusement un palais sur un rocher ! Quant à moi, seul, oublié de tout le monde, je ne vendrai la maisonnette de ma mère qu'à la dernière extrémité. — Mais j'ai encore plus d'orgueil que Victor Hugo, et je sens, je sais que je

ne serai jamais si bête que lui. — On est bien partout (pourvu qu'on se porte bien, et qu'on ait des livres et des gravures), *même en face de l'Océan*.

Proudhon n'avait jamais lu Victor Hugo; il aurait dû lire les poésies, mais on lui prêta *Les Misérables* (le déshonneur de Hugo); il annota les deux premiers volumes, ligne à ligne. Ce devait être une merveille de drôlerie : la logique corrigeant l'absence de logique! — Or, le propriétaire belge de l'exemplaire (admirez le Belge !), trouvant son exemplaire souillé, a soigneusement effacé toutes les notes. Et voilà un monument perdu!

Qui donc a écrit au dos de l'enveloppe de votre lettre : *Salut et Confraternité!* ou *Salut confraternel*, ou *Salutations confraternelles*, — mots qui ont été salis par le timbre? — Ce langage n'est pas celui de *vos amis*. — Mais cela m'a remis en mémoire les enthousiasmes et les drôleries de Février. Que c'est vieux déjà !

Savez-vous que les fils du roi Léopold reçoivent, avec l'assentiment de leur papa, une rente de l'Empereur Napoléon III, comme indemnité de leur part perdue dans l'héritage (saisi) de la maison des d'Orléans? — Ames ignobles ! Dynasties condamnées ! — Notre Empereur est peut-être un grand coquin, mais il aime mieux la gloire que l'argent; à cause de cela, il est intéressant. — Du reste, je vérifierai le fait avant de le publier. — Cela n'est pas facile.

Il me tarde de voir la *Vie de César*, et de savoir

si Napoléon-Louis est un vrai homme de lettres.

Mes compliments à Madame Ancelle.

Bien à vous. Ne m'oubliez pas.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

15 Février 1865.

Mon cher Lemer,

Je reçois enfin des nouvelles de vous par mon ami Manet.

Mais quel sacré guignon, pour commencer par le commencement ! — J'ai écrit, le 4, au soir, à mon ami le commandant Lejosne (avenue Trudaine, 6, près des abattoirs) de vous apporter les épreuves du *Mystère de Marie Roget*, faisant pendant à *L'Assassinat dans la rue Morgue*, un chef-d'œuvre, une merveille, — reçue, il y a un an, à *L'Opinion nationale*, sous la direction Pauchet, et repoussée maintenant par son successeur Malespine qui ne disait mot, — repoussée aussi par Villemessant qui trouve ça trop sérieux.

Il y a aussi trois fragments (*Habitations imaginaires*) qui sont chez Marcellin, et que je vous prie de fourrer *où vous voudrez, où vous pourrez.*

Suggestions : *L'Univers illustré. Le Journal littéraire. La Presse. Le Pays. Le Constitutionnel.*

Je dois depuis longtemps de l'argent au *Pays* et au *Constitutionnel*, 200 au premier, 500 au second. Ce serait peut-être une raison pour leur donner ces

morceaux, — pourvu que cela paraisse tout de suite, variétés ou feuilletons, — pourvu que ce soit bien corrigé, — pourvu qu'on ne fasse qu'une retenue partielle pour amortir ma dette.

C'est *Le Pays* qui a publié, il y a de longues années, les *Histoires extraordinaires*.

Je suis au mieux avec Limayrac et Grandguillot. Mais, je le répète, *faites ce que vous voudrez*.

Marie Roget fait trois feuilles in-8°, feuilles de revue.

Habitations font deux feuilles et sont divisées en trois parties : *Domaine d'Arnheim*, quinze pages. *Cottage Landor*, douze pages. *Philosophie d'ameublement*, six pages.

On peut les répartir sur trois journaux.

Manet me dit quelques mots sur vos intentions. J'ai mille choses à vous dire, mais il est 5 h., et il est urgent que cette lettre parte.

D'ici à la fin du mois, vous recevrez un énorme paquet de *poèmes en prose*, et les trois fragments complémentaires de l'ouvrage que j'appelle *Quelques-uns de mes contemporains*.

Avez-vous vu l'infâme feuilleton d'*Eraste* sur *Henri Heine et la jeunesse des poètes?* Janin blague les mélancoliques. Je peux appeler ça une pierre dans mon jardin. Je fais une réponse. Mais dans quels termes *M. Le Figaro* est-il avec J. J. ? Là est la question.

Tout à vous. Croyez que je vous saurai grandement gré de ce que vous ferez pour moi.

Michel avait dit qu'il m'accorderait un certain

temps pour le placement de tout ça; mais voilà déjà vingt jours perdus, plus peut-être, grâce à Malespine, à Villemessant, et à M. Lejosne. Quant à Marcellin, il veut toujours couper ou retoucher, *c'est sa marotte*. Retoucher ou couper, dans *Poe!*

Lacroix et Verboeckhoven viennent de commander à Mlle Judith la traduction d'un livre dont je leur avais suggéré l'idée. Oh! les Belges!

A MONSIEUR MARCELLIN

15 Février.

Cher Monsieur,

Un extrême besoin d'argent me servira d'excuse auprès de vous, si je vous reprends les *Habitations imaginaires*, et si je vous prie de les remettre à Julien Lemer, qui en fera ce qu'il voudra. — En vérité, je n'ai pas de chance auprès de vous. J'espère que je me dédommagerai chez vous par un paquet de *poèmes en prose*. J'en ai bien une trentaine sur ma table, mais ce sont des horreurs et des monstruosités qui feraient avorter vos lectrices enceintes.

Tout à vous et pardonnez-moi.

Je vous réserverai ce qui sera fait pour vous plaire.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

Vendredi, 23 Février 1865.

Mon cher Lemer,

Il y a bien longtemps que j'ai envie de vous écrire, ainsi que je l'avais dit à Henry de la Madelène, et, si j'ai tant tardé, ce n'est pas seulement à cause de mon apathie ordinaire en ce qui concerne mes intérêts, mais aussi à cause d'une certaine timidité qui me fait renvoyer indéfiniment les affaires au lendemain, sans doute parce que je crois toujours que les choses désirées par moi ne doivent pas réussir.

Depuis plusieurs années, je rêve de trouver un homme (un ami, en même temps, ce qui serait parfait), qui voulût bien s'occuper de mes affaires littéraires. Quant à moi, il m'est prouvé par une longue expérience que je suis complètement inepte en ces matières. Pourquoi n'ai-je pas l'intelligence nécessaire pour cela, je n'en sais rien ; mais j'ai fait dans ce genre tant de sottises que j'ai décidé de ne plus m'en mêler.

Avant tout, consentez-vous à être celui que je cherche? J'aurais dû prendre ce parti, il y a bien des années ; mais enfin il n'est jamais trop tard. Ensuite, je suis obligé de vous demander quel prix vous désirez mettre à vos services, c'est à dire quel prélèvement vous ferez sur les marchés que vous conclurez pour moi. Je ne vous prendrai peut-être pas beaucoup de votre temps, mais enfin j'en

prendrai bien un peu, et, quoique nous nous connaissions d'assez vieille date pour nous croire un peu liés, je suis obligé de vous faire cette bête de question. J'ai entendu dire qu'en affaires la pudeur était sotte. Je n'ai pas besoin d'ajouter, mon cher Lemer, que ce que vous déciderez sera bien. Seulement, j'espère trouver un ami zélé.

Je vais vous expliquer les affaires du présent. J'espère que, l'année prochaine, peut-être même dans quelques mois, si j'ai un peu de repos, j'en aurai d'autres à vous soumettre.

Je désire vendre quatre livres dont je vous envoie le sommaire:

Les Paradis artificiels (si mal édités il y a quelques années qu'on peut les considérer comme un livre inédit. Je trouve le livre bon comme il est, je n'y ajouterai rien, je n'en retrancherai rien).

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains. Divisées en deux parties, ou deux volumes. Ceci n'est pas, comme vous pourriez le croire, un *paquet* d'articles de journaux. Bien que ces articles, inconnus pour la plupart, aient paru à de très longs intervalles, ils sont reliés entre eux par une pensée unique et systématique. J'ai une assez vive envie de montrer ce que j'ai su faire, en matière de critique.

Enfin, le quatrième, *Pauvre Belgique!* 1 vol. Celui-ci n'est pas terminé. J'ai su mettre à profit neuf mois de séjour, mais il faut ajouter deux ou trois chapitres sur les provinces, sur les vieilles

villes, et le temps est trop abominable pour que je me remette à courir.

Maintenant, quelques petites réflexions que je vous soumets, simplement, car vous agirez à votre guise. J'aurais vivement désiré aliéner les quatre volumes, pour un temps déterminé, deux ans, trois ans, cinq ans, ou pour un nombre considérable d'exemplaires, ce qui en somme revient au même. Mais il me semble que cela sera difficile, parce qu'un éditeur préfère naturellement voir d'abord la fortune d'un livre, ne risquer que peu de déboursés à la fois, sauf à renouveler le traité, la première édition épuisée.

Autre question : ne vous semble-t-il pas qu'il y aurait avantage, si possible c'est, de vendre les quatre volumes au même libraire? En tout cas, je crois que je ne dois rien aliéner d'une manière définitive et absolue, parce que je dois me réserver la possibilité de rassembler un jour tous mes ouvrages chez le même éditeur.

Le manuscrit des *Contemporains* est chez moi, à Honfleur. J'irai le chercher, quand j'aurai complété mes notes sur la Belgique. *Pauvre Belgique !* pourra être livrée en Mars. Quant aux *Paradis*, j'en ai un exemplaire.

Croyez-vous qu'il soit mauvais de communiquer tout ou partie du livre sur la Belgique à un journal quelconque ? Je sais que Villemessant serait fort satisfait de la proposition, mais j'ai voulu vous consulter auparavant.

J'arrive à la question des éditeurs eux-mêmes.

Michel Lévy m'en veut d'avoir cédé *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris* à Hetzel.

Hetzel est de mauvaise humeur contre moi (et il en a le droit), parce que je ne lui ai pas encore livré *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris*, qui cependant sont finis, mais que je triture encore.

Dentu et Charpentier ne me paraissent pas des éditeurs de nature à donner de la popularité à mes livres. Je me trompe peut-être, mais Dentu ne me paraît pas assez sérieux, et Charpentier est trop du règne de Louis-Philippe; vous me comprenez. Mais je n'attache pas une importance absolue à ce que je vous dis.

Restent Didier, Amyot et Hachette, qui sont d'excellentes librairies. Est-ce qu'il n'y a pas chez ce dernier passablement de pédanterie démocratique? Je vous préviens que *Pauvre Belgique!* est un livre anti-libre-penseur, fortement tourné au bouffon.

Eparpillez les livres, si vous ne pouvez faire mieux.

Quel est le maximum que vous supposez pouvoir demander par in-8° et par in-18 ?

Mais ce sont là des questions ultérieures. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, je vous abandonne le gouvernement de tout cela, et il va sans dire que je m'interdis, si vous acceptez, de faire une démarche directe quelconque auprès d'un éditeur quelconque.

Dans quelques jours, je vous enverrai deux ou trois articles de revue, et un paquet de *poèmes en prose* que vous partagerez entre deux ou trois recueils !

Pourvu que ce soient les dernières fois que j'aie à demander l'hospitalité à un journal quelconque, j'ai horreur des rédacteurs en chef, même quand ils sont mes amis.

J'ai deux autres grands ouvrages commencés, mais je sens que je ne les ferai bien qu'à Honfleur. C'est une série de *nouvelles*, toutes apparentées entre elles, et un gros monstre, traitant *de omni re*, et intitulé : *Mon cœur mis à nu.*

Tout à vous, mon cher Lemer, et ne m'oubliez pas.

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains est bien long. On pourrait supprimer *Réflexions sur*. J'ai voulu, avant tout, éviter les mots *artistique* et *littéraire*, qui tuent le débit d'un livre.

LES PARADIS ARTIFICIELS

1 vol. M'appartiennent. Edition épuisée.

Tables des matières

I. — Le poème du haschisch. — 1. Le Goût de l'Infini. — 2. Qu'est-ce que le Haschisch ? — 3. Le Théâtre de Séraphin. — 4. L'Homme-Dieu. — 5. Morale.

II. — Un mangeur d'opium. — 1. Précautions oratoires. — 2. Confessions préliminaires. — 3. Voluptés de l'opium. — 4. Tortures de l'opium. — 5. Un Faux dévouement. — 6. Le Génie-enfant. — 7. Chagrins d'enfance. — 8. Visions d'Oxford. — 9. Conclusion.

PAUVRE BELGIQUE

1 vol.

Je vous donnerai la *Table des matières* dans quelques jours.

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES-UNS DE MES CONTEMPORAINS

Deux parties. 2 vol.

I. — BEAUX-ARTS. — David au Bazar Bonne-Nouvelle. — Salon de 1846. La critique, le dessin, la couleur, le chic, le doute. Comment l'emporter sur Raphaël, etc... — Delacroix à l'Exposition universelle. — Ingres à l'Exposition universelle. — Méthode de critique. — Salon de 1859. L'artiste moderne et la photographie. La critique, la reine des facultés. Le public moderne, etc... — De l'essence du rire. — Caricaturistes français. — Morale du joujou. — Peintures murales d'Eugène Delacroix. — L'œuvre, la vie et les mœurs d'Eugène Delacroix. — La peinture didactique (Chenavard, Kaulbach, Jannot, Réthel). — Le peintre de *la Modernité* (Constantin Guys de Sainte-Hélène).

II. — LITTÉRATURE. — Edgard Poe, sa vie et ses œuvres. — Notes nouvelles sur Edgard Poe. — Victor Hugo. — Desbordes-Valmore. — Pétrus Borel. — Hégésippe Moreau. — G. Le Vavasseur. — Théodore de Banville. — Leconte de Lisle. — Pierre Dupont. — Théophile Gautier. — Philibert Rouvière. — Etre comédien ou pape! — Richard Wagner à Paris. — Les dandies de la littérature depuis Chateaubriand. — Histoire des *Fleurs du Mal*.

A MONSIEUR ANCELLE

25 Février 1865.

Mon cher ami,

Je vais donner encore à l'Hôtel les 150 fr. dont le reçu est joint à cette lettre. La note montait encore un peu plus haut que je ne croyais. Je ferai ainsi patienter les gens, jusqu'à ce que mes affaires de librairie soient conclues. — Il paraît (me dit-on) que deux libraires s'offrent, mais les traités ne se feront que quand mes quatre volumes seront complètement finis. Je travaille lentement, et avec maussaderie.

Si vous n'avez pas encore fait notre compte de 1864, que cela, je vous en prie, ne retarde pas l'envoi des 150 fr.

Les objets qui étaient chez Desoye et Jacquinet, sont-ils enfin réunis chez vous? Avez-vous *tout* retrouvé sans exception chez Jacquinet? Le pupitre vous a-t-il paru passablement réparé? Et la serrure?

Cette lettre va vous arriver demain matin, dimanche. Je suppose que vous ne m'envoyiez votre réponse que lundi (*avant 5 h.*), je l'aurai mardi matin, *dernier jour du mois*. C'est ce qu'il faut.

Sur la suscription, ne mettez pas : *Hôtel du Grand-Miroir*, mettez : *Rue de la Montagne, 28*. — Le résultat sera qu'on m'apportera ma lettre et que je ne serai pas obligé de l'aller chercher à la poste.

La *Correspondance* par *Wiseman*, signée *A. Z.*,

est de Louis Blanc. Je parle de *L'Etoile Belge*. L'avez-vous reçue ?

Quand les *Histoires grotesques et sérieuses* seront en vente, je vous enverrai un bon pour un exemplaire.

Mes respects à Madame Ancelle.

Bien à vous.

A la fin de Mars, je vous prendrai encore 150 fr., et puis je crois sérieusement qu'alors je reviendrai. — D'ailleurs, une grande partie des manuscrits est à Honfleur. Il faudra que j'aille les chercher.

A SAINTE-BEUVE

15 Mars 1865.

Cher ami,

Je profite des *Histoires grotesques et sérieuses* pour me rappeler à votre souvenir. — Quelquefois, le matin, je cause de vous avec M. Muller, de Liège, à côté de qui je déjeune, — et, le soir, après le dîner, je relis *Joseph Delorme*, avec Malassis. Décidément, vous aviez raison : *Joseph Delorme*, c'est *Les Fleurs du Mal* de la veille. La comparaison est glorieuse pour moi. Vous aurez la bonté de ne pas la trouver offensante pour vous.

Et la préface de la *Vie de César?* Est-ce assez *prédestinatien?*

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

22 Mars 1865.

Mon cher Ancelle,

Mon dernier volume (traduction de Poe) a paru, le 16. Je n'ai pas encore pu arracher un exemplaire à . Madame Aupick n'a pas reçu le sien, non plus que moi. m'avait demandé des lettres pour les journalistes de Paris ; je les lui ai envoyées. Mais rien ne me prouve qu'il les ait distribuées avec les exemplaires. Car, dans ces lettres, il était question d'autre chose que de Poe, et je ne reçois aucune réponse. Impatienté, j'ai supposé que son ignoble avarice l'empêchait de dépenser quelques sols pour l'envoi de quatre exemplaires ne se rapportant pas directement à la vente. Ayez l'obligeance de prendre ces exemplaires, et de vous charger de l'affranchissement. J'ai oublié la loi postale. Je ne sais pas si cela se mesure au poids, ou si c'est 5 centimes par feuille. En tout cas, c'est fort peu de chose.

Tâchez, en même temps, de savoir ce qui est advenu des vingt lettres qui devaient accompagner les exemplaires adressés à ceux de mes amis qui écrivent dans les journaux. — Et s'il vous répugne, ce que je trouverais très naturel, de parler à des gens comme ou , adressez-vous à *mon ami* , *qui est chez eux, et qui est un homme bien élevé.*

Voici une lettre pour M. Miquel Rouget, où je le prie d'allonger un peu sa complaisance, à cause de mes besoins actuels, jusqu'à mon retour en France.

Je vais donner 200 fr. à l'Hôtel. — Ne pas grossir ma dette (résultat des mois de Novembre, Décembre et Janvier) est tout ce que je peux faire, tant que ma grosse affaire ne sera pas conclue. Elle va l'être, je le sais, et je sais aussi les raisons de ce long retard. Ce serait trop long à vous expliquer. — Je garderai simplement 50 fr., pour le cas où cette même affaire m'attirerait brusquement à Paris, m'entraînerait peut-être jusqu'à Honfleur, pour y prendre le commencement du manuscrit que ma mère ne saurait pas trouver. Ainsi, il serait fort possible que je vous visse, dans une quinzaine de jours.

Vous comprenez, mon cher ami, que si je me permets d'avancer de huit jours notre échéance ordinaire, c'est qu'il y a urgence. D'ailleurs, je manque de tout, même de plus que tout.

Faites taire votre défiance, bien légitimée d'ailleurs par les irrégularités des années précédentes. Cette année présente sera celle de la réforme.

Quant au chiffre qui vous étonne peut-être, en voici l'explication. D'après votre dernière lettre, je ne dois compter que sur 160 fr. par mois (ce qui, multiplié par 12, donne 1.920). Janvier, Février, Mars et Avril font donc quatre fois 160, c'est à dire : 640 fr. auxquels il faut ajouter un reliquat de 64. Total : 704. — Or, depuis le 1er Janvier, je

ne vous ai pris que 100, 200, et 150 fr., c'est à dire : 450 fr. — Différence : 254 fr.

Il paraît que la vente de *César* ne va plus.

J'ajouterai aux choses que je dois vous rapporter *Les Propos de Labiénus*, qui viennent de paraître ici. Il y a de l'esprit, mais c'est loin d'être excellent. J'avais bien envie d'écrire une réfutation de la fameuse préface, et puis je me suis dit, comme je me le dis si souvent à propos d'une foule de choses : *A quoi bon? et que m'importe?*

Tout à vous, mon cher ami,

Mes compliments à Madame Ancelle.

L'argent d'abord, je vous prie. J'attends votre lettre le 24, au matin, ou à 3 h., au plus tard.

Quant aux exemplaires, le plus tôt possible. Si, par extraordinaire, le   s'était exécuté, relativement à ma mère et à moi, n'exigez que *votre* exemplaire.

Cherchez donc, dans votre paquet d'autographes, une lettre de M. de Custine (peut-être deux) à propos de la condamnation des *Fleurs du Mal,* et faites-les copier pour moi. Je vous dirai plus tard pourquoi.

Si, ayant lu la lettre pour   , vous la trouvez trop malhonnête, demandez *verbalement* des explications, et transmettez-les-moi.

Ci-joints, La Petite Revue, *deuxième article sur Proudhon ; — une lettre pour   ; — un bon pour cinq exemplaires de mon livre ; — un reçu de 250 fr.; — une lettre pour Miquel Rou-*

get. Ayez l'obligeance de cacheter la lettre pour ainsi que celle pour Miquel Rouget; — n'oubliez pas de mettre, sur votre lettre chargée : 28, rue de la Montagne; *au lieu de :* Hôtel du Grand-Miroir.

A MONSIEUR E. R.

Mon cher ami,

Je viens de lire vos curieuses notes sur Proudhon, et je trouve à la page 11 du soixante-huitième numéro de *La Petite Revue* une anecdote que je vous ai contée, il y a longtemps, et qui s'est transformée dans votre mémoire.

... *Un citoyen le contemplait dans les bureaux du* Peuple, *précipitant les morceaux de son déjeuner énorme et frugal :* Vous vous étonnez de me voir tant manger, citoyen, *lui dit-il joyeusement*, mon appétit est en raison des grandes choses que j'ai à faire...

Ce citoyen, mon ami, c'était moi. J'étais allé, un soir, chercher le citoyen Jules Viard dans les bureaux du *Représentant du Peuple.*

Proudhon y était, entouré de ses collaborateurs, et leur distribuait des instructions et des conseils pour le numéro du lendemain.

Peu à peu, chacun le quitta, et je restai seul avec lui; il me dit que Viard était parti depuis longtemps, et nous nous mîmes à causer. Comme je lui appris, dans la conversation, que nous avions quelques amis communs, entre autres Ricourt, il me dit :

Citoyen, voilà l'heure du dîner; voulez-vous que nous dînions ensemble?

Nous allâmes chez un petit traiteur récemment installé rue Neuve-Vivienne; Proudhon jasa beaucoup, violemment, amplement, m'initiant, moi, inconnu pour lui, à ses plans et à ses projets, et lâchant, involontairement, pour ainsi dire, une foule de bons mots.

J'observai que ce polémiste mangeait énormément, et qu'il ne buvait presque pas, tandis que ma sobriété et ma soif contrastaient avec son appétit.

Pour un homme de lettres, lui dis-je, *vous mangez étonnamment.* — *C'est que j'ai de grandes choses à faire*, me répondit-il, avec une telle simplicité que je ne pus deviner s'il parlait sérieusement ou s'il voulait bouffonner.

Je dois ajouter, — puisque vous attachez aux plus petits détails une importance souvent légitime, — que, le repas fini, quand je sonnai le garçon pour payer notre dépense commune, Proudhon s'opposa si vivement à mon intention que je le laissai tirer sa bourse, mais qu'il m'étonna un peu en ne payant que strictement son dîner. — Peut-être en inférerez-vous un goût décidé de l'égalité et un amour exagéré du droit?

Tout à vous.

A SAINTE-BEUVE

Jeudi, 30 Mars 1865.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre excellente lettre; pou-

vez-vous en écrire d'autres que d'excellentes ? Quand vous m'appelez : *Mon cher enfant*, vous m'attendrissez, et vous me faites rire en même temps. Malgré mes grands cheveux blancs qui me donnent l'air d'un académicien (à l'étranger), j'ai grand besoin de quelqu'un qui m'aime assez pour m'appeler son enfant; mais je ne puis m'empêcher de penser à ce burgrave de cent-vingt ans qui, parlant à un burgrave de quatre-vingts, lui dit : *Jeune homme, taisez-vous !* (Entre parenthèses, et ceci soit dit entre nous, si j'écrivais une tragédie, je craindrais de lâcher des traits *de cette force*, et de toucher *un autre but* que *celui* auquel j'aurais visé.)

Seulement j'observe que, dans votre lettre, il n'y a aucune allusion à l'exemplaire d'*Histoires grotesques et sérieuses* que j'ai prié Michel Lévy de vous transmettre... Je vous jure d'ailleurs que je n'ai nullement l'intention de vous soutirer la moindre *réclame* pour ce livre. Mon seul but était, sachant comme vous savez bien distribuer votre temps, de vous fournir l'occasion de jouir, encore une fois, d'une étonnante subtilité de logique et de sentiments. Il y a des gens qui trouveront que le cinquième volume est inférieur aux précédents, mais cela m'est bien indifférent.

Nous ne broyons pas tant d'ennui que vous croyez, Malassis et moi. Nous avons appris à *nous passer de tout*, dans un pays *où il n'y a rien*, et nous avons compris que certains plaisirs (ceux de la conversation, par exemple) augmentent, à mesure que certains besoins diminuent.

A propos de Malassis, je vous dirai que je suis émerveillé de son courage, de son activité et de son incorrigible gaieté. Il est arrivé à une érudition fort étonnante, en fait de livres et de gravures. Tout l'amuse, et tout l'instruit. — Un de nos grands amusements, c'est quand il s'applique à faire l'athée, et quand je m'ingénie à faire le jésuite. Vous savez que je peux devenir dévôt par contradiction (surtout ici), de même que, pour me rendre impie, il suffirait de me mettre en contact avec un curé *souillon* (souillon de corps et d'âme). — Quant à la publication de quelques livres *badins* qu'il s'est amusé à corriger avec la même religion qu'il aurait mise au service de Bossuet ou de Loyola, j'en ai même tiré un petit, petit, bénéfice inattendu, *c'est une intelligence plus nette de la Révolution française*. Quand les gens s'amusent de certaine façon, c'est un bon diagnostic de révolution.

Alexandre Dumas vient de nous quitter. Ce brave homme est venu s'exhiber, avec sa candeur ordinaire. Tout en faisant la queue autour de lui, pour attraper une poignée de main, les Belges se sont moqués de lui. Cela est ignoble. Un homme peut être respectable pour sa *vitalité*. Vitalité de nègre, c'est vrai. Mais je crois que bien d'autres que moi, amoureux du sérieux, ont été entraînés par *La Dame de Montsoreau* et par *Balsamo*.

Comme je suis fort impatient de revenir en France, j'ai écrit à Julien Lemer pour le charger de mes petites affaires. Je voudrais rassembler, en trois ou quatre volumes, les meilleurs de mes articles sur les

Excitants, sur les *Peintres* et sur les *Poètes*, en y ajoutant une série de *Considérations sur la Belgique*. Si, dans une de vos rares flâneries, vous passez sur le boulevard de Gand, fouettez un peu sa bonne volonté, et exagérez ce que vous pensez de moi.

Je dois avouer qu'il manque trois fragments importants, un sur *la Peinture didactique* (Cornélius, Kaulbach, Chenavard, Alfred Réthel), un autre, *Biographie des Fleurs du Mal*, et enfin un dernier : *Chateaubriand et sa famille*. Vous savez que ma passion pour ce vieux *dandy* est incorrigible. En somme, peu de travail : dix jours peut-être. Je suis riche de notes.

Pardonnez-moi si je me mêle d'une question délicate, mon excuse est dans mon désir de vous voir content (en supposant que certaines choses vous contenteraient), et de voir tout le monde vous rendre justice. J'entends beaucoup de gens qui disent : *Tiens, Sainte-Beuve n'est pas encore sénateur!* Il y a bien des années, je disais à E. Delacroix avec qui j'avais tout mon franc-parler que beaucoup de jeunes gens préféreraient le voir restant à l'état de paria et de révolté. (Je faisais allusion à son obstination à se présenter à l'Institut.) Il me répondit : *Mon cher Monsieur, si mon bras droit était frappé de paralysie, ma qualité de membre de l'Institut me donnerait droit à l'enseignement, et, en supposant que je me porte toujours bien, l'Institut peut servir à payer mon café et mes cigares.* En deux mots, je crois qu'il se forme, relativement à vous, dans bien d'autres esprits que

le mien, une certaine accusation d'ingratitude contre le gouvernement de Napoléon. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? de violer les limites de la discrétion; vous savez combien je vous aime, et puis je bavarde comme quelqu'un qui a rarement l'occasion de causer.

Je viens de lire le long discours d'Emile Ollivier. C'est bien singulier. Il parle, ce semble, avec l'autorité d'un homme qui a un gros secret dans sa poche.

Avez-vous lu l'abominable feuilleton de Janin contre les poètes mélancoliques et railleurs (à propos de Henri Heine)? Et Viennet, cité parmi *les grands poètes* de la France! Et quinze jours après, feuilleton *en faveur de Cicéron!* Est-ce qu'il prend Cicéron pour un orléaniste ou pour un académicien? M. de Sacy dit: *Cicéron, c'est notre César, à nous!* Oh! non, n'est-ce pas?

Votre bien affectionné.

Sans aucune transition, je vous dirai que je viens de trouver une admirable ode mélancolique de Shelley, composée au bord du golfe de Naples, et qui se termine par ces mots :

Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent!

A la bonne heure! voilà de la poésie.

A MONSIEUR ANCELLE

Mardi, 18 Avril 1865.

Mon cher Ancelle,

Il faut que j'aille dimanche à *Namur*; ensuite, que je repasse par *Bruxelles*, pour aller à *Paris*, où je porte un paquet de manuscrits ; de là, à *Honfleur*, d'où je rapporterai à *Paris* un autre paquet de manuscrits; et enfin que de *Paris* je retourne à *Bruxelles*, où j'espère bien que je ne ferai, cette dernière fois, qu'un séjour d'une dizaine de jours.

Ayez donc l'obligeance de m'envoyer les 150 fr. de Mai. Je n'ai aucune passe gratuite pour les chemin de fer, et je crois que je n'aurai pas le temps de m'en procurer, à mon passage à Paris.

Il faut de plus que je me procure un peu de linge, avant de partir, et que je fasse faire une espèce de portefeuille, propre à emporter des papiers et des dessins, sans les abîmer.

Vous voyez qu'en supposant que j'aie votre réponse après-demain, jeudi 20 (et j'y compte), j'ai très peu de temps devant moi, et surtout très peu d'argent, car les cinq voyages, en première classe, font presque les 150 fr.

Je n'apporterai pas les volumes que je vous ai promis. Ce serait imprudent. Je trouverai un moyen de vous les faire parvenir, en Mai.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous ferai une visite, à mon passage à Paris.

Tout à vous.

Eh bien! votre petit Paradol vous a rempli de joie, n'est-ce pas?

Paris me fait une peur de chien, mais *il faut* que j'y aille, et puis j'ai vraiment trop d'envie de revoir ma mère. Je lui écrirai avant de me mettre en route.

A MONSIEUR ANCELLE

2 Mai, 6 h. 1/2.

Mon cher Ancelle,

Avez-vous reçu ma lettre, celle datée du 30? et où je vous demandais les 150 fr. de Juin, en vous annonçant définitivement mon voyage.

Voilà déjà six courriers passés qui ne m'ont apporté aucune réponse. Peut-être ma lettre est-elle égarée. Elle contenait le reçu.

Tout à vous.

Ne mettez pas sur l'enveloppe : *Hôtel du Grand-Miroir*, mais : *28, rue de la Montagne.*

A SAINTE-BEUVE

Jeudi, 4 Mai 1865.

Mon cher Sainte-Beuve,

Comme je prenais la plume pour vous écrire quelques mots de félicitation au sujet de votre nomination, je retrouve une lettre que je vous écrivais le 30 Mars et qui n'est pas partie, probable-

ment par une étourderie de ma part ou de la part des gens de l'Hôtel.

Je la relis; je la trouve gamine, enfantine. Mais je vous l'envoie tout de même. Si elle vous fait rire, je ne dirai pas : *tant pis*, mais : *tant mieux*. Je ne crains pas du tout, connaissant votre indulgence, de me montrer nu devant vous.

Au passage qui a trait à Julien Lemer, j'ajouterai que j'ai fini les fragments en question (excepté le livre sur *la Belgique* que je n'ai pas le courage de finir ici), et que, obligé d'aller à Honfleur pour chercher tous les autres morceaux composant les livres annoncés à Lemer, je passerai sans doute à Paris, le 15, pour le tourmenter un peu. Si, par hasard, vous le voyez, vous pouvez le lui annoncer.

Quant à Malassis, sa terrible affaire arrive le 12. Il se croit sûr d'être condamné à cinq ans. Ce qu'il y a de grave, c'est que ça lui ferme la France pour cinq ans. Que ça lui coupe momentanément les vivres, je n'y vois pas un si grand mal. Il sera contraint de faire autre chose. C'est trop compter sur l'esprit universel que de braver la pudeur publique obligatoire. Pour moi qui ne suis pas une bégueule, je n'ai jamais possédé un de ces livres imbéciles, même imprimé en beaux caractères et avec de belles gravures.

Hélas ! les *poèmes en prose* auxquels vous avez encore décoché un encouragement récent sont bien attardés. Je me mets toujours sur les bras des besognes difficiles. Faire *cent* bagatelles laborieuses qui exigent une bonne humeur constante (bonne

humeur nécessaire, même pour traiter des sujets tristes), une excitation bizarre qui a besoin de spectacles, de foules, de musiques, de réverbères même, voilà ce que j'ai voulu faire ! Je n'en suis qu'à *soixante*, et je ne peux plus aller. J'ai besoin de ce fameux *bain de multitude* dont l'incorrection vous avait justement choqué.

Monselet est venu ici. J'ai lu votre article. J'ai admiré votre souplesse et votre aptitude à entrer dans l'âme de tous les talents. Mais, à ce talent-là, il manque quelque chose que je ne saurais définir. Monselet est allé à Anvers, où il y a des choses magnifiques, surtout des échantillons de ce monstrueux style jésuitique qui me plaît si fort, et que je ne connaissais guère que par la chapelle du collège de Lyon, qui est faite avec des marbres de diverses couleurs. Anvers a un musée d'une nature très spéciale, plein de choses inattendues, même pour ceux qui savent remettre l'école flamande à sa vraie place. Enfin, cette ville a un grand air solennel de vieille capitale, augmenté par un grand fleuve. Je crois que ce brave garçon n'a rien vu de tout cela. Il n'a vu qu'une grosse friture qu'il est allé manger de l'autre côté de l'Escaut. C'est d'ailleurs un homme charmant.

Décidément, je vous félicite de tout mon cœur. Vous voilà maintenant l'égal (officiellement) de beaucoup de gens médiocres. Peu m'importe. Vous en aviez envie, n'est-ce pas ? besoin peut-être ? Vous êtes content, donc je suis heureux.

Tout à vous.

A ÉDOUARD MANET

Jeudi, 11 Mai 1865.

Mon cher ami,

Je vous remercie de la bonne lettre que M. Chorner m'a apportée ce matin, ainsi que du morceau de musique.

J'ai, depuis quelque temps, l'intention de traverser Paris deux fois, une fois pour aller à Honfleur, une fois en revenant; je n'avais confié cela qu'à ce fou de Rops, en lui recommandant le secret, car j'aurai à peine le temps de serrer la main à deux ou trois amis; mais, d'après ce que me dit M. Chorner, Rops a dit la chose à plusieurs personnes, d'où il suit naturellement que beaucoup de personnes me croient à Paris et me traitent d'ingrat et d'oublieux.

Si vous voyez Rops, n'attachez pas trop d'importance à de certains airs violemment provinciaux. Rops vous aime, Rops a compris ce que vaut votre intelligence, et m'a même confié certaines observations faites par lui sur les gens qui vous haïssent (car il paraît que vous avez l'honneur d'inspirer de la haine). Rops est *le seul véritable artiste* (dans le sens où j'entends, moi, et moi tout seul peut-être, le mot *artiste*) que j'aie trouvé en Belgique.

Il faut donc que je vous parle encore de vous. Il faut que je m'applique à vous démontrer ce que

vous valez. C'est vraiment bête ce que vous exigez. *On se moque de vous ; les plaisanteries vous agacent; on ne sait pas vous rendre justice, etc., etc*...Croyez-vous que vous soyez le premier homme placé dans ce cas? Avez-vous plus de génie que Chateaubriand et que Wagner? On s'est bien moqué d'eux cependant. Ils n'en sont pas morts. Et, pour ne pas vous inspirer trop d'orgueil, je vous dirai que ces hommes sont des modèles, chacun dans son genre, et dans un monde très riche ; et que vous, *vous n'êtes que le premier, dans la décrépitude de votre art*. J'espère que vous ne m'en voudrez pas du *sans-façon* avec lequel je vous traite. Vous connaissez mon amitié pour vous.

J'ai voulu avoir l'impression *personnelle* de ce M. Chorner, autant du moins qu'un Belge puisse être considéré comme *une personne*. Je dois dire qu'il a été gentil, et ce qu'il m'a dit s'accorde avec ce que je sais de vous, et ce que quelques gens d'esprit disent de vous : *Il y a des défauts, des défaillances, un manque d'aplomb, mais il y a un charme irrésistible*. Je sais tout cela; je suis un des premiers qui l'ont compris. Il a ajouté que le tableau représentant la femme nue, avec la négresse et le chat (est-ce un chat, décidément?), était très supérieur au tableau religieux.

Rien de nouveau, quant à Lemer. — Je crois que j'irai moi-même secouer Lemer. Quant à finir ici *Pauvre Belgique*, j'en suis incapable; je suis affaibli, je suis mort. J'ai une masse de *poèmes en prose* à répandre dans deux ou trois revues. Mais

je ne peux plus aller. Je souffre d'un mal que je n'ai pas, comme quand j'étais gamin, et que je vivais au bout du monde. Et cependant je ne suis pas patriote.

A MADAME PAUL MEURICE

Mercredi, 24 Mai 1865.

Il faut, ma chère Madame, que vous soyez bien intimement coquette ou bien incrédule à l'amitié pour avoir béni la maladie, dans l'espérance qu'elle vous rendrait plus intéressante. Vous n'avez, je vous le jure, aucun besoin d'ornements de circonstance et j'ajoute qu'il faut aussi que vous soyez bien crédule pour vous figurer que la maladie attire l'amitié. Elle peut attirer l'amitié vraie (celle qui est inspirée par *mon* Dieu ; car, pour votre Dieu, je ne vois pas *qui il est,* à moins qu'il ne soit celui de MM. Rogeard, Michelet, Benjamin Gastineau, Mario Proth, Garibaldi, et de l'abbé Chatel). Mais elle n'attire jamais l'amitié banale et légère. Je me souviens qu'un jour, étant dans un cas fort grave, j'ai fait prier quatre fois un de mes amis de me venir voir. Enfin, son père m'a répondu, pour lui, qu'il me priait d'excuser son fils, mais que celui-ci, ayant *une insurmontable horreur du sang*, ne pouvait pas prendre sur lui de me venir voir. Je me suis guéri, j'ai retrouvé mon ami, et je ne l'ai jamais plaisanté sur sa couardise à l'endroit du sang.

Je suis bien aise que vous souffriez un peu de temps en temps. — Passez par la fournaise, chacun y gagne ; je ne pousserai pas la brutalité jusqu'à vous dire, comme ce butor de V , que, *si vous souffrez, c'est que vous avez péché !* Je crois qu'il est bon que les innocents souffrent. Je suis bien peu galant, n'est-ce pas ? et j'ose écrire à une femme, sans assaisonner ma lettre de galanteries et de fadaises. Combien de fois, vous trouvant si gentille, si gracieuse et si bonne, ai-je eu envie de vous sauter au cou et de vous embrasser ? Mais cela n'eût pas été *convenable ;* vous connaissez mon respect pour le *convenable ;* et puis, pour achever ma confession, je me suis dit : *Elle est femme ; donc, elle ne comprendra pas le sens de mon embrassade.* Ouf ! ceci étant dit, je n'en parlerai plus jamais.

Quand vous verrez Manet, dites-lui ce que je vous dis, que la petite ou la grande fournaise, que la raillerie, que l'insulte, que l'injustice sont des choses excellentes, et qu'il serait ingrat, s'il ne remerciait l'injustice. Je sais bien qu'il aura quelque peine à comprendre ma théorie ; les peintres veulent toujours des succès immédiats ; mais, vraiment, Manet a des facultés si brillantes et si légères qu'il serait malheureux qu'il se décourageât. Jamais il ne comblera absolument les lacunes de son tempérament Mais il a *un tempérament*, c'est l'important ; et il n'a pas l'air de se douter que, plus l'injustice augmente, plus la situation s'améliore, — à condition qu'il ne perde pas la tête ; (vous

saurez dire tout cela gaiement, et sans le blesser).

J'ai été *contraint*, il y a quelque temps, de dîner chez Madame Hugo; ses deux fils m'ont vigoureusement sermonné, mais j'ai fait le bon enfant, moi, républicain avant eux, et je pensais en moi-même à une méchante gravure représentant Henri IV à quatre pattes, portant ses enfants sur son dos. — Madame Hugo m'a développé un plan majestueux *d'éducation internationale* (je crois que c'est une nouvelle toquade de ce grand parti qui a accepté l'entreprise du bonheur du genre humain). Ne sachant pas parler facilement, à toute heure, surtout après dîner, surtout quand j'ai envie de rêver, j'ai eu toutes les peines du monde à lui expliquer qu'il y avait eu de grands hommes AVANT *l'éducation internationale;* et que, les enfants n'ayant pas d'autre but que de manger des gâteaux, de boire des liqueurs en cachette, et d'aller voir les filles, il n'y aurait pas plus de grands hommes APRÈS. — Heureusement pour moi, je passe pour fou, et on me doit de l'indulgence.

Très sérieusement, très définitivement, j'irai vous serrer les mains entre le 1er et le 5 Juin. — Si, dans vos conversations avec votre mari, mon nom intervenait, présentez-lui mes amitiés, et expliquez-lui comment, — bien que *je ne pense pas comme lui*, — j'ai le droit de me considérer comme *un honnête homme*.

Le célèbre   m'a fait, lui aussi, un sermon de deux heures (il croit que c'est là une conversation), à la fin duquel je lui ai simplement dit: *Monsieur*,

vous sentez-vous assez fort pour aimer un merdeux qui ne pense pas comme vous ? Le pauvre innocent en a été suffoqué!

Tout à vous, votre bien dévoué.

A CHAMPFLEURY

Jeudi, 25 Mai 1865.

... J'ai voulu dire que le génie satirique de Daumier n'avait rien de commun avec le génie satanique; c'est bon à dire,dans un temps où les portraits de certains personnages, par exemple Jésus-Christ, sont altérés par des sots qui y sont complètement intéressés...

... Manet a un fort talent,un talent qui résistera. Mais il a un caractère faible. Il me paraît désolé et étourdi du choc. Ce qui me frappe aussi, c'est la joie de tous les imbéciles qui le croient perdu...

A MONSIEUR ANCELLE

30 Mai 1865.

Mon cher Ancelle,

Je crois que nous nous verrons très prochainement. Je suis très attendu, à Paris et à Honfleur. Deux ou trois jours après votre réponse, je partirai. Ayez l'obligeance de mettre pour moi 150 fr. à la poste, et écrivez simplement sur votre lettre : *28, rue de la Montagne.* — Si vous êtes absent de

chez vous, la lettre, la mienne, vous suivra, et je vous serais bien obligé de prier Madame Ancelle de me répondre pour vous.

Si je vous trouve, nous aurons à causer de bien des choses. Croyez-vous que je trouve, dans Neuilly, un emballeur accoutumé à faire des caisses pour des objets fragiles? Dans ce cas-là, j'aurais soin de rapporter à Neuilly deux grands tableaux que je veux expédier à Honfleur, et que je joindrais au reste.

Je m'occuperai de votre T , en Juillet.

Tout à vous.

Le reçu est sur l'autre feuillet.

A POULET-MALASSIS

Lisez, pour vous amuser, le délicieux petit article de Joly, dans *Le Sancho*, sur votre procès.

Ce naïf garçon est convaincu, d'ailleurs, que *Hic, Hæc, Hoc* (ouvrage mentionné dans le réquisitoire) est de Mérimée. Il est également convaincu qu'il n'y a qu'un sénateur du second Empire qui puisse employer ses loisirs à de pareilles ordures. Il paraît que *Hic, Hæc, Hoc* est un ouvrage en trois volumes. Trois heures durant, Joly a dégueulé de la morale. Il ignore que vous êtes en cause, et n'a même pas pensé à me demander comment j'étais si bien informé.

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

J'ai dîné avec Fanny. J'étais venu pour vous montrer une lettre fort drôle de Madame Paul Meurice, qui à coup sûr vous aurait fait rire, mais aussi pour vous demander conseil relativement à certains rapports relatifs au *Melmoth*.

Ne vous voyant pas venir, j'ai répondu sans vous attendre.

A MONSIEUR ANCELLE

Mercredi, 28 Juin 1865.

Mon cher Ancelle,

Je crois toujours tout ce que je dis et tout ce que j'annonce. La terreur de ne pas réussir, le lambinage, un affaiblissement réel de la volonté, m'ont empêché d'aller à Paris discuter une grosse affaire, au commencement de ce mois.

Mais il faut en finir; envoyez-moi donc mon mois de Juillet (dont voici le reçu), et, si je ne pars pas après-demain, au reçu de votre réponse, je partirai le 5 Juillet.

Je vous ai envoyé une bagatelle qui a été publiée, *malgré moi*, dans *L'Indépendance*. Car vous ne supposez pas que je veuille écrire dans les journaux belges.

Mettez simplement sur l'enveloppe : *28, rue de la Montagne*.

Tout à vous.

Si vous êtes absent, veuillez charger de cette commission Madame Ancelle, à qui je vous prie de présenter mes respects.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

Mardi, 4 Juillet 1865.

Mon cher Lemer,

Me voici dans un cas fort grave, et vous seul, je le crois, pourrez peut-être me tirer d'affaire. Les choses que je vous priais de résoudre, au commencement de Février, étaient déjà pressées ; maintenant, elles sont plus que pressées.

Ce n'est que par Manet que j'ai appris que vous vouliez bien vous charger de mon affaire, mais que vous attendiez la copie. La chose est actuellement si urgente que je vous porte moi-même à Paris tout ce que j'ai ici, à Bruxelles, et puis je vais à Honfleur vous chercher le reste. Maintenant, je vais peut-être apprendre que vous êtes absent ou malade, ou que vous n'avez pas le temps de vous occuper des affaires des autres. Que sais-je encore ?

Dans le paquet que je vais vous remettre, manquera le manuscrit *Pauvre Belgique !* qui ne sera positivement revu, corrigé, complété et émondé qu'à la fin de Septembre.

Cependant, il me semble qu'il y aurait avantage à traiter pour les trois ouvrages à la fois, ce dernier pouvant être un appât pour la librairie. Du reste, je vous expliquerai minutieusement ce que c'est que cet ouvrage.

Voici ce qui m'arrive : Malassis, à qui je dois de l'argent et qui est très gêné, vendra, le 10, *la créance* qu'il a sur moi, si je ne lui trouve pas 2.000 fr. qu'on lui offre ailleurs, dit-il. Je vous dirai le nom du spéculateur qui se propose, je crois, de me mener durement, de prendre partout tout ce qui pourra m'être dû, et même d'exercer des répétitions sur Michel et Hetzel. D'où il suit que me voilà menacé de toutes sortes de tracas, sans compter que je serai privé non seulement des moyens de retourner en France, mais peut-être des moyens de vivre. — Je vous montrerai demain la copie de cet acte, que j'ai signé en 1862, sans le lire, sans en méditer les conséquences, et dont Malassis ne m'a jamais envoyé de double.

Quant à tous les autres détails, je vous demanderai demain un rendez-vous, pour en causer avec vous, et puis j'irai à Honfleur vous chercher les quelques fragments qui manquent.

Croyez-vous, comme moi, qu'il y aurait avantage à faire une vente du *tout*, pour cinq ans, à partir de la publication ? Ou bien faut-il se borner à vendre un certain nombre d'exemplaires de chaque ouvrage, à un prix aussi honorable que possible ? Dans ce cas-là, il faudrait vendre au moins trois mille exemplaires de chacun des quatre

volumes, et stipuler le paiement (argent ou billets, ça m'est égal) sur livraison de l'ouvrage.

Pourrait-on obtenir 3.000 fr. pour chaque volume exploitable pendant cinq ans? — Mais, décidément, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui. La conversation vaut mieux que la plume, et d'ailleurs je suis si inquiet que je me sens incapable de raisonner nettement. Depuis deux jours, je ne mange ni ne dors.

Les Paradis artificiels sont un livre très amusant, comme vous savez, mais assez court. Je crains au contraire que les deux volumes des *Contemporains* et que *Pauvre Belgique!* ne soient bien gros.

Tout à vous.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

Vous aviez prévu juste. Hetzel me dégage, contre remboursement. C'est demain le 7. Gare à Malassis !

Prévoyant le cas où le sieur Pincebourde serait, le 10, nanti du droit de réclamer 5.000 fr., j'ai livré la copie de l'acte en question à l'homme d'affaires de ma mère (un ami de famille), espérant qu'il y verrait quelque vice qui permettrait d'introduire un arbitrage (*date* de l'acte, et puis *date* à laquelle je dois avoir remboursé, *Juillet 1866*).

Hetzel, comme vous, a trouvé quelque chose de bizarre dans la rédaction de cet acte.

1. — *Les Fleurs du Mal*. Edition définitive, aug-

mentée de trente-cinq poèmes nouveaux, et d'une préface, par Théophile Gautier. 1 vol.

2. — *Les Paradis artificiels.* 1 vol. (Opium et Haschisch.)

3. — *Quelques-uns de nos contemporains.* (Peintres et littérateurs.) 2 vol.

4. — *Le Spleen de Paris.* (Pour faire pendant aux *Fleurs du Mal.*) 1 vol.

5. — *Pauvre Belgique !* 1 vol.

6 vol.

Je pars demain matin. Je serai ici, le 9.

A POULET-MALASSIS

Honfleur. Samedi, 8 Juillet 1865.

Mon cher ami,

Vous aurez ma lettre demain soir, c'est à dire la veille du délai fixé par vous. Cependant, ne livrez pas la créance à Pincebourde, à moins qu'il ne vous soit tout à fait indifférent de me mettre dans une situation atroce.— Je crois que vous aurez très prochainement vos 2.000 fr. Je ferai mes efforts pour qu'on vous les envoie, le 11. — Maintenant, il ne s'agit plus pour moi que de dénicher la somme nécessaire pour me délivrer de la Belgique. Je suis arrivé à Paris, le 4, au soir ; j'ai vu la personne chargée des intérêts de ma mère (M. Ancelle, maire de de Neuilly, avenue de la Révolte). Je lui ai raconté mon cas vis à vis de vous, votre besoin d'argent, la situation où je me trouverais, si j'étais en face

d'un spéculateur rigoureux et malintentionné, etc..., enfin, combien c'était pressé. Cette conversation avait lieu, le 6, au soir. Le 7, je suis parti pour Honfleur, et, hier soir, bien que je fusse résolu à ne plus faire à ma mère aucune de ces déplorables confidences, la chose en question est venue dans la conversation ; je ne lui ai rien demandé; c'est elle qui, spontanément, m'a dit : *Il faut sortir de là. Grâce à toi, je suis très gênée. Je ne peux pas payer 5.000 fr., pas même 2.000. Mais je vais prier instamment M. Ancelle de me prêter l'argent, pour détruire l'effet possible de cette créance; et toi, tu paieras les 3.000 fr. restants, plus tard, quand tu pourras.* Ainsi, en deux minutes, a été résolue une affaire qui me donnait le frisson, chaque fois que j'y pensais. — Ma mère a écrit aujourd'hui à ce monsieur que d'ailleurs je reverrai en traversant Paris. Il est impossible, je présume, qu'il résiste à un désir de ma mère aussi formellement exprimé; mais voilà *le hic : il est peut-être sans argent*, il lui faudra peut-être, lui aussi, emprunter ou déplacer, que sais-je? De plus, il est fort chargé d'affaires, et un peu lent par profession. Or, c'est demain le 9! — Mais comptez sur moi pour le talonner.

Je ne vous demande pas de réponse ; la réponse se croiserait sans doute avec moi. Je repars pour Paris, demain; je crois que je serai à Bruxelles, le 12. M. Ancelle, que je reverrai, a votre nom, cela va sans dire, mais je ne me souviens pas si je lui ai donné votre adresse à Bruxelles.

Vous avez sans doute vu Bracquemond. J'ai appris son départ par Madame Paul Meurice.

Je ne vous rapporte pas, cette fois, vos esquisses et vos dessins. Je suis trop ahuri pour faire des emballages.

Tout à vous.

J'ai vu Hetzel qui ne s'occupe plus que de ses livres pour les enfants, et qui me réclamera 1.200 fr., quand j'aurai trouvé un autre éditeur, lequel, je l'espère, ne sera pas Pincebourde.

A MONSIEUR ANCELLE

Honfleur. Samedi, 8 Juillet.

Mon cher Ancelle,

Je m'étais sérieusement promis de ne rien dire à ma mère. Mais, accoutumée à me voir toujours dans des crises, elle m'a accablé de questions, et je ne sais comment il s'est fait que je lui ai raconté la chose qui m'agite tant. *Je ne lui ai rien demandé;* c'est elle qui, spontanément, m'a dit : *Il faut sortir de là; et puisque 2.000 fr. suffisent pour te rendre ta liberté, et en payer 5.000, c'est moi qui te les donnerai; plus tard, tu paieras les 3.000 restants, si tu le peux, et si ta conscience te l'ordonne.*

En vérité, c'est magnifique; libéré du côté de Malassis, l'argent venant par Julien Lemer me servirait à me délivrer de la Belgique; et, en reve-

nant en France, il me resterait encore quelque chose.

Mais (!) c'est aujourd'hui le 8! le 9, demain, et *le dernier délai posé est le 10!* Je viens d'écrire à Malassis, pour le supplier d'attendre deux ou trois jours, car je suppose que vous n'avez pas d'argent ; mais attendra-t-il? — Observez bien que je connais l'homme qui a offert de lui payer cette créance, 2.000 fr.; c'est un vilain être, un espèce d'Auvergnat dans le commerce de la littérature, qui est venu récemment à Bruxelles, et m'a tourmenté pour que je fasse un livre pour lui. Je lui ai *brutalement refusé*, et il m'a dit (en riant, comme peuvent rire ces gens-là) qu'il pourrait bien un jour *m'y contraindre*. Je n'ai pas compris; je comprends, aujourd'hui, qu'il avait connaissance de la transaction secrète que je vous ai remise et de la gêne de Malassis.

Décidément, mon cher, il y a de longues punitions pour les péchés de jeunesse. Si jamais je sors de tous ces embarras, je me promets bien de ne rien emprunter à qui que ce soit. Mais en sortirai-je jamais ?

Autre question ! Il faudra rendre les 2.000 fr. à ma mère, et je ne puis guère faire cela qu'en procédant par des acomptes, et à partir de la fin de l'année.

Quant aux 3.000 fr. restants de la créance Malassis, très sérieusement, je les rendrai aussi, mais par lambeaux, et en prenant toutes mes aises, puisque je n'aurai plus cette terrible épée dans la tête.

Il me tarde bien de revoir Julien Lemer et de savoir ce qu'il a fait. Quand je pense qu'un coup de tête de Malassis, ou simplement ma gêne excessive, peuvent rendre les efforts de Lemer superflus, et jeter tout cet argent entre les mains d'un goujat!

Tout à vous.

Je pars demain matin.

Comme j'arriverai dimanche soir, je ne saurai rien, relativement à M. Julien Lemer.

A SAINTE-BEUVE

11 Juillet.

Très cher ami,

Je ne pouvais pas traverser Paris sans venir vous serrer la main. — A bientôt, dans un mois probablement.

J'ai vu Julien Lemer, il y a trois jours, quand je me dirigeais sur Honfleur. — Lemer prétendait alors qu'il allait entamer pour moi une affaire importante avec MM. Garnier. Il est inutile que j'y aille. — Si vous pouviez intervenir en ma faveur, avec deux ou trois paroles autoritaires, vous me rendriez heureux. — Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, de mes bizarres compliments, à propos du Sénat?

Votre très dévoué ami.

Je repars pour l'enfer, *demain soir*. Jusque-là, je suis *à l'Hôtel du Chemin de fer du Nord. Place du Nord.*

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 20 Juillet 1865.

Mon cher ami,

Vous recevrez demain, vendredi 21, de M. M   , le reçu que vous avez demandé à M. Malassis, et *le traité en question. Très sérieusement parlant, M. Malassis a envoyé 100 fr. à ce gredin de Pincebourde avec qui, à ce qu'il paraît, l'affaire était conclue, dès le 10 Juillet.* M. Malassis a payé, pour moi, une bagatelle (1 fr. 60) que je vais lui rembourser. — Quant aux 100 fr., veuillez les porter à mon compte de dépenses.

Je vous remercie d'avoir été voir Julien Lemer. Je suis si troublé et si ahuri que je ne peux pas me résigner à écrire ce soir à Julien Lemer à qui j'ai encore une masse de notes importantes à envoyer, relativement au traité qu'il a à faire faire (notes curieuses, intéressantes, pour la librairie avec qui il traitera). Je les ferai, avant minuit.

J'ai, de plus, à vous envoyer une note peu importante, concernant M. Miquel Rouget qui m'a écrit une lettre pressante. Cela n'a rien d'alarmant.

Ce qui m'inquiète vivement, c'est de savoir si Sainte-Beuve et Julien Lemer me feront faire *un bon traité*, pour mes *six* volumes. — Julien Lemer refuse tout salaire. *Cela ne me convient pas.*

Tout à vous.

Bonjour à Madame Ancelle.

M. Malassis sort de chez M. M   . Il est inutile que j'y aille.

(Un de mes amis intimes, de Paris, à qui j'ai raconté les angoisses que cet *auvergnat* de Pincebourde me faisait endurer, m'a offert de me débarrasser de lui par des moyens violents et dictatoriaux. J'en profiterai peut-être. Ce Pincebourde fait le commerce immoral des autographes.)

A MONSIEUR ANCELLE

9 Août 1865.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir une longue lettre de Julien Lemer (qui n'a, d'ailleurs, rien que de rassurant), mais qui va, probablement, m'obliger à faire une nouvelle excursion à Paris et à Honfleur.

Veuillez m'envoyer les 50 fr. dont voici le reçu.

En attendant que j'aie le plaisir de vous voir (je ne sais pas au juste quand ce sera), veuillez chercher, dans vos papiers, si vous avez *quelques articles*, ou *quelques lettres*, relatives aux *Fleurs du Mal*.

1. — Un *Memorandum*, imprimé à mes frais, pour mes juges.

2. — Des articles du *Salut public*, signés *Armand Fraisse*.

3. — Lettres de *Custine*, de *Flaubert*, et d'autres.

4. — Et cætera...

Comme je vous le dis, je ne sais pas au juste quel jour j'irai vous prendre ces petits documents; il est bien inutile de me les envoyer, puisque je les

destine à Julien Lemer, ainsi que tous ceux, de même nature, que je trouverai chez Malassis et chez ma mère.

Je saurai, sans doute, me procurer à Paris une passe gratuite pour Honfleur, et une passe pour Bruxelles. Lemer me dit que vous lui avez fait une nouvelle visite. Ne le tourmentez pas. Je vois qu'il met du zèle à mon service.

Mes respects à Madame Ancelle.

28, rue de la Montagne ; et non pas : *Hôtel du Grand-Miroir.*

Les 50 fr., tout de suite.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

9 Août 1865.

Mon cher ami,

Je n'ai reçu que ce matin, mercredi 9 Août, votre lettre, datée du 7, et timbrée le 8. Vous recevrez celle-ci, demain matin, jeudi 10. Sera-t-il encore temps pour vous de profiter de quelques indications relatives aux *Fleurs du Mal* que je ne crois pas sans importance ?

Je dois d'abord vous remercier de toute la peine que vous prenez, et surtout de votre lettre de ce matin. Pour vous donner une idée de certaines faiblesses de mon caractère, je vous dirai que, ne voyant rien venir de vous, je m'étais figuré que, *désormais, aucun livre de moi n'était vendable*, et, conséquemment, qu'il était *inutile* de finir *Le*

Spleen de Paris et *La Belgique*. Découragement parfait. — Votre lettre m'a fait grand bien, et je me remets au *Spleen de Paris* qui sera certainement fini à la fin du mois.

Pour ne négliger aucun moyen de me procurer un peu d'argent, nous donnerons, ou je donnerai, les fragments restants à *Charpentier*, ou à la *Revue Française*. — Car le besoin d'argent se fait cruellement sentir, et je croyais que l'affaire pourrait être résolue en quinze jours. Or, je désire entamer le moins possible la somme que vous tirerez du libraire, — de laquelle somme d'ailleurs il faudra d'abord défalquer 1.200 fr. pour Hetzel et 500 pour Manet, — avant même de payer mes dettes de Bruxelles.

J'ai négligé d'avertir Hetzel que *l'épée Damoclès-Malassis* n'existait plus, et qu'il n'avait à craindre aucun procès. Il sera toujours temps de le lui dire, quand *Les Fleurs* et *Le Spleen* seront vendus.

Maintenant, j'arrive à votre lettre. Momentanément, je me fiche de la destinée de *Pauvre Belgique!* (qui s'appellera, je crois, *Une Capitale ridicule*). Il y a seize mois, je disais à M. Dentu que j'allais partir pour la Belgique, et que j'en rapporterais peut-être un livre. Il m'a alors proposé de me l'acheter. D'un autre côté, quand j'ai traversé Paris, tout récemment, Massenet de Marancour m'a affirmé que M. Faure le prendrait volontiers. J'ai répondu que j'avais chargé Julien Lemer de mes petites affaires, et que je n'avais pas le droit

de m'en mêler directement. Avez-vous vu Marancour?

Quand à renoncer à finir ce livre, sous prétexte qu'il est aujourd'hui repoussé, c'est absurde; j'y ai trop travaillé déjà pour ne pas le finir. D'ailleurs, j'ai des rancunes à satisfaire contre cette peuplade immonde. La répugnance de M. Garnier m'a fait rire et m'a fait penser à ce que Alphonse Karr appelle *la tyrannie des faibles*. La Belgique est inviolable. Je le sais. Mais je m'en moque.

Je crois qu'il sera bon de parler au libraire de l'ordre des publications. Voici, selon moi, comment il faudra procéder :

Avant tout,

1. — *Fleurs du Mal*. Augmentées de plusieurs pièces, — et de plusieurs articles et lettres, relatifs à la première et à la seconde édition. (Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Edouard Thierry (*Moniteur*), Asselineau, d'Aurevilly, Custine, Deschamps, etc...) Tout cela *mis à la fin*, comme a fait Sainte-Beuve pour *Joseph Delorme*. Tout cela est, en partie, chez ma mère, chez Malassis et chez M. Ancelle. J'en retrouverai certainement beaucoup. Observez que le livre est dédié à Théophile Gautier, et que la préface, à côté de la dédicace, ferait un singulier effet.

Je sais que M. Eugène Crépet n'a aucun droit à exercer sur les extraits qu'on peut faire de son *Anthologie*, vendue depuis à Hachette.

Les Fleurs du Mal sont la publication la plus pressée, parce que, depuis deux ans surtout, on les

demande partout, et, dans les ventes, elles se vendent même assez cher.

Si le libraire veut, plus tard, en faire une riche édition, grand in-8° ou in-4°, il n'aura qu'à racheter à Poupart-Davyl les clichés des fleurons, lettres ornées et culs de lampe, préparés du temps de Malassis. Il ne manque qu'un portrait et un frontispice, dans le même style, dont les dessins sont chez Braquemond.

Donc, d'abord :

1. — *Fleurs du Mal.*

2. — *Spleen de Paris.* (Qui leur sert de pendant.)

3. — *Paradis artificiels.* (Livre peu connu.)

4. — *Contemporains. Peintres et Poètes.* (Sur lesquels je compte beaucoup, et qui se trouveraient ainsi étayés sur trois livres amusants.)

Puisque vous allez quelquefois le soir au Café de Bade, bonsoir de ma part à Manet, — et dites-lui que je compte bien qu'il ne s'en ira pas en Espagne sans m'avertir.

Je vais écrire quelques mots à Sainte-Beuve.

Je vois, mon cher ami, que je vous donne beaucoup de mal, et je crois qu'il serait inconvenant que j'acceptasse, même de vous, un dévouement gratuit.

Tout à vous, et merci.

Je vais me remettre au *Spleen* et négliger, pour le moment, *La Belgique*. — Je vous remettrai *Les Fleurs du Mal*, en même temps que les articles y relatifs.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 13 Août 1865.

Mon cher Ancelle,

Vous ne vous doutez pas combien j'ai besoin de la petite somme que je vous ai demandée. J'attendais votre réponse, le 11.

Quant aux autres objets dont je vous ai parlé, vous aurez quelques jours pour les chercher. Je vous les demanderai, quand je traverserai Paris.

Bien à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Bruxelles. Dimanche, 16(!)

Mon cher ami,

Par une sottise particulière d'un garçon de l'Hôtel du Chemin de fer du Nord, je n'ai pu avoir ma carte qu'hier, et je ne suis arrivé à Bruxelles qu'à minuit.

Trois Caroly.

1. — Joseph habite : Grande avenue de Neuilly.

2. — Jean Caroly, avocat. Rue de Naples, 26. A Ixelles. Bruxelles.

3. — Henry Caroly (le vôtre, probablement), décédé à Bruxelles, le 18 Mai 1864.

Que faire? J'irai, demain matin, de mon mouvement propre, chez *M. Prosper Crabbe, agent de change, rue Neuve, 52 bis*. Je lui expliquerai mon

affaire, et je le prierai de nous servir d'intermédiaire avec M. Malassis. (Poulet-Malassis, rue de Mercélis, 35 *bis*, Ixelles. Bruxelles.)

Vous enverrez à M. Prosper Crabbe le double de l'acte, pour qu'il puisse collationner.

Quant à exiger, en outre, un reçu de 2.000 fr., cela me paraît un peu sévère, et superflu. — Je crains d'offenser un vieil ami.

Lundi, 17 (vous recevez ma lettre). Mardi, 18. Mercredi, 19. *Jeudi, 20* (!!!)

M. Jean Caroly est à Marienbourg ; il ne reviendra que jeudi ; et les frères se voyaient fort peu.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Lundi, 17.

Mon cher Ancelle,

Je sors de chez M. Prosper Crabbe, 52, rue Neuve. Voici un en-tête de lettre. Je lui ai expliqué *la chose*. — Un double (duplicata), qu'il recevra de vous, et qu'il aura à collationner. — Plus, 2.000 fr., qu'il livrera en échange du traité, enregistré jadis à Paris.

Adressez donc, en toute sûreté, les 2.000 fr. et ce traité à Crabbe.

C'est M. Crabbe qui vient d'acheter les tableaux de Malassis.

Vite! Vite!

Vous savez que votre Caroly est mort. Nous

sommes le 17; vous recevrez cette lettre le 18, à 10 h.; vous n'aurez que tout juste *le temps de répondre et d'envoyer l'argent.* Il va sans dire que c'est Crabbe, et non pas moi, qui vous renverra le traité.

Mettez, dans une chemise, les lettres de Malassis, avec le traité.

Et maintenant je vais chauffer l'affaire Lemer.

Bonjour à Madame Ancelle.

Tout à vous.

A SAINTE-BEUVE

3 Septembre 1865.

Mon cher ami,

Que vous seriez bon, et aimable, si vous pouviez prendre cinq minutes sur vos occupations journalières pour m'écrire quelques lignes!

Je suis revenu ici (à Bruxelles), le 15 Juillet. *Rien de neuf de l'affaire Lemer-Garnier,* depuis le 9 Août, jour où j'ai reçu une lettre de Julien Lemer me disant qu'il avait vu trois fois Hippolyte Garnier, et qu'il espérait conclure avant le 12, Garnier devant se mettre en voyage de nouveau, le 12. — Depuis lors, silence absolu. Lemer est un disciple trop zélé de Pythagore. Et puis il ne sait pas ce que sont les nerfs des gens exilés sans nouvelles et sans communications.

L'affaire est-elle manquée, ou bien a-t-elle été remise jusqu'au retour de M. Garnier, et celui-ci

est-il toujours absent? Impossible de rien deviner de cela.

Mais ce qui m'avancerait beaucoup dans mon travail de conjectures, ce serait de savoir *si vous avez été consulté*. Dites-le-moi, je vous en prie, je ne vous demande que cela. Si vous avez été consulté, ce sera pour moi une preuve que la question a marché. Cependant, si, me connaissant aussi bien que je me connais, vous voulez me dire quelques injures sur ma faiblesse, mon découragement, dites, dites. Des injures de vous me feront plaisir, et cela me prouvera, au moins, que vous êtes en bonne santé.

Si je pouvais remplir dix pages avec les impressions que j'ai ressenties par le dernier volume que vous m'avez donné, je suis sûr que je vous amuserais. Je l'ai lu lentement, car la lecture en chemin de fer me blesse les yeux, et, dans ce vilain climat, je suis rongé de névralgies. — Je connais maintenant ce M. Deleyre, mais vous me l'avez si bien fait comprendre qu'il me semble que j'ai connu d'autres Deleyre. Ce n'est plus un individu, c'est un genre.

Votre dénombrement de l'armée des cafards et des ultras, sous la Restauration, m'a fait rire comme un fou (et je ne ris guère ici). Mais, en général, ce qui m'a le plus frappé dans votre livre, c'est un ton de justice, d'équité ; c'est une espèce de bonne humeur philosophique qui vous permet de voir ce qui est bien, là même où n'est pas votre amour. Jamais je ne pourrai attraper cette qualité.

A propos de Rodin et des livres qui expriment la haine populaire contre la congrégation, vous avez oublié *Le Monde tel qu'il est*, par de Custine, qui a précédé les livres d'E. Sue de bien des années. C'est un livre qui m'a paru bien surprenant, je vous assure, un livre que Balzac trouvait trop misanthropique, et auquel il reprochait ce qu'on a reproché plus tard à *La Comédie humaine*. Je fais allusion à un article inédit de Balzac, retrouvé par Dutacq.

Votre travail sur Lacordaire est lumineux. Il y a, dans vos études, une foule de petites choses *très grosses*, je veux dire très suggestives, qui font plaisir à se faire comprendre. Je connais bien les côtés faibles du P. Lacordaire, mais j'aime encore les grands rhéteurs, comme j'aime la peinture et la musique. Soyez tranquille de ce côté-là ; chez moi, comme chez tous les hommes, la sensualité diminuera avec le temps.

J'ai relu l'article *Salammbô*, et la réplique. Notre excellent ami a décidément raison de défendre gravement son rêve. Vous aviez raison de lui faire sentir, en riant, qu'il est quelquefois peu adroit d'être trop grave; mais, peut-être, en certains endroits, avez-vous ri un peu fort.

Voyez comme je m'ennuie, puisque je bavarde à ce point que je vous parle, à vous, de vos livres !

Pardonnez-moi, et aimez-moi.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 1er Octobre 1865.

Mon cher Ancelle,

Vous recevrez cette lettre demain matin, lundi, à 10 h. Ayez l'obligeance, *sans attendre 5 h. du soir*, de m'envoyer immédiatement ces 100 fr., par la poste. Je vous en supplie, n'attendez pas *au lendemain*. Je vous assure que c'est très pressé. Il s'agit de petits besoins urgents, de ces petits besoins qui ne veulent pas attendre.

J'ai reçu, ce matin, de nouvelles informations de Paris. Il paraît que mon affaire n'est pas du tout perdue, mais que M. Hippolyte Garnier *veut*, et que son frère *Auguste ne veut pas*. Heureusement, Hippolyte est le plus fort. Mais il est encore à la campagne. Il s'agit de 4.000 fr. Seulement, quand l'affaire sera conclue, *tout sera mangé d'avance*. Il ne restera rien pour payer des dettes en France.

J'espère qu'il me restera, sur ces 100 fr., de quoi aller à Paris, avant le 15, pour signer ce traité, s'il y a lieu.

Quand vous m'aurez envoyé ces 100 fr., mais seulement *après* (*les 100 fr. étant ce qu'il y a de plus pressé*), ayez l'obligeance de demander, dans une mairie (derrière Saint-Sulpice), un extrait de mon acte de naissance, 9 Avril 1821, et de me l'envoyer ici. On me le réclame à l'Hôtel de Ville.

Je n'ai pas pu *faire autrement*, n'ayant pas de

domicile en France, que de souscrire *un billet à l'ordre de Miquel Rouget, payable chez vous*, — un billet de *280 ou 290*, — *le 25 ou le 26 Octobre prochain*. Vous serez d'ailleurs parfaitement garanti. — Il me reste 110 fr. à vous prendre sur Septembre. Il vous en restera : 10. Tout Octobre: 160. Novembre : 160. — Total : 330. — 40 fr. de trop.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce billet m'a été une chose désagréable. Mais la lettre de Rouget était plus qu'impérieuse, elle était suppliante.

Comme la mienne, aujourd'hui.

Mes respects à Madame Ancelle.

A POULET-MALASSIS

Dimanche, 1er Octobre 1865.

Mon cher ami,

Vous seriez bien gentil si vous m'envoyiez une note me disant quel est le prix d'un exemplaire de la *Justine*, et où cela peut se trouver, tout de suite ; me disant aussi le prix des *Aphrodites*, du *Diable au corps*, et quelles sont, selon vous, *les caractéristiques morales ou littéraires* d'autres saloperies, telles que celles produites par le Mirabeau et le Rétif.

Que diable le sieur Baudelaire veut-il faire de ce paquet d'ordures? Le sieur Baudelaire a assez de génie pour étudier le crime dans son propre cœur. Cette note est destinée à un grand homme qui croit ne pouvoir l'étudier que chez les autres.

J'ai reçu de Paris une lettre singulière. Il paraît que j'ai fait *les frères ennemis* dans la maison Garnier. C'est à dire qu'Auguste est contre moi, et Hippolyte, pour moi.

En attendant, je manque de tout, et on me fait ici une vilaine mine.

Un agent de police est venu, ce matin, me dire que j'étais depuis bien longtemps à Bruxelles, et qu'il me priait de faire venir de France un extrait de mon acte de naissance.

Est-ce un signe de malveillance, ou simplement un fait résultant de quelque règlement ?

Grâce aux lenteurs de Lemer, quand l'affaire sera conclue, tout sera mangé d'avance.

Tout à vous.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

Vendredi, 13 Octobre 1865.

Mon cher Lemer,

Ma situation diabolique ne peut guère traîner plus longtemps. Je vous prierai donc, *avant le retour de M. Garnier*, d'aviser à la vente du livre sur la Belgique, dont je vous enverrai demain, ou après-demain, une analyse, ou une table des matières *très détaillée* (ainsi qu'une note relative aux nouvelles *Fleurs du Mal*, et un paquet considérable de *poèmes en prose*, avec une lettre pour Yriarte ou pour Calonne, à qui vous demanderez de l'argent, de ma part).

Je crains toujours de vous ennuyer, mon cher ami, et ce n'est qu'avec une certaine répugnance que je vous charge de commissions. L'indiscrétion me fait horreur.

Yriarte m'a, *plusieurs fois*, donné de l'argent sur dépôt de manuscrits. D'ici à la fin du mois, je vous livrerai cinquante poèmes en prose, complément du *Spleen de Paris*. (Il y en a chez Charpentier, et il m'est impossible de savoir si ce les prend ou les repousse.) Or, en supposant que, sur ces derniers cinquante, il y en ait vingt inintelligibles ou répulsifs pour le public d'un journal, il restera toujours bien assez de matière pour pouvoir demander une bonne somme.

Je n'écris que très lentement, parce que l'impossibilité de trouver ici un bon copiste me force à écrire au crayon, avec un papier à décalquer.

Quant à *Belgique*, je ne vois guère à l'horizon que M. Dentu ou MM. Faure. J'avoue que j'inclinerais plutôt vers ces derniers.

Pour obtenir la plus grosse somme possible, je suis porté d'abord à livrer la chose *tout à fait inédite*, ensuite à la céder pour un nombre d'exemplaires assez considérable, ou plutôt pour un laps de temps déterminé !

Inutile, n'est-ce pas, de vous envoyer immédiatement l'exemplaire remanié des *Fleurs*, avec pièces intercalaires ? Il me manque des documents qui sont à Honfleur, et je n'ai ni le temps, ni l'argent du voyage. — Je vous ai dit, je crois, que la

lettre retrouvée de Sainte-Beuve est très importante et très extraordinaire.

Les autres lettres sont de Deschamps et de Custine ; les articles sont de Gautier, d'Aurevilly, Thierry, etc...

Ce qui m'a poussé subitement à vous écrire ce matin, c'est que je viens de voir dans un journal belge que le nouveau tirage de la brochure Deschamps est fait. Le 4, lendemain du jour où votre lettre m'est arrivée, un M. Crabbe partait pour Paris, avec une note pour vous, relative à M. Deschamps et à Casanova. Je crois bien qu'en sa qualité de Belge, M. Crabbe se sera dispensé de faire la commission.

Il y a des Casanova, chez Rosez, 6 vol., 16 fr. 50 (remise faite); 1 fr. par volume, pour la contrebande, — à moins qu'un ami, passant par Bruxelles, ne s'en charge.

Total. Deux exemplaires: 16 fr. 50. 16 fr. 50. 6. 6 = 45.

J'ignore le prix du Deschamps.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

13 Octobre 1865.

Vous voyez bien, mon cher Ancelle, que cet acte de naissance est une chose pressée.

Si vous l'avez oublié, envoyez-moi un acte quelconque, constatant mon identité.

Tout à vous.

N'oubliez pas le billet de 280, pour le 25.

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 26 Octobre 1865.

Mon cher Ancelle,

Je crois que la puissante et curieuse municipalité de Bruxelles, après m'avoir fatigué de questions indiscrètes, comme cela se fait généralement dans les pays de liberté, se déclare enfin satisfaite; car on m'a envoyé un permis officiel de séjour, dont je voudrais bien, croyez-le, n'user *que fort peu de temps*.

Je vous remercie du ton de votre excellente lettre. Puisque vous voulez bien vous intéresser à mes affaires, je vous dirai que je n'ai aucun reproche à faire à M. Julien Lemer, et qu'il n'y a nullement de sa faute, si ma dette ici s'est grossie des dépenses forcées de quatre mois. (Hélas! les 4.000 fr. promis y passeront peut-être.) Julien Lemer croyait pouvoir aboutir, au moment où j'ai quitté Paris, le 15 Juillet. Après plusieurs conférences (dans lesquelles il a deviné qu'Hippolyte Garnier, le plus fort des deux frères, était pour moi, et Auguste, contre moi), il a été obligé de laisser partir Hippolyte pour la campagne et pour ses voyages annuels, sans avoir obtenu de conclusion (12 Août). On me dit qu'Hippolyte (qui était *ici*, à Bruxelles, le 23, *mais que j'ai eu le plus grand soin de ne pas voir*) a dû rentrer à Paris, le 25. Il y a donc lieu d'espérer que mon affaire va être reprise. Lemer prétend qu'elle sourit beaucoup à

Hippolyte. Mais le livre sur la Belgique est exclu du marché. Après tout, tant mieux. C'est toujours ça de sauvé. On en trafiquera, plus tard.

J'ai deviné, en lisant votre lettre, que, très alarmé de ma situation, vous avez peur d'une de ces demandes de fonds auxquels, naturellement, vous devez résister, et qui m'ont tant appauvri. Non, mon cher ami, je souffre, et je souffrirai encore; mais je crois que je me tirerai d'affaire tout seul.

Cependant, voilà un reçu préparé d'avance qui implique, de ma part, *l'intention* de ne vous rien prendre, avant le 31 Décembre. Je vous vois, d'ici, sourire, ou froncer le sourcil.

Il n'y a pas moyen de faire autrement. *La somme est minime :* mais, avec 200 ou 300 fr. que je recevrai peut-être du *Monde Illustré*, elle servira à *graisser le bec* de mon insupportable hôtesse, avec qui j'ai eu une entrevue des plus désagréables, et qui m'ennuie depuis le 15 Juillet. Sachez, de plus, qu'elle surveille mes lettres, et qu'à chaque lettre nouvelle, elle se précipite vers moi, d'un air curieux. Cela devient intolérable. Ces 200 fr. représentent, à 10 fr. près, en plus ou en moins, tout ce que j'ai le droit de vous demander avant Janvier, les 290 fr. de Miquel Rouget étant ajoutés au compte de mes dépenses. *J'ai noté tout cela, très exactement.*

J'ajouterai que je désire que, cette fois, vous m'envoyiez cela, *poste restante*, tant la curiosité de cette femme m'irrite ! J'irai, après-demain matin, samedi, à la poste; mais je ne serai très in-

quiet que si, dimanche matin, il n'y a encore rien.

Ma seconde crise nerveuse sera occasionnée par l'attente de la réponse du *Monde Illustré*. J'espère qu'enfin la première quinzaine du mois prochain verra finir mes douleurs.

Ma santé, dites-vous? Comment diable voulez-vous qu'elle soit bonne, avec tant de colères et de soucis ? Et la vôtre? Je viens d'apprendre que cet excellent ami Edouard Manet a eu une attaque de choléra. Il est tiré d'affaire.

Ce qui m'irrite plus que tout, plus que la misère, plus que Victor Hugo qui m'a tant fatigué, plus que la bêtise dont je suis environné, c'est un certain état soporeux qui me fait douter de mes facultés. Au bout de trois ou quatre heures de travail, je ne suis plus bon à rien. Il y a quelques années, je travaillais quelquefois douze heures, et avec plaisir !

Aussitôt que Lemer aura conclu, je ferai mes préparatifs, et, dix jours après, je serai en France.

Et ma pauvre mère, que doit-elle penser de moi?

Tout à vous, et mes respects à Madame Ancelle.

Et la lettre Custine?

Mais ne perdez pas de temps à la chercher, cela retarderait votre réponse.

La lettre Custine ne sera indispensable que quand MM. Garnier demanderont la note des pièces justificatives des *Fleurs du Mal*.

Note : j'ai promis les 200 pour dimanche.

A ÉDOUARD MANET

Samedi, 28 Octobre 1865.

Mon cher ami,

Les premières lignes de votre lettre m'ont donné le frisson. Il n'y a pas dix personnes en France, — — non certes, il n'y en a pas dix, — au sujet desquelles j'en pourrai dire autant.

Les lenteurs forcées de Lemer (car je n'ai vraiment rien à lui reprocher) me font en effet beaucoup souffrir.

Je me vois mangeant en herbe les 4.000 fr. promis. Et vous savez que j'avais l'intention de prélever d'abord une part pour Hetzel et une part pour vous.

Cela devait se conclure le 15 Juillet, jour de mon retour en Belgique. Cela a dû, plus tard, se conclure le 12 Août. Hippolyte Garnier est parti pour sa maison de campagne et pour ses voyages annuels, avant que la chose fût conclue. Le 3 Octobre, Julien Lemer m'a envoyé une lettre d'explication, de laquelle il résulte : *1° qu'Hippolyte Garnier est parti avant la conclusion de l'affaire ; 2° qu'on attendait le retour de Garnier, le 25 Octobre ; 3° qu'Hippolyte était pour moi, mais qu'Auguste était contre moi ; 4° que le livre sur la Belgique était exclu du marché.*

Je vais envoyer à Lemer une table des matières *très bien distribuée et très intelligible*, et le prier

de traiter *tout de suite*, *tout de suite*, pour le livre *Belgique*. Si je le fais attendre un peu, c'est que j'ai été repris par mes infâmes névralgies. Ce fléau augmente avec l'âge. Autrefois, je ne les subissais que dans les bras ou dans les jambes. Actuellement, elles se jettent quelquefois dans la poitrine et dans la tête.

Ce qu'il y a de bizarre dans mon cas (littéraire), c'est que l'on continue à demander mes livres dans les librairies, quoique je ne publie rien, et que je laisse s'écouler des années entre une édition et l'autre. Comme les hommes faits pour les affaires doivent me mépriser !

Et Victor Hugo ! *Il ne peut pas se passer de moi*, dites-vous. Il m'a un peu fait la cour. Mais il fait sa cour à tout le monde et *traite de poète* le dernier ou premier venu. Mon cher ami, il y a dans votre phrase un peu de la *correspondance Stevens*, trois espions du genre humain qui font concurrence à la correspondance Havas.

Hugo avait écrit sur le volume : à Charles Baudelaire, *jungamus dextras*. — Cela, je crois, ne veut pas dire seulement : *donnons-nous une mutuelle poignée de mains*. Je connais les sous-entendus du latin de Victor Hugo. Cela veut dire aussi : *unissons nos mains*, POUR SAUVER LE GENRE HUMAIN. Mais je me fous du genre humain, et il ne s'en est pas aperçu.

Vous comprenez, mon cher Manet, que je vous écris *secrètement*, relativement à beaucoup de choses ; — ainsi, si vous voyez Madame Meurice,

il est inutile d'affliger ses convictions. Cette excellente femme, qui aurait eu autrefois plaisir à vivre, est tombée, vous le savez, dans la démocratie, comme un papillon dans la gélatine.

De même, je vous recommanderai, si vous voyez Julien Lemer, de ne lui raconter de ma lettre que ce que vous jugerez bon de lui raconter.

Il paraît que M. B , qui est venu à Bruxelles, n'a pas trouvé bon de me venir voir. Il opère une vente de ses lithographies, au mois de Janvier. J'ai une vive envie de quatre ou cinq pièces de Déveria qui sont chez lui. — Achat, échange, cadeau, ce qu'il voudra.

N'oubliez pas de présenter à votre mère et à votre femme mes respects les plus affectueux.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 29 Octobre, 7 h. du soir.

Mon cher Ancelle,

Avez-vous reçu ma lettre du jeudi 26?

J'ai encore eu, hier et aujourd'hui, deux explications désagréables avec mon hôtesse.

Je suis allé à la poste restante, hier matin. J'y suis allé, aujourd'hui, trois fois, aux trois courriers.

Aucune réponse.

Peut-être êtes-vous malade.

Je ne sais que penser et que devenir.

Tout à vous.

A CHAMPFLEURY

Lundi, 13 Novembre 1865.

... J'y ai trouvé vos trois grandes qualités, la sensibilité, la bonne humeur, et l'esprit de justice. Mais ce qui ne vous sera peut-être pas indifférent, ce volume m'a procuré une sensation très particulière : il a renouvelé en moi la mémoire d'une foule de faits, d'anecdotes, d'amusements, de plaisirs, et d'impressions presque oubliées. Il m'a fait revivre dans un temps déjà ancien. Il a rafraîchi un tableau un peu terni dans mon esprit. Je vous remercie de tout ce que j'y ai trouvé de personnellement agréable pour moi; mais, franchement, vous m'avez un peu trop loué, et un peu trop cité...

A M. LE COMMANDANT LEJOSNE

16 Novembre 1865.

Mille mercis, mon cher ami.

Dans une lettre datée du 3 Octobre, Lemer me disait que Garnier était attendu du 20 au 25 Octobre. Garnier était à Bruxelles, le 23 Octobre, et il est reparti pour Paris, le 25 Octobre. J'ai fait dire cela à Lemer par Alfred Stevens. Quand même j'aurais rencontré Garnier, je n'aurais pas soufflé mot de mes affaires. *Je considérerais cela comme une maladresse et une déloyauté*, puisque j'ai confié toute l'affaire à Lemer. Seulement, je crois que

si ces interminables lenteurs s'allongent encore, Lemer lui-même enverra promener Garnier, et, tout en regrettant ces cinq mois perdus, s'adressera à un autre éditeur. En vérité, s'il faut attendre le bon vouloir de MM. Garnier, *Les Fleurs du Mal*, *Les Paradis* risquent fort de ne jamais reparaître, et *Le Spleen de Paris* et les articles sur les *Contemporains* peuvent être jetés au feu.

Quant à la question d'argent, je puis mettre Lemer (et conséquemment Garnier) bien à leur aise : je n'ai besoin immédiatement que de 2.000 fr., et le reste peut être réglé en billets.

Et dans le cas où, la chose conclue, les livres en question auraient, comme c'est probable, une seconde édition, est-ce qu'ils se feraient tirer l'oreille encore pendant cinq mois pour payer les droits d'auteur ?

Comment persuader à des esprits si mercantiles et si timides que mes articles critiques eux-mêmes, pourvu qu'ils soient publiés en dernier lieu, sont d'une défaite facile ?

Cela regarde Lemer.

J'ai commencé, il y a quinze jours au moins, ce travail de classification, et cet *argument* ou ce *sommaire* minutieux que vous me demandez pour Lemer. Mais les névralgies et le découragement l'ont interrompu. — *Je crois qu'il l'aura lundi.*

D'ailleurs, le prix d'un tel livre (sur lequel je ne veux recevoir qu'un acompte) ne pourrait pas suffire.

Avant tout, *Les Fleurs du Mal*, *Les Paradis*, etc...

Bonjour à Lemer. Montrez-lui ma lettre, si vous voulez.

Mes respects à Madame Lejosne. Contraignez-la à boire à ma santé.

Tout à vous.

Cette question d'argent est absurde. Si le traité était signé, je ne pourrais réclamer tout de suite que le paiement des *Fleurs du Mal*, des *Paradis* et des *Contemporains* (et encore je ne demanderais le paiement des *Contemporains* qu'en billets). Quant au *Spleen de Paris*, j'en ai ici un grand nombre de fragments déjà publiés, et le reste va être disséminé entre *Charpentier* qui en a déjà, *Calonne* et *Yriarte*. — Du reste, s'il n'y a rien de conclu à la fin du mois, je *tâcherai* d'aller à Paris pour découvrir quelque moyen de gagner un peu d'argent.

L'article du *vieux mauvais sujet* est exécrable. Quel petit-lait! et encore M. Ganesco le trouve-t-il trop amer.

A MONSIEUR ANCELLE

30 Novembre 1865.

Mon cher Ancelle,

Je vous demande pardon de vous faire payer douze sols pour une demande désagréable d'argent. *Je ne peux pas faire autrement.* J'ai, là, une bagatelle que je me suis procurée, il y a longtemps, pour ma mère, et je ne peux pas la lui envoyer, faute de pouvoir payer le port.

Hélas! vous aviez donc encore raison. Je ne peux pas attendre le 31 Décembre. Heureusement, nous touchons à la fin de l'année, et la somme n'est pas forte. Si j'étais à Honfleur, je laisserais dormir mon revenu chez vous; mais quand y serai-je?

J'ai repris un peu l'habitude du travail. C'est tout ce que j'ai de bon à vous annoncer.

Le Monde Illustré m'a renvoyé mon manuscrit, en me disant de le retoucher, d'atténuer certaines choses que l'abonné ne pourrait pas supporter, etc... Connaissez-vous quelque chose de plus bête et de plus tyrannique qu'un abonné ou qu'un rédacteur en chef?

Je n'ai aucunes nouvelles de Julien Lemer et des frères Garnier, sauf que M. Hippolyte Garnier est rentré à Paris, le 25 Octobre; et puis, — ce que je savais déjà, — c'est qu'avant de s'absenter il avait été consulter Sainte-Beuve sur la valeur de mes livres. — Julien Lemer m'a fait dire, par un de nos amis, qu'il voudrait bien voir mes notes sur la Belgique. Je soupçonne qu'il veut acheter le livre, lequel livre répugne à Garnier. J'ai donc remis le nez dans cet épouvantable fatras que j'avais depuis longtemps jeté de côté. Depuis quatre jours, je travaille à classer toutes mes notes et à construire une table des matières. J'en ai mal aux reins.

Mais, en supposant que Lemer me le prenne, les 800 fr. qu'il me donnera ne me tireront pas d'affaire. Je ne puis être délivré que par la conclusion de l'affaire Garnier. Et comme ça traîne! Comme ça traîne!

Je vais vous faire, mon cher Ancelle, ma prière habituelle. Quand j'attends un peu d'argent, je suis *physiquement malade*, d'impatience. Je vous en supplie, n'attendez pas au lendemain, pour ces misérables *150 fr*. Cette *bougresse* (la maîtresse de l'Hôtel) me rend malade, elle, de colère et de honte. Vous pouvez, cette fois, m'adresser directement cette lettre, *rue de la Montagne, 28*. Je lui destine 140 fr., afin de l'apaiser pour quelques jours. Ensuite, j'attendrai, aussi patiemment que mes nerfs me le permettront, les réponses de Lemer et du *Monde illustré*.

Pensez à *la lettre Custine*, et écrivez-moi quelques bonnes paroles. Pas besoin de recommandations d'économie; je vous verrai, probablement, dans le courant de Décembre, et je ne vous prendrai pas d'argent. Aussitôt que je recevrai une somme quelconque, je mettrai 100 fr. de côté, pour aller *inspecter un peu mes affaires, moi-même, à Paris!*

Je m'ennuie et je souffre le martyre. J'ai rompu toute espèce de relations. J'aime encore mieux une solitude absolue que les compagnies brutales, bêtes et ignorantes.

Et ma mère? Avez-vous de ses nouvelles? Je me figure quelquefois que je ne la verrai plus.

Vous aurez cette lettre, demain matin, à 10 h. Si vous pouvez (je suis exigeant, comme un homme qui souffre) me répondre avant 5 h., j'aurai votre lettre, le 2, à 8 h.

Bien à vous, et pas de gronderie, n'est-ce pas? Mes respects à Madame Ancelle.

Lisez les articles de Sainte-Beuve sur Proudhon.

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 21 Décembre 1865.

Mon cher Ancelle,

Il y a bien longtemps que j'aurais dû vous répondre, mais j'ai été saisi par une névralgie à la tête qui dure depuis plus de quinze jours; vous savez que cela rend bête et fou, et pour pouvoir écrire aujourd'hui, à vous, à Lemer, et à ma mère, j'ai été obligé de m'emmaillotter la tête dans un bourrelet que j'imbibe d'heure en heure d'eau sédative. Les crises sont moins violentes que l'an passé, mais le mal dure bien plus longtemps. — Je dois, avant tout, vous faire mille excuses pour l'ennui que je vais vous causer. Rien n'est plus insupportable que les commissions, pour un homme occupé. Je sens combien je suis indiscret, mais comment faire, et à qui m'adresser, si ce n'est à vous?

Il s'agit de *la montre*. D'ailleurs, le temps est venu (*sinon passé!*) de la dégager, et vous savez combien je tiens à ce souvenir. J'ai cette manie de vouloir savoir l'heure à tout instant, et de ne pas pouvoir travailler sans pendule. Or, je n'en ai pas dans ma chambre. Pendant très longtemps, je me suis servi d'une montre prêtée qui m'a été

réclamée. Ainsi, il vaut mieux dégager que renouveler.

Je suis vraiment désolé des courses que cela va vous imposer. Aller une fois, deux fois peut-être, au Mont-de-Piété, empaqueter soigneusement cela dans une petite boîte, *de telle façon que l'objet ne puisse pas bouger en route*, et, enfin, le déposer au chemin de fer, ou à la poste, en demandant un reçu. Je crois qu'heureusement vous avez ce qu'on nomme une *grande* reconnaissance, et que le bureau de la rue Joubert est un *grand* bureau. Alors, il n'y aura qu'une course. Mais vous pouvez vous débarrasser de tout cela sur un commissionnaire en qui vous ayez confiance.

Le reçu ci-joint représente les 40 fr. de la montre, 100 fr. que je vous demande pour suffire aux besoins du Jour de l'An (ce qui me navre), (et c'est pour les soustraire à la maîtresse de l'Hôtel que je vous prie de me les adresser poste restante,) enfin 10 fr. que je suppose devoir être plus que suffisants pour les intérêts du Mont-de-Piété et les deux affranchissements. Il va sans dire qu'il faut que dans les premiers mois de l'année je rétablisse l'équilibre dérangé par une avance de 300 fr. C'est facile, en ne prenant que 80 ou 90 fr. par mois. En Avril, nous serons au pair. Je ne me vante pas de posséder encore ces vulgaires vertus que vous m'avez tant prêchées, mais cependant vous avez pu vous apercevoir que j'y tends un peu. J'ai à peu près une trentaine de francs à éparpiller entre les domestiques, et je ne peux pas ne pas

apporter quelques bagatelles dans deux ou trois maisons, particulièrement chez Madame Hugo où j'ai longtemps fréquenté.

Maintenant, je ne vois plus personne, malgré votre conseil. J'aime mieux *mon ennui* que la distraction causée par des conversations insipides. Et puis j'ai l'esprit toujours tourné vers ma mère, ou vers ce maudit Julien Lemer. Rien de plus. D'ailleurs, je ne peux plus quitter ma chambre, ma coiffure fait scandale, même dans la cour.

Et vous supposez que je lis les fadaises de Paris et les bavardages d'un M. Rochefort, mais je connais trop bien ce qu'on appelle le petit journalisme, et les petites gazettes, et la littérature de café! Et vous me parlez du sieur Lanfrey, mais vous avez donc oublié ma haine contre ce qu'on appelle *les libéraux*. Le livre sur la Belgique est justement l'expression de cette haine. — Julien Lemer me l'a récemment fait demander, ou tout au moins le plan minutieux, l'argument. Je crois qu'il veut l'acheter. Mais, tant que je n'aurai pas l'espérance de quelques heures de répit dans mon crâne, je ne pourrai pas travailler.

J'ai reçu, il y a quelques jours, quinze jours à peu près, une visite agréable qui m'a un peu remonté le caractère, — pour *quelques heures*. Un jeune homme de Paris, de mes amis, est venu me voir; il avait rencontré Julien Lemer sortant de chez les Garnier, et prétendant toujours que la chose se ferait.

Lemer ne parle plus de 4.000 fr., mais de 6.000.

Mais quel mystère que ces lenteurs! Enfin, le tumulte du Jour de l'An passé, j'irai m'enquérir moi-même de tout cela.

Et mon nom qui se laisse oublier! et ces *Fleurs du Mal* qui sont une valeur dormante, et qui dans une main habile auraient pu, depuis *neuf ans*, avoir *deux* éditions par an ! Et les autres livres ! Quelle maudite situation !

Et en supposant *La Belgique* parfaitement finie, et achetée par Lemer, il ne pourra m'en donner tout au plus que 800 fr., pour le premier tirage; or, non seulement une pareille somme est pour moi très insuffisante; mais, de plus, je ne peux pas laisser imprimer le livre, tant que je serai en Belgique. Donc, il faut en revenir à l'affaire Garnier.

Le nouveau Roi a fait son entrée triomphale sur un air des *Bouffes-Parisiens : C'est le Roi barbu qui s'avance*. C'est la faute d'un naïf Allemand dirigeant l'orchestre militaire. Ce peuple est si profondément bête que personne n'a trouvé cela bouffon.

Les princes d'Orléans n'ont pas assisté à la prestation du serment. Ils ont préféré se retirer plutôt que de céder la préséance aux ambassadeurs.

Tout ce deuil national s'est exprimé par une boissonnerie épouvantable. Jamais les rues n'ont été tant inondées d'urine et de vomissements. Le soir, j'ai voulu sortir, et, tout de suite, je suis tombé par terre. — Me voilà obligé d'ajouter un chapitre sur *le vieux Roi*.

Si vous aimez, comme moi, vous mettre un peu de rage au cœur, lisez un grand succès parisien :

Une cure du docteur Pontalais. C'est l'histoire d'un saint, converti à l'athéïsme par un jeune médecin. *C'est une infamie, écrite par un sot*. C'est digne de la femme Sand.

Encore une fois, mille pardons, et mes respects à Madame Ancelle.

En tout cas, dimanche, je m'empaquetterai la tête, et j'irai à la poste. Peut-être la poste prend-elle des paquets pour poste restante.

Je serais bien heureux de recevoir vos deux réponses (le paquet, par le chemin de fer, — à moins que la poste ne s'en charge, — et la lettre chargée, par *la poste restante*) dimanche, veille de Noël. Mais je crains bien que vous ne puissiez faire tout cela en deux jours.

A MONSIEUR ANCELLE

Mardi, 26 Décembre 1865.

Mon cher ami,

Je vous remercie. Je suis sorti ce matin, pour aller à la poste, et pour chercher un emballeur pour les objets que je veux envoyer à ma mère.

J'ai un peu de vague dans la tête, du brouillard et de la distraction. Cela tient à cette longue série de crises, et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone et de la quinine. — Un médecin, que j'ai fait venir, ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi

il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses. Je suis parvenu à déplacer les heures des crises ; c'est beaucoup. Mais je suis très fatigué.

Ainsi, je vous remercie pour les 100 fr.

Mais, quant à la montre, vous vous abusez en croyant que ce n'est pas pressé. — L'engagement primitif a eu lieu en Septembre 63; dernier délai, Octobre 64. — Vous avez renouvelé l'engagement; dernier délai, Novembre 65. Or, nous sommes à la fin de Décembre; donc, *le temps légal est passé!* S'il est arrivé un malheur (car, le treizième mois passé, le Mont-de-Piété considère les objets comme lui appartenant), il va falloir consulter les registres de vente (grande fatigue) et trouver le nom du marchand qui a acheté la montre, et me la revendra *ce qu'il voudra, s'il l'a encore.* Considérez aussi quelle fatigue pour moi que d'attraper au vol les vagues sonneries des horloges de la ville, dans ma maudite chambre.

Il faut que je vous parle encore un peu de Julien Lemer. Toutes ces lenteurs sont pour moi très mystérieuses. Viennent-elles d'un affaiblissement de la volonté, d'un défaut de caractère chez Lemer, ou bien ne seraient-elles pas le signe d'une prudence excessive de la part de ce brave garçon qui, deux ou trois fois, m'a écrit : *Patience! patience!* et qui, *ayant refusé tout salaire de moi, a gardé l'espérance de se faire payer par les Garnier, comme leur procurant une excellente affaire?* — Ce que je dis est subtil, mais ne manque pas de sens.

Par suite de l'affaire Malassis, vous avez eu occasion de voir Lemer, il y a six mois, et il sait que vous êtes un ami de ma famille et que vous avez quelquefois de l'argent à me donner. Je ne verrais donc aucun inconvénient à ce que vous passiez chez lui, et que, avec votre tact habituel, doucement, légèrement, sans le blesser, vous vous entreteniez avec lui de mes inquiétudes et des obstacles qu'il trouve à la réalisation de *ses promesses.*

Dans ce cas-là, pensez à quatre points :

1. — Si je n'ai pas obéi à l'invitation qu'il m'a fait transmettre par un ami commun, le commandant Lejosne (lui envoyer *un plan* et des *fragments* du livre sur la Belgique), c'est parce que j'ai été très sérieusement malade, surtout depuis la visite de Madame Massenet de Marancour.

2. — Mes embarras, et mes inquiétudes. Les petites sommes que vous avez pu m'envoyer n'équivalent pas à mes dépenses. Dettes forcées, et indéfiniment croissantes.

3. — Mon véritable besoin de revoir ma mère et mon *chez moi.*

4. — Enfin le danger qu'il y a à *me laisser oublier* et à laisser *dormir mes livres.* C'est ce qui me tourmente le plus.

Maintenant que la grande comédie du deuil belge est finie, les articles amers sur le Léopold Ier commencent. C'était véritablement *une triste canaille.* Croyez-moi. J'ai lu les journaux français. En général, ils sont *ineptes*, excepté un article de

La Patrie, signé *Casimir Delamarre*, les journaux français n'entendant rien à la question belge.

Voir, dans *Le Figaro*, un article sur Léopold, bon article signé *Yvan Wœstyne*, ce qui signifie *van de Wœstyne*, officier d'artillerie belge, que j'ai connu à Paris. Les officiers belges le traitent de gredin, cela va sans dire.

Les articles de Sainte-Beuve, au nombre de trois ou quatre, ont paru dans la *Revue contemporaine;* ce sont des miracles d'intelligence et de souplesse.

Tous vos libéraux seront *damnés*.

Ecrivez-moi, *au plus vite*, et mille mercis.

A MONSIEUR JULIEN LEMER

30 Décembre 1865.

Mon cher ami,

Je profite de toutes les occasions pour vous faire souvenir que j'existe encore. Il y a près d'un mois que je suis malade. Ça a été surtout après la visite de Marancour que j'ai été pris. Depuis quinze jours, je vis d'opium, de digitale et de belladone.

Je crois cependant que vous aurez prochainement *l'argument* de *La Belgique déshabillée*, interrompu depuis si longtemps.

Enfin, je vous demanderai si décidément vous croyez encore aux Garnier, ou si vous jugez le moment venu de les envoyer promener.

1866

A FÉLICIEN ROPS

Bruxelles, 1er Janvier 1866.

Mon cher Rops,

J'avais juré cette année de protester, par une vigoureuse abstention, contre l'usage des cartes du Jour de l'An, et vous êtes déjà le second ami, aujourd'hui, qui m'oblige à me contredire.

Avez-vous donc besoin de ma carte pour deviner que je ne vous oublie pas, et que je désire pour vous mille prospérités ?

Présentez, je vous prie, mes respects bien affectueux à votre beau-père et à Madame Rops.

En voyant votre nom, j'ai d'abord supposé que vous étiez à Bruxelles. Mais je suis parvenu à déchiffrer le timbre *Namur*.

Qu'est devenue la *Danse macabre* ?

Tout à vous.

A SAINTE-BEUVE

Mardi, 2 Janvier 1866.

Mon bon ami,

Je viens de voir que, pour la première fois de votre vie, vous avez livré votre personne physique au public. Je fais allusion à un portrait de vous, publié par *L'Illustration*. C'est bien vous, ma foi ! l'air familier, railleur, et un peu concentré, et la petite calotte elle-même ne s'est pas cachée. Vous dirai-je que je m'ennuie tellement que cette simple image m'a fait du bien? La phrase a l'air impertinent. Elle veut dire simplement que, dans l'abandon où me laissent quelques vieux amis de Paris (en particulier Julien Lemer), votre image a suffi pour me *divertir* de mon ennui. Que ne donnerais-je pas pour aller en cinq minutes rue du Montparnasse, pour causer une heure avec vous de vos articles sur Proudhon, avec vous qui savez écouter, même les gens plus jeunes que vous !

Ce n'est pas, croyez-le bien, que je trouve la réaction en sa faveur illégitime. Je l'ai beaucoup lu, et un peu connu. La plume à la main, c'était un *bon bougre:* mais il n'a pas été et n'eût jamais été, même sur le papier, un *dandy*. C'est ce que je ne lui pardonnerai jamais. Et c'est ce que j'exprimerai, dussé-je exciter la mauvaise humeur de toutes les grosses bêtes bien pensantes de *L'Univers*.

De votre travail, je ne vous dis rien. Vous avez, plus que jamais, l'air d'un confesseur et d'un accou-

cheur d'âmes. On disait, je crois, la même chose de Socrate, mais les sieurs Baillarger et Lélut ont déclaré, *sur leur conscience*, qu'il était fou.

Voici le commencement d'une année qui sera, sans doute, aussi ennuyeuse, aussi bête, aussi criminelle que toutes les précédentes. Que puis-je vous souhaiter de bon ? Vous êtes vertueux et aimable, et (chose extraordinaire !) on commence à vous *rendre justice!*

Il n'y a ici que deux personnes avec qui je puisse causer de vous, mais de deux manières bien différentes, Malassis et Madame Hugo.

Quand je suis retourné à Bruxelles, en Juillet, j'ai cru qu'un littérateur français ne pouvait se dispenser de faire une visite à Victor Hugo. Ce sentiment, dérivant d'une politesse innée, m'a jeté dans les aventures les plus baroques. Je vous raconterai cela, si jamais je vous revois. Car il me semble quelquefois, quoique je ne sois éloigné de mes amis que de six heures, que je ne les reverrai plus.

Madame Hugo, seule, et malgré ses fils, entend votre nom et votre éloge avec plaisir. Le mot : *grand poète* ne l'étonne pas. Au fait, de ce côté-là, la clarté ne s'est pas assez faite. C'est peut-être moi qui aiderai le plus à la faire, si on veut bien encore imprimer une ligne de moi.

Je bavarde beaucoup trop, comme un homme nerveux qui s'ennuie. — Ne me répondez pas, si vous n'avez pas cinq minutes de loisir.

Votre bien affectionné.

A MONSIEUR ANCELLE

Mercredi, 3 Janvier 1866.

Mon cher Ancelle,

Je sens avec humiliation combien je vous fatigue. En vous donnant une nouvelle commission, j'ai augmenté mon indiscrétion. *Laissez de côté Julien Lemer, et envoyez-moi tout de suite la montre, s'il est encore temps.* On vous demandera quelle est la valeur de l'objet. Déclarez tout au plus la valeur de 40 fr., et payez les frais.

Lemer vient de recevoir, coup sur coup, *deux messagers de moi*, avec prières insistantes de me répondre. S'il ne me répond pas, c'est qu'*il ne le peut ou ne le veut.* Si vous saviez ce que c'est que d'attendre une réponse pendant quatorze jours.

Tout à vous, et ne m'en veuillez pas.

Envoyez donc un commissionnaire au Mont-de-Piété. C'est si simple !

A POULET-MALASSIS

Mon cher ami,

Je suis repris par les migraines, grâce aux quatre heures passées à l'entrepôt, dans le vent et dans la pluie. Je viens de trouver, sous ma porte, une très longue et très étrange lettre de Sainte-Beuve où il y a quelques mots affectueux pour vous, et dont j'extrais ce passage :

...En faisant mes compliments à Malassis, demandez-lui le titre de je ne sais quelle petite ordure de l'abbé de Voisenon, réimprimée là-bas, et qui n'est pas dans ses œuvres. Dans quel petit recueil du XVIIIème siècle a-t-elle été d'abord imprimée ? Vous voyez que je suis un curieux incurable...

J'enfermerai votre réponse dans la mienne.

Mes compliments à Mlle Fanny. Dites-lui combien je lui suis reconnaissant de ses complaisances. Je crains que la migraine ne me fasse passer à ses yeux pour un paresseux.

Oh! la visite à l'entrepôt, *quel chapitre!*

Tout à vous.

Vous pouvez me répondre tout de suite, et donner votre réponse au commissionnaire, avec mes *poèmes en prose* bien enveloppés.

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 12 Janvier 1866.

Mon cher ami,

Je reçois une lettre de ma mère, qui me gronde de n'avoir pas répondu tout de suite à votre dernière longue lettre.

Je ne réponds que *provisoirement*, pour vous remercier de votre amitié. Mais croyez-vous donc qu'il soit très facile de répondre dans de telles complications ?

Il faut beaucoup réfléchir.

Je crois que, dans deux jours, vous recevrez le plan, ou, pour mieux dire, le sommaire, le *compendium*, du livre sur la Belgique, à communiquer à Julien Lemer *qui paraît avoir envie de ce livre.* Ce sera pour vous une occasion de le voir. Le jeter immédiatement de côté, ce serait trop brutal. Vous recevrez les lettres de Lemer et la lettre de Sainte-Beuve, ayant trait à cette affaire. — Vous déciderez *ce que vous voudrez, et vous ferez de mes conseils ce que vous voudrez.* Vous m'apprenez des choses que je savais, en particulier le rejet, par la maison Garnier, du livre sur la Belgique.

Vous êtes tombé, grâce à une *inspiration* dont je vous sais d'ailleurs le plus grand gré, dans une maison dont vous ignoriez le train-train. Et la seule chose qui me frappe dans votre récit, c'est qu'Hippolyte Garnier (*le vrai directeur*) n'avait pas encore instruit Auguste Garnier (*le frère vulgaire*) de l'état de l'affaire. Du reste, le paquet que vous allez recevoir vous instruira à fond, — et, s'il vous plaît, si vous jugez convenable de revoir les Garnier, dites simplement que je suis en train de donner le dernier tour à mon livre : *Le Spleen de Paris* (pour faire pendant aux *Fleurs du Mal*), ainsi qu'à mes *Réflexions sur mes Contemporains*, et que j'irai *les voir* au mois de Février.

Il faudra évidemment que Sainte-Beuve entre de nouveau en danse.

Traiter directement avec moi ! pour mon esprit

défiant, cela veut dire : *M. Baudelaire sera plus facile à duper.*

Tout à vous. Merci. Et souvenez-vous, quoi qu'en dise ma mère, que j'ai deviné et apprécié toute l'énergie de votre amitié.

La santé de ma mère m'inquiète beaucoup, beaucoup. Je vais écrire secrètement au docteur Lacroix, de Honfleur, pour être renseigné avec précision à ce sujet.

Présentez mes respects à Madame Ancelle.

A SAINTE-BEUVE

15 Janvier 1866.

Mon cher ami,

Je ne saurais trop vous remercier de vos bonnes lettres. C'est vraiment d'autant plus beau de votre part que je vous sais très occupé. Si je tarde quelquefois longtemps à répondre, c'est que je suis dans un état de santé qui me casse la volonté et me jette même quelquefois au lit pour plusieurs jours.

Je suivrai votre conseil, j'irai à Paris, et je verrai les Garnier moi-même. Alors, peut-être, commettrai-je l'indiscrétion de vous demander un nouveau coup d'épaule. Mais quand? Depuis six semaines, je suis plongé dans la pharmacie. Qu'il faille supprimer la bière, je ne demande pas mieux. Le thé et le café, c'est plus grave, mais passe encore. Le vin? diable! c'est cruel. Mais voici un animal encore plus dur, qui dit qu'il ne faut ni lire,

ni étudier. Drôle de médecine que celle qui supprime la fonction principale! Un autre me dit, pour toute consolation, que je suis *hystérique*. Admirez-vous, comme moi, l'usage élastique de ces grands mots bien choisis pour voiler notre ignorance de toutes choses?

J'ai tâché de me replonger dans *Le Spleen de Paris* (poèmes en prose), car ce n'était pas fini. Enfin, j'ai l'espoir de pouvoir montrer, un de ces jours, un nouveau *Joseph Delorme accrochant sa pensée rapsodique* à chaque accident de sa flânerie, et tirant de chaque objet une morale désagréable. Mais que les bagatelles, quand on veut les exprimer d'une manière à la fois pénétrante et légère, sont donc difficiles à faire !

Joseph Delorme est venu là tout naturellement. J'ai repris la lecture de vos poésies *ab ovo*. J'ai vu, avec plaisir, qu'à chaque tournant de page je reconnaissais des vers qui étaient d'anciens amis. Il paraît que, quand j'étais un gamin, je n'avais pas si mauvais goût. (La même chose, en Décembre, m'est arrivée pour Lucain. *La Pharsale*, toujours étincelante, mélancolique, déchirante, stoïcienne, a consolé mes névralgies. Et ce plaisir m'a induit à penser qu'en réalité nous changions fort peu, c'est à dire qu'il y a en nous quelque chose d'invariable.)

Puisque vous avouez qu'il ne vous déplaît pas d'entendre parler de vos ouvrages, j'aurais bien la tentation de vous faire, à ce sujet, trente pages de confidences; mais je crois que je ferai mieux de les

écrire d'abord en bon français pour moi-même, et puis de les communiquer à un journal, s'il existe encore un journal où l'on puisse causer poésie.

Cependant, voici quelques suggestions du livre qui me viennent, au hasard :

J'ai beaucoup mieux compris qu'autrefois *Les Consolations* et *Les Pensées d'Août*.

J'ai noté, comme plus éclatants, les morceaux suivants :

Sonnet à Madame G　　, p. 225.

(Vous avez donc connu Madame Grimblot, cette grande et élégante rousse pour qui a été fait le mot *désinvolture*, et qui avait cette voix rauque, ou plutôt profonde et sympathique, de quelques comédiennes parisiennes ? — J'ai souvent eu le plaisir d'entendre Madame de Mirbel lui faire de la morale, et *c'était fort drôle*. — Après tout, je me trompe peut-être; c'est peut-être une autre Madame G.
Ces recueils de poésie sont non seulement de la poésie et de la psychologie, mais aussi des annales.)

Tu te révoltes..., p. 192. *Dans ce cabriolet*..., p. 193. *En revenant du convoi*..., p. 227. *La voilà*..., p. 199.

Page 235, j'ai été un peu choqué de vous voir désirant l'approbation de MM. Thiers, Berryer, Thierry, Villemain. Est-ce que vraiment ces messieurs sentent le *foudroiement*, ou l'*enchantement* d'un objet d'art ? Et puis, vous aviez donc bien peur de n'être pas apprécié, pour avoir accumulé tant de documents justificatifs? Ai-je besoin, pour vous

admirer, de la permission de M. de Béranger?

Sacrebleu! j'allais oublier *Le Joueur d'orgue*, p. 242. J'ai beaucoup mieux saisi qu'autrefois le but et l'art des récits tels que *Doudun*, *Marèze*, *Ramon*, *M. Jean*, etc... — Le mot *élégie analytique* s'applique à vous, bien mieux qu'à André Chénier.

Il y a encore une pièce que je trouve merveilleuse, c'est le récit d'une veillée funèbre, près d'un cadavre inconnu, adressée à Victor Hugo, au moment de la naissance d'un de ses fils.

Ce que j'appelle le décor (paysage ou mobilier) est toujours parfait.

En de certaines places de *Joseph Delorme*, je trouve un peu trop de *luths*, de *lyres*, de *harpes*, et de *Jehovahs*. Cela fait tache dans des poèmes parisiens. D'ailleurs, vous étiez venu pour détruire tout cela.

En vérité, pardon! JE M'ÉGARE! Je n'ai jamais osé vous en dire si long.

J'ai retrouvé des pièces que je savais par cœur. (Pourquoi relit-on avec plaisir, dans des caractères d'imprimerie, ce que la mémoire pourrait réciter?)

Dans l'île Saint-Louis. (*Consolations*.)

Le Creux de la vallée, p. 113. Voilà bien du Delorme!

Et *Rose* (charmant), p. 127.

Stances de Kirke White, p. 139.

La Plaine (beau paysage d'Octobre), p. 138.

Ma foi! je m'arrête. J'ai l'air de vous faire des compliments, et je n'en ai pas le droit. C'est impertinent.

A MONSIEUR ANCELLE

Jeudi, 18 Janvier.

Mille remerciements, mon cher ami, pour votre amitié et votre bonne volonté. Si j'avais pu deviner votre *inspiration*, je vous aurais donné des documents! Vous n'avez rien obtenu de clair, parce que vous avez causé avec un imbécile (Auguste Garnier) que son frère Hippolyte n'instruit des choses qu'au dernier moment. Vous comprenez que si Hippolyte est allé consulter Sainte-Beuve sur ma valeur littéraire, c'est qu'il considérait la chose comme digne d'attention. Je sais, depuis plus de six mois, que *La Belgique* sera exclue du marché.

Demain, je vous enverrai les lettres de Lemer et de Sainte-Beuve.

J'ai encore été malade, très malade. Vertiges et vomissements pendant trois jours. Il a fallu que je me tinsse sur le dos, pendant trois jours; car, même accroupi par terre, je tombais, la tête emportant le corps. Je crois que c'était une ivresse de bile. Le médecin ne me recommande que l'eau de Vichy, et pas le sou!

Voici le plan du livre sur la Belgique que Julien Lemer désirait voir depuis longtemps.

C'est enfin une occasion pour vous de causer avec lui, et d'obtenir *un compte rendu exact de ce qui a été dit entre Hippolyte Garnier et lui à mon sujet, depuis six mois et demi.*

Vous le trouverez toujours entre 5 h. et minuit. Quand il n'est pas à son bureau, il est dans son appartement; il demeure au-dessus.

Combien je suis honteux de vous causer tant d'ennuis !

Je veux, sur *La Belgique*, une réponse rapide, *sinon immédiate.*

On m'écrit que Lemer est dans de mauvaises affaires. Je ne serais pas très heureux de lui vendre ce livre; mais je me souviens qu'il y a deux ans, quand j'annonçai à Dentu mon voyage projeté en Belgique, il me dit que si je faisais quelque chose sur ce pays, il l'achèterait volontiers. Malheureusement, la librairie Dentu a de grands vices.

Peut-être se figurait-il à l'avance une description de monuments, et non pas un croquis de mœurs. La mariée est devenue trop belle.

Enfin, que ce soit Lemer, Dentu, ou le diable qui l'achète, *je ne veux plus écrire une ligne, avant d'avoir un traité. Malgré le traité, je ne prendrai d'argent que quart par quart, et je livrerai la matière au fur et à mesure. Cet* argument *minutieux prouve que j'ai passablement de matériaux entre les mains. Je peux dire que le livre est dans l'état confus où Proudhon a laissé ce qu'on appelle ses œuvres posthumes. Quant à l'arrangement que je propose, il prouve que je veux aller vite;* (cependant je ne laisserai pas publier le livre *tant que je serai ici.* Donc, comme vous ne me prêterez pas les 2. 500 fr. dont j'ai besoin, il fau-

dra en revenir à la grosse affaire Garnier. Julien Lemer a la table des matières, et a la matière de trois volumes, sur cinq. Je n'irai à Honfleur chercher la matière, pour combler les lacunes, qu'après le traité fait.) Il dit qu'Hippolyte a même pris des notes sur mon programme.

La Belgique est un peu à la mode. Donc, on peut faire un assez gros tirage.

Dites à Lemer que je lui recommande bien de ne pas égarer Les Paradis (*je n'ai pas d'autre exemplaire*), *ni la collection d'articles critiques que j'appelle :* Les Contemporains. Il y a décidément dans cette lettre des lignes que vous ne pourrez pas lui lire. Il faut bien prendre garde de le blesser ; et d'ailleurs, même en adoptant le plan que vous me suggérez, nous ne pouvons jeter Lemer de côté qu'après l'avoir mis au pied du mur, c'est à dire convaincu d'incapacité. Ne trichons jamais.

Je ne puis pas, mon cher ami, me faire envoyer par vous 80 fr. Les quatre premiers mois de l'année font 640 fr. J'en ai déjà reçu 300. Je voudrais, le plus tôt possible, ne plus vous rien devoir. Je joins donc à cette lettre un reçu de 100 fr., juste. Et en Février, quand il faudra, comme je l'espère, aller moi-même à Paris, vous m'enverrez 50 fr. *Pas de lettre chargée, je vous en prie ;* la femme de l'Hôtel croirait que je reçois des trésors, et les voyages à la *poste restante* ne me sont plus possibles. On ne volera pas la lettre, parce qu'il y aura dedans un billet de 100 fr. Le coût des lettres entre France et Belgi-

que est changé, pour les lettres ordinaires. Ce n'est plus que 0 fr. 30.

On m'a dit que *L'Indépendance* avait été interdite en France, à cause des mauvaises nouvelles qu'elle donnait sur le Mexique.

Si je peux finir cette nuit cet extrait de mes notes que j'appelle *l'argument*, je joindrai tout de suite à ce paquet la lettre de Sainte-Beuve et les lettres de Lemer.

Inutile de recopier pour vous le programme de mes cinq autres volumes qui est chez Lemer.

Fleurs du Mal (augmentées, et avec lettres et articles curieux).

Spleen de Paris, pour faire pendant.

Contemporains, peintres et poètes, 2 vol.

Paradis Artificiels.

Il me semble que pour avoir trois volumes amusants, et d'une vente sûre, un libraire peut bien se risquer à acheter deux volumes de critique en plus. C'était mon calcul, et Lemer le trouvait bon. Sainte-Beuve le trouvait audacieux.

J'ai peur que Lemer n'ait appris votre visite chez les Garnier, et ne prenne ça pour un espionnage de ma part. Raison de plus pour le voir, et, puisqu'il lui est si pénible d'écrire des lettres, dites-lui que vous me transmettrez fidèlement tout ce qu'il vous dira.

Je suis très inquiet de la santé de ma mère.

Quant à moi, je ne peux plus fumer sans dégoût ; pour un fumeur, c'est un vrai signe de découragement. Tout à l'heure, j'ai été obligé d'interrompre

cette lettre pour me jeter sur mon lit, et c'est un grand travail, car je crains toujours d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche.

Avec ça, les idées noires; il me vient quelquefois à l'esprit que je ne verrai plus ma mère.

Pardon et merci. Tout à vous.

Mes compliments à Madame Ancelle.

Pourvu que Lemer n'aille pas s'offenser, parce que je ne lui écris pas, et parce que je ne vous donne pas une lettre d'introduction pour lui! Mais il ne me répond jamais. Après tout, c'est un excellent garçon; seulement, je crois que la vieillesse et les chagrins l'ont apparessé.

Je n'ai pas de copie du plan du livre sur la Belgique. Ce serait cruel de recommencer. Si Lemer le garde, faites-lui observer ça.

Il me paraît difficile qu'un tel *plan* n'excite pas la curiosité d'un éditeur, si peu intelligent qu'il soit.

Je mets toute ma confiance en vous, délivrez-moi. Mais soyez prudent.

Vous devriez mettre le plan dans une enveloppe à part, avant de le montrer.

Maintenant, je ferme le livre, et je mets mes notes au fond de ma commode, afin de n'y plus penser que quand j'aurai un traité, c'est à dire la certitude d'être payé.

A MONSIEUR ANCELLE

Lundi, 22.

Mon cher ami,

Ce lourd travail de classification n'était pas fini, interrompu par une reprise de crises nerveuses, de vertiges, de nausées et de culbutes. J'ai eu une crise chez le médecin lui-même. Il me demande sans cesse si je suis son traitement. Je n'ose pas lui dire *pour quelles raisons je ne fais rien*. (Bains, éther, valériane, eau de Vichy.) Mais, selon moi, tout cela ne serait pas suffisant.

N'écrivez rien de toute cette aventure à ma mère.

Ma lettre est bien confuse, n'est-ce pas ? Je résume : voir Lemer, obtenir de lui tous les renseignements possibles sur la question Garnier.

Vendre *La Belgique, tout de suite*; (il faut trois semaines pour lui donner le dernier *fion*.)

Ne pas perdre le plan.

La copie des trois volumes qui sont chez Lemer doit être serrée soigneusement jusqu'à ce que j'aille à Paris.

Si nous jetons Lemer de côté, alors vous vous ferez *homme d'affaires littéraires*, par amour pour moi, et vous tâcherez de vendre en Février les cinq autres volumes.

Il faut que l'éditeur (quel qu'il soit) observe que *Belgique sera tout à fait inédit*, et que, en en dissé-

minant les fragments, j'en pourrais tirer beaucoup d'argent.

Mes compliments à Madame Ancelle.

A MONSIEUR ANCELLE

Lundi, 29 Janvier 1866.

Mon cher ami,

Ou vous n'avez pas reçu mon paquet de lundi dernier, 22, composé d'un *plan de Belgique*, en seize feuillets, *d'une longue lettre* pour vous, *de deux lettres de Lemer*, *d'une lettre de Sainte-Beuve* et *d'un reçu de 100 fr.* — Ou vous n'avez pas compris toute la tristesse de ma situation, — ou bien, enfin, votre réponse a été égarée ou volée.

Mes crises, vertiges, convulsions sont devenus plus rares; mais excepté quand je suis couché sur le dos, je ne suis pas solide. Le médecin, me croyant peut-être guéri, ne vient plus, et je n'ose plus faire payer les médicaments par l'Hôtel.

Enfin, je suis inquiet non pas seulement des 100 fr., mais aussi de *tout le reste*. Quant à ce *tout le reste*, vous recevrez prochainement la visite d'un de mes amis, M. Lécrivain, ancien libraire; vous pourrez peut-être vous éclairer de ses conseils, et il me transmettra à son retour votre conversation avec lui. Vous aurez soin de bien vous faire expliquer ce que c'est qu'*un traité à temps*, et *un traité basé sur un tirage déterminé*. Dans l'un des cas, une somme est donnée à l'auteur, en échange de l'exploi-

tation pour un certain temps. Dans l'autre cas, on donne à l'auteur *tant par exemplaire*. M. Lécrivain prétend que MM. Garnier préféreront, s'ils traitent avec moi, traiter pour dix ans. Mais alors, grand Dieu! quelle somme demander?

J'ai rédigé la note que vous me demandez pour M. *Hippolyte* Garnier; mais avant de vous l'envoyer, il faut prendre un parti, mûrement réfléchi, au sujet de Lemer; alors seulement, je prierai Sainte-Beuve de revenir à la charge.

Présentez mes respects à Madame Ancelle. Mais, je vous en supplie, répondez-moi.

Bien à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Mardi, 30 Janvier 1866.

Mille remerciements pour tout votre zèle; vous vous en tirez beaucoup mieux que je ne croyais.

J'ai d'abord lu votre lettre à *M. Lécrivain* qui part demain, et que vous recevrez sans doute, *le 2, ou le 3*.

Voilà, à peu de choses près, le résultat de notre conversation, et, conséquemment, le sujet de votre future conversation :

1. — Les arrangements futurs dont vous me parlez sont-ils une *réalité*, au moins une réalité commencée, ou bien *l'exposé des espérances* de Julien Lemer? (Lécrivain, *autrefois lié avec Lemer*, l'aura peut-être tâté.)

2. — Je trouve les tirages *trop faibles*. Lécrivain dit qu'il importe peu, et que les Garnier s'apercevront bien vite de la valeur de mes livres.

3. — Que signifie *ce délai de trois ans?* — et si, dans six mois, un des cinq tirages est épuisé, ne devra-t-on pas payer de nouveaux droits d'auteur, au taux convenu?

Lécrivain prétend que cela va sans dire.

4. — Je veux corriger les épreuves ; je ne laisserai jamais imprimer une ligne de moi, sans l'avoir relue au moins deux fois.

5. — Faites-vous expliquer ce que c'est que *les doubles mains de passe*, sur lesquelles je prétends qu'on doit prélever les exemplaires pour les amis et les journaux.

6. — Que MM. Garnier sachent que si j'accepte des conditions que je trouve chétives, c'est parce que je veux que *mes œuvres* soient désormais abritées dans *une maison solide*, et que j'espère que c'est une raison pour que *tout mon avenir* s'y rattache (à cette maison). Les Garnier ignorent ce que c'est que *Le Spleen de Paris*, que Sainte-Beuve, dans *Le Constitutionnel*, lors de ma *bouffonne*, mais *très intentionnée* candidature à l'Académie, a cité, parlant de quelques-uns de ces fragments comme *de vrais chefs-d'œuvre*. Ce n'est pas moi qui parle. On pourrait retrouver le numéro.

MM. Garnier ignorent la valeur des *pièces justificatives* des *Fleurs du Mal* (articles de Sainte-Beuve, Custine, Th. Gautier, d'Aurevilly, etc...). Il leur en faudra parler. Mais M. Lécrivain prétend qu'avec

des gens aussi rusés que les Garnier, il ne faut pas avoir l'air trop pressé.

Et puis souvenez-vous que si les deux Garnier sont égaux quant à la propriété, ils sont très inégaux en intelligence et en fonctions. Hippolyte est le directeur spirituel.

Tous ces points, sans exception, sont également intéressants. Lécrivain vous parlera aussi de *La Belgique déshabillée.*

Tout ce que vous a débité là-dessus Lemer est *radicalement absurde.*

Aucun journal, c'est vrai, *aucune revue même* ne peut prendre ce livre *total*, seulement, peut-être, *quelques fragments descriptifs.* Il faut qu'il paraisse, neuf et entier, chez un éditeur. — Il n'est pas d'éditeur assez bête pour ne pas comprendre le programme minutieux que je vous ai envoyé. Il n'est pas d'éditeur assez bête pour ne pas comprendre que la condition que j'impose (paiement du livre quart par quart) est la meilleure garantie de mon activité. (C'est pour pouvoir finir le livre en France.)

J'accepte volontiers le secours de M. N (Lécrivain n'est pas de cet avis), et je l'en remercie d'avance. Si M. N avait lu plus attentivement mon programme, il aurait vu une ligne qui répondait à sa pensée : que *l'impiété belge est une contrefaçon, résultat de l'enseignement des réfugiés français.* Quant aux lignes malhonnêtes et injurieuses qu'il accole au nom de Victor Hugo, j'en pense encore bien plus long que lui. Mais je ne puis pas le dire.

Souvenez-vous que *La Belgique déshabillée* est un croquis très grave, très sévère, *de suggestion sévère*, sous une apparence bouffonne, à l'excès quelquefois. Ainsi tombent vos reproches à propos du *bâton merdeux*, et d'autres expressions purement confidentielles. Je suis convaincu que l'éditeur auquel vous montrerez cet abrégé de l'ouvrage ne s'y méprendra pas.

Maintenant, le courage me revient. Je vais *remanier Le Spleen*, et remanier aussi *Les Contemporains* (en m'appuyant uniquement sur ma mémoire, hélas! car le manuscrit est chez Lemer). J'aurai fini, le 20 Février, *si mes évanouissements et mes vomissements ne reviennent pas*. Il me suffit donc *que toutes les clauses soient vidées le 20*.

Quant à votre dernier conseil, je ne puis pas le suivre. Jamais je ne trouverai le courage d'abord de déclarer à ma maîtresse d'Hôtel que je m'en vais sans la payer, ensuite de voler encore de l'argent à ma mère, de la bonté de qui j'ai honteusement abusé.

Il est 6 h. Je n'ai plus le temps de vous remercier comme mon cœur le voudrait.

Tout à vous.

Relisez cette lettre, *en commun avec M. Lécrivain, et discutez ensemble la valeur de chaque article* (excepté les passages confidentiels sur ma pauvreté).

Il va me rester 20 fr. Je retourne dimanche à Malines voir *Rops*, et admirer de nouveau *cette église des Jésuites* dont je ne me lasserai jamais.

Pourvu que le wagon ne me rende pas malade !

Je sais que M. Rops a fait une magnifique affiche pour le cas de réimpression des *Fleurs du Mal*. Il en veut 100 fr.

Mais les Garnier sont si peu cultivés qu'ils ignorent peut-être le nom de M. Rops.

Il y a, chez un imprimeur de Paris, des clichés, fleurons, culs de lampe, majuscules ornées, qui avaient été préparés pour une grande édition des *Fleurs du Mal* (avis aux Garnier, sauf consultation de Lécrivain).

A SAINTE-BEUVE

5 Février.

Mon cher ami,

La lettre est restée longtemps interrompue. J'ai été repris par les vertiges et les culbutes.

Ensuite, j'ai appris que vous étiez vous-même malade, ou que vous l'aviez été. Ceci m'inquiète et a inquiété Malassis. Il a été, à ce qu'il paraît, question d'une opération. Qu'est-ce que c'est que cela ? Où en êtes-vous ?

Pas de politesse d'écriture avec moi. Mais, je vous en prie, chargez votre *fidus Troubatès* de m'écrire *quelques lignes sur votre santé*. Dites-lui aussi, si vous pouvez penser à ces bagatelles, qu'il serait bien aimable de me trouver le numéro d'un journal nouveau, *L'Art*, et de me renseigner sur une autre publication périodique, en vers : *Le Parnasse* (avec un adjectif à la suite).

Malassis n'a rien trouvé de plus sur *Voisenon*. — Je crois qu'il a été un peu étourdi d'un petit sermon que vous lui avez adressé. Il avait eu, en effet, une drôle d'idée (sans s'en douter). Moi qui sais que vous ne grondez jamais longtemps les gens qui vous aiment, j'en ai bien ri.

A propos d'amitié et d'ami renié, savez-vous que le magnifique vers :

Est comme un enfant mort, dans nos flancs, avant l'heure,

vers 12, p. 195, 2ème volume, se trouve traduit en prose, et très bien, ma foi! dans une nouvelle de Paul de Molènes, *La Pâtissière*, je crois, histoire de l'amour d'un *parfait officier de cavalerie légère* (style Molènes) pour une pâtissière? L'image est transférée de l'amitié à l'amour. Peut-être ignorait-il qu'il vous copiait.

Mais vous êtes malade, et il se peut que je vous fatigue.

Bien à vous.

A CHARLES ASSELINEAU

5 Février 1866.

... Ce n'est pas chose facile pour moi que d'écrire. Si vous avez quelque bon conseil à me donner, vous me ferez plaisir. A proprement parler, depuis vingt mois j'ai été presque toujours malade... En Février de l'année dernière, violente névralgie à la tête, ou rhumatisme aigu, lancinant; quinze jours à peu près. Peut-être est-ce autre chose? Retour de la même affection, en Décembre. — En Janvier,

autre aventure : un soir, à jeun, je me mets à rouler et à faire des culbutes comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles et les entraînant avec moi. Vomissements de bile ou d'écume blanche. Voilà invariablement la gradation : je me porte parfaitement bien, je suis à jeun, et tout à coup, sans préparation ni cause apparente, je sens du vague, de la distraction, de la stupeur ; et puis, une douleur atroce à la tête. Il faut absolument que je tombe, à moins que je ne sois en ce moment-là couché sur le dos. — Ensuite, sueur froide, vomissements, longue stupeur. Pour les névralgies, on m'avait fait prendre des pilules composées de quinine, de digitale, de belladone et de morphine. Puis, application d'eau sédative et de térébenthine, très inutile d'ailleurs, à ce que je crois. Pour les vertiges, eau de Vichy, valériane, éther, eau de Pullna. — Le mal a persisté. Maintenant, des pilules dans la composition desquelles je me souviens qu'il entre de la valériane, ou de l'oxyde de zinc, de l'assa fœtida, etc., etc... C'est donc de l'antispasmodique? — Le mal persiste. Et le médecin a prononcé le grand mot : *hystérie*. En bon français : je jette ma langue aux chiens. Il veut que je me promène beaucoup, beaucoup. C'est absurde. Outre que je suis devenu d'une timidité et d'une maladresse qui me rendent la rue insupportable, il n'y a pas moyen de se promener ici, à cause de l'état des rues et des routes, surtout par ce temps. Je cède pour la première fois au désir de me plaindre. Connaissez-vous ce genre d'infirmité ? Avez-vous déjà vu ça ?...

Merci encore une fois pour votre bonne lettre. Donnez-moi la distraction d'une réponse. Serrement de main à Banville, à Manet, à Champfleury, si vous les voyez.

A MONSIEUR ANCELLE

Mardi, 6 Février 1866.

Mon cher ami,

Je vous renvoie la note de M. Charles N , pour éviter de céder à l'envie de lui jouer un mauvais tour et de publier cette note. M. Charles N est sans doute très jeune, et d'ailleurs il aura été élevé parmi les professeurs. Ce n'est pas un joli monde. Je n'avais pas réfléchi d'abord à la singularité de son procédé. Veut-il m'imposer des haines? C'est indiscret. Suppose-t-il que je ne connais pas les ridicules de Victor Hugo? C'est impertinent. Croit-il que je sois un ami aveugle et intime de Victor Hugo? Alors c'est un outrage personnel qu'il m'adresse. N'est-ce pas vrai?

Je reviens à *notre* affaire? (Mon Dieu! comme Madame Ancelle doit m'en vouloir de vous chiper ainsi une portion de votre temps!)

M. Lécrivain n'a pu partir de Bruxelles que vendredi. Sa première observation, quand je lui ai lu votre lettre, a été : *Lemer donne des détails bien minutieux pour une affaire entamée. S'il en savait si long l'affaire serait pour ainsi dire conclue.*

Voici la note que vous m'avez demandée depuis

longtemps pour *Hippolyte* Garnier (au cas où nous jetterions Lemer de côté). Mais attention! — Lemer espérait sans doute tirer de MM. Garnier un petit bénéfice, très légitime, au sujet de cette affaire. Je suppose que vous la finissiez, mais il l'a commencée, et il est évident que MM. Garnier seront enchantés de trouver un prétexte pour le priver de ce qu'il attend. Il y a là des délicatesses à observer.

Notez cette phrase que vous retrouverez dans une de ses deux lettres : *Je persiste à considérer l'affaire non seulement comme bonne pour vous, mais aussi comme excellente pour les Garnier.*

Il l'aura présentée ainsi. Je me creuse la cervelle pour songer à tout et ne rien oublier.

Une singularité dans votre note, écrite presque sous la dictée de Lemer :

1.500 exemplaires, tirage des *Fleurs!*
1.500 — — des *Paradis!*
1.500 — — de *Spleen!*
et 2.000 — — des *Contemporains?*

J'aurais supposé juste le contraire, puisque ce dernier ouvrage est celui dont le succès est douteux (aux yeux du libraire, du moins).

J'ai été obligé de me remettre, depuis quelques jours, au lit, et je crois que je n'en bougerai plus. J'ai trop peur de mes étourdissements, et quelquefois, au lit même, j'ai la tête lourde. Mais je suis en sûreté. Quant à la maîtresse d'Hôtel, je n'ose plus penser à elle.

Avez-vous quelques nouvelles de ma mère?

Tout à vous.

Que Lemer n'égare rien. Il a la matière de trois volumes.

Note pour M. Hippolyte Garnier.

Il y a un an, j'ai chargé M. Lemer, un de mes anciens amis, de trouver un libraire qui voulût bien se charger de mes œuvres, un libraire solide et fort, qui pût leur donner une longue publicité. M. Lemer m'instruisit qu'il avait fait choix de MM. Garnier, mais que très certainement *La Belgique déshabillée* serait exclue du marché, si marché il y avait. Je ne pouvais pas, d'ailleurs, ne pas trouver le choix de M. Lemer excellent. M. Lemer approuvait mon idée de rassembler mes œuvres chez le même éditeur, pour qu'elles pussent s'épauler les unes les autres ; et moi, sachant que les libraires actuels n'augurent pas toujours bien des œuvres critiques, je me disais qu'après tout on pouvait bien prendre les miennes, appuyées ainsi sur trois volumes amusants : *Les Fleurs du Mal*, *Les Paradis artificiels* et *Le Spleen de Paris* (pendant des *Fleurs du Mal*), dont Sainte-Beuve a, par avance, trop chanté les louanges dans *Le Constitutionnel*.

Et puis je n'ai plus eu aucunes nouvelles des résultats de cette offre.

Voici quelques notes qui ne sont pas inutiles :

—*Fleurs du Mal* (se demandent toujours, épuisées depuis très longtemps). *Edition définitive*, augmentée cette fois de plusieurs pièces de vers

nouvelles, et de plusieurs pièces justificatives des plus curieuses (Théophile Gautier, Sainte-Beuve, de Custine, d'Aurevilly, et d'autres). Tout cela est à Honfleur. J'irai le chercher, aussitôt que ma santé me permettra de quitter Bruxelles.

— *Le Spleen de Paris*, pour faire pendant aux *Fleurs du Mal.* (En prose.) Le manuscrit est moitié ici (Bruxelles), moitié à Honfleur.

— *Les Paradis artificiels*, études sur les effets physiques et moraux de l'opium et du haschisch. (Livre à succès, peu connu.)

— *Quelques-uns de mes Contemporains*, artistes et poètes, 2 vol.

Le Dessin (Ingres). La Couleur (Delacroix). Le Chic (Vernet). L'Eclectisme et le Doute (Scheffer et Delaroche). La Beauté *moderne*.

Méthode de critique. — Delacroix et Ingres à l'Exposition universelle. — La reine des facultés. — Le public et la photographie. — L'artiste *moderne*, etc... — L'essence du rire. Caricaturistes français. — Morale du Joujou. — Le peintre de la *Modernité* (Constantin Guys de Sainte-Hélène). — L'Art didactique, écoles allemande et lyonnaise. — La vie et les œuvres de Delacroix.

Edgar Poe, sa vie et ses œuvres. Victor Hugo. Desbordes-Valmore. Auguste Barbier. Pétrus Borel. H. Moreau. G. Le Vavasseur. Th. de Banville. P. Dupont. Th. Gautier. Leconte de Lisle. Rouvière. Richard Wagner.

Les Dandies (Chateaubriand et autres).
Sainte-Beuve, ou Joseph Delorme jugé par l'auteur des *Fleurs du Mal.*

Tout cela est à Paris.

A JULES TROUBAT

Mercredi des Cendres, 14 Février 1866.

Cher M. Troubat,

J'ai envoyé à M. Sainte-Beuve, il y a une huitaine de jours, une lettre un peu folâtre qui est peut-être tombée d'une manière très intempestive. Car, comme j'achevais ma lettre, commencée depuis un mois, j'apprenais brusquement qu'il était malade. Qu'est-ce que c'est que cette opération dont a parlé la stupide *Indépendance? Vraiment, je suis inquiet*, je vous l'assure, et je vous serai personnellement très obligé de vouloir bien me donner *nettement* de ses nouvelles.

Merci, et bonjour à Champfleury. Si vous pouvez m'envoyer *L'Art*, vous me ferez plaisir.

Veuillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A POULET-MALASSIS

Vendredi, 16 Février 1866.

Mon cher,

J'ai reçu ce matin une lettre de Sainte-Beuve. Il est tout à fait tiré d'affaire. Il s'agissait d'un engor-

gement au prépuce. On voulait le dissuader de se faire opérer, et on lui disait de vivre avec ça ; mais *on ne doit pas garder ces choses-là*, comme il dit, et il a tant tourmenté les gens qu'on l'a opéré. Un homme fort habile, à ce qu'il paraît, s'est chargé de cela ; mais il est survenu des complications (sans doute des fièvres), et il m'écrit qu'il a beaucoup souffert. La fin de la lettre vous concerne :

... Je serais désolé que le petit mot que Troubat a écrit à Malassis, et dans lequel il lui faisait en mon nom de petites recommandations de prudence, eût chiffonné ce galant homme et cet excellent ami. Il y a répondu, d'ailleurs, de la manière la plus gracieuse, en nous envoyant une drôlerie de Voisenon qui a charmé l'un de mes intervalles de souffrance et qui nous a déridés quelques instants. — Je vais maintenant tout à fait bien...

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 16 Février 1866.

Mon cher ami,

M. Lécrivain est revenu à Bruxelles dans la nuit de mercredi à jeudi. Il a causé quatre fois avec Lemer, et n'est pas allé vous voir. Je lui ai demandé pourquoi, et il m'a fait cette singulière réponse : *Je n'ai pas voulu voir M. Ancelle, parce que j'ai craint de l'offenser en lui disant ce que je pense : c'est à dire que MM. Garnier ne traiteront pas plus avec lui Ancelle qu'avec Lemer.*

Les visites de M. Ancelle chez MM. Garnier ne serviront qu'à persuader à ceux-ci que vous avez un violent besoin d'argent, et plus vous le laisserez voir, et moins ils seront pressés de conclure.

M. Ancelle peut traiter en votre nom, mais avec des lettres de vous. Mais le plus raisonnable serait d'aller à Paris traiter vous-même, et surtout de ramasser et de mettre en ordre les éléments des deux autres volumes, puisque Lemer n'en a que trois. Les Garnier sont très défiants.

De mes conversations avec Lemer, il résulte pour moi que, comme je l'avais deviné, les chiffres indiqués par Lemer à M. Ancelle sont des chiffres en l'air ne représentant que les calculs approximatifs de Lemer, et ne signifient donc absolument rien, puisque Hippolyte Garnier n'a fait aucune offre réelle.

Des mêmes conversations, il résulte que MM. Garnier ont envie *de faire l'affaire, mais qu'ils traînent en longueur afin d'avoir plus facilement* raison de vous, — *de plus* (ici, mon cher Ancelle, attention!) *qu'ils voudraient surtout acquérir ces cinq volumes en toute propriété.*

Quant aux idées de Lemer sur votre Belgique, *elles sont stupides. M. Ancelle devrait voir Dentu ou Faure (avec des lettres de vous) et montrer ce plan qui suffit parfaitement.*

Ainsi, mon cher Ancelle, voilà des raisons pour enrayer votre beau zèle. Mais je vous suis très reconnaissant, je vous le répète. Je crois seulement qu'il n'y aurait pas eu mal à faire une visite à

M. *Hippolyte* Garnier, à lui remettre la petite note que je vous ai envoyée, à lui dire que je suis malade, qu'en Mars j'irai probablement à Paris exprès pour le voir, apportant avec moi *Le Spleen de Paris*, et qu'enfin j'irai à Honfleur chercher *Les Fleurs du Mal*, avec les additions et les pièces justificatives. Dans la conversation, vous trouverez bien moyen de le tâter un peu.

Pour votre gouverne, il faut que je vous explique la phrase de Lécrivain, relative à la propriété. Accepter un pareil arrangement, ce serait une immense sottise. Jamais les Garnier ne consentiraient à me donner une somme assez forte pour l'exploitation, pendant toute ma vie et les trente ans qui suivront ma mort, de ces cinq volumes.

Puisque je n'ai aucune fortune, il faut que mes livres me fassent une petite rente, et j'aime mieux, croyant fermement au succès, recevoir une série indéterminée de petites sommes. J'ai aliéné à tout jamais ma traduction de Poe, et je m'en suis mille fois repenti. Supposons seulement deux tirages de chaque volume à deux mille exemplaires, à 0 fr. 30 par exemplaire. Cela fait vingt mille exemplaires, soit 6.000 fr. Je parie qu'ils ne consentiraient même pas à me donner cette somme *pour la propriété entière*. Or, faisons un simple calcul sur mes poésies seulement : si, pendant trente ans, on en vend seulement deux cents exemplaires par an, cela donne un résultat net de six mille exemplaires, soit 1.800 fr. de droits d'auteurs, dont MM. Garnier bénéficieraient. Supposons cinq cents exemplaires par an, cela fait quinze

mille exemplaires, soit 4.500 fr. Or, *Les Fleurs du Mal* se vendront longtemps. Opérez maintenant le même petit calcul, le plus modeste possible, sur les autres volumes, et vous verrez le résultat.

Je vais mieux, je ne vais pas bien. On me parle de la nécessité de beaucoup me promener, de suivre un régime ferrugineux, et de prendre beaucoup de douches, sans compter les antispasmodiques, comme ceux que j'ai pris. Tout cela est bien ennuyeux, et il est impossible de se promener ici. De plus, les appareils à douches sont mal faits.

Mes respects à Madame Ancelle.

Tout à vous. Ecrivez-moi.

Je n'ai pas encore osé me remettre au travail.

Je vous enverrai une lettre pour Dentu d'abord, puis pour Faure.

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 18 Février 1866.

Mon cher ami,

Votre terrible lettre vient d'arriver, comme la mienne partait.

Je suis désolé que Lécrivain ne soit pas allé vous voir, ou que vous n'ayez pas attendu ma lettre. Lécrivain était convaincu que le traité se ferait chez les Garnier. Il y a eu, je le vois bien, des malentendus dans cette conversation. Hippolyte Garnier n'avait pas vu Lemer — *depuis un an!* Que signi-

fie donc la lettre ou plutôt les deux lettres de Lemer que je vous ai envoyées, et la visite de Garnier à Sainte-Beuve ? — Que je sois à Bruxelles, qu'importe ? j'ai bien fait ici un livre (le dernier) pour Michel Lévy.

Les Paradis ont eu *un très grand succès littéraire;* peu de livres ont obtenu autant de comptes rendus. La dégringolade de Malassis, seule, a empêché la diffusion et le succès d'argent.

Les Contemporains sont *absolument inconnus*. Plusieurs fragments ont paru, mais dans des journaux *inconnus*, *archi-ignorés*.

Les Fleurs du Mal, livre oublié ! Ceci est trop bête. On les demande *toujours*. On commencera peut-être à les comprendre dans quelques années.

— *Hetzel!* mais il n'y a pas même eu un commencement d'exécution avec Hetzel. Il m'avait acheté *Le Spleen de Paris* et *Les Fleurs*. Mais, à Bruxelles, où nous nous sommes vus, comme je lui disais que je voulais tout vendre d'un coup, il m'a rendu ma parole, parce qu'il croyait comme moi, comme Lemer, que ces deux volumes faciliteraient la vente du tout. Il n'y aura à régler avec Hetzel qu'une toute petite question d'argent.

Et maintenant, que faire ? Diviser le tout en lots? Je crois cela imprudent et long. Voulez-vous entamer une nouvelle négociation, ne fût-ce que légèrement, en attendant que j'aille à Paris ? Vous sentez-vous bien ferré actuellement ? Mais

défiez-vous de tout mouvement subit, de toute inspiration, et n'allez qu'à pas bien comptés.

Liste d'éditeurs possibles.

— *Lévy* (Michel).

Il y a deux ans, je lui ai offert *le tout*. Il voulait *traîner*, pour avoir *bon marché* de moi. Il a su que je négociais avec Hetzel. Il est devenu furieux et m'a dit qu'Hetzel avait pris *le dessus du panier*. S'il faut en revenir à Michel, il faudra lui dire que *c'est en pensant à lui* que j'ai fait annuler mon traité avec Hetzel, et que *Les Fleurs* et *Le Spleen* sont rentrés dans mes mains.

Mais un mensonge, et des rapports désagréables (toujours désagréables !) avec Michel Lévy, quelle humiliation !!!

— *Maison Hachette* (aujourd'hui ses gendres). Grande et solide maison. Deschanel m'a offert de m'y présenter. J'y suis d'ailleurs bien connu. Mais songez quelle horreur ma littérature doit inspirer dans une maison de pions, de professeurs, de pédants, de cuistres, de littérateurs vertueux à taut la ligne, et autres canailles !

— *Faure.*

Très bon choix. Mais il est venu à Bruxelles, j'ai dîné avec lui, et s'il avait eu quelque envie de mes livres, il me l'aurait témoigné. Quant à moi, je ne lui ai rien offert.

— *Amyot.*

Bon, mais un pis aller.

— *Didier.*

Bon, mais un pis aller.

— *Dentu.*

Relisez la dernière phrase de ma lettre à Dentu, envoyée aujourd'hui à vous. Peut-être y trouverez-vous une entrée en matière. Mais si vous jugez cela faisable, ne causez que légèrement. En affaires, il faut toujours inspirer le désir, et n'avoir pas l'air d'être à la merci des gens. — Ci-joint une note pour Dentu, dans le cas seulement où vous lui parlerez de cette affaire, sans compter *La Belgique déshabillée.*

A propos, vous me parlez de retranchements que vous faites dans mes notes. Si vous en avez fait dans le plan de *La Belgique*, c'est la version primitive qu'il faut prêter à Dentu.

Et vous avez été assez ENFANT pour aller écouter ce betit bêtat de D   ! professeur pour demoiselles ! démocrate qui ne croit pas aux miracles et ne croit *qu'au bon sens* (!), parfait représentant de la petite littérature, petit vulgarisateur de choses vulgaires, etc... !

Hier, samedi 17, il était joliment traité à propos de cette conférence, dans la *Chronique* du *Temps* signée *de la Madelène.* — Et cette leçon lui était donnée d'une main vraiment badine et légère.

Et vous avez été assez ENFANT pour oublier que *la France a horreur* de la poésie, de la *vraie* poésie ; qu'elle n'aime que les saligauds, comme Béranger et de Musset ; que *quiconque s'applique à mettre l'orthographe passe pour un homme sans*

cœur (ce qui est d'ailleurs assez logique, puisque la passion s'exprime toujours mal) ; enfin, qu'une poésie profonde, mais compliquée, amère, froidement diabolique (en apparence), était moins faite que toute autre pour la frivolité éternelle !

Faut-il vous dire, à vous qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que dans ce livre *atroce* j'ai mis *tout mon cœur*, *toute ma tendresse*, *toute ma religion* (travestie), *toute ma haine?* Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre *d'art pur*, de *singerie*, de *jonglerie*, et je mentirai comme un arracheur de dents.

Et à propos! Qu'est-ce que c'est donc que la poésie *fantaisiste?* Je ne pourrai jamais le deviner. Je défie D   de l'expliquer, comme je défie un journaliste ou un professeur quelconque *d'expliquer le sens d'un seul des mots dont il se sert.*— Il y a donc une poésie *fantaisiste*, et une poésie *qui ne l'est pas.* Qu'est-ce que c'est que celle-là qui n'est pas basée sur la fantaisie de l'artiste, du poète, c'est à dire *sur sa manière* de sentir?

A propos du *sentiment*, du *cœur*, et autres saloperies féminines, souvenez-vous du mot profond de Leconte de Lisle : *Tous les élégiaques sont des canailles!*

Assez, n'est-ce pas? Et vous me pardonnez ma diatribe. Ne me privez pas du seul ami à qui je puisse dire des injures! Mais comprend-on une pareille idée? aller à une conférence de D   !

L'hygiène que vous m'indiquez est adoptée et mise en pratique par moi depuis deux ans.

L'offre que vous m'avez faite d'intervenir pour me débarrasser de Bruxelles me répugne souverainement, à moins que nous n'ayons derrière nous la garantie de traités littéraires avec échéances marquées pour les paiements. Je vous parlerai de cela un autre jour.

Vos lignes sur ce joli pédant m'ont mis en fureur. Songez donc qu'en général l'erreur me cause des crises nerveuses, excepté quand je cultive volontairement la sottise, comme j'ai fait pendant vingt ans pour le *siècle*, pour en extraire la quintessence.

Excepté Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, de Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. Vos libéraux, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant, horreur. Le progrès, horreur. Ne me parlez plus jamais des diseurs de riens.

Tout à vous.

Je suppose que les 100 fr. sont en route. Soyez prudent avec Dentu. Vous pourrez, à la vérité, ajouter que *La Belgique déshabillée*, sous une forme badine, sera, en beaucoup de points, un livre passablement sérieux, et que le but de ce livre satirique est la raillerie de tout ce qu'on appelle *progrès*, ce que j'appelle, moi, *le paganisme des imbéciles*, — et la démonstration du gouvernement de Dieu. Est-ce clair ?

Si vous jugez à propos de vous ouvrir à Dentu sur la grosse affaire, il faut trouver une explication plausible pour le refus de Garnier. Le refus d'un premier décourage le second, et ainsi de suite, par une progression accumulative.

Quant à ma manière de traiter, j'inclinerais plutôt vers le système :

— *Tant d'exemplaires par édition.*

— *Tant pour l'auteur par exemplaire.*

Que vers le système :

— *Abandon de propriété absolue.*

Ou même :

— *Abandon pour un nombre d'années déterminé.*

A MONSIEUR ANCELLE

Dimanche, 18 Février 1866.

Mon cher ami,

Je présume que maintenant, d'après toutes mes lettres, vous savez toutes mes affaires par cœur.

Avez-vous vu M. Hippolyte Garnier, et lui avez-vous remis la note à lui destinée, en lui disant que je tâcherai d'aller le voir ? (Je ne connais pas les heures où il est chez lui.) Maintenant, parlons de *La Belgique*. Voici une lettre d'introduction explicative pour M. Dentu, libraire-éditeur, au Palais-Royal. (Je ne connais pas non plus ses heures.) Lisez la lettre, et puis cachetez-la.

N'ayez pas l'air trop pressé avec Garnier. Mais tâtez-le. Dentu est un bon garçon; mais, comme il est

très affairé et très irrégulier, vous devriez, en déposant cette lettre chez lui, lui demander par écrit de vous indiquer un rendez-vous.

Ayez la bonté de ne pas rester trop longtemps sans me répondre. D'abord, une réponse immédiate, relative à cette lettre; ensuite, une réponse relative à Garnier, et puis une relative à Dentu. *J'attends votre première lettre après-demain, 20.*

J'ai eu tout à l'heure *une scène des plus désagréables* avec mon hôtesse. J'ai dans ma chambre 100 fr. Avec ces 100 fr. (sur Mars), cela fera 200, somme qu'on peut offrir. Je vous enverrai cette semaine un paquet pour le directeur du *Monde Illustré qui vous remettra sans doute 300 fr. pour moi.* Du moins, il me l'a promis. Et ce qui était bon, il y a trois mois, doit être encore valable aujourd'hui.

Je remettrai ces 300 fr. au *monstre du Grand-Miroir.* Dans l'intervalle, il est permis de croire que vous traiterez avec Dentu ou avec Faure, et tous les acomptes, donnés au fur et à mesure que je livrerai le manuscrit, iront au Grand-Miroir. — Lisez bien la lettre préparée pour Dentu, et déposez-la (avec le plan dont vous avez fait faire une copie) chez lui ou à sa librairie, et avec la demande d'un rendez-vous.

Si les choses sont gouvernées comme je le désire, je trouverai plus tard, à peu près intacte, la somme que je pourrai tirer des Garnier.

Tout à vous. Ne me négligez pas, et renouvelez encore mes excuses à Madame Ancelle.

Je vais toujours cahin-caha. Une idée m'est venue, baroque, il est vrai : c'est qu'il se pourrait bien que mes accidents de Janvier et de Février fussent le résultat d'un empoisonnement causé par le traitement de Décembre contre les névralgies (digitale et *belladone*) !

Et puis les lettres de ma mère ne me rassurent pas du tout *sur sa santé*.

Enfin, j'ai toujours la cervelle martelée par une foule de choses.

Je ne trouve pas d'enveloppe pour Dentu. Faites-la vous-même. *Dentu*, *Galerie d'Orléans*.

Sur votre lettre chargée, ne mettez que ces mots : *28, rue de la Montagne*. Pour après-demain, mardi, n'est-ce pas ?

A MONSIEUR DENTU

Dimanche, 18 Février 1866.

Monsieur,

Il y a deux ans, vous m'avez dit, si j'écrivais quelque chose sur la Belgique, de vous en faire part. Peut-être pensiez-vous alors à une description de monuments. *La mariée* est peut-être *devenue trop belle* pour vous. Il s'agit maintenant d'un croquis de mœurs, où *tout*, ou *presque tout*, doit entrer, sans compter les descriptions, surtout à propos de quelques villes où *les guides imbéciles et routiniers* n'ont rien su voir.

Un de mes vieux amis, M. Ancelle, vous remettra

ou vous fera remettre un plan très minutieux de l'ouvrage (un volume de dix feuilles au moins, trois cent vingt, ou trois cent soixante, ou quatre cents pages). *C'est un plan fait pour être lu par un éditeur*, et non pas une table des matières. Voici la Belgique un peu à la mode, grâce à la bêtise française. Il est temps de dire la vérité sur *la Belgique*, comme sur *l'Amérique*, autre Eldorado de la canaille française, — et de reprendre la défense de l'idéal vraiment français.

Le livre (ou plutôt mes notes) est si abondant que je serai obligé de faire des coupures, — pas grand mal à ça. Il y a des redites. Figurez-vous l'état où Proudhon a laissé ses manuscrits. En un mois, ça peut être mis dans un état présentable. Mais j'ai juré de ne plus écrire une ligne sans la garantie d'un traité. Je ne désire aucune somme d'argent immédiate, mais je désire une série de paiements partiels, au fur et à mesure que je livrerai le manuscrit. Cet arrangement est une excellente méthode pour accélérer l'achèvement du livre, et le traité devient nul, si je ne le livre pas en entier, ou si je meurs, etc... Et même, à la rigueur, dans ce cas, je pourrais garantir le remboursement des acomptes.

Je suis actuellement maître de tous mes livres, sans exception. J'aurais *peut-être* voulu vous offrir davantage, mais un de mes amis, que j'avais chargé de mes affaires, a entamé avec quelqu'un un arrangement dont je dois avec loyauté attendre la solution ou le refus.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

M. Ancelle demeure : *Avenue de la Révolte*, n° 11.

A MONSIEUR ANCELLE

Cette nuit, du 18 au 19.

Il y a encore, mon cher ami, une chose qu'il faut que vous pesiez attentivement dans votre esprit, c'est que s'il était possible de renouer avec Michel Lévy (voir la note qui le concerne dans la lettre précédente), malgré que ses manières et *sa hideuse avarice* m'inspirent beaucoup de répugnance, il y aurait peut-être avantage, à cause de la puissance de sa librairie. Mais il pourrait dire, à propos de *La Belgique* et de Dentu, comme il a dit, il y a deux ou trois ans, à propos de M. Hetzel : *Je veux tout ou je ne prends rien.*

Mais comment tâter Michel ? Encore une raison pour moi d'aller à Paris.

Plus je réfléchis à ce dénouement chez les Garnier, plus je suis étonné :

Contradiction avec les deux lettres de Lemer que vous avez, — avec la lettre de Sainte-Beuve, — avec la manière dont vous aviez été une première fois reçu, — et avec l'opinion rapportée ici par Lécrivain.

A MONSIEUR ANCELLE

Lundi, 19 Février 1866.

Mon cher ami,

Voilà que je reçois ce matin une lettre fort singulière de M. Troubat, secrétaire de Sainte-Beuve, qui me parle avec beaucoup de sympathie de M. Lemerre, éditeur *très zélé et très intelligent*, dit-il, qui a témoigné le désir de réimprimer *Les Fleurs du Mal*. Je réponds à M. Troubat que je vous ai chargé de placer *tout*.

Ce renseignement vaut-il que vous interrompiez toute démarche ; je ne le crois pas. (Mais il faudrait peut-être savoir ce que c'est que M. Lemerre, passage Choiseul, 47.)

Sainte-Beuve étant au courant de mes ennuis, Troubat (qui, en général, ne pense que par Sainte-Beuve) ne doit pas parler à la légère.

Du reste, voici la lettre, passablement énigmatique. Je ne peux même pas comprendre au juste si l'on me désigne ce monsieur comme un éditeur disposé à prendre généralement toutes choses de moi, bien disposé pour moi, d'une façon vague, une espèce d'ami inconnu, ou simplement comme un bon éditeur, *pour poésies seulement*.

Je présume que les deux lettres que vous aurez reçues avant celles-ci vous auront frappé. Il faut faire attention à tant de choses ! J'ai vraiment honte en pensant à tous les tintouins que je vous cause, et j'ai pitié de vous.

Et puis, quand je pense que dans ce chien de pays je n'ai trouvé que *vol*, *mensonge*, pertes forcées d'argent, et que, par surcroît, *la Belgique* ne m'aura servi qu'à rendre toutes mes affaires à Paris plus difficiles, je suis pris d'une sorte de fureur.

Beaucoup de prudence, je vous en prie.

La vie me devient ici de plus en plus intolérable. Je crois que les économies forcées que j'ai faites, pendant deux mois ou six semaines, ont exaspéré cette mégère. Même quand on ne paie pas ces gens-là, il faut dépenser chez eux. Un malade qui mange beaucoup est honoré.

Après-midi.

M. Lécrivain sort de chez moi. Je lui ai lu votre lettre, et celle des Garnier. Lécrivain était abasourdi, tant l'affaire lui paraissait sûre. Il m'a fait recommencer la lecture et m'a dit : *Qu'est-ce que ce traité avec Lemer ?* (Je n'ai jamais eu de traité avec Lemer.) — *Qu'est-ce que c'est que ce traité avec Hetzel?* (Je lui ai raconté alors l'affaire Hetzel.) Alors, il a conclu (en se souvenant que Lemer l'avait beaucoup consulté lui-même, Lécrivain, sur la valeur de cette affaire) que Lemer avait présenté l'affaire aux Garnier *comme lui appartenant*, mais en même temps de manière à les en dégoûter, voulant peut-être la faire lui-même et la revendre, ou simplement en dégoûter les autres.

La lettre que vous attribuez aux Garnier, et qui est de quelque commis, est en effet si bête et si

pleine de faussetés qu'il faut supposer quelque petit mystère.

Observez que *Lemer seul connaissait le traité avec Hetzel,* qui n'a pas reçu son exécution, et que c'est sur les conseils de Lemer (qui prétendait que *Le Spleen* et *Les Fleurs* décideraient l'affaire) que je suis allé prier Hetzel de me rendre ma liberté.

Lemer a vu Hippolyte cinq fois. Je vous répète mes conseils de prudence.

Ne voyez personne sans me consulter. Tournez la page.

J'ai peur maintenant que cet insuccès chez les Garnier n'influence fâcheusement Dentu. Il faudrait, comme on dit, *le voir venir,* c'est à dire que peut-être dans la conversation il peut lâcher ces mots : *Qu'est-ce que c'est donc que ces autres volumes pour lesquels un ami de M. Baudelaire a entamé une affaire? etc...* Alors, vous pourrez vous lâcher.

A JULES TROUBAT

Lundi, 19 Février 1866.

Mon cher Troubat,

Je suis, je vous l'assure, très sensible à la preuve d'amitié que vous me donnez ce matin. Vous savez que je ne suis pas un enfant gâté de la vie.

Mais je vous dirai que votre lettre m'a paru tant soit peu énigmatique; qu'est-ce que c'est que

M. Lemerre? Sérieusement, je ne le connais pas du tout.

Pendant deux mois, Julien Lemer m'a laissé croire qu'il traiterait pour moi avec MM. Garnier pour la totalité de mes livres, excepté *Poe* et *La Belgique déshabillée*. Et puis un de mes amis, qui est allé les voir, m'apprend hier qu'Hippolyte Garnier prétend n'avoir jamais vu Lemer, et que, de plus, ces messieurs refusent.

Or, mon ami va se remettre en quête d'un éditeur. Je crois même qu'il a déjà demandé un rendez-vous à Dentu. — Faut-il prier mon ami *de cesser toute démarche?*

Je crois que j'irai à Paris, vers le 15 Mars. Car il faut que cette situation cesse. Tout le monde m'oublie. Il me faut un éditeur pour la collection de mes articles *Variétés*, 3 vol., un éditeur pour *Les Fleurs du Mal*, très augmentées, et *Le Spleen de Paris* (poèmes en prose), je fais les dernières pages, 2 vol., et un éditeur pour *La Belgique déshabillée*, 1 vol.

Je relis cette petite lettre, et je ne comprends pas du tout si vous me recommandez M. Lemerre comme disposé à acheter *généralement des ouvrages de moi*, ou seulement *des livres de poésie*.

Un petit mot de réponse, *je vous en prie*.

Je suis assez content de mon *Spleen*. En somme, c'est encore *Les Fleurs du Mal*, mais avec beaucoup plus de liberté, et de détail, et de raillerie.

Merci, et bien à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Mercredi, 21 Février 1866.

Mon cher ami,

J'ai attendu votre réponse (pour les 100 fr.), hier matin, à 8 h., à 3 h., et à 6 h. du soir, et puis aujourd'hui, aux mêmes heures. Sans doute, vous désirez me transmettre *en même temps* des nouvelles de Dentu. Mais, dans ce cas, je risque d'attendre longtemps. Vous ne sentez pas jusqu'à quel point *ma situation est tendue.* — Je vous ai, selon votre désir, transmis quelques notes sur les libraires possibles; mais, excepté pour Dentu, chez qui vous étiez allé à tout hasard, je vous engage à laisser tout cela de côté, pour le moment. Lécrivain voulait vous dire cela et il n'a pas osé. Ne m'en veuillez pas, mon cher ami, de ce que je vous dis là, et croyez que je garde une vive reconnaissance de toute l'amitié et de tout le dévouement que vous m'avez montrés. Mais franchement, tous ces tripotages, toutes ces considérations de commerce sont choses neuves pour vous, et puis je crains que dans ce Paris, où tout se répète *comme dans un village*, vous ne fassiez trop rapidement le tour des libraires possibles, et ne rendiez, sans le vouloir, l'affaire impossible, ou du moins trop difficile. Mais ma grosse raison, je crois, — raison qui ne prouve que mon extrême faiblesse de caractère, — est que l'attente de vos réponses me cause une agitation qui m'empêche complètement de travailler.

Malgré vents et marées j'irai à Paris, le 15 Mars, et, après avoir causé, légèrement, avec quelques individus, je verrai s'il y a lieu de diviser mes livres en deux paquets, ou si, comme cela paraît plus raisonnable, je dois m'obstiner à n'en faire qu'un bloc.

Quant au *mystère Lemer-Garnier*, je n'en chercherai même pas la solution ; Lemer seul a cette clef, *et il a sans doute ses raisons pour ne pas la donner*.

Dans une de vos dernières lettres, vous me dites que *le médecin de ma mère passe pour un homme incapable, mais qu'il ne faut pas le dire*. Cela m'a beaucoup alarmé. Nous couvons tous une maladie. Jugez combien je serais inquiet si l'état de ma mère *s'aggravait!* Je vous obéirai; mais franchement, j'aurais fait le raisonnement contraire.

Depuis trois jours, j'ai déjà entamé les 100 fr. qui étaient soigneusement serrés. Ainsi, quand vos 100 fr. arriveront, je ne pourrai plus offrir que 190 fr. Et si on les rejette avec mépris ?

Présentez, je vous prie, mes bons souvenirs à Madame Ancelle.

Tout à vous, et merci.

A MADAME ANCELLE

Lundi, 26 Février 1866.

Madame,

Remerciez bien votre mari de tout le soin qu'il

veut bien prendre de mes affaires. Je serais fort ingrat, si je ne reconnaissais pas quel mérite il a à me consacrer ainsi une partie du temps qu'il doit aux siennes.

Je ne vous ai pas tout de suite accusé réception de vos 100 fr., parce que, le jour même où ils sont arrivés, je venais d'être repris par un rhumatisme à la tête. Cela ne permet pas d'écrire.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

Pour amuser M. Ancelle qui est grand collectionneur de curiosités, j'enferme dans cette lettre une ignominie *que je vous serai fort obligé de faire copier pour moi*. Car, puisque la sottise belge gagne même les Français, il faudra que je parle de cela dans mon livre sur *la Belgique*. Ce baron de Ponnat dont il est question ici est cet imbécile qui avait créé *Le Candide*, journal athée et matérialiste, qui a été supprimé.

Je vous demande pardon, Madame, de me servir de votre canal pour faire passer toutes ces saletés. — Dans la copie, faites souligner les passages soulignés.

Comme je crains d'offenser Madame Ancelle par ce bizarre envoi, je me ravise et je mets sur la suscription : *Pour remettre à M. Ancelle*.

A JULES TROUBAT

Lundi, 5 Mars 1866.

Mon cher Troubat,

Je crois que j'ai oublié de vous remercier de votre lettre du 20 Février. — J'ai reçu de M. Lemerre deux des trois numéros de *L'Art* contenant l'article qui me concernait. L'oubli du premier numéro ne vaut pas que vous le dérangiez. J'ai parcouru ces deux journaux. Ces jeunes gens ne manquent pas certes de talent, mais que de folies! que d'inexactitudes! quelles exagérations! quel manque de précision! Pour dire la vérité, ils me font une peur de chien. Je n'aime rien tant que d'être seul.

Je persiste dans mon idée de faire un bloc de mes six volumes. Je suivrai le conseil de Sainte-Beuve; j'irai moi-même tâter la fortune à Paris, dans une vingtaine de jours. Je verrai peut-être ce M. Lemerre, mais je ne lui parlerai qu'avec beaucoup de discrétion, et seulement de quelques *mignonnes* brochures, *principaux extraits des trois volumes de Variétés critiques*, brochures que je conçois faites dans le système de la *Bibliothèque originale*. Mais cela n'est pour moi qu'un horrible pis aller, pour le cas où je ne pourrais pas imposer ces *Variétés* en même temps que *Les Fleurs du Mal*, *Le Spleen de Paris* et *La Belgique déshabillée*. Ah! *Le Spleen*, quelles colères, et quel labeur il m'a causés! Et je reste mécontent de certaines parties.

Je vous ai conté *le désastre Lemer-Garnier*. M. Lécrivain, qui a vu Lemer à son dernier voyage à Paris, est convaincu que Lemer a présenté la chose à Garnier aussi maladroitement que possible, mais avec préméditation, pour me contraindre à me réfugier chez lui. Je n'aime pas ces idées trop profondes. Mais Lemer m'est devenu suspect.

Vous seriez bien gentil de me trouver l'adresse de Léon de Marancour, — vous trouverez ça chez Achille Faure dont j'ignore aussi l'adresse.

Je pense à *Dentu*, à *Faure*, et peut-être à me rabibocher avec *ce monstre de Lévy*. Mais je suis devenu plus bête, plus gauche que je n'ai jamais été.

J'ai été bien heureux d'apprendre le rétablissement de Sainte-Beuve. Je n'ai éprouvé d'émotions de ce genre, pour la santé d'autrui, que pour E. Delacroix qui était pourtant un grand égoïste. Mais les affections me viennent beaucoup de l'esprit.

J'espère bien qu'à Paris nous dînerons un soir avec lui (Sainte-Beuve).

Tout à vous.

Je vous apporterai, à vous, et à lui, une bagatelle qui n'a d'autre mérite que la rareté.

A ERNEST PRAROND

29 Mars 1866.

Mon cher Prarond,

Je vous suis très reconnaissant pour le livre

Airs de flûte que vous avez eu la bonté de m'adresser. Je l'ai rapidement parcouru, et il m'a fait l'effet d'être ce que j'appellerais les annales de l'amitié. J'oubliais de vous remercier aussi du charmant souvenir qui est en tête.

Quant à la lecture du volume, je ne peux vous parler que de ce que j'ai déjà lu : *La Question d'Orient*. Je la trouve excellente, magnifiquement rimée et très drôle. J'attire seulement vos yeux sur le vers 5 (page 270) qui est faux.

Je lirai tout le reste, cher ami, et je vous remercie de tout mon cœur. Je suis un peu malade, et je ne vous écris pas moi-même.

Tout à vous.

A MONSIEUR ANCELLE

Vendredi, 30 Mars 1866.

Mon cher ami,

Je vous remercie vivement de votre toute cordiale lettre, j'en apprécie tous les excellents sentiments; mais je vois avec peine que *d'un côté* vous vous pressez un peu trop, et *que de l'autre c'est surtout pour complaire à ma mère.*

1. — Je ne peux pas bouger.

2. — J'ai des dettes.

3. — J'ai, pour finir mon travail, cinq ou six villes à visiter.

Nous nous entendrons par lettres infiniment bien sur une foule de points. *Ne négligez pas la femme de l'Hôtel.*

Sans recommencer l'affaire Dentu, sachez seulement ce qui s'est passé dans son esprit, et ne lui laissez le plan que s'il tient à faire l'affaire. Dites-lui, si vous voulez, que je suis souffrant, mais ne lui dites pas la vérité sur mon cas.

Ecrivez-moi quelques mots et présentez mes respects à votre femme.

Ma mère voulait offrir 1.000 fr. à cette fichue bête ; obéissez-lui.

Excusez mon style écourté, j'emprunte la plume d'un autre.

Tout à vous.

L'an mil huit cent soixante-sept, le premier Septembre, à dix heures du matin,

Devant nous, Pierre Klein, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au Maire du seizième arrondissement de Paris, officier de l'Etat-civil,

Ont comparu :

Narcisse Désiré Ancelle, âgé de soixante-cinq ans, chevalier de la Légion d'honneur, maire de Neuilly (Seine), y demeurant,

Charles François Alexandre Asselineau, âgé de quarante-sept ans, propriétaire, demeurant à Paris, rue du Four-Saint-Germain, 43,

Lesquels nous ont déclaré que, le trente et un Août dernier, à onze heures du matin, est décédé en son domicile à Paris, rue du Dôme, 1, Charles Pierre Baudelaire, âgé de quarante-six ans, homme de lettres, né à Paris, ancien onzième arrondissement, célibataire, fils de Joseph François Baudelaire, décédé, et de Caroline Dufays, sa

veuve, âgée de soixante-dix ans, rentière, demeurant à Honfleur (Calvados).

Après nous être assuré du décès, nous avons dressé le présent acte que les déclarants ont signé avec nous.

ANCELLE. ASSELINEAU. KLEIN.

ÉTAT DES LETTRES

1856

1857

1858

1859

1860

1861

1862

1863

1864

1865

1866

SOURCES DES LETTRES

—

Charles Baudelaire. Sa Vie et son Œuvre, par Charles Asselineau. — Paris, Alphonse Lemerre, 1869.

Charles Baudelaire. Souvenirs. Correspondances. Bibliographie suivie de pièces inédites. — Paris, chez René Pincebourde, 1872.

A. de Vigny et Charles Baudelaire candidats à l'Académie française. Etude par Etienne Charavay. — Paris, Charavay frères, éditeurs, 1879.

Charles Baudelaire. Œuvres posthumes et correspondances inédites, précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet. — Paris, maison Quantin, 1887.

Notules sur Charles Baudelaire, par Henri Cordier [Extrait du Bulletin du Bibliophile]. — Paris, librairie Henri Leclerc, 1900.

Fontainebleau. Paysages. Légendes. Souvenirs. Fantaisies, par Charles Asselineau, Philibert Audebrand, Théodore de Banville, Baudelaire... — Paris, librairie de L. Hachette et Cie, 1855.

Maurice du Seigneur. *L'Art et les Artistes au Salon de 1881*. — Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1881.

Arsène Houssaye. *Les Confessions*. Tome premier. — Paris, E. Dentu, éditeur, 1885.

Catalogue des autographes composant la Collection Champfleury. — Paris, Etienne Charavay, 1891.

Judith Gautier. *Le Collier des Jours. Le Secong Rang du Collier.* — Paris, Félix Juven, éditeur.

Proudhon en Belgique. E. R. — (*La Petite Revue*, 11 Mars 1865.)
Chronique. X. Feyrnet. — (*Le Temps.* 13 Février 1869.)
Varia. — Un billet inédit de Baudelaire, Henry d'Ideville. — (*Gazette anecdotique*, 31 Mars 1879.)
Mon carnet. Georges Duval. — (*L'Evènement*, 28 Mars 1882.)
Fiches d'une petite bibliothèque. Henry Houssaye. — (*Société des Amis des Livres. Annuaire*, 1883.)
Echos de Paris. Le Sphinx. — (*L'Evénement,* 16 Juillet 1884.)
Courrier de Paris. Rastignac. — (*L'Illustration*, 6 Février 1886.)
Lettres inédites de Charles Baudelaire à Sainte-Beuve. E. N. — (*La Nouvelle Revue*, 1er Octobre 1886.)
Correspondance de Baudelaire. Gazette bibliographique, page 603. — (*Le Livre.* 1886.)
Quelques autographes intimes de Charles Baudelaire. Julien Lemer. — (*Le Livre,* 10 Mai 1888.)
Pièces inédites. Charles Baudelaire. Etienne Charavay. — (*L'Amateur d'autographes*, Janvier 1891.)
Baudelaire amoureux. — Sept lettres inédites à la Présidente. Maurice Tourneux.— (*Le Livre moderne,* 10 Novembre 1891.)
Baudelaire et les Belges. Lettres inédites. — (*L'Echo de Paris,* 29 Septembre 1892.)
Baudelaire et Manet. Lettres inédites. — (*L'Echo de Paris*, 30 Septembre 1892.)
Notes sur Baudelaire. Jules Le Petit. — (*La Plume,* 1er Juillet 1893.)
Baudelaire et Jeanne Duval. Mis Daruty de Grandpré. — (*La Plume*, 15 Août 1893.)
Journal d'un Parisien. Jules Claretie. — *Le Journal,*19 Décembre 1900.)
Un amour de Charles Baudelaire. Jacques Crépet. — (*Le Journal*, 3 Mars 1902.)
Charles Baudelaire. La Vie douloureuse du poète. Féli Gautier. — (*Revue bleue,* 27 Décembre 1902. 3, 10, 17 Janvier 1903.)
La Vie amoureuse de Baudelaire. Féli Gautier. — (*Mercure de France*, 1er Janvier 1903.)

Charles Baudelaire. Lettres inédites. Féli Gautier. — (*La Nouvelle Revue*, 1er Août 1903.)
Lettres inédites à Félicien Rops. — (*Mercure de France*, 1er Janvier 1905.)
Documents sur Baudelaire. Féli Gautier. — (*Mercure de France*, 15 Janvier, 1er Février 1905, 1er Mars, 15 Mars, 1er Avril 1906.)
Lettres de Baudelaire à Poulet-Malassis. — (*La Nouvelle Revue*, 1er Février 1906.)
Lettres de Baudelaire à Poulet-Malassis et à Charles Asselineau. — (*La Nouvelle Revue*, 15 Février 1906.)

Communications de :

MM. Albert Ancelle, Georges Cain, Jacques Crépet, Edmond Deman, Féli Gautier, Léonce de Larmandie, Henri de Régnier, Edmond Richard, le Vicomte Spoelberch de Lovenjoul, Jules Troubat, Alfred Vallette.

Mesdames Paule Montargis, Louise Read.

CORRESPONDANCES AUX LETTRES

—

Livres et articles cités aux sources.

Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve (1822-1865). Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1877-1878.

Nouvelle Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve, avec des notes de son dernier secrétaire. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1880.

Gustave Flaubert. — *Correspondance.* Troisième série (1854-1869). Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891.

Une lettre inédite de Barbey d'Aurevilly à Baudelaire. Maurice Tourneux. — (*L'Amateur d'autographes,* 15 juillet 1899).

Correspondance de Alfred de Vigny, 1816-1863, recueillie et publiée par Emma Sakellaridès. Paris, Calmann Lévy, éditeurs, 1906.

Charles Baudelaire. Etude biographique d'Eugène Crépet, revue et mise à jour par Jacques Crépet. Suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau, publiées *in extenso* pour la première fois, et de nombreuses lettres adressées ou répondues à Baudelaire par H. Babou, Th. de Banville, Champfleury, Delacroix, Flaubert, Constantin Guys, V. Hugo, Meryon, P. de Molènes, Poulet-Malassis, G. Sand, Soulary, A. Vacquerie, A. de Vigny, Villiers de l'Isle-Adam, J. Wallon... Paris, A. Messein, 1907.

TABLE

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le trente novembre mil neuf cent six
PAR
BLAIS ET ROY
A POITIERS
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE

VIRGILE JOSZ

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*.................... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*.................... 3.50

RUDYARD KIPLING

Lettres du Japon.............. 3.50

LACLOS

Lettres inédites.............. 3.50

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théo van Rysselberghe.................. 3.50

MARIUS-ARY LEBLOND

Leconte de Lisle.............. 3.50

G. LE CARDONNEL ET CH. VELLAY

La Littérature contemporaine (1905).................... 3.50

LOYSON-BRIDET

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*. 3.50

EMILE MAGNE

Scarron et son milieu......... 3.50

RENE MARTINEAU

Tristan Corbière.............. 3 »

FERDINAND DE MARTINO

Anthologie de l'amour arabe... 3.50

CAMILLE MAUCLAIR

Jules Laforgue.............. 2.50

HENRI MAZEL

Ce qu'il faut lire dans sa vie.... 3.50

ÉDOUARD MAYNIAL

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant................ 3.50

GEORGE MEREDITH

Essai sur la Comédie.......... 2 »

ADRIEN MITHOUARD

Le Tourment de l'Unité........ 3.50

ALBERT MOCKEL

Charles Van Lerberghe........ 1 »
Un Héros : Stéphane Mallarmé. 1 »
Emile Verhaeren.............. 2 »
Propos de Littérature......... 3 »

JACQUES MORLAND

Enquête sur l'Influence allemande..................... 3.50

GERARD DE NERVAL

Les plus belles pages de Gérard de Nerval.................. 3.50

CAMILLE PITON

Paris sous Louis XV.......... 3.50

HENRI DE RÉGNIER

Figures et Caractères.......... 3.50
Sujets et Paysages............ 3.50

RÉTIF DE LA BRETONNE

Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne 3.50

ARTHUR RIMBAUD

Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..................... 3.50

WILLIAM RITTER

Etudes d'Art étranger......... 3.50

RIVAROL

Les plus belles pages de Rivarol 3.50

JOHN RUSKIN

La Bible d'Amiens............ 3.50
Sésame et les Lys............ 3.50

JULES SAGERET

Les Grands Convertis.......... 3.50

SAINTE-BEUVE

Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier............... 3.50

MARCEL SCHWOB

Spicilège..................... 3.50

LÉON SECHÉ

Lamartine (*1816-1830*)........ 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées...................... 3.50
Sainte-Beuve. II. Ses Mœurs... 3.50

ROBERT DE SOUZA

La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental............. 3.50

TALLEMANT DES RÉAUX

Les plus belles pages de Tallemant des Réaux............ 3.50

CASIMIR STRYIENSKI

Soirées du Stendhal-Club...... 3.50

ARCHAG TCHOBANIAN

L'Arménie, son Histoire, sa Littérature, son rôle en Orient.. 1 »
Les Trouvères arméniens....... 3.50

TEI-SAN

Notes sur l'Art japonais : La Peinture et la Gravure.......... 3.50
Notes sur l'Art japonais : La Sculpture et la Ciselure. 3.50

TOLSTOI

Vie et Œuvre, Mémoires, 2 vol. 7 »

E. VIGIÉ-LECOCQ

La Poésie contemporaine, 1884-1896 .... 3.50

OSCAR WILDE

De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading 3.50

Collection de Romans

CLAIRE ALBANE

L'Amour tout simple 3.50

ANONYME

Lettres d'amour d'une Anglaise. 3.50

AUREL

Les Jeux de la Flamme 3.50

MARCEL BATILLIAT

La Beauté 3.50
Chair mystique 3.50
La Joie 3.50
Versailles-aux-Fantômes 3.50

MAURICE BEAUBOURG

Dieu, ou pas Dieu 3.50
La rue Amoureuse 3 50

ALOYSIUS BERTRAND

Gaspard de la Nuit 3.50

LÉON BLOY

La Femme pauvre 3.50

JUDITH CLADEL

Confessions d'une Amante 3.50

MRS W.-K. CLIFFORD

Lettres d'amour d'une Femme du monde 3.50

J.-A COULANGHEON

Le Béguin de Gô 3.50
L'Inversion sentimentale 3.50
Les Jeux de la Préfecture 3 50

GASTON DANVILLE

L'Amour Magicien 3.50
Contes d'Au-delà .... 6 »
Le Parfum de volupté 3.50
Les Reflets du Miroir 3.50

JACQUES DAURELLE

La Troisième Héloïse 3.50

ALBERT DELACOUR

L'Evangile de Jacques Clément. 3.50
Le Pape rouge 3.50
Le Roy 3.50

LOUIS DELATTRE

La Loi de Péché 3.50

DE GRAZIALEDDA

Les Tentations 3.50

EUGÈNE DEMOLDER

L'Agonie d'Albion .... 3 »
L'Arche de M. Cheunus .... 2 »
Le Cœur des Pauvres 3.50
Le Jardinier de la Pompadour .. 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande 3.50
La Route d'Emeraude 3.50

CHARLES DERENNES

L'Amour fessé 3.50

DOSTOIEVSKI

Carnet d'un Inconnu 3.50
Le Double 3.50

ÉDOUARD DUCOTÉ

Aventures 3.50

EDOUARD DUJARDIN

L'Initiation au Péché et à l'Amour 3.50
Les Lauriers sont coupés 3.50

LOUIS DUMUR

Un Coco de génie 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour. 3.50

GEORGES EEKHOUD

L'Autre Vue 3.50
Le Cycle patibulaire 3.50
Escal-Vigor 3.50
La Faneuse d'amour 3.50
Mes Communions 3.50

ALBERT ERLANDE

Jolie Personne 3.50
Le Paradis des Vierges sages ... 3.50

LAURENT ÉVRARD

Le Danger 3.50

GABRIEL FAURE

La dernière Journée de Sapphô. 3.50

ANDRÉ FONTAINAS

L'Indécis 3.50
L'Ornement de la Solitude ..... 2 »

ANDRE GIDE

L'Immoraliste................. 3.5o
Les Nourritures Terrestres..... 3.5o
Le Prométhée mal enchaîné.... 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes...................... 3.5o

A. GILBERT DE VOISINS

La Petite Angoisse............ 3.5o

MAXIME GORKI

L'Angoisse................ 3.5o
L'Annonciateur de la Tempête.. 3.5o
Les Déchus.................. 3.5o
Les Vagabonds............. .. 3.5o
Varenka Olessova............ 3.5o

REMY DE GOURMONT

Les Chevaux de Diomède...... 3 5o
Une Nuit au Luxembourg. 3.5o
D'un Pays lointain.... .... 3.5o
Le Pèlerin du Silence.. .... 3.5o
Le Songe d'une femme........ 3.5o

THOMAS HARDY

Barbara..................... 3 5o

FRANK HARRIS

Montès le Matador............ 3 5o

A.-FERDINAND HEROLD

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise . 2 »
Les Contes du Vampire... .... 3.5o

CHARLES-HENRY HIRSCH

La Possession................ 3 5o
La Vierge aux tulipes......... 3.5o

EDMOND JALOUX

L'Agonie de l'Amour.......... 3.5o
L'Ecole des Mariages.......... 3.5o
Le Jeune Homme au Masque... 3.5o
Les Sangsues.............. . 3.5o

FRANCIS JAMMES

Almaïde d'Etremont........... 2 »
Pensée des Jardins............ 2 »
Pomme d'Anis. .... 2 »
Le Roman du Lièvre........ . 3.5o

ALFRED JARRY

Les Jours et les Nuits......... 3.5o

ALBERT JUHELLÉ

La Crise virile................ 3.5o

GUSTAVE KAHN

Le Conte de l'Or et du Silence.. 3.5o

RUDYARD KIPLING

Les Bâtisseurs de Ponts... ... 3.5o
L'Histoire des Gadsby 3.5o
L'Homme qui voulut être roi... 3.5o
Kim......................... 3 5o
Le Livre de la Jungle.......... 3.5o
Le Second Livre de la Jungle... 3.5o
La plus belle Histoire du monde 3.5o
Stalky et Cie. 3.5o
Sur le Mur de la Ville......... 3.5o

HUBERT KRAINS

Amours rustiques 3.5o
Le Pain noir.................. 3.5o

MARIE KRYSINSKA

La Force du Désir. 3.5o

LACLOS

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)................... 3.5o

A. LACOIN DE VILLEMORIN ET Dr KHALIL-KHAN

Le Jardin des Délices......... 3.5o

JULES LAFORGUE

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.5o

CAMILLE LEMONNIER

La Petite Femme de la Mer.... 3.5o

PAUL LÉAUTAUD

Le Petit Ami................. 3.5o

JEAN LORRAIN

Contes pour lire à la chandelle.. 2 »

HENRI MALO

Ces Messieurs du Cabinet...... 3.5o
Les Dauphins du jour......... 3.5o

RAYMOND MARIVAL

Chair d'Ambre............... 3.5o
Le Çof, *Mœurs kabyles*........ 3.5o

CHARLES MERKI

Margot d'Eté................. 3.5o

EUGÈNE MOREL

Les Boers.................... 2 »

JEAN MOREAS

Contes de la Vieille France. ... 3.5o

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE

La Mouette............ ...... 3.5o

MARIE ET JACQUES NERVAT

Célina Landrot................ 3.5o

WALTER PATER

Portraits Imaginaires 3.5o

JOSÉPHIN PÉLADAN

La Licorne................... 3.5o
Modestie et Vanité............ 3.5o
Pérégrine et Pérégrin......... 3.5o

PIERRE DE QUERLON

Céline, fille des champs........ 3.50
Les Joues d'Hélène.......... 3.50
La Liaison fâcheuse.......... 3.50
La Maison de la Petite Livia... 3.50

PIERRE DE QUERLON ET CHARLES VERRIER

Les Amours de Leucippe et de Clitophon.................. 3.50

PIERRE QUILLARD

Les Mimes d'Hérondas........ 2 »

THOMAS DE QUINCEY

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts......... 3.50

RACHILDE

Contes et Nouvelles........... 3.50
Le Dessous.................. 3.50
L'Heure sexuelle............. 3.50
Les Hors nature 3.50
L'Imitation de la Mort......... 3.50
La Jongleuse................. 3.50
Le Meneur de Louves.......... 3.50
La Sanglante Ironie........... 3.50
La Tour d'Amour..... .... 3.50

HUGUES REBELL

Le Diable est à table 3.50

HENRI DE REGNIER

Les Amants Singuliers........ 3.50
Le Bon Plaisir................ 3.50
La Canne de Jaspe............ 3.50
La Double Maîtresse........... 3.50
Le Mariage de Minuit......... 3.50
Le Passé vivant....... ..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot. 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage.................... 3.50

JULES RENARD

Le Vigneron dans sa Vigne.... 3.50

WILLIAM RITTER

Fillette slovaque.............. 3.50
Leurs Lys et leurs Roses...... 3.50
La Passante des Quatre Saisons. 3.50

LUCIEN ROLMER

Madame Fornoul et ses Héritiers. 2 »

JEAN RODES

Adolescents.................. 3.50

J.-H. ROSNY

Les Xipéhuz................ 2 »

EUGÈNE ROUART

La Villa sans Maître.......... 3.50

SAINT-POL-ROUX

De la Colombe au Corbeau par le Paon.................. 3.50
La Rose et les Epines du Chemin 3.50

ALBERT SAMAIN

Contes..................... 3.50

ROBERT SCHEFFER

Les Frissonnantes............ 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire... 3.50
Le Péché mutuel............. 3.50

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché......... 3.50

R.-L. STEVENSON

La Flèche noire. 3.50

IVAN STRANNIK

L'Appel de l'Eau............. 3.50

AUGUSTE STRINDBERG

Axel Borg.................. 3.50
Inferno.................... 3.50

JEAN DE TINAN

Aimienne ou le Détournement de mineure.............. 3.50
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse............... 3.50
Penses-tu réussir ?........... 3.50

P.-J. TOULET

Mon amie Nane.............. 3.50
Les Tendres Ménages......... 3.50

MARK TWAIN

Contes choisis............... 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective et autres nouvelles...... 3.50
Un Pari de Milliardaires....... 3.50
Le Prétendant américain....... 3.50

EUGÈNE VERNON

Gisèle Chevreuse............ 3.50

JEAN VIOLLIS

Petit Cœur .... 2 »

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham.. .. 3.50
La Dame de la mer........... 3.50
La Guerre des Mondes......... 3.50
Une Histoire des Temps à venir. 3.50
L'Ile du Docteur Moreau...... 3.50
La Machine à explorer le Temps. 3.50
La Merveilleuse Visite......... 3.50
Les Pirates de la Mer......... 3.50
Place aux Géants............ 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune.................... 3.50
Quand le Dormeur s'éveillera... 3.50

WILLY

Claudine en ménage.......... 3.50

COLETTE WILLY

Sept Dialogues de Bêtes...... 3.50

Poésie

LEON BOCQUET

Les Cygnes noirs 3.5o

MARIE DAUGUET

Par l'Amour.................. 3.5o

ÉMILE DESPAX

La Maison des Glycines........ 3.5o

ÉDOUARD DUCOTÉ

La Prairie en fleurs........... 3.5o
Renaissance.................. 3.5o

MAX ELSKAMP

La Louange de la Vie......... 3.5o

ANDRÉ FONTAINAS

Crépuscules.................. 3.5o

PAUL FORT

L'Amour marin 3.5o
Ballades Françaises............ 3.5o
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis........... 3.5o
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne.............. 3.5o
Idylles antiques............... 3.5o
Montagne.................... 3.5o
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans............ 3.5o
Le Roman de Louis XI 3.5o

PAUL GERARDY

Roseaux...................... 3.5o

HENRI GHEON

La Solitude de l'Eté........... 3.5o

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur solitaire............. 3.5o
L'Homme intérieur........... 3.5o
Le Semeur de Cendres......... 3.5o

A.-FERDINAND HEROLD

Au hasard des chemins........ 2 »
Images tendres et merveilleuses. 3.5o

ROBERT D'HUMIÈRES

Du Désir aux Destinées....... 3.5o

FRANCIS JAMMES

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.. .... 3.5o
Le Deuil des Primevères...... 3.5o
L'Eglise habillée de feuilles.... 2 »
Le Triomphe de la Vie......... 3.5o

GUSTAVE KAHN

Le Livre d'Images............. 3.5o
Premiers Poèmes..... ...... 3.5o

KLINGSOR

Schéhérazade................ 3.5o

MARC LAFARGUE

L'Age d'Or.................. 3.5o

JULES LAFORGUE

Poésies complètes. 3.5o

LOUIS LE CARDONNEL

Poèmes...................... 3.5o

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

Le Sang de Méduse........... 3.5o
La Tentation de l'Homme...... 3 5o

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Eve............ 3.5o
Entrevisions................. 3.5o

STUART MERRILL

Poèmes, 1887-1897........... 3.5o
Les Quatre Saisons.. .... 3.5o

ADRIEN MITHOUARD

Les Impossibles Noces........ 2.5o
Le Pauvre Pêcheur........... 3.5o

ALBERT MOCKEL

Clartés...................... 3 »

JEAN MORÉAS

Les Stances.................. 3.5o

MARIE ET JACQUES NERVAT

Les Rêves unis............... 3.5o

LOUIS PAYEN

Les Voiles blanches. 3.5o

MAURICE POTTECHER

Le Chemin du Repos.......... 3 »

PIERRE QUILLARD

La Lyre héroïque et dolente.... 3.5o

ERNEST RAYNAUD

La Couronne des Jours........ 3.5o

HUGUES REBELL

Chants de la Pluie et du Soleil. 3.5o

HENRI DE REGNIER

La Cité des Eaux............. 3.5o
Les Jeux rustiques et divins... 3.5o

Théâtre

GEORGES POLTI

Les Cuirs de Bœuf............ 3.5o

RACHILDE

Théâtre..................... 3.5o

PAUL RANSON

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*. Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson............ 3.5o

ALBERT SAMAIN

Polyphème, 2 actes..........

SAINT-POL-ROUX

La Dame à la faulx...........

PAUL SOUCHON

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..................... 1

Phyllis, tragédie en 5 actes..... 2

ÉMILE VERHAEREN

Philippe II.................. 3.5

Philosophie — Science — Sociologie

EDMOND BARTHÈLEMY

Thomas Carlyle............... 3.5o

H.-B. BREWSTER

L'Ame païenne............... 3.5o

THOMAS CARLYLE

Pamphlets du Dernier Jour 3.5o

Sartor Resartus.............. 3.5o

J.-A. DULAURE

Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*) 3.5o

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme................ 3.5o

La Fiction universelle......... 3.5o

De Kant à Nietzsche... .... 3.5o

Nietzsche et la Réforme philosophique.................... 3.5o

Les Raisons de l'Idéalisme..... 3.5o

REMY DE GOURMONT

Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*............ 3.5o

Promenades Philosophiques.... 3.5o

PIERRE LASSERRE

La Morale de Nietzsche........ 3.5o

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles........ 3.5o

MULTATULI

Pages choisies................ 3.5o

FREDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra...... 3.5o

Aurore...................... 3.5o

Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist........ 3.5o

Le Gai savoir............ .... 3.5o

La Généalogie de la Morale.... 3.5o

Humain, trop Humain (1re partie)...................... 3.5o

L'Origine de la Tragédie....... 3.5o

Pages choisies.......... .... 3.5o

Par delà le bien et le mal..... 3.5o

La Volonté de Puissance, 2 volumes..................... 7 »

Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)..................... 3.5o

PÉLADAN

Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.......... 1 »

LÉON TOLSTOI

Dernières Paroles............ 3.5o

H.-G. WELLS

Anticipations................ 3.5o

La Découverte de l'Avenir..... 1 »

Poitiers. — Imp. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.


a39003


002470226b